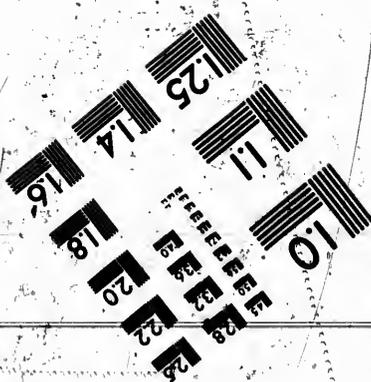
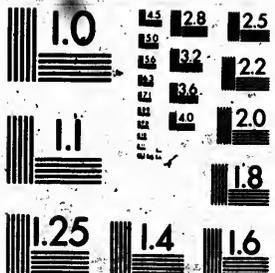


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4303

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1991**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

La pagination est comme suit: [1]-[12], 1-10, 15-370 p.  
Pages 214-216, 322 comportent une numérotation fautive: p. 124-126, 522.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

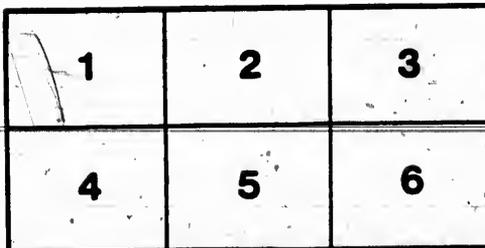
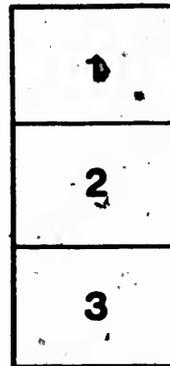
Société du Musée  
du Séminaire de Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method.



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Société du Musée  
du Séminaire de Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE"; le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



HISTOIRE  
DE  
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

26  
F  
L  
S  
Con  
la  
ri  
ço  
de  
L  
tr  
ju  
Par  
né  
A  
Chez  
Av

269

# HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

*Divisee en quatre Tomes.*

TOME PREMIER.

Contenant le Voyage du Fort de Nelson, dans la Baye d'Hudson, à l'extrémité de l'Amérique. Le premier établissement des François dans ce vaste pais, la prise dudit Fort de Nelson, la Description du Fleuve de saint Laurent, le gouvernement de Quebec, des trois Rivieres & de Montreal, depuis 1534. jusqu'à 1701.

Par M. DE BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, né à la Guadeloupe, dans l'Amérique Méridionale, Aide-Major de l'armée R.

*Enrichie de Figures.*

*J. B. de la Roche*

A PARIS, Quay des Augustins.

Chez NYON Fils, à l'Occasion.

M. DCC. LIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

Re. 112 No. - 2





L  
R



d'H  
ter  
C  
un  
par  
que  
L  
pou  
com  
hab  
la



A  
MONSEIGNEUR  
LE DUC D'ORLEANS,  
REGENT DU ROYAUME.



MONSEIGNEUR,

*Le Voyage de la Baye  
d'Hudson que j'ai l'honneur de presen-  
ter à votre ALTESSE ROYALE,  
& qu'Elle a bien voulu accepter, est  
un des plus singuliers qui ait encor  
paru: Elle n'y verra que Tempêtes,  
que Combats, que Naufrages.*

*L'Escadre du Roi destinée en 1697.  
pour cette entreprise, a eû moins à  
combattre contre les Sauvages qui  
habitent cette partie de l'Amérique  
la plus Septentrionale, que contre*

## E P I T R E.

*les Flots, les Tempêtes, les Glaces, les Bancs & les montagnes de Néges. C'est-là que la valeur des François se fit connoître toute entière, & triompha des obstacles les plus terribles que la nature puisse opposer à l'intrepidité des plus fameux Héros. En effet, pour arriver à la Baye d'Hudson il falut traverser une Mer immense que les Courans, les Bancs de Sable, les Orages continuels & les Glaçons rendoient inaccessible, même au plus fort de la Camicule. Toutes ces difficultez insurmontables à toute autre Nation, n'ont fait qu'enflâmer le courage des François, qui à l'imitation des Héros qui les gouvernent ne trouvent rien qui soit capable de les rebuter. Quelle joye pour ceux qui composoient cette Escadre de revoir leur païs, après avoir essuyé tant de perils, & d'apprendre que votre ALTESSE ROYALE a bien voulu en agréer le recit! Personne ne juge mieux des faits extraordinaires énoncez dans les Rela-*

tion  
 me  
 tes  
 voi  
 Ou  
 le  
 pou  
 qu  
 tion  
 être  
 roit  
 ver  
 voi  
 ma  
 con  
 hau  
 lica  
 ma  
 mon  
 dépr  
 RO  
 M

## ÉPI T R E.

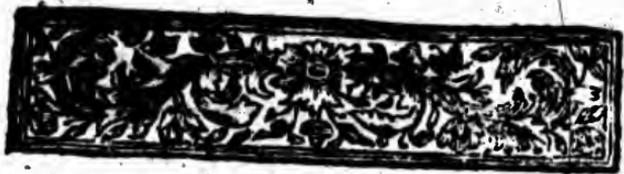
tions que ceux qui ont fait eux-mêmes des actions toutes extraordinaires, ce qui m'a engagé à dédier à votre ALTESSE ROYALE cet Ouvrage, qui ayant été composé par le Sieur de la Potherie Commissaire pour le Roi dans cette Escadre, & qui s'est trouvé à toutes les expéditions qui y sont contenues, ne peut être suspect d'aucune fausseté. Ce seroit ici le lieu de m'étendre sur les vertus Heroïques qui brillent dans votre ALTESSE ROYALE; mais ce n'est pas à un Americain comme moi à prendre un effort si haut: je laisse donc aux plumes délicates des François à traiter une matiere si relevée. Trop heureux si mon zèle & mes profonds respects ne déplaisent pas à votre ALTESSE ROYALE, dont je suis

MONSEIGNEUR,



Le très-humble & très-  
obéissant serviteur,  
DE LA POTHERIE,

JA



## AVERTISSEMENT.



N rend au Public ce qui lui est dû, en lui donnant cette nouvelle Relation de la Baye d'Hudson, la fin des Navigateurs, & sur tout de ceux qui sont au service du Roi; ne doit pas se terminer comme celle de la plupart des autres Voyageurs, en vain plaisir de faire une longue Histoire de leurs Voyages, à leur Parenté ou à leurs amis, & de la deshonorer souvent par une infinité de faussetez.

On laisse à ces sortes de gens leur maniere d'égayer leurs Voyages, & l'on ne croit pas être obligé de les suivre. On croit au contraire devoir prendre une route toute opposée, & se proposer dans cette Relation d'instruire plutôt que de plaire. On ne

## AVERTISSEMENT

dit rien qui ne soit exactement vrai : tout ce que l'on rapporte à l'égard des glaces, des terres, des mouillages & des vents, est la pure verité ; telle qu'on l'a éprouvée parmi les plus effroyables tempêtes, sans qu'on y ait rien ajouté n'y changé, qui puisse en imposer au Lecteur ; d'autant qu'il est d'une trop grande consequence, & même contre la probité d'un Auteur de tromper par de honteux mensonges le Public qui a de la bonne foi & de la confiance en ses Ecrits.

L'on n'a rien à se reprocher dans cet Ouvrage, où l'on a sincèrement rapporté les differens hazards que l'Escadre a effuyez, soit pendant sa route pénible & laborieuse, soit à son arrivée dans la Baye d'Adson, à l'extrémité de l'Amérique Septentrionale, & dans les grands travaux qu'elle a surmonté au travers des glaces, avant la prise du Fort de Nelson par les François.

Le Lecteur remarquera aisément que dans les Combats de Terre &

## AVERTISSEMENT.

de Mer, on n'a flâché n'y blâmé personne, on a rendu Justice à tout le monde indifferemment, sans aucune prédilection n'y haine. On espere aussi que personne ne se plaindra, & que le Public sera satisfait d'une naïveté qui ne se trouve pas ordinairement dans la pluspart des Historiens, qui outrent le plus souvent leurs narrations, fondez sur ce qu'ils savent que le Public ne peut aisément s'éclaircir de leurs mensonges, à cause de l'éloignement des lieux dont ils parlent. Il n'en est pas de même de cette Histoire, chacun s'y verra tel qu'il est, & qu'il a paru dans les occasions où il s'est trouvé. Enfin on a suivi avec la dernière fidélité les deux caracteres essentiels de l'Histoire; qui sont de ne rien dire de faux, & de ne point taire la verité. *Nec falsa dicere, nec vera reticere.*

On ne fera pas de difficulté d'avouer que la narration y paroîtra d'abord un peu seche & sterile, & ceux qui la liront ne manqueront pas de

ENT.

blâmé per-  
ce à tout le  
sans aucune

On espere  
plaindra, &  
it d'une naï-  
s ordinaire.

Historiens,

et leurs nar-  
qu'ils favent

sement s'é-  
es, à cause

ux dont ils  
e même de

y verra tel  
ans les oc-

. Enfin on  
fidélité les

de l'Histoi-  
e de faux,

rité. *Nec*

*tricere.*

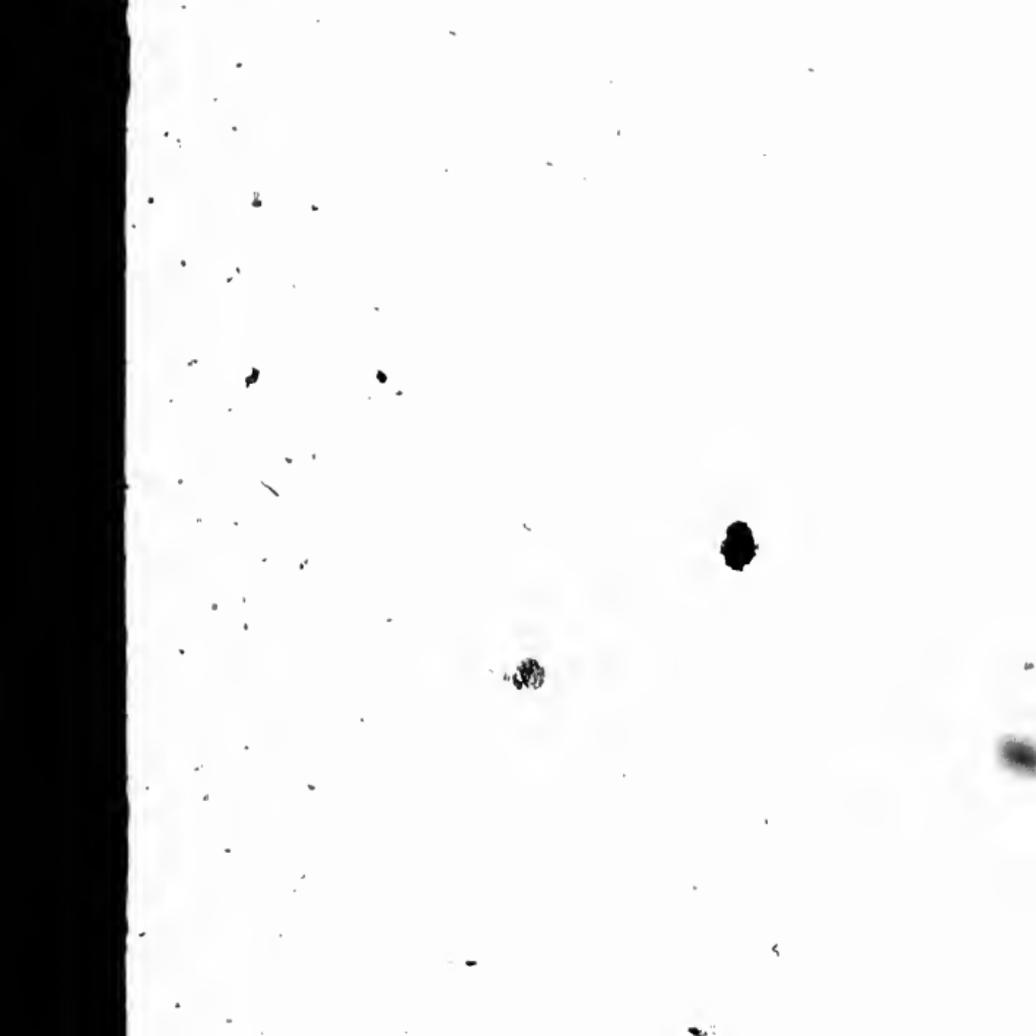
iculté d'a-  
rotra d'a-

e, & ceux  
nt pas de

## AVERTISSEMENT.

dire ce qu'à dit un des maîtres de  
l'Art, qu'on ne sauroit trop égayer  
les narrations, qu'il faut quelque en-  
jouement pour empêcher qu'elles en-  
nuient le Lecteur. Tout cela peut  
être vrai, mais on changera aisément  
d'avis si l'on fait reflexion qu'elles ne  
sont pas toutes susceptibles de ces a-  
grémens, & que s'il y en a d'autres  
qui doivent être serieuses pour in-  
struire, celle que l'on donne au Pu-  
blic est de ce dernier genre, on n'a eût  
pour but que de lui faire part des dé-  
couvertes qu'on a faites en ce pais,  
qui est si peu connu, cette Escadre  
étant la premiere qui ait penetré si a-  
vant dans l'Amerique Septentrionale.

Ce n'est pas qu'après tout on eût  
pû sans beaucoup de peine y don-  
ner un tour de gayeté & d'enjouë-  
ment, s'il eût été absolument neces-  
saire, & si ç'eût été une faute de rap-  
porter les faits naturellement & sim-  
plement; mais comme les Combats  
& les Naufrages ont quelque chose  
de trop triste & de trop affreux pour



## AVERTISSEMENT.

leur devoir donner un air riant & enjoué, on n'a pas crû devoir prendre pour une Loi indispensable l'avis de ce maître de l'Art, sur tout dans une Histoire où l'on ne parle que de précipices cachez sous des Bancs de Néges, de montagnes de Glaces, de bancs de Sable, de Rochers affreux, de Sauvages inhumains; & de tout ce qui est le plus capable de donner de l'effroi aux plus intrepides, & dont l'image qui en reste même après en être échapé, est trop vive & trop affligeante pour souffrir de semblables ornemens.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARE, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra: SALUT. Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire imprimer un Ouvrage qui a pour titre *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, mais craignant

MENT.

ir riant & en-  
voir prendre  
ble l'avis de  
ur tout dans  
parle que de  
les Bancs de  
e Glaces, de  
hers affreux,  
& de tout  
e de donner  
repides, &  
même après  
vive & trop  
e semblables

J. R. O. Y.

S DIEU, ROY  
VARE, à nos  
Gens tenans nos  
Requêtes ordi-  
nseil, Prevôt de  
lieutenans Civils,  
endra : SALUT.  
Libraire à Pa-  
u'il souhaiteroit  
rage qui à pour  
ntrionale, mais  
craignant

craignant que d'autres Imprimeurs, ou Libraires ne  
vouissent entreprendre de le faire imprimer, ven-  
dre ou debiter, ce qui lui causeroit une perte con-  
siderable: il nous auroit en consequence très-hum-  
blement fait supplier de vouloir lui accorder nos  
Lettres de Privilege sur ce necessaires. A C E S  
CAUSES, voulant favorablement traiter ledit  
Exposant, nous lui avons permis & permettons par  
ces presentes de faire imprimer ledit Livre en telle  
forme, marge, caractere, en un ou plusieurs Vo-  
lumes, conjointement ou separément, & autant de  
fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire  
vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant  
le temps de huit années consecutives à compter du  
jour de la date desdites Presentes: Faisons defen-  
ses à toutes sortes de personnes de quelque qualite  
& condition qu'elles soient d'en introduire d'impres-  
sion étrangere dans aucun lieu de notre obeissance.  
Comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & au-  
tres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire ven-  
dre, debiter, ny contrefaire ledit Livre en tout n'y  
en partie, ny d'en faire aucuns Extraits sous quel-  
que pretexte que ce soit d'augmentation, corre-  
ction, changement de Titre ou autrement, sans la  
permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou  
de ceux qui auront droit de lui, à peine de confis-  
cation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens  
livres d'amende contre chacun des contrevenans,  
dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de  
Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dé-  
pens, dommages & interêts, à la charge que ces  
Presentes seront enregistrees tout au long sur le  
Registre de la Communauté des Libraires & Im-  
primeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date  
d'icelles: que l'impression de ce Livre sera faite dans  
notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en  
beaux caracteres, conformément aux Reglemens

Tome 1.

A

De la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Com-mandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. C A R tel est notre plaisir. DONNE à Paris le deuxième jour du mois de Mai, l'an de grace 1721. & de notre Règne le sixième. Par le Roi en son Conseil. C A R P O T.

Registré sur le Registre A. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 734. No. 794. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 26. Mai. 1721.

Signé, DELAULNE, Syndic.

Ledit Sieur Didot a Associé au présent Privilege les Sieurs Jean-Luc Nion Libraire à Paris, & Jean-Baptiste Machuel Pere, Libraire Imprimeur à Rouen; pour en jouir conjointement suivant l'accord fait entre eux.

exposer en vente,  
servi de Copie à  
dans le même  
donnée, es mains  
er, Chancelier de  
il en sera ensuite  
Bibliothèque pu-  
reau du Louvre,  
er & feal Cheva-  
Dagueffean; le  
Du contenu des  
ns de faire jouir  
einement & pai-  
soit fait aucun  
que la Copie des  
ut au long, au  
ivre, soit tenuë  
opies collation-  
onseillers & Se-  
Original. Com-  
ou Sergent de  
des requis &  
pmission, &  
te Normande,  
est notre plaisir.  
mois de Mai,  
gne le sixième.  
OT.

mauté des Libraires,  
D. 794. conformé-  
rés du Conseil des  
.1.  
ic.

nt Privilege les  
& Jean Baptiste  
uen; pour en  
entr'eux.



# HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

## LETTRE I.

### PARTANCE DE LA ROCHELLE.

*Circonstances particulieres pendant la Tra-  
verse, description de Plaisance dans l'isle  
de Terre-Neuve, & de son Commerce.*



ONSIEUR,

Si vous ne m'aviez permis  
de vous faire la relation d'une partie de  
mon Voyage de l'Amerique Septentrio-

A 2

nale, je n'aurois eû garde de prendre cette liberté. En effet, que pourrois-je vous dire que vous ne sachiez beaucoup mieux que moi, qui ne m'étant trouvé que rarement dans des tempêtes, viens ici vous en faire un recit qui paroît assez inutile pour vous, Monsieur, qui en avez essuyé de si rudes, & dans des occasions tout autrement considérables, & qui les avez affrontées avec tant d'intrepidité & surmontées avec tant d'habileté & de sagesse. Je vous avoüe que plus je fais reflexion à la liberté que vous m'avez donnée, plus je trouve qu'il y a de l'indiscretion à m'en servir, mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous me l'avez permis. C'est pourquoi je commenterai cette Relation, en vous disant que les vaisseaux du Roi, le Pelican, le Palmier, le Weesph, le Profond, & le Violent, étoient à Chef de Baye aux rades de la Rochelle, prêts à faire voile lors que je reçus un ordre de Sa Majesté pour m'embarquer Commissaire à la suite de cette Escadre.

Je réglai toutes mes affaires en moins de deux ou trois jours, & m'embarquai sur le Pelican : Comme je n'avois point été à l'armement je voulus faire la revue générale, & prendre connoissance de l'Escadre avant la Partance. Je la fis donc le

*L'Amerique Septentrionale.*

pour de Pâques, qui étoit le sept Avril  
mil six cens quatre-vingt dix-sept, &  
nous fimes voile le lendemain à quatre  
heures du matin, d'un vent d'Est.

Serigni Lieutenant de Vaisseau, qui  
montoit le Palmier, se trouva le Com-  
mandant en l'absence de Monsieur d'Es-  
perville son frere, Capitaine de Fregate,  
que nous devions prendre à Plaisance pour  
l'entreprise des Forts Anglois de la Baye  
de Hudson, qui est au Nord du Canada.

Le Marquis de Château Morand, Ca-  
pitaine de Vaisseau, Neveu de Monsieur le  
Maréchal de Tourville, qui s'en alloit aux  
Indes de l'Amerique, avec plusieurs Vais-  
seaux Marchands, nous convoya jusqu'au  
dixième du même mois, vingt à vingt-  
cinq lieues par de-là le Cap de Finis-  
Terre, où nous nous separâmes les uns  
des autres.

Les vents d'Est nous furent tout-à-fait  
favorables pendant neuf jours, & s'ils en-  
sussent continué nous fussions arrivez en peu  
de jours à Plaisance, mais ils changerent  
le vingt & un avec une brume fort épaisse  
& un froid aussi rude que dans le mois de  
Janvier, & commencerent à être fort  
contraites avec des brouillards extrême-  
ment épais, en sorte que la Mer devint

tout-à-fait rude ; & presque impraticable.

Il n'y eut que la mousqueterie & le canon, que l'on tiroit de temps en temps l'espace de vingt & un jour, qui nous empêcherent de nous separer : nous pouvions alors dire avec un juste sujet, que du Printemps nous étions rentrés dans le plus rude Hiver, & nous avions tout lieu de craindre un triste naufrage, tant il est difficile de naviger sur les Mers, sans se trouver exposez à de rudes coups de vents ; c'est ce que nous éprouvâmes bien-tôt : car le vingt-cinq du même mois le Weesph que montoit Chatrier, Enseigne de vaisseau, démâta de ses deux huniers, & le lendemain le Pelican donna chasse d'un vent Sud-Sud-Oüest, sur les quatre heures du soir, à une corvette Angloise, de quatorze canons, & déjà nous nous proposons à en faire le butin, mais la joye qui commençoit à naître parmi notre équipage, qui ne s'en voyoit qu'à une petite portée, fut bien tôt ralentie par un orage affreux & plein de nége, qui s'éleva tout d'un coup.

En effet, cette triste constellation n'eût pas si-tôt paru, que tous les vents se mirent de la partie, & se déchaînant horri-

*L'Amérique Septentrionale.*

5

blement l'on eut vû dans le moment des gens tout troublez, lors qu'on entendit un bruit sourd & confus, qu'excitoient les Manœuvres.

Le Ciel s'obscurcit de telle sorte, que nous ne pouvions nous reconnoître, & nous nous prenions les uns pour les autres.

Il sembloit que cette vaste étendue de Mer, formoit une montagne escarpée, d'une hauteur prodigieuse, sur laquelle nous étions.

Puis venant tout d'un coup à s'écrouler, formoit des abîmes dans lesquels nous paroissions être engloutis.

Mais ils en furent raportez plus vite qu'ils n'étoient montez. En vain nous efforcions-nous de sortir de ces affreux abîmes, lorsque l'impetuositè d'un autre flot nous élevoit jusques dans les nuës, où nous paroissions comme suspendus & immobiles.

Tantôt la Mer paroissoit comme une vaste & profonde Vallée, entre deux montagnes escarpées, au pied desquelles nous apercevions les flots entr'ouverts.

Le moment d'après les concavitez se remplissoient, & la Mer demeurant néanmoins toujours agitée, on voyoit les va-

gues s'enfoncer avec fureur dans le sable, presque jusqu'au centre de la terre.

Cette cruelle tempête dura deux jours entiers, pendant lesquels nous essuyâmes tout ce qu'on peut s'imaginer de fatigues, & nous nous vîmes plusieurs fois à la veille de notre perte: Mais enfin il ne nous en coutra que notre grand hunier, & ce fut un espede de miracle pour nous d'en être quitte à si bon marché. Ce fut aussi un grand bonheur pour la corvette Angloise à qui nous avions donné chasse, car après l'avoir perdue de vue, nous l'aperçûmes ensuite au vent une demie-heure après démâtée de tous ses mâts, ayant chassé à sec.

Notre Escadre se trouva pour lors dispersée jusqu'au vingt sept, que nous trouvâmes le Profond, & le vingt huit sur le soir, le Palmier vint nous ranger dans un assez pitoyable état.

Serigni nous dit que la nuit du Vendredi vingt sixième au Samedi, le Palmier & le Weelph s'étoient abordez: le premier avoit eû tout son éperon emporté, & sa bouteille & son ancre de bas bord rompues. Il n'avoit n'y mâts de Hune, n'y Perroquets, n'y hune de Beaupré, point de Vergue de Civadiere, le Beaupré étant

*L'Amérique Septentrionale.* 7

... dans le sable,  
... la terre.

... deux jours  
... nous essayâmes  
... de fatigues,  
... fois à la veil-  
... n il ne nous en-  
... nier, & ce fut  
... nous d'en être  
... fut aussi un  
... ette Angloise  
... alle, car après  
... s l'aperçûmes  
... eure après dé-  
... ayant chassé

... pour lors dif-  
... que nous  
... le vingt huit  
... nous ranger

... du Vendre-  
... le Palmier  
... ez : le pre-  
... on emporté,  
... de bas bord  
... e Hune, n'y  
... upré, point  
... caupré étant

... tout dégarni ; rien n'étoit plus affligeant  
... que ce spectacle, joint à celui de l'équi-  
... page qui étoit dans une extrême conster-  
... nation. En effet, le choc que s'étoient fait  
... réciproquement les deux vaisseaux dans  
... une grande obscurité, avoit été si violent  
... que dans le temps que le Weesph rouloit,  
... les canons de la seconde batterie, le fra-  
... coient entre la quille & la ligne de flot-  
... taison, & son Beupré donnant debout au  
... corps dans le mât d'Artimon, le cassa en  
... deux. Le coup fut d'autant plus favorable  
... au Weesph, qu'il l'empêcha de sombrer  
... sous voiles. Dans le moment celui-ci n'a-  
... vant plus paru, les Officiers du Palmier  
... crurent pour lors qu'il étoit coulé bas.

... Quand nous n'aperçûmes plus le Weesph  
... revenir avec le Palmier, nous demandâ-  
... mes à Serigni s'il ne l'avoit point vû, & il  
... nous fit comprendre qu'il croyoit l'avoir  
... vû perir.

... Comme il ne parut plus, nous ne fa-  
... vions qu'en penser, & flottans entre l'es-  
... perance & la crainte, nous nous imagi-  
... nions tantôt qu'il avoit relâché aux Aco-  
... res, & tantôt qu'il s'étoit perdu dans la  
... tempête.

... Dans cette incertitude nous continuâ-  
... mes le reste de notre voyage, avec les  
... trois autres.

La bonne conduite de Serigny étoit extrêmement utile dans cette conjoncture, où en vingt six jours à peine vîmes nous six fois le Soleil. Pendant ce temps-là les maladies survenoient de jour à autre dans notre bord. Le scorbut commença à s'y insinuer & y regner généralement.

Notre malheur ne se termina pas à cela, car les vents vinrent tout à fait contraires.

Les Pilotes ne savoient plus où ils étoient, il n'y avoit pas moyen de prendre hauteur; en sorte que nous étions tous au desespoir.

Toute notre consolation étoit de voir quelquefois grande abondance d'oiseaux, qui nous servoient comme de présages pour nous faire conjecturer que nous n'étions pas loin du grand Banc: cependant nous ne pouvions y arriver.

Nous nous trouvâmes à la fin banquez le septième Mai, sur les quatre heures après midi.

Les Pilotes trouverent quarante-cinq brasses d'eau, fond de gravaille, noirâtre un peu pourri & plat, nous carguâmes nos voiles, pour avoir le plaisir de pêcher de la Morue. Nous en prîmes une grande quantité qui servit de rafraîchissement à

*L'Amérique Septentrionale.*

9

nos équipages, la plupart des volailles & les moutons qui avoient été embarquez pour cet effet, étans morts de froid ou des coups de Mer qui passioient continuellement sur le pont, ou de maladie, comme nous avons dit ci dessus.

Le Violent même que montoit Bigot Enseigne de Vaisseau, se trouva entre deux eaux pendant un temps assez considerable, jusques-là que des coups de Mer briserent les épontilles en son fond de cale.

Nous apareillâmes deux heures après d'un vent d'Est quart Nord-Est, qui ne dura guere, car les vents changerent encore,

Pendant ce temps-là néanmoins nous arrivâmes sur le Boulevard; mais les brumes augmentèrent toujours.

Après treize jours de tempête nous reconnûmes terre sur les quatre heures du soir, à quatre lieuës au Nord Oüest quart Oüest.

Les sentimens des Pilotes de l'Escadre furent partagés, l'on crût que ce pouvoit être le Cap de Saint Laurent de l'isle de Terre-Neuve: c'est pourquoi nous revirâmes de bord pour éviter cette Côte, & portâmes vers le Sud. Nous reconnûmes encore terre le seize, sur les dix heures du matin; mais les brumes empêcherent

de nous en trop approcher, de crainte de quelque naufrage. Les sentimens furent derechef partagez. Nous fimes venir le Pilote du Profond, qui nous dit que c'étoit le Chapeau-rouge de l'isle de Terre-Neuve, dont nous n'étions éloignez que de six lieuës tout au plus.

Nous nous retirâmes la nuit, & le dix-septième le temps s'étant éclairci nous vîmes du vent de Sud Oüest quart de Sud, le Cap de Sainte-Marie. C'est la première Terre que l'on reconnoît ordinairement pour entrer dans la Baye de Plaisance. Il est au quarante sixième degré, vingt min. de lat. Nord, à quatorze lieuës de Plaisance.

Nous entrâmes dans cette Baye, laissant le Cap sur les sept heures du soir, au Sud Sud Est, environ trois lieuës & demie, après avoir cargué nos basses voiles, & les huniers. Le calme nous prit sur la minuit.

Le vent fraîchissant le dix huit, nous fimes trois bordées, après lesquelles nous mouillâmes sur les dix heures du matin à la pointe verte, qui est habitée des François, à une lieuë de terre; & après beaucoup de fatigues & de mauvais temps que nous eûmes dans notre route, nous entrâmes enfin le même jour dans le Port, le Weesph y arriva trois jours après, aussi

*l'Amérique Septentrionale.* 25

peine d'apprendre des nouvelles du  
finier, que le Palmier l'étoit d'appren-  
des siennes.

Le radoub qu'il falut faire de ces deux  
vaisseaux, fut cause que nous ne pûmes aller  
à Acadie, selon les ordres que nous  
avons reçûs. Nous n'eûmes que le temps  
de nous disposer pour la Baye d'Hudson,  
qui étoit le seul sujet de notre voyage.

Nous trouvâmes heureusement Mon-  
sieur d'Iberville, qui deux jours après no-  
tre arrivée devoit continuer l'entière de-  
struction de la Colonie Angloise, qui est  
établie dans l'Isle de Terre-Neuve: mais  
avant de vous en rapporter les circonstan-  
ces, il est à propos de tracer ici la descri-  
ption de Plaisance, dont le Port est l'un  
des plus beaux qui se puisse voir, tant par  
sa situation naturelle que par rapport aux  
différens ouvrages dont il est fortifié: il  
est d'une si grande étendue qu'il y peut  
mouiller plus de cent cinquante vaisseaux  
de Guerre tels qu'ils puissent être.

Son entrée est un Goulet, où il n'y a  
que le passage d'un navire. Le Pilote qui  
voudra y entrer tiendra le milieu le plus  
qu'il pourra, ( ce qui n'est pas fort facile,  
à cause d'un grand Courant & des remonte-  
ments de marée ) & l'on porte une Aus-  
sière de la grande Grave, pour ne point

B





le Fort, qui est tout bordé de Rochers. Plaisance est dans un pais plat, divisé en deux parties par ce Goulet, dont l'une est la grande Grave & l'autre le quartier du Fort, qui est au pied d'une montagne d'environ cent trente toises de hauteur, sur laquelle est une Redoute bien fortifiée, la nature ayant rendu le pais haut inhabitable, n'i produisant que de la mousse & de petits sapins, parce que l'on n'y trouve pas un demi pied de terre, a voulu former un pais plat de trois quarts de lieuë de long, que l'on apelle la grande Grave; elle est entre deux montagnes qui sont à pic. Celle du Sud Sud-Oüest en est separée par un petit courant d'eau qui venant du Goulet forme un Lac nommé la petite Baye, où il y a grande abondance de Saumons. Le long de ce courant sont des échafaux qui sont des cabanes où l'on sale les Moruës; le toit & les murailles de ces échafaux sont des feüillages de sapins, aussi bien que les maisons des habitans qui forment une rue; ces maisons sont couvertes de mousse, les moutons paissent le plus souvent des herbes dessus. La grande Grave est une étendue de galets, sur lesquels l'on met secher la moruë. On apelle galet de grandes pierres plates qui sont en cet endroit.

dé de Rochers,  
 pais plat, divisé  
 ulet, dont l'une  
 autre le quartier  
 d'une montagne  
 ses de hauteur,  
 oute bien forti-  
 du le pais hau-  
 que de la mouf-  
 ce que l'on n'y  
 e terre, a voulu  
 trois quarts de  
 pelle la grande  
 montagnes qui  
 ud. Oüest en est  
 nt d'eau qui ve-  
 Lac nommé la  
 nde abondance  
 ce courant son-  
 cabanes où l'on  
 es murailles de  
 lages de sapins  
 s des habitans  
 s maisons sont  
 outons paissent  
 dessus. La gran-  
 de galers, sur  
 moruë. On a  
 rres plates qui









A. Endroit ou on jette d'abord la morue.

de  
sieur  
elle  
y fa  
point  
me i  
'end  
y tre  
Fran  
Or  
quel  
te ce  
eme  
le R  
gestu  
Po  
fonne  
roid  
Le  
foye,  
ke  
glisser  
reserv  
Le  
qu'ib  
ine d  
Il é  
ou dix  
si sel,



*l'Amérique Septentrionale.* 17

Comme la morue fait toute la richesse de Terre-Neuve, vous voulez bien Monsieur que je vous dise de quelle maniere elle se prépare, les soins & les peines qu'il y faut apporter sont grandes, je ne réitere point ce que c'est qu'un échafaut, n'y comme il est bâti, il s'agit de savoir que c'est l'endroit où l'on habile les morues. L'on y trouve un Piqueur, un Décoleur, un Francheur, & un Saleur, qui y travaillent.

On peut dire avec raison de ces maisons qu'elles sont toutes la richesse des habitans de ce pais, & qu'elles ressemblent parfaitement à celle à qui Virgile donne le titre de Royaume. *Pampis & tugurii congestum respire culmen.*

Pour connoître les fonctions des personnes qui y sont employées, il faut savoir que le Piqueur ouvre la morue.

Le Décoleur arrache les entrailles, le boye, & coupe la tête.

Le Francheur lui ôte l'arête, & la fait glisser dans un Esquipot, qui est un petit réservoir qui vauent pente.

Le Saleur la reçoit dans une brouère, qu'il conduit en un endroit où il fait la Saline de la maniere que je le vray rapporter.

Il étale une couche de morue de neuf ou dix piéds de long, sur laquelle il jette du sel, & successivement d'autres couches.

morue.

l'une sur l'autre, de l'épaisseur de trois  
 pieds, elles demeurent en cet état cinq à  
 six jours afin que le sel puisse s'imbiber,  
 au bout desquels deux hommes les portent  
 à la mer dans un lavoir, qu'ils frottent &  
 lavent avec un goupillon pour en ôter le  
 sel. On les met ensuite en pâte, c'est-à-  
 dire en masse. Elles y restent deux jours,  
 & après la saint Jean un seulement, à  
 cause de la chaleur. On les étend après sur  
 la Grave, le dos sur le galet, & on les re-  
 tourne le soir, où elles demeurent jusques  
 au lendemain à neuf heures du matin, &  
 si le temps est beau on les retourne enco-  
 re; ensuite on les retire de là pour les met-  
 tre en mouton, c'est à dire cinq ou six les  
 unes sur les autres, la queue dans la tête,  
 & la tête dans la queue. Après quoi s'il  
 fait beau temps on les étale comme je  
 viens de dire, & sur le soir du même jour  
 on les met encore en mouton pendant  
 trois jours & trois nuits. On les met en-  
 suite en pile, qui est faite à peu près com-  
 me un pâlîer de basse court, qui contient  
 quelquefois trois cens quintaux. On les  
 retire de cette pile pour les mettre de re-  
 chef sur la Grave, & l'après-dinée on les  
 remet en pile l'espace d'un mois pour les  
 faire suer, sans plus les éventer, c'est à-  
 dire sans les étaler sur la Grave, & on en  
 charge après les vaisseaux.

*l'Amérique Septentrionale.* 19

Il y a beaucoup de gibier dans toute l'Isle : On y trouve du Caribou, de l'Orignal, du Castor, & des Renards; les Peris y sont fort délicates. Lors que l'on va un peu loin à la chasse l'on porte une Boussole, car l'on court risque très souvent de ne plus trouver le lieu de sa demeure. Les fraises y sont en si grande quantité qu'il y en a à autant que d'herbe dans les bois, au point que si on ne se garde bien de ne pas manger de cette sorte il y a beaucoup de desagrémens dans cette Colonie.

Deux Barques longues, de quatre pièces de canon, avec trente hommes d'équipage chacune, peuvent desoler & ruiner les Graves de la Baye, enlever ou concasser bas toutes leurs Biscayennes lors qu'elles reviennent de la Pêche. Les Habitans ne jouissent d'aucune douceur de la vie; ils n'ont point de Jardinages parce que toute la terre n'est remplie que de galets, sur lesquels ils font secher leurs Morues dans les endroits où les pierres ne se trouvent point. La terre est une Mouffe, où rien ne peut produire. Le bled n'y vient point, n'y ayant aucun fruit de France que des Fraises, ce qui dégoute la plupart des Habitans, & fait qu'ils aimeroient mieux aller au Cap Breton, car je leur ay souvent entendu dire que si l'on connoissoit à la Cour le mérite de l'Isle du Cap Breton, & si

L'on vouloit le peupler, il n'y a point d'Ha-  
bitans à Plaisance qui ne quitta volontiers  
cette Ville, si on leur permettoit, pour  
s'allér établir dans l'Isle du Cap Breton,  
En éfet, c'est une très belle Isle, à la côte  
de l'Acadie, vis-à-vis la pointe du Sud  
de l'Isle de Terre-Neuve, qui forme l'en-  
trée du Golphe de saint Laurent. La terre  
y est admirable. Ce ne sont que Plaines,  
que Preries, que Forêts remplies de Chê-  
nes, d'Erablès, de Cedres, de Noyers, &  
des plus beaux Sapins du monde, & des  
plus propres pour la Mâture. L'on pour-  
roit y construire des Moulins à scier pour  
faire des Planches de Sapins, de Noyers,  
& de bordages de Navires, qui seroient  
d'un grand Commerce pour la France.

L'on y feroit une seconde Normandie  
si l'on vouloit y planter des Popins de  
Pommes, le Calvile sur tout y seroit d'un  
goût exquis comme celui de l'Acadie.  
Le Chanvre y vient naturellement, &  
l'on y en trouve des campagnes toutes  
remplies. Le Bled y seroit plus beau qu'à  
Quebec: le Houblon y viendroit aussi.  
La chasse aux Outardes, aux Oyes  
sauvages, aux Perdrix de France, aux Ge-  
linotes de bois, aux Tourterelles, aux Ca-  
nards, aux Pluviers, aux Sarcelles, aux  
Beccassines, & à toute sorte de Gibies

*L'Amérique Septentrionale.* 27

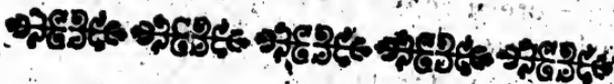
Le riviere y régne de toutes parts. Je ne  
parle point de la Pellererie du Canada,  
qui n'y manque point.

L'on n'auroit pas si loin à aller pour  
faire la Pêche de la Morue comme à Plai-  
nce, & l'on n'y courroit point le même  
risque, d'autant qu'elle s'y fait presque  
à terre tout le long de l'Isle.

Il ne me reste plus qu'à vous assurer  
que je suis très parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



## II. LETTRE

*Destruction presqu'entiere de la Colonie  
Angloise en l'Isle de Terre-Neuve,  
en 1696, & 1697.*

MONSIEUR,

Vous m'avez toujours aimé dès ma ten-  
tre jeunesse, & je vous ai toujours honoré.  
La parfaite amitié est comme un lien sa-  
cré qui attache si droitement le cœur de  
deux amis, que rien au monde n'est capa-  
ble de le rompre. Pour moi qui vous ai  
consacré le mien, je veux encor vous re-  
nouveler en cette occasion ce que j'ai de  
plus cher par l'attachement inviolable que  
j'ai à vos interêts. Recevez je vous prie  
une description de l'Isle de Terre-Neuve  
que je vous envoie.

Il s'est fait pendant cette Guerre des  
actions si heroïques, que jamais Monar-  
chie n'a soutenu la gloire de son Prince  
avec tant d'éclat que celle de la France.  
La réputation des armes du Roi s'étant ré-  
pandue jusques aux endroits de la terre les

*l'Amérique Septentrionale.*

23

plus éloignez, les Canadiens ont voulu faire voir de leur côté qu'ils n'étoient pas moins passionnez à soutenir les interêts de la Majesté que les autres sujets. Et animez de cette noble ambition, ils ont donné en plusieurs occasions des marques assurées de leur fidélité. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse un recit de quelques actions particulieres où je les ai vus occupés pour le service du Roi dans le temps que j'arrivé à Plaisance. Vous y trouverez une maniere de faire la guerre tout-à-fait différente de celle de l'Europe. Le climat et la situation du país y contribuë beaucoup. Et quoi qu'elle tienne un peu du caractère des Sauvages avec qui ils sont toujours en guerre, ils ne laissent pas de venir glorieusement à bout de leurs entreprises. Les Anglois ont cette maxime, lors qu'ils établissent dans les Colonies, de mettre en usage tout ce qui peut contribuer aux commoditez de la vie, autant que le climat des país où ils se trouvent le peut permettre. Le grand nombre de Havres qu'ils occupoient en l'Isle de Terre-Neuve, faisoit voir que c'en étoit une des meilleures d'Angleterre. Monsieur d'Iberville connoissant la richesse de cette Isle, crût qu'il étoit du service du Roi d'en arrêter le cours, & qu'en détruisant tous les endroits

RE

la Colonie  
de Neuve

7.

dés ma ten-  
ours honoré,  
un lien fa-  
le cœur de  
n'est capa-  
qui vous ai.  
cot vous re-  
que j'ai de  
violable que  
e vous prie  
erre-Neuve

Guerre des  
is Monar-  
son Prince  
la France.  
s'étant ré-  
la terre les

qu'ils habitoient, le Commerce en seroit interrompu. Il prit la liberté de représenter à Monsieur de Pontchartrain qu'il étoit dangereux d'avoir de si puissans voisins aux environs de Plaisance, & s'offrit d'en faire l'entreprise.

Sa Majesté lui accorda de prendre pour cet effet des Canadiens, & lui commanda de se joindre l'Été de 1696. avec Mr. de Brouillan Gouverneur de Plaisance.

Les Vaisseaux le Pelican, le Comte de Toulouse, le Phelipeaux, le Vendôme, l'Harcour, & deux Brulots, montez par des Maloïns, devoient faire les attaques par mer.

Monsieur d'Iberville étant occupé à faire des expéditions dans l'Acadie sur les Anglois ne pût arriver assez à temps; ce qui obligea ce Gouverneur de faire voile avec ces Vaisseaux.

Il prit plusieurs petits Havres, dans lesquels il se trouva plusieurs bâtimens chargés de Motuës; mais il survint entre lui & les Maloïns une mes-intelligence qui empêcha la prise de saint Jean, qui étoit la Place la plus considérable de toute l'Isle. Il fut obligé de s'en retourner à Plaisance, où il trouva Mr. d'Iberville qui étoit arrivé de l'Acadie, prêt à partir pour se joindre, ne l'ayant pû faire plutôt, parce  
que

merce en seroit  
té de represen-  
train qu'il étoit  
puissans voisins  
& s'offrit d'en

prendre pour  
lui commanda  
avec Mr. de  
Plaisance.

le Comte de  
le Vendôme,  
montez par  
ce les attaqués

occupé à fai-  
cadie sur les  
à temps ; ce  
de faire voile

avres, dans  
urs bâtimens  
survint entre  
-intelligence  
nt Jean, qui  
able de toute  
retourner à  
Iberville qui  
à partir pour  
plûtôt, parce  
que

que tous les Canadiens n'étoient pas en-  
core arrivés du Canada.

Monsieur d'Iberville s'étant chargé de  
entière destruction de ces Havres par  
terre, ne le croiant pas si facile par Mer,  
se disposa de partir pour en faire la tenta-  
ve, mais Mr. du Brouillan voulant avoir  
part à une entreprise qui ne pouvoit être  
que fort glorieuse, à laquelle il n'avoit pu  
suffire avec quinze à seize cens hommes,  
lui arrêta ses Canadiens. Ceux-ci déclara-  
rent ouvertement qu'ils ne vouloient  
point lui obéir, voulant s'en retourner en  
Canada, & qu'ils se retireroient dans les  
bois plutôt que de l'accompagner. Ils se  
plaignirent qu'en partant de Quebec on  
ne leur avoit point dit qu'ils dussent le re-  
connoître pour leur Commandant, & ils  
avoient même qu'ils étoient aux frais de  
Mr. d'Iberville, dont ils avoient reçu de  
l'argent.

Monsieur du Brouillan sachant que Mr.  
d'Iberville avoit ordre de faire la Guerre  
seul en Hiver, ( ce qu'il avoit toujours  
regardé comme impossible ) lui fit cepen-  
dant parler Demuid, Capitaine d'une Com-  
pagnie d'Infanterie en Canada, qui étoit  
venu conduire le détachement des Cana-  
diens, qui lui dit que Mr. du Brouillan  
vouloit seulement se trouver à la prise de

Handwritten text at the top right, possibly a date or page number, including the number '12'.

Vertical handwritten text running down the center of the page, possibly a list or index.

Handwritten text on the left side of the page, including a long horizontal stroke.

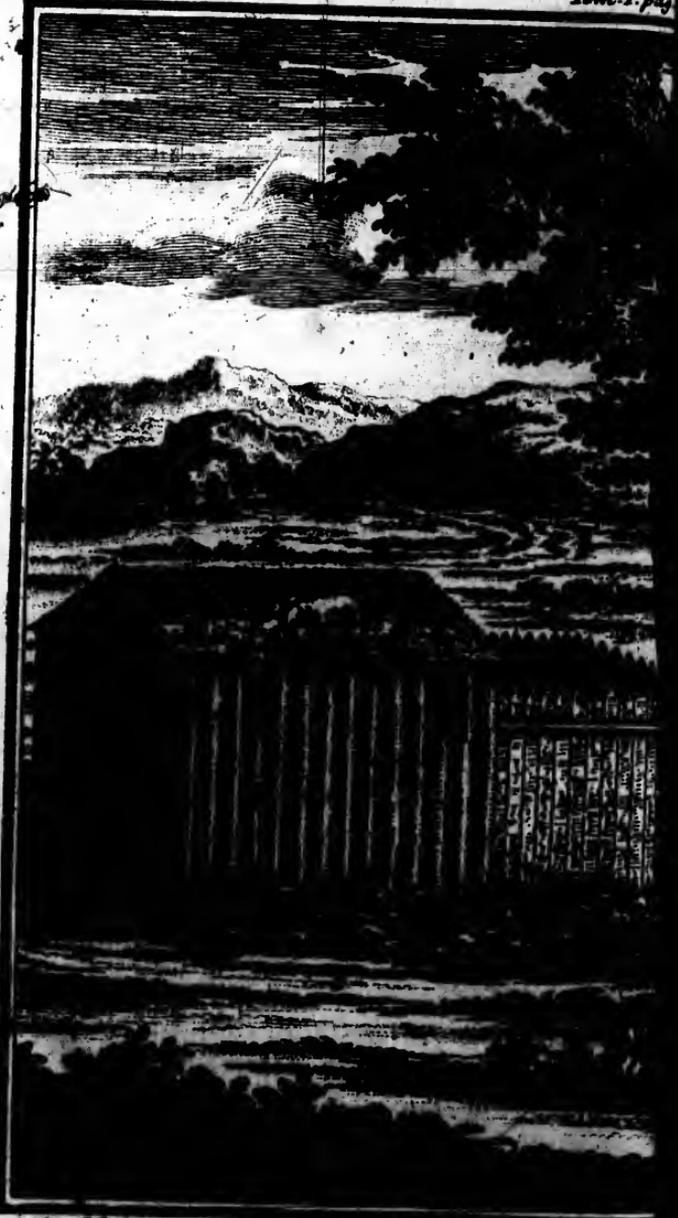
saint Jean , avec de ses Habitans , sans entrer dans aucune prétention sur les avantages qu'il en pourroit tirer. Lors qu'un Commandant possède le cœur de ceux qui sont sous son obeïssance , il lui est aisé de les manier , & de leur inspirer les sentimens autant qu'il le juge à propos. Je trouve que la conduite de Mr. d'Iberville fut tout à fait judicieuse dans une conjoncture aussi embarrassante que celle où il se trouvoit. Il savoit d'un côté la conséquence qu'il y avoit de commencer par le Nord de l'Isle ; & d'ailleurs il étoit persuadé que les Anglois se seroient fortifiés de nouveau , dans l'aprehension où ils pourroient être que les François ne revinssent encore. Enfin après avoir calmé les esprits irritez des Canadiens , qui ne sont pas si maniables , il se détermina d'aller à saint Jean.

Monsieur du Brouillan s'embarqua sur le Profond , & fit voile pour Rognouge , lieu du rendez vous. Monsieur d'Iberville aprehendant quelques coups de vent assez frequens dans cette saison , qui le jettant au large auroit pu l'obliger d'aller en France avec six vingt hommes qui étoient à ses frais & dépens , prit le chemin de terre.

La réputation qu'il s'étoit acquise parmi differens peuples Sauvages , obligea

itans , sans  
n sur les a-  
tirer. Lors  
le cœur de  
ance, il lui  
eur inspirer  
juge à pro-  
de Mr. d'I-  
se dans une  
e que celle  
un côté la  
commencer  
eurs il étoit  
eroient for-  
ension o ù  
ngois ne re-  
voir calmé  
s , qui ne  
termina d'al-

barqua sur  
ognouge ,  
d'Iberville  
e vent assez  
i le jettant  
ler en Fran-  
i étoient à  
in de terre.  
quise par-  
, obligea



A. Maison sur la quelle un Mouton paist. B. Cow  
de la Maison. C. galtes ou pierre.

ET  
per  
no  
C  
fo  
n  
ne  
le  
ai  
n  
le  
or  
la  
Il n  
gne  
e  
ün  
ire,  
reser  
oulat  
com  
ils p  
To  
fon  
pro  
ns le  
troi  
ouill  
sient

*l'Amérique Septentrionale.* 27

erre-Jeanbeovilh, Chef de Guerre des  
 Onaguais, de quitter sa nation pour être  
 un soldat de ce qu'on disoit de lui.  
 Le Chef voulut savoir si Mr. d'Iberville  
 étoit mieux la guerre aux Anglois, que  
 ce qu'ils ne la leur faisoit, & aux Iroquois ses  
 ennemis. C'est un homme d'une très-belle  
 taille, de trente-huit à quarante ans. Il a  
 sur son visage un air tout à  
 fait martial. Ses actions & ses manières  
 font connoître qu'il a les sentimens d'une  
 grande âme. Il est d'un si grand sang froid  
 qu'on ne l'a jamais vu rire. Il a enlevé seul  
 de sa vie plus de quarante chevelures.

Il n'étoit point naturel de faire une cam-  
 pagne de cinq ou six mois sans avoir quel-  
 que chose d'Ecclésiastique. Monsieur l'Abbé Bau-  
 rois, qui avoit été autrefois Mousque-  
 taire, élève de Mr. l'Abbé Tronson, &  
 présentement Missionnaire dans l'Acadie,  
 voulant donner des preuves de son zèle,  
 accompagna Mr. d'Iberville.

Ils partirent tous de Plaisance le jour de  
 Toussaints de l'année 1696, pour aller  
 au fond du Port, qui a près de deux lieues  
 de profondeur. Ils monterent le lendemain  
 dans les bois environ une demie lieue, &  
 le troisième jour marchèrent dans un pais  
 mouillé, couvert de mousses, où ils enfon-  
 dèrent, cassant avec les jambes les glaces.

Cette marche dura neuf jours , dans des bois si épais qu'à peine pouvoit-on passer, étans obligez de traverser des Rivieres, des Lacs jusques à la ceinture , dans un temps où le froid étoit fort rude. Ils arrivèrent le dix du même mois à Forillon, où Mr. d'Iberville se rendit le premier avec dix hommes qu'il détacha des autres. Les vivres commençoient à leur manquer depuis deux jours : Ils trouverent fort à propos une douzaine de Chevaux qui leur servirent de nourriture , dans l'attente où ils étoient des vivres qui étoient embarquées dans le Profond. Monsieur du Brouillan étant arrivé le premier à Rognouge, détacha Rancogne Officier de sa Garnison , avec quelques Soldats qui prirent un Anglois , lequel s'étant échappé en donna avis à saint Jean. Le Gouverneur de cette Place ne manqua pas d'envoyer au plutôt un détachement considerable à la découverte. On rencontra l'Officier François ; on en vint aux mains , & il fut obligé de succomber sous le grand nombre. On lui tua un homme , on en blessa un autre , & on lui fit quatre prisonniers. Cet Officier s'en revint à Forillon avec trois hommes demi-morts de faim & de froid.

Pendant que Mr. d'Iberville alloit en Canot joindre Mr. du Brouillan, il envoya

*l'Amérique Septentrionale.* 29

ours , dans des  
voit-on passer,  
des Rivieres,  
ture , dans un  
rude. Ils arri-  
s à Forillon, où  
e premier avec  
des autres. Les  
r manquer de  
ent fort à pro-  
evaux qui leur  
ns l'attente où  
tois à embar-  
seur du Brouil-  
à Rognouge,  
de la Garni-  
qui prirent un  
apé en donna  
rneur de cette  
voyer au plû-  
rable à la dé-  
Officier Fran-  
, & il fut ob-  
rand nombre  
n blessa un au-  
sonniers. Cet  
lon avec trois  
m & de froid.  
ville alloit en  
llan, il envoya

le Plene à Cabreuil, avec douze hommes,  
bindre deux Anglois qui avoient été dé-  
couverts. Celui-ci enleva quantité de vi-  
res, & emmena douze prisonniers, qui  
éclaireront qu'il y avoit cent hommes le  
long de la côte, jusques à Bayeboulle, qui  
commençoient à faire des habitations.  
Monsieur du Brouillan ayant renvoyé le  
profond en France avec quelques prison-  
niers, arriva à Forillon avec cent hommes.  
Ce fut-là où ils prirent les expediens les  
plus seurs & les plus convenables.

Il falut pour cet effet faire plusieurs dé-  
couvertes : c'étoit l'unique moyen de con-  
noître la force des ennemis, & d'apprendre  
en même temps s'il ne leur venoit point  
d'Angleterre quelques vaisseaux de guerre.  
Mr. d'Iberville étant à la tête de cent vingt-  
quatre Canadiens, parmi lesquels se trou-  
verent plusieurs Gentilshommes, quatre  
Officiers, & le Chef de Guerre des Abena-  
quis, qui le suivoit toujours dans tous ses  
mouvements, se mit en chaloupe pour Ba-  
yeboulle, qui est à six lieues de Forillon.  
Ils prirent en arrivant un Vaisseau Mat-  
chand d'environ cent tonneaux, dont l'é-  
quipage s'enfuit dans les bois avec les ha-  
bitans du lieu.

Vingt Canadiens partirent pour saint-  
Jean. Dix autres couvrant les bois enlevè-

rent cinq hommes, parmi lesquels se trou-  
 va le Capitaine de ce Vaisseau qui étoit  
 parti d'Angleterre avec deux Vaisseaux de  
 guerre de cinquante & soixante & douze  
 pieces de canon, qu'il avoit quitté sur le  
 Grand-Banc, & qu'il croyoit devoir être  
 arrivez à saint Jean. Deschaufours se dé-  
 tacha avec six Canadiens pour Ouislisba-  
 ye : Six autres firent trois prisonniers &  
 une femme. Quatre Matelots se jetterent  
 du côté des François : Deux Canadiens du  
 Parti qui étoit allé à saint Jean, revinrent.  
 Le reste observoit le Petit-Havre, qui est  
 à cinq lieues de Bayeboulle, avec un pri-  
 sonnier, qui leur aprit qu'il n'i avoit à saint  
 Jean que trois Navires Marchands, mais  
 ils n'osèrent s'écarter de peur que les tra-  
 ces de leurs Raquetes ne les fissent dé-  
 couvrir.

Ces découvertes étant faites l'on va droit  
 à saint Jean. Monsieur d'Iberville ayant  
 choisi Montigni, Lieutenant d'une Com-  
 pagnie d'Infanterie en Canada, pour son  
 Lieutenant, partit le premier avec sept  
 Canadiens pour se rendre maître des hau-  
 teurs d'où l'on pouvoit découvrir Mr. de  
 Broullan qui conduisoit son détachement  
 & comme il étoit impossible d'avoir des  
 chevaux & des chariots pour porter les  
 bagages dans des chemins impraticables,

naqu  
 rions  
 r. d  
 ven  
 gréta  
 voien  
 ua,  
 squ  
 eu,  
 tran  
 its.  
 omn  
 Le ret  
 ment  
 soit d  
 le 28,  
 Mo  
 vant l  
 erent  
 & d'I  
 habit  
 tête,  
 ser le  
 deux  
 garde  
 enner  
 ving  
 dans  
 vert  
 voya

*L'Amérique Septentrionale.* 31

quels se trou-  
au qui étoit  
Vaisseaux de  
te & douze  
quitté sur le  
devoir être  
sours se dé-  
r Ouitlisba-  
risonniers &  
s se jetterent  
Canadiens du  
h, revinrent.  
avre, qui est  
avec un pri-  
avoit à saint  
hands, mais  
que les tra-  
s fissent dé-

l'on va droit  
erville ayant  
d'une Com-  
la, pour son  
r avec sept  
ltre des hau-  
vrir Mr. de  
étachement  
d'avoir des  
porter les  
praticables,

chaque Canadien étoit chargé de ses mu-  
tions. Trois heures après cette marche,  
Mr. d'Iberville ayant rencontré ceux qui  
venoient de la découverte de S. Jean,  
tréta trente Anglois du Petit-Havre, qui  
voient découvert les autres. Il les atta-  
qua, & passant une Riviere très rapide  
jusqu'à la ceinture se rendit maître de ce  
lieu, où il trouva de la résistance par les  
tranchemens que les Anglois y avoient  
faits. Les ennemis y perdirent trente-six  
hommes, & il y eut quelques prisonniers.  
Le reste gagna saint Jean. Les néges aug-  
menterent beaucoup, & comme il s'agi-  
soit de vaincre ou de mourir, l'on marcha  
le 28. Novembre en ordre de bataille.

Montigni marchant cinq cens pas de-  
vant la Troupe faisoit l'Avant-garde avec  
trente Canadiens. Messieurs du Brouillan  
& d'Iberville suivoient avec le Corps. Les  
habitans de ce Gouverneur étoient à la  
tête, avec ordre cependant de laisser pas-  
ser les Canadiens en cas d'attaque. Après  
deux lieues & demie de marche, l'Avant-  
garde découvrit à la portée du pistolet les  
ennemis, qui étoient au nombre de quatre-  
vingt, postez d'une manière si avantageuse  
dans un bois brûlé, qu'ils étoient à cou-  
vert derrière des rochers. Montigni se  
voyant découvert anima ses gens, qui don-

nerent tête baissée dessus. Monsieur l'Abbé Baudouin exhorta en peu de paroles les Canadiens ; & leur ayant donné l'Absolution Generale, chacun jeta les hardes dont il étoit chargé. Monsieur du Brouillan les attaque à la tête, Mr. d'Iberville se jette sur la gauche, où il les prend en flanc à l'abri des rochers. Le Combat s'opiniâtre une demie heure. On en tué plusieurs ; les autres plient. Celui-ci l'épée à la main, avec le Chef des Abénaquis, donne dessus les autres se battent en retraite. Ils se réfugient à saint Jean ; il les y force. Ils se jettent dans deux Forts, il les leur fait abandonner, s'en rend maître & fait trente prisonniers avec quelques familles. Le reste se sauve dans un grand Fort, & dans une Quaiche qui étoit dans le Havre.

Sur ces entrefaites Mr. de Brouillan arriva avec la Troupe. Demuid se mit avec soixante hommes dans le Fort le plus proche du grand, qui en étoit éloigné d'une portée de canon, & le gros se campa dans la Ville.

Ce Fort étoit palissadé, revêtu d'une retrasse de trois pieds de haut. La Quaiche profita d'un vent favorable. Les ennemis y mirent leurs meilleurs êfers, & y embarquerent près de cent hommes. Ils perdirent dans cette poursuite cinquante

onsieur l'Ab  
eu de paroles  
t donñe l'Ab  
tta les hardes  
ur du Brouil  
d'Iberville se  
rend en flanc  
bat s'opiniâ  
tue plusieurs  
ée à la main  
donne dessus  
ite. Ils se re  
force. Ils se  
s leur fait a  
& fait tren  
familles. Le  
ort, & dans  
e Havre.  
rouillan ap  
se mit avec  
le plus pro  
igné d'une  
empa dans  
evêtu d'une  
La Quai-  
e. Les en-  
s éfers, &  
ommes. Ils  
cinquante

hommes. Le Trompette de Mr. du Brouil-  
lon y fut tué. Trois de ses gens & deux  
Canadiens y furent legerement blessez.  
L'esperance qu'avoient les Anglois que  
ces deux Vaisseaux de Guerre arriveroient  
nécessamment, étoit un obstacle pour que  
l'on se rendit si-tôt maître du grand Fort,  
dans lequel deux cens hommes s'étoient  
retrez fort précipitamment, selon le ra-  
port de quelques-uns qui avoient pris no-  
te de ce parti.  
Il étoit à propos de se faire un chemin  
découvert pour reconnoître le Fort. De-  
quid & Montrigni, avec soixante Cana-  
diens, brûlerent pour cet éfet les maisons  
voisines. Ce Fort est sur la côte du Nord-  
Oüest, à mi-côte, commandé par deux  
hauteurs, toutes deux distantes à une por-  
tée de fusil. Il est de figure quarrée, flan-  
qué de quatre Bastions, entouré d'une pa-  
lissade de huit pieces de canon de quatre  
livres de balle, avec un Chemin couvert,  
mais pour lors plein de néges, un Pont-  
levis, une Terrasse élevée, & épaisse de  
trois pieds. Il y avoit au milieu une petite  
Tour, éloignée d'une demie portée de fu-  
sil d'un Ruiseau, sur laquelle étoient qua-  
tre pieces de canon de quatre livres de  
balle, & une cave au dessous qui servoit  
de Magasin à poudre.

Pendant que les Canadiens mettoient le feu à toutes ces maisons , Mr. d'Iberville s'étoit avancé avec une trentaine proche le Fort pour les soutenir , & Mr. du Brouillan resta au poste avancé avec les siens. Il se fit plusieurs escarmouches dans le temps qu'on alloit reconnoître le Fort. Les ennemis n'y eurent qu'un homme tué.

Ceux-ci ne demanderent qu'à temporiser ; & comme ils étoient résolus de se défendre, l'on envoya chercher à Bayboulle un Mortier, des Bombes & de la poudre qu'on y avoit laissé.

L'on peut dire qu'une Place est à moitié rendue lors qu'un Gouverneur parle. Il sortit le trente Decembre un homme avec Pavillon blanc pour parler d'accommodement. L'on convint de part & d'autre d'une entrevûe. Le Gouverneur Anglois se fiant à la probité des François y vint lui même, avec quatre des principaux Bourgeois, qui apprehendant que l'on ne vit le mauvais état où ils étoient réduits, ne voulut permettre que aucun des autres entrât dans son Fort. Ils insisterent à ne se rendre que le lendemain. Ils se flatoient que le vent changeroit, & que les deux Vaisseaux de Guerre qu'ils avoient vûs l'obvoyer deux jours auparavant à deux lieues au large, entre-

it dan  
erson  
ans u  
de f  
apre  
assau  
adez  
x It  
nem  
veroi  
tée  
ord,  
leves  
est le  
ur va  
nonu  
asserai  
ge si  
oit plu  
aler le

Que  
es apr  
Que  
iroient  
Qu'il  
eroit fa  
mes &  
Qu'il  
ment c

ix dans le Port. Belle esperance pour des personnes accablées, mais vaine & inutile dans une conjoncture où l'on se voit pressé de si près, car on lui refusa ce delai. L'aprehension où ils étoient d'être pris assaut les fit balancer. Ils s'étoient persuadés que les Canadiens ressembloient aux Iroquois, nation impitoyable à leurs ennemis. Ils s'attendoient qu'on leur enleveroit la chevelure. Maxime de guerre estée chez la plupart des Sauvages du Nord, qui ayant pris leurs ennemis leur enlevent la peau qui couvre le crâne, & est le Trophée le plus authentique de leur valeur. Trophée, dis je, qui sert de monument à la gloire d'un Sauvage, qui passeroit pour un homme de peu de courage si venant de la guerre il n'en raportoient plusieurs avec lui: Il falut donc capituler le même jour.

*Enfin ils conclurent*

Que la Place seroit renduë à deux heures après midi.

Que la Garnison & les Habitans sortiroient du Fort, sans armes.

Qu'ils auroient la vie sauve, & ne leur seroit faite aucune insulte ni à leurs Femmes & leurs Filles.

Qu'il ne leur seroit ôté aucun habillement qu'ils porteroient sur eux.

Qu'il seroit fourni deux bâtimens pour les transporter en Angleterre.

Qu'il leur seroit donné des vivres pour deux mois du jour de leur embarquement.

L'hermite, Major de Plaisance, porta la Capitulation à la Garnison & aux Habitans, qui la signerent, & la rapporta au Gouverneur Anglois, qui étoit resté au Camp, qui la ratifia. L'évacuation de la Place se fit sur le champ. Il en sortit cent soixante hommes, sans compter les femmes & les enfans. Demuid eut ordre de rester avec soixante hommes de garnison.

Comme Mr. d'Iberville devoit continuer la guerre le reste de l'Hiver, il ne pût se défaire de ses Canadiens. L'on ne voulut point exposer à l'invasion des Anglois un endroit que l'on n'avoit harcelé qu'avec peine & beaucoup de fatigues, qui à la suite du temps leur auroit pû servir de retraite. L'on fut contraint de démolir le Fort & de brûler toutes les habitations, à la reserve de quelques maisons qui furent conservées pour les malades, qu'il fut impossible de transporter au travers des bois.

Saint Jean est un très beau Havre, dans lequel il y peut tenir plus de deux cents Vaisseaux. Son entrée est large d'une petite portée de fusil, entre deux montagnes

très hautes, avec une batterie de huit canons en cet endroit. Les habitans étoient en nombre de cinquante-huit, très bien établis sur la côte du Nord, le long du Havre, dans l'espace d'une demie lieue.

Il y avoit trois Forts, l'un du côté du Nord, un autre à l'Ouest, un autre au milieu qui avoit pour Gouverneur un habitant qui l'abandonna à l'arrivée des François, & le troisième étoit celui où les François s'attachèrent.

Ce dernier défendoit l'entrée du Havre (quoique de loin) sur lequel il commandoit entièrement, & sur une bonne partie des maisons situées aux environs, dans lesquelles étoient les meilleurs effets, que l'on fut contraint de brûler la veille de la Capitulation.

La terreur s'étant répandue parmi les Anglois les obligea d'abandonner plusieurs endroits, & de se réfugier à Carbonniere. Leurs espions alloient & venoient pour apprendre la catastrophe de saint Jean.

Montigni eut ordre de Mr. d'Iberville de passer à travers les bois, avec douze hommes pour se saisir de Portugaleiro, à six lieues de saint Jean, en la Baye de la Conception. Il enleva une Chaloupe qui venoit de Carbonniere pour apprendre les nouvelles de saint Jean. Deux de son parti



6.10  
18.2

19

rapportent qu'il avoit fait trente prisonniers, que la Quaique sortie de saint Jean y étoit arrivée, & qu'il y avoit un Vaisseau Marchand.

Tous ces détachemens firent insensiblement cent prisonniers. Kividi se trouva trop proche de S. Jean pour qu'on le laissât tranquille. Neuf habitans bien établis suivirent le même sort que leurs voisins.

L'expédition de saint Jean étant faite, Mr. du Brouillan se disposa de partir pour Plaisance. Il s'étoit trouvé hors d'état de continuer d'autres entreprises, & il falloit être d'une complexion vigoureuse pour résister plus long-temps aux fatigues que l'on souffre dans ce climat. Comme il étoit obligé d'exécuter la Capitulation, il donna un Brulot à deux cens cinquante Anglois pour s'en retourner en Angleterre, & le Vaisseau qui avoit été pris à Bayebouille dans lequel quatre-vingt autres devoient passer en France. Celui-ci se perdit à la côte d'Espagne, où les Espagnols firent une assez mauvaise réception aux François, qui furent dépouillés.

Monsieur d'Alberville prit de son côté tous les moyens pour se rendre maître des autres Havres. Il est de la politique d'un Commandant de ménager le peu de monde qu'il a lors qu'il se trouve obligé de

aire  
as  
ion  
bien  
bou  
es les  
hez  
eur,  
ouve  
fau  
vale  
beisse  
r. d'  
ils  
pir, a  
ondun  
Apré  
Portu  
e cano  
re, sit  
ber, qu  
Fran  
risonni  
quatre-  
endu m  
ans la  
erville  
out son  
L'on e  
es pour

aire plusieurs expéditions, mais il n'est pas naturel que cent hommes dussent triompher de mille. Les Canadiens s'étoient fait cependant une Loi d'en venir bout : Et comme je veux développer toutes les attaques & les décentes qu'ils firent chez les Anglois, je les conduirai, Monsieur, insensiblement selon les différens mouvemens où ils se trouverent engagez. Il faut qu'un Canadien soit convaincu de la valeur de son Capitaine pour qu'il lui obéisse. Il est vrai que tous les Officiers de Mr. d'Iberville ne respiroient que la gloire. Ils savoient parfaitement bien leur devoir, ainsi il pouvoit se fier à leur bonne conduite.

Après qu'un parti qui avoit été détruire Portugalcove une batterie de huit piéces de canon qui étoient à l'entrée de son Hare, situation qui ne peut être forcée par mer, que la Periere fut de retour du Cap François & de Tolcove, où il fit treize prisonniers, que l'on eut brûlé environ quatre-vingt Chaloupes, & que l'on se fut rendu maître de trente-cinq lieues de pais dans la Baye de la Conception, Mr. d'Iberville partit le treize Janvier 1697. avec tout son monde.

L'on eut le temps de faire des Raquettes pour le voyage, sans quoi il étoit im-

*Histoire de*

possible de marcher. Elles ont à peu près la figure de celles de Jeu de Paume, mais beaucoup plus grandes. Il y a deux petits bâtons en travers, un trou au milieu qui s'appelle l'œillet, large du bout de la plante des pieds, qui se trouvant à la rencontre d'un de ces bâtons donnent le mouvement pour marcher. Il y a à l'entour de l'œillet deux courroies qui attache le soulier, qui est un escarpin, fait de peaux d'Orignal ou de Caribou, souple comme un gant. Par le moyen de ces Raquettes l'on peut tracer des précipices pleins de néges les plus inaccessibles.

Il étoit à propos de frayer les chemins. Montigni se rendit pour cet effet à Port-au-Fort, où les autres se rendirent en suite. Ils y séjournerent deux jours à cause de la quantité prodigieuse de néges qui tomboient. L'on remarqua qu'il n'y avoit rien d'aprochant en Canada de cette abondance.

Montigni repart derechef avec trente hommes des plus vigoureux : l'on précipite la marche & on le joint en un jour ce qu'il ne pût faire qu'en deux. L'on continué son chemin, les verglats briserent les Raquettes. Les uns tombent à faux, les autres sont presque ensevelis dans le nége, Montigni tombe lui-même dans un

*l'Amérique Septentrionale.* 41

viere, y laisse son fusil & son épée pour  
pas perdre la vie. Enfin l'Avant-garde  
rive au fond de la Baye, qui est à vingt-  
cinq lieues par terre de saint Jean, où elle  
rend douze Anglois, & dans l'attente de  
d'Iberville qui conduisoit la troupe:  
Montigni alla par mer en canot au Havre-  
den, où il en prit encore autant qui arri-  
ent de Carbonniere. Cette marche ne  
doit qu'à ce lieu-ci. C'étoit la retraite  
un grand nombre d'Anglois, qui par un  
sont venus de l'Isle de la Nouvelle-France  
qui porte le même nom.

Le chemin étoit trop long par terre  
pour se rendre à Carbonniere; il eut fallu  
faire trente lieues pendant que l'on y pou-  
voit aller par mer en deux ou trois heures.

Le radoub des Chaloupes se fit à Ha-  
vre-den pour la *Partance*: l'on en équipa  
trois, & un Esquif, dans lesquelles cent  
vingt-quatre Canadiens s'embarquerent.  
Après avoir singlé trois lieues au large  
de terre, l'on aperçut quatre Chalou-  
pes, qui se doutant que les François ve-  
noient à l'Isle de Carbonniere, revirerent  
de bord, & portèrent l'alarme par tous.  
C'eût été une temerité de chasser plus  
loin. On laissa en passant Brige, habitation  
assez bien établie, où il y avoit environ  
soixante hommes, pour donner dans Po-

tegrave, que l'on prit. L'on y trouva cent dix hommes, la plupart bien armez, sans compter les femmes & les enfans. Cet endroit est fort beau. Le grand nombre de bestiaux qu'il y avoit servit de rafraichissement à des gens qui sçavent bien en profiter. Ceux de Brige paroissent être très tranquilles. Comme ils ne venoient point au secours de leurs voisins, Mr. d'Iberville les envoya sommer, avec ordre aux trois principaux de le venir trouver à Carbonniere avec toutes leurs armes à feu. C'est été un trop grand embarras de se charger de tant de prisonniers: la destruction de leur habitation suffisoit.

Montigni fut détaché à la pointe du jour avec cinquante hommes, dans trois Chaloupes, pour se saisir de Mousquith, qui est entré le Havre de Grace & Carbonniere, & le reste s'embarqua pour l'Isle de Carbonniere en cinq autres, sur les neuf heures du matin. Il falut ranger la côte de cette Isle. Les Anglois crurent que les François venoient y faire décente: ils tirerent plusieurs coups de canon, & paroissent environ deux cens hommes logez dans des baraques. L'on ne fit que doubler l'Isle pour se rendre à Carbonniere, où Montigni avoit tué, fait plusieurs prisonniers, & avoit poursuivi les autres à travers les

*L'Amérique Septentrionale.*

ois, qui s'étoient jettés dans Nieuperlin  
an, à six lieues de Carbonniere. Ce Ha-  
re avoit vingt-deux habitans les mieux  
âtis de Terre-Neuve: l'on y trouva des  
ens de cène mille francs de bien, qui'a-  
oient tout fait transporter ailleurs. Le  
ommerce y étoit considérable.

L'Isle de Carbonniere tenoit fort à cœur  
Mr. d'Iberville; il savoit de quelle im-  
ortance il étoit de s'en rendre maître, &  
connoissoit en même temps qu'outre  
assiete du lieu la saison étoit un grand ob-  
acle à une pareille entreprise. C'est un  
ocher à pic, escarpé de tout côté, qui  
commande la mer. Il n'i avoit qu'un petit  
lébarquement à la pointe de l'Oüest, à  
portée de pistolet d'un retranchement de  
Chaloupes, où il y avoit quatre canons de  
six livres: il falloit un calme pour y abor-  
der, & ençore c'étoit tout ce que pouvoit  
faire deux Chaloupes: on les somma de  
se rendre, & ils le refuserent. Quand on  
se trouve un peu à l'abri de l'insulte de son  
ennemi, & que l'on se void dans une situa-  
tion assez forte pour disputer le terrain,  
il n'est pas naturel de plier si tôt. Les meil-  
leurs effets de la colonie Angloise y avoient  
été transportez; ils avoient donc de quoi  
passer le reste de l'Hiver, dans l'esperance  
qu'on leur envoyeroit du secours d'An-  
gleterre.

Le temps devint rude plus que jamais. Mr. d'Iberville envoya sur le minuit deux Chaloupes: l'on raporta que le *Ressac* étoit toujours gros à l'Isle, & que l'on n'i pouvoit débarquer. La mer calma un peu le lendemain trente Janvier. Quatre-vingt hommes s'embarquerent du côté de l'Est & du Nord. Une Sentinelle demande d'où ne voit tremblante, qui vive? Montigny sans s'émouvoit fait doubler la rame, les autres le soutiennent: ils veulent mettre pied à terre, le verglats & le *Ressac* les empêchent. Le Sentinelle tire dessus sans blesser personne, & ceux du Corps-de-Garde arriverent sur ces entrefaites, postez sur une hauteur capable d'arrêter mille hommes.

Une retraite faite à propos est plus avantageuse à un Commandant que de sacrifier mal à propos l'élite de ses troupes, lors qu'il doit les ménager pour d'autres endroits dont il veut se rendre maître insensiblement.

Le Havre-de-Grace qui étoit un lieu aussi considerable pour le commerce que Carbonniers, étoit trop suspect. L'on y mit le feu. C'étoit le premier établissement de la Colonie Angloise. Il y mourut il y a trois ans un habitant âgé de quatre-vingt-trois ans, né dans le lieu, ce qui fait

annoire qu'ils habitent cette Isle depuis  
long-temps.

Pendant que Boisbriant Enseigne d'une  
compagnie de Canada, faisoit plusieurs  
raisonniers, & que de Plene fit main basse  
saumoneove sur vingt hommes, entr'au-  
res sur le second Gouverneur de saint  
Jean, dont j'ai déjà parlé, la Perade sous-  
tenant fut détaché pour tenir en bride  
ceux de Portugaleove & de Brige, qui a-  
voient une trop grande relation avec l'Isle  
de Carbonniere. Le manque de paroles  
qu'ils eurent dans la suite du temps, leur  
fit extra Montigni & Boisbriant, avec qua-  
rante-cinq Canadiens, qui mirent le feu  
chez eux: il ne falloit plus se fier à leur  
bonne foi. On en ramena les habitans,  
qui la plupart avoient encore des armes.

Le vent de Sud-Ouest étant favorable  
pour aller à Bayever, à dix lieues du Nord  
de Carbonniere, entre les Bayes de la Tri-  
nité & de la Conception. Mr d'Iberville  
s'embarqua le 3. Février avec 50. hommes  
dans trois chaloupes. Ils partirent la nuit,  
& arriverent à la pointe du jour à trois  
lieues en deçà. Ils la passerent fort des-  
agréablement. Un Canadien eût même un  
doigt du pied gelé. Les meilleurs coureurs  
donnerent dans un bois où ils prirent deux  
Anglois qui s'en alloient au Vieux Perli-

can, & sept autres qui en revenoient. Comme ils déclarerent que l'on n'avoit point de connoissance de la marche des François, & qu'il y avoit plusieurs Chaloupes prêtes à partir pour l'Isle de Carbonniere. Mr. d'Iberville y alla attaquer quatre-vingt hommes, qui se rendirent à discretion. On les garda à vûe, à la reserve de deux qui allerent à Bayever de sa part, pour assurer les habitans qu'ils auroient le même quartier. Deux des principaux, sous la bonne foi de leurs Compatriotes, vinrent se rendre caution, mais trente à quarante des plus alertes se sauverent dans les bois & en Chaloupes. Monsieur d'Iberville y arrivant le sixième Février trouva les habitans fort soumis. Il y prit une Chaloupe de six hommes qui arrivoient de l'Isle; que l'on avoit envoyé sçavoir s'ils pourroient s'y rendre avec leurs biens. Boisbriant se contenta d'emmener les principaux à Carbonniere. Le reste des Canadiens attendoient Mr. d'Iberville au Vieux Perlican où il retourna. C'est un lieu très considerable, où il y avoit dix-neuf habitans, plusieurs Magasins de munitions, & beaucoup de bestiaux. On y laissa la plûpart des habitans, à la reserve de quelques-uns, fort contents tous de leur sort, mais qui oublièrent facilement les

noient. Com  
l'avoit poin  
e des Fran  
s Chaloupe  
arboiniere  
er quatre  
nt à discre  
r reserve de  
de sa part,  
auroient le  
cipaux, sou  
otes, vint  
ente à qua  
erens dans  
eur d'Iber  
rier trouva  
it une Cha  
ivoient de  
çavoit s'il  
urs biens.  
mener les  
reste des  
berville au  
C'est un  
avoit dix  
ns de mo  
On y laissa  
reserve de  
s de leur  
ment les

aces qui leur avoient été acordées. Ce-  
ove qui étoit à deux lieues, servit d'a-  
e une nuit : l'on y trouva une très gran-  
quantité de bestiaux, sans habitans,  
si avoient tout abandonné.

A mesure que l'on se rendoit maître de  
ces Hayres l'on y arboroit le Pavillon  
ançois. Nioux Perlican qui étoit à deux  
liues par delà fut aussi entièrement aban-  
onné. Les habitans se crurent plus en-  
reté en gagnant le Hayrecontent, qui  
voit donné asile à ceux ci. L'on y trouva  
un petit Fort, qui étoit une Maison forti-  
e à l'épreuve du mousquet, avec des  
entrières haut & bass. Ils se trouverent  
boquez. Que pouvoient faire des gens  
si se voyant dans des allarmes continuel-  
s n'entendoient parler de moment à  
tre que des Canadiens, qui n'aimoient  
erés à leur faire grâce ? Ils savoient ce-  
ndant que Mr. d'Iberville agissoit gene-  
usement avec eux. Cette confiance les  
bligea de lui envoyer un Irlandois qui  
ommandoit en Chef ; pour le prier de  
ur acorder la vie sauve. Trente hom-  
es sortirent avec leurs femmes & leurs  
sans de cette retraite, qui étoit munie  
e quantité de vivres. On y laissa Des-  
sauvours Gentilhomme de l'Acadie, avec  
x hommes pour y commander.

Comme nous avions beaucoup de prisonniers, nous étions bien aise de faire un échange. Nous voulions avoir aussi trois Irlandois qui avoient pris parti avec eux, que ceux de l'Isle de Carbonniere avoient enlevés. Une Chaloupe fut détachée pour cet effet. Ils refuserent cette proposition. On y envoya une seconde fois. Ils demanderent un Anglois pour un François, & trois pour un Irlandois. On le leur accorda. L'on choisit pour l'échange un endroit hors de la portée du canon de l'Isle & de terre. Montigni s'y rendit avec cinq François, & le nombre d'Anglois qu'ils avoient demandez, entr'autres le frere du Commandant de l'Isle, qui auroit mieux aimé rester chez les François que de risquer de secher sa vie. Un Esquif de six hommes partit en même temps de l'Isle sans mener nos gens. Montigni leur demanda le sujet de cet oubli. Ils proposerent que le frere de leur Commandant allât jusques à l'Isle qui rameneroit les François: on le leur refusa, & ils s'en retournerent. Le Commandant, le Lieutenant, & le Major, revinrent sans aucun François. Montigni eût tous les sujets du monde de se plaindre de leur procédé. Un de ces Officiers déchargea son sabre sur lui, il en parut le coup, & toute la peine qu'il eût dans

cette

cette  
 bon g  
 mène  
 vailes  
 tentat  
 chez  
 cela l  
 chang  
 trop b  
 eût de  
 bité. C  
 de leu  
 encor  
 feu su  
 Deux  
 de la  
 ques a  
 Que  
 faire r  
 étoient  
 leur fu  
 rûe per  
 gé d'eu  
 ayant c  
 mille fr  
 yage fu  
 dix mill  
 qui leu  
 berville  
 prendre

T

cette rencontre fut de les faire passer  
bon gré mal gré dans son Canot, & d'em-  
mener le leur. Ils donnerent d'assez mau-  
vaises raisons à Mr. d'Iberville, lui repre-  
sentant qu'ils n'étoient pas les maîtres  
chez eux, & que s'il vouloit les renvoyer  
cela leur donneroit occasion de faire l'é-  
change avec plus d'autorité. Ils étoient en  
trop bonnes mains pour meriter que l'on  
eût derechef tant de créance en leur pro-  
bité. On leur permit seulement d'envoyer  
de leur part des prisonniers, qu'on y retint  
encore presque tous, menaçant de faire  
feu sur les François qui y retourneroient.  
Deux Sauvages eurent beaucoup de soin  
de la conduite de ces trois Officiers, jus-  
ques au Havrecontent.

Quelque temps après ils proposerent de  
faire rendre l'Isle, & d'obliger ceux qui y  
étoient de reconnoître le Roi, pourvu qu'il  
leur fut permis de faire la pêche de la mor-  
ue pendant l'Esté. Montigni s'étant char-  
gé d'eux en laissa partir un pour cet éfer,  
ayant obligé les deux autres de payer dix  
mille francs s'il ne revenoit point. Son vo-  
yage fut sans succes. Ils offritent tous trois  
dix mille livres pour avoir leur liberté, ce  
qui leur fut refusé. Pendant que Mr. d'I-  
berville fit un tour à Plaisance pour y ap-  
prendre des nouvelles de France, Mont-

gni & la Periere eurent ordre de rassembler à Bayeboulle deux cens des meilleurs prisonniers. Boisbriant de son côté qui étoit au Havrecontent, avec un détachement, devoit observer les mouvemens que l'on feroit vers Carbonniere. Monsieur d'Urberville revint par mer de Plaisance avec Mr. l'Abbé Baudouin, au fond de la Baye de Cromwel. Il y rencontra la Periere avec cinq Chaloupes & soixante prisonniers. Il étoit venu aux mains avec quantité de gens qui étoient descendus de l'Isle. Le choc fut un peu rude. Il en tua onze dans cette occasion, & prit trois femmes.

Le vieux Perlican, pour qui l'on avoit eu tous les égards possibles, avoit repris les armes pendant ce temps contre sa parole. Ses habitans qui donnoient des avis secrets à l'Isle de Carbonniere sur tous les mouvemens des François, suivirent un sort tel qu'ils se l'étoient attiré par leur indiscretion. Monsieur d'Urberville y arriva la nuit du treize Mars, où il aprit qu'il y avoit un bâtiment de soixante tonneaux chargé de vivres, nouvellement arrivé d'Angleterre, dans lequel onze habitans s'étoient mis pour le défendre contre les François en cas d'attaque. Pendant que quatre chaloupes le serroient de près, il y en eut qui donnerent avis à ceux de Ba

dre de rassem  
 s des meilleu  
 son côté qui é  
 c un détache  
 ouvemens que  
 Monsieur d'I  
 Plaisance ave  
 nd de la Baye  
 ra la Periere  
 xante prison  
 s avec quan  
 ndus de l'Isle  
 en tua onze  
 trois femmes  
 qui l'on avoit  
 , avoit repris  
 contre sa pa  
 sient des avi  
 e sur tous le  
 virent un for  
 par leur in  
 ville y arriva  
 aprit qu'il y  
 nte tonneaux  
 ment arrivés  
 nze habitans  
 re contre les  
 Pendant que  
 t de près, il  
 ceux de Ba



ever d  
a un pe  
uerent  
on auf  
e rendi  
ieux Pe  
8. hom  
es de ca  
abitatio  
t soixan  
Monfi  
er de r  
oient d  
estoit p  
e sort de  
erromp  
ette de  
e trouvâ  
artir pa  
Mais, co  
toit tou  
étoit le  
tirer s  
ur notre  
C'est u  
ue cent  
ous les  
une si g  
on la plu  
iner. Le

*l'Amérique Septentrionale.* 51  
de l'arrivée des François. Il s'y trou-  
va un petit bâtiment où plusieurs s'embar-  
querent, qui ne respiroient qu'une occa-  
sion aussi favorable pour passer à l'Isle. On  
le rendit à la fin maître du bâtiment du  
vieux Perlican, dans lequel se trouverent  
8. hommes bien armez, avec trois pie-  
ces de canon. L'on mit le feu à toutes les  
habitations, & à celles de Bayever, & l'on  
fit soixante prisonniers que l'on y trouva.  
Monsieur d'Iberville se dispoisoit à ache-  
ver de ruïner tout ce que les Anglois a-  
voient de Havres en ce pais-là. Il ne leur  
estoit plus que Bonneviste qui eut suivi  
le sort des autres, mais notre arrivée in-  
terrompit ses desseins, & sauva par hasard  
cette dernière Place aux Anglois. Nous  
le trouvâmes à Plaisance, d'où il devoit  
partir pour cette dernière expedition.  
Mais, comme celle de la Baye de Hudson  
estoit tout autrement importante, & que  
c'estoit le sujet de notre voyage; il envoya  
appeler les Canadiens pour s'embarquer  
sur notre Escadre.

C'est une chose admirable, Monsieur,  
que cent vingt-cinq Canadiens, tels que  
vous les voyez, se soient rendus maîtres  
d'une si grande étendue de pais dans la sai-  
son la plus cruelle que l'on puisse s'ima-  
giner. Le froid, la pluye, la neige, la faim

& la soif devoient être autant d'obstacles. Ils firent cependant plus de sept cents prisonniers, & tuerent en différentes occasions plus de deux cents hommes, n'en ayant eü des leurs que deux blesez.

Les habitans de cette Colonie vivoient sans aucune religion, & il leur auroit été difficile de dire celle qu'ils professoient. Le Sexe y étoit entierement corrompu.

Vous verrez ici, Monsieur, un dénombrement des habitans de chaque Havre qu'ils possedoient, des Pêcheurs, des chaloupes qu'ils y avoient, & de la quantité de moruës qu'ils y pêchoient. Les Anglois ont avoué eux-mêmes que le Commerce montoit à dix-sept millions tous les ans. Il leur faudra plusieurs années avant qu'ils reviennent à leur premier état. Je suis avec passion,

MONSIEUR,

Votre très humble, &c

Rognou

Fremou

Aiguefo

Forillon

Caplim

Cabreü

Brigue.

Totheav

Ouitlil

Bayebou

Le petit

Saint Je

Kividi.

	Hommes.	Habitans.	Cha- lou- pes.	Quin- taux de mornés.
Rognouge.	120	7	8	4000
Fremouze.	40	7	8	4000
Aigueforte.	29	4	5	2500
Forillon.	108	22	26	8000
Caplimbaye.	12	2	2	1000
Cabreuil.	5	7	1	1000
Brigue.	15	8	3	1500
Totheave.	30	3	5	2500
Ouislibaye.	15	2	3	1500
Bayebouille.	120	13	20	10000
Le petit Havre.	80	14	16	8000
Saint Jean.	300	59	125	62000
Kividi.	40	9	9	4500

790 . 149 221 210505

## Baye de la Conception &amp; de la Trinité.

Hommes.	Habitans.	Cha- lou- pes.	Quin- taux de mornés.
---------	-----------	----------------------	-----------------------------

Torbaye.	18	3	4	2400
----------	----	---	---	------

## Baye de la Conception au Nord-Oüest.

Portugalcove.	25	3	3	2100
Havremen.	12	1	2	1000
Baye quinscove.	11	2	2	1000
Brige.	70	11	12	6000
Portegrave.	116	14	20	10000
Hailinscove.	18	3	3	1500
Bairobert.	10	3	3	1500
Briancove.	30	4	6	3000
Havre de grace.	100	14	15	7500
Mousquith.	35	3	5	2500
Carbonniere.	220	22	50	22500
Croquescove.	30	4	5	2500
Kelinscove.	12	3	4	2000
Bayever.	85	14	16	11000

Le Vi

ca

L'anco

Celico

Nieup

Havre

Arcisse

La Tri

Total

*L'Amérique Septentrionale.*

55

*Baye de la Trinité au Sud.*

la Trinité.

Quin-  
taux de  
mornés.  
4 --- 2400

Oüest.

3 | 2100  
2 | 1000  
2 | 1000  
12 | 6000  
20 | 10000  
3 | 1500  
3 | 1500  
6 | 3000  
15 | 7500  
5 | 2500  
10 | 2500  
5 | 2500  
4 | 2000  
6 | 11000

	Hom- mes.	Hab- tant.	Cha- teau- pes.	Quin- taux de mornés.
Le Vieux Perli- can.	130	19	27	13500
L'ance arbre.	30	4	5	3000
Celicove.	40	4	7	4700
Nieuperlican.	60	9	11	6600
Havrecontent.	20	4	4	2400

*Au Nord.*

Arcisse.	12	2	2	1000
La Trinité.	24	2	4	2000
	1316	43	60	32800

*Total des Quintaux de mornés 188800.*

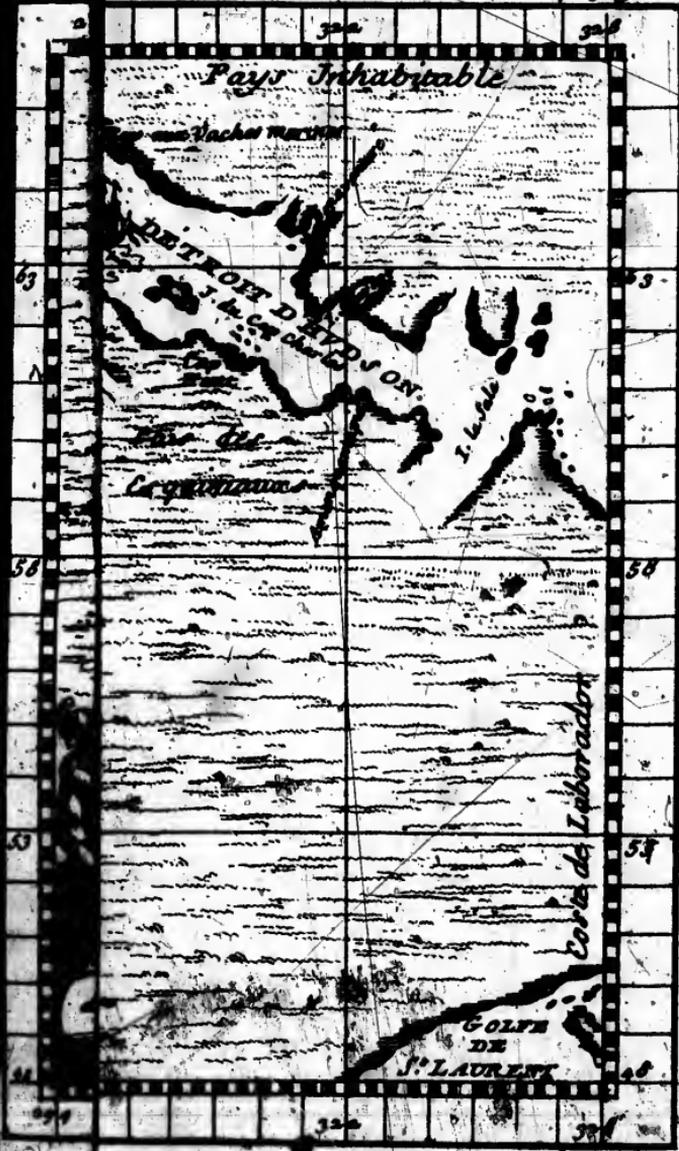


### III. LETTRE

- Description du détroit de la Baye de Hudson.*
- Evenemens considerables.*
- Nouvelle découverte.*
- Nouvelle alliance avec les Esquimaux du Cap de Digue, au 62. degré 45. minutes latitude Nord.*
- Combat du Profond dans les glaces, contre les Anglois.*

**M**ONSIEUR,

Encore que je sache que c'est un crime contre le bien public d'interrompre par de longs discours les occupations importantes d'une personne destinée à soutenir seule les embarras & les fatigues inseparables des grands emplois J'ose croire néanmoins que vous ne blâmez pas la liberté que je prends de vous faire le détail du Déroit de la Baye de Hudson, de vous entretenir de l'Alliance que nous avons faite avec une Nation qui jusques là nous étoit peu connue, & de vous faire part de la Relation du combat du Profond en l'honneur du Roi parmi



R E.  
 Animaux du  
 45. minn-  
 laces, con-  
 un crime  
 pre par de  
 importan-  
 tenir seu-  
 separables  
 ire near-  
 la liberté  
 détail du  
 e vous en-  
 vons faite  
 nous étoit  
 t de la Re-  
 Roi parmi

296

300

308

312

*Pays Inconnus*

*Waller Isles*  
*I. Robinson*

*I. de St. Pierre ou Marcell*

*I. du point de jour*

B A Y E



D H V D

S Q N

*I. Plan*

*I. Aguarque*

*I. Charles*

*I. D'Amour*

CARTE  
de la Baye de D'Orville

304

308

312



es glaci  
que les  
d'un tra  
que tou  
eur Mi  
quittan  
ne oc  
erieuse  
que voi  
ous po  
ances  
vous la  
ne le p  
entrete  
tes : &  
de pou  
entre  
celui qu  
mon V  
de vous  
Nous  
d'un ve  
Nous l'  
la Baye  
Sainte  
te d'un  
il paroi  
apochâ  
qui fait  
vîmes à

es glaces contre les Anglois. Je ſçai Mr. que les grands Hommes ne ſe délaſſent d'un travail d'eſprit que par un autre, & que toujours occupez des fonctions de leur Miniſtere, ils ne ſe divertiffent qu'en quittant une occupation importante pour une occupation moins grande & moins ſerieuſe. C'eſt ce que tout le monde fait que vous faites depuis ſi long-temps que vous portez ſeul le poids de deux Intenſances conſiderables; & que quand elles vous laiffent quelque loisir, vous croyez ne le pouvoir mieux employer qu'à vous entretenir des Sciences & des belles Lettres: & il ſemble que votre eſprit prenne de nouvelles forces dans ces changemens d'entretien. Je me flâte, Monsieur, que celui que je vais vous faire d'une partie de mon Voyage, n'eſt pas tout-à-fait indigne de vous occuper quelques momens.

Nous fîmes voile le huitième Juillet d'un vent de Sud Sud Oüest de Plaiſance. Nous l'obvoyâmes toute la journée dans la Baye, & après avoir doublé le Cap de Sainte Marie, nous rangeâmes cette côte d'un vent de Nord. Oüest, ſur laquelle il paroiffoit d'agreables pâturages. Nous aprouchâmes à une lieuë du Cap de Trepas, qui fait l'opofite de Sainte Marie. Nous vîmes à la même diſtance au Nord-Eſt

quart-d'Est celui de Penne. Sur les quatre heures du matin le Cap de Raze nous parut à six lieues au Nord-Oüest, quart-d'Oüest, & sur les huit heures celui de saint François nous restoit au Nord Nord-Oüest.

Plus nous élevions vers le Pôle, plus les jours croissoient, mais les chaleurs diminuoient, & le froid faisoit insensiblement impression.

Nous aperçûmes le dix-sept, à trois lieues, au vent, une Montagne flotante de glaces de trois cens pieds de hauteur, qui avoit la figure d'un pain de sucre. Nous pouvions être au 53. deg. 56. minut. Je ne doute pas, Monsieur, que cela ne paroisse bien surprenant, mais la suite du Voyage fera connoître bien d'autres vérités aussi surprenantes.

Rien n'est plus fâcheux que de se trouver dans une tempête, mais c'est quelque chose de bien plus fort lors qu'elles arrivent dans ces quartiers. Nous essuiâmes le vingt-quatre un coup de vent au 60. deg. 9. min. de Nord Nord-Oüest, qui dura huit heures. Toutes nos manœuvres étoient couvertes de verglars, & nos équipages souffrirent beaucoup. Le Palmier eut son Beaupré rompu. Ce n'étoit cependant qu'un commencement des peines &

es fati  
a suite  
onnum  
ous ap  
ous ne  
ar faisa  
ous cor  
eures d  
La pre  
onnum  
u soir f  
2. deg.  
elle fait  
ve de H  
qui sont  
Nord &  
l'enviro  
L'Isle d  
le longu  
oté de l  
e d'un G  
deux li  
e l'Est.  
ne du N  
Comm  
eux aur  
François  
que ce n'  
en avons  
âmes l'u

ur les quatre  
aze nous pa  
Oüest, quarr  
res celui de  
Nord Nord  
Pôle, plus  
chaleurs di  
insensible.

es fatigues que nous devions avoir dans  
la suite de la plus rude navigation. Nous  
connumes le vingt-cinq du courant que  
nous aprochions de la Zone Froide, &  
nous ne vîmes ce jour-là qu'objets affreux,  
par faisant la route du Nord Nord-Oüest,  
nous commençâmes à donner sur les huit  
heures du matin dans un Banc de glaces.

La premiere terre de ce climat que nous  
connumes le lendemain sur les huit heures  
du soir fut l'Isle de *Resolution*. Elle est au  
62. deg. 33. à 34. de variation Nord-Oüest.  
Elle fait l'embouchure du détroit de la Ba-  
ye de Hudson, avec les Isles *Bontannes*,  
qui sont au 61. deg. 10. minut. Elles sont  
Nord & Sud, distantes les unes des autres  
d'environ 14. à 15. lieuës.

L'Isle de *Resolution* peut avoir huit lieuës  
de longueur Est & Oüest. Quand on est du  
coté de l'Oüest, elle paroît avoir la figu-  
re d'un Croissant. Il y a deux petites Isles  
à deux lieuës de distance du coté du bout  
de l'Est. Elle est éloignée de la Terre-Fer-  
me du Nord d'environ six à sept lieuës.

Comme nous fîmes la découverte de  
deux autres Isles voisines inconnuës aux  
François, parce que l'on a crû autrefois  
que ce n'étoit qu'une Isle, au lieu que nous  
en avons connu deux autres. Nous apel-  
âmes l'une l'Isle la *Sale*, & l'on voulut  
s peines &

bien apeller l'autre *Lapotherie*, qui sont  
Sud & Sud Sud Oüest.

La *Sale*, qui a environ trois lieuës de  
tour, éloignée de trois de la *Resolution*,  
forme une embouchure pour entrer dans  
le détroit.

*Lapotherie* est à trois lieuës de la *Reso-*  
*lution*, dans l'Est de la *Sale*. Elle a envi-  
ron quatre lieuës de tour.

Les vents depuis le Sud Oüest jusques  
à l'Oüest qui nous étoient contraires, &  
les marées qui portoient beaucoup au Nord  
nous ayant jettez parmi ces Isles, nous  
éloignerent de la veritable embouchure  
de ce détroit. Le passage entre la *Reso-*  
*lution* & la *Sale* s'étant trouvé bouché par  
un Banc de glaces, nous fumes contraints  
de l'obvoyer deux jours pour en tenter  
quelqu'autre. La Mer étoit pour lors com-  
me un Etang. Elle faisoit cependant un  
bruit qui causoit un bouillonnement. Je  
voulus approfondir la cause d'un éfet si ad-  
mirable : & considerant la scituation de  
routes ces côtes, je n'aperçus aucun Ro-  
cher (car elles me paroissoient fort saines)  
& il faut que le Navigateur sache que les  
bords de ces Isles, & generalement de tout  
le Déroit, sont à pique d'une élévation  
prodigieuse. Je voulus en penetrer davan-  
tage l'origine. Enfin après plusieurs refle-

*l'Amérique Septentrionale.* 61

ions, voyant que nous n'étions qu'à une demie lieue de la *Sîle*, je m'embarquai dans un Esquif le vingt-huit pour y connoître le terrain. Cette découverte me donna occasion de savoir d'où pouvoit naître la grandeur & la grosseur prodigieuse de tant de glaces, qui sont véritablement des Isles flottantes que l'on trouve dans tous ces climats.

Comme j'étois au pied de cette Isle je vis une longue étendue de glaces de 12. à 15. pieds d'épaisseur, attachées dans le Roc, qui étoient soutenues en l'air, & j'aperçus quantité de Torrens qui aboutissoient à la Mer. Il est certain que quelque courant & quelques marées qui puissent être dans tous ces pais, le froid y est si violent qu'il arrête généralement le cours de la mer. La neige qui tombe en si grande abondance presque toute l'année, forme plusieurs petites montagnes à la faveur du vent, & s'endurcit insensiblement. Le dégel venant de temps à autre fait couler des néges fonduës de ces torrens. Le froid qui revient si subitement en arrête ensuite l'impetuosité, & successivement il s'éleve des hauteurs prodigieuses de glaces, qui sont des spectacles affreux, & il arrive que toutes ces Avalasses d'eau qui tombent de ces précipices, entraînent des

terres & des rochers, ce qui me fut confirmé dans la suite en voyant une des plus grosses montagnes de glaces au Nord de l'Isle de la *Resolution*, sur laquelle il y avoit quantité de terre & de rochers.

J'arrivai à la *Sme*, où il me falut grimper pour monter en haut; je n'i trouvai pas un pouce de terre. J'aperçus quantité de ces précipices qui tendent à la mer, dans lesquels il y avoit beaucoup de néges, & je trouvai tout au haut un Etang d'eau douce d'environ trois cens pas de circuit.

Un Philosophe auroit eu matiere de faire de beaux raisonnemens sur le bouillonnement qui s'excite sur la mer entre ces Isles. Je croirois, Monsieur, que l'embouchure du détroit, fermé par les Bancs de glaces ordinaires, qui ont quelquefois plus de quarante pieds d'épaisseur, arrête le cours du Flot qui vient de l'Océan avec impetuofité pour y entrer: Et comme les bords de ces terres qui sont à pique sont extraordinairement élevez, il ne se peut que ces hauts précipices n'ayent une pareille suite jusques au fond de la mer, car l'on y trouve jusques à cent quarante brasses: Ainsi la mer trouvant de la resistance entre ces creux cachez où il faut qu'il y ait aussi beaucoup de Nitre qui se trouvant ému par tous ces remouls de marées, ex-

...ce ce boüillonnement, qui n'est propre-  
ment qu'une fermentation, & le Nitre y  
est en si grande abondance, que je le tra-  
vassois tous les matins sur les plaques de  
comb de nos canons, & même dans le  
moment que l'on seignoit nos malades,  
l'ouverture de la veine en étoit toute  
ordée.

Un Pilote expérimenté doit connoître  
le fort & le foible de tous les parages où  
se trouve, & il est quelquefois fort à  
vaindre lors qu'une nouvelle expérience  
veut lui apprendre l'endroit où il est. Ceux  
de notre Escadre savoient leur métier, mais  
ils n'étoient jamais venus dans ces climats.  
Nous demeurâmes en Pane la nuit sous  
l'Isle la *Sale*, & nous fîmes voile à la  
pointe du jour le trente Juillet pour pas-  
ser entr'elle & la terre ferme. Cet espace  
qui a environ deux lieux de largeur, fut  
nommé *Détroit d'Iberville*. Nous sommes  
les premiers François qui ayons faits cette  
découverte. Nous entrâmes dans ce petit  
passage d'un vent de Sud Oüest, qui vint  
près sur les huit heures du matin au Sud  
Sud Est, lequel nous porta dans le Dé-  
troit, & à une demie lieué en dedans sur  
une distance de la terre-ferme du Nord,  
notre Vaisseau rangea une Roche à un  
portée de pistolet, qui étoit cachée à fleur

d'eau, qu'un Remoul de marée nous fit apercevoir. La mer étoit tout à fait unie. Elle le fut toujours jusques au débouquement. Cette serénité vient de tous les Bancs de glaces qui fervent d'abri contre les vents; sans cela il n'i auroit point de vaisseau qui ne fut brisé, pour peu que la mer s'élevât, & il y a assez d'autres dangers à essuyer. Nous aperçûmes en entrant des montagnes de néges extrêmement élevées sur la terre, qui avoient plus de huit lieues de longueur, & nous donnâmes dans un Banc de glaces qui avoit une étendue de toutes parts, autant que la vûe pouvoit porter. Le Pelican frayant toujours ce chemin le premier, lorsque d'un vent d'Oüest Nord-Oüest, nous commençâmes pour la seconde fois à donner dans des Bancs de glaces.

Les différentes bordées que nous étions obligez de faire pour éviter les abordages, donnoient occasion de faire autant de mouvement dans le maniement des manœuvres, & quelque adresse qu'eussent nos Pilotes il étoit impossible de les éviter.

Rien n'étoit donc de plus affreux que de se voir dans cette vaste étendue, où à peine pouvions nous discerner l'eau d'avec autant de Rochers de glaces, contre lesquels nos Vaisseaux heurtoient à tout mo-

*l'Amérique Septentrionale.*

69

ment. Après les avoir doublez pendant  
trois heures nous aperçûmes un Eclairci,  
c'est-à-dire un espace d'eau où il n'i avoit  
point de glaces. Nous donnâmes dedans,  
& mîmes en Pane bord sur bord, jusques  
à trois heures du matin. Cet Eclairci dura  
peu. Plus nous avançons, plus il se pre-  
entoit encore devant nos yeux de ces pro-  
digieuses étendus. Le Pelican qui étoit  
toujours à la tête ( les trois autres nous sui-  
vant de file ) faisoit de son côté tous ses  
efforts pour adoucir nos amertumes. Il fit  
son gré mal gré des ouvertures à travers,  
mais ceux-ci n'ayant pû nous suivre se  
trouverent renfermez. Ils nous firent si-  
gnal à une lieüe que les glaces n'ayant plus  
de courant, leurs efforts devenoient vains  
& inutiles. Il étoit, Monsieur, assez rou-  
lant de nous voir hors d'état de pouvoir  
leur donner aucun secours. Ils grapinerent  
sur le champ. Nous le fîmes aussi en nous  
mettant à côté d'une glace de quatre à cinq  
toises pas de longueur, sur laquelle nous  
envoyâmes des Matelots porter des Gra-  
pins pour tenir en arrêt notre Vaisseau. Il  
n'i avoit pour lors point de nuit, ayant le  
plaisir de voir coucher & lever le Soleil  
presque en même temps, & on lisoit fa-  
cilement à minuit.

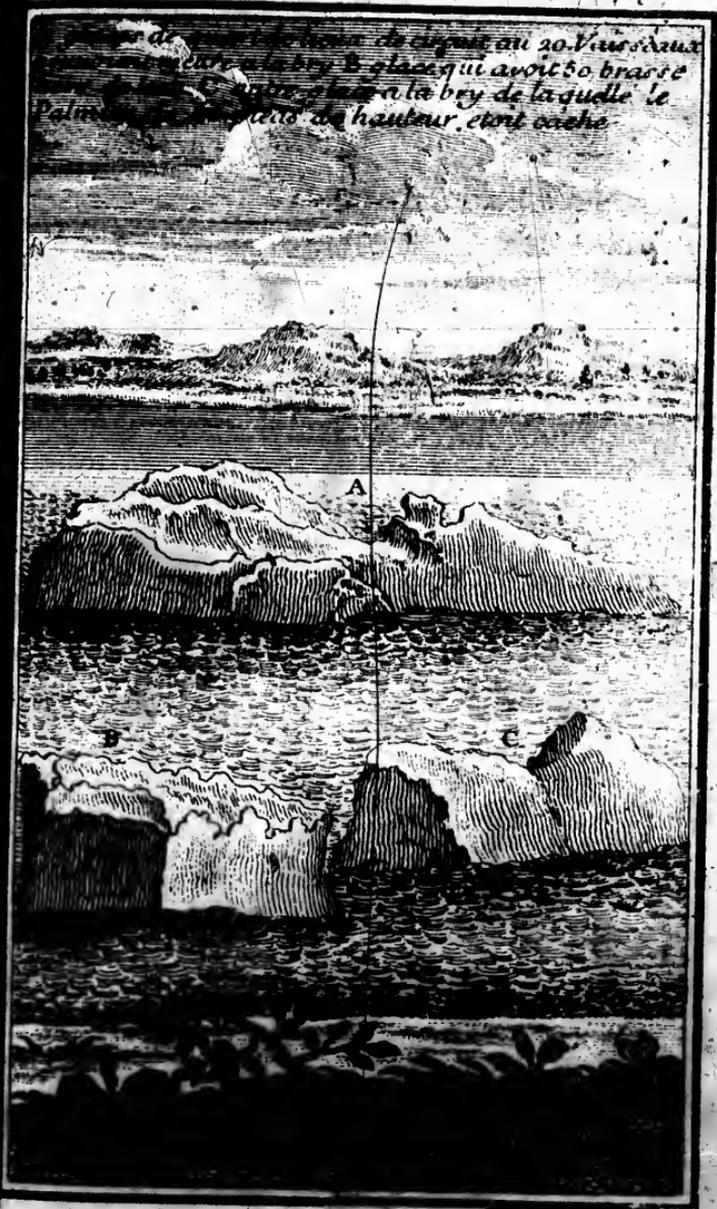
Les courans sont fort rapides dans les

commencemens de ce détroit. Ils nous portèrent d'un vent de Nord Nord-Est vers l'Isle du *Poli* & de la *Salamande*, qui sont Est & Oüest, prenant un quart de Nord-Oüest, que nous aperçûmes fort facilement de six grandes lieües en dedans, & à deux de la côte du Sud, au 62. d. 7. m. 37. d. de variation Nord-Oüest, portant leurs noms de deux Vaisseaux François qui les rangerent en 1694. Nous ne pûmes faire dans la suite des routes assurées. Les vents devinrent variables, & toutes ces grosses glaces que nous apercevions à tout moment nous en faisoient faire autant de différentes.

Les courants & les vents du Sud-Oüest assemblerent une infinité d'Isles flotantes à la côte du Nord. Tous ces objets pleins d'horreur tenoient l'espace de trois lieües de largeur, sur quatre à cinq de longueur. Il sembloit que ç'eût été une des plus grandes Villes du monde qu'un tremblement de terre eut mise sans dessus dessous. Je m'entretenois quelquefois avec un Pilote qui avoit été aux 80. degrez Nord; il m'avoüa que rien n'aprochoit de ces horreurs. Il s'étoit trouvé à la verité parmi des glaces à la pêche de la Baleine, avec cette difference qu'elles étoient ordinairement toutes unies à la surface de l'eau.

roit. Ils nous  
ord Nord-Est  
alamande, qu  
t un quart de  
çûmes fort fa  
ès en dedans,  
, au 62. d. 7.  
l-Oüest, por  
aiffeaux Fran  
694. Nous ne  
es routes assu  
riables, & tou  
us apercevions  
oient faire au

du Sud. Oüest  
lles flotantes  
es objets pleins  
de trois lieues  
q de longueur  
des plus gran  
treblements  
us dessous. Je  
avec un Pilote  
Nord ; il m'a  
e ces horreur  
parmi des gla  
e, avec cette  
ordinairement  
l'eau.



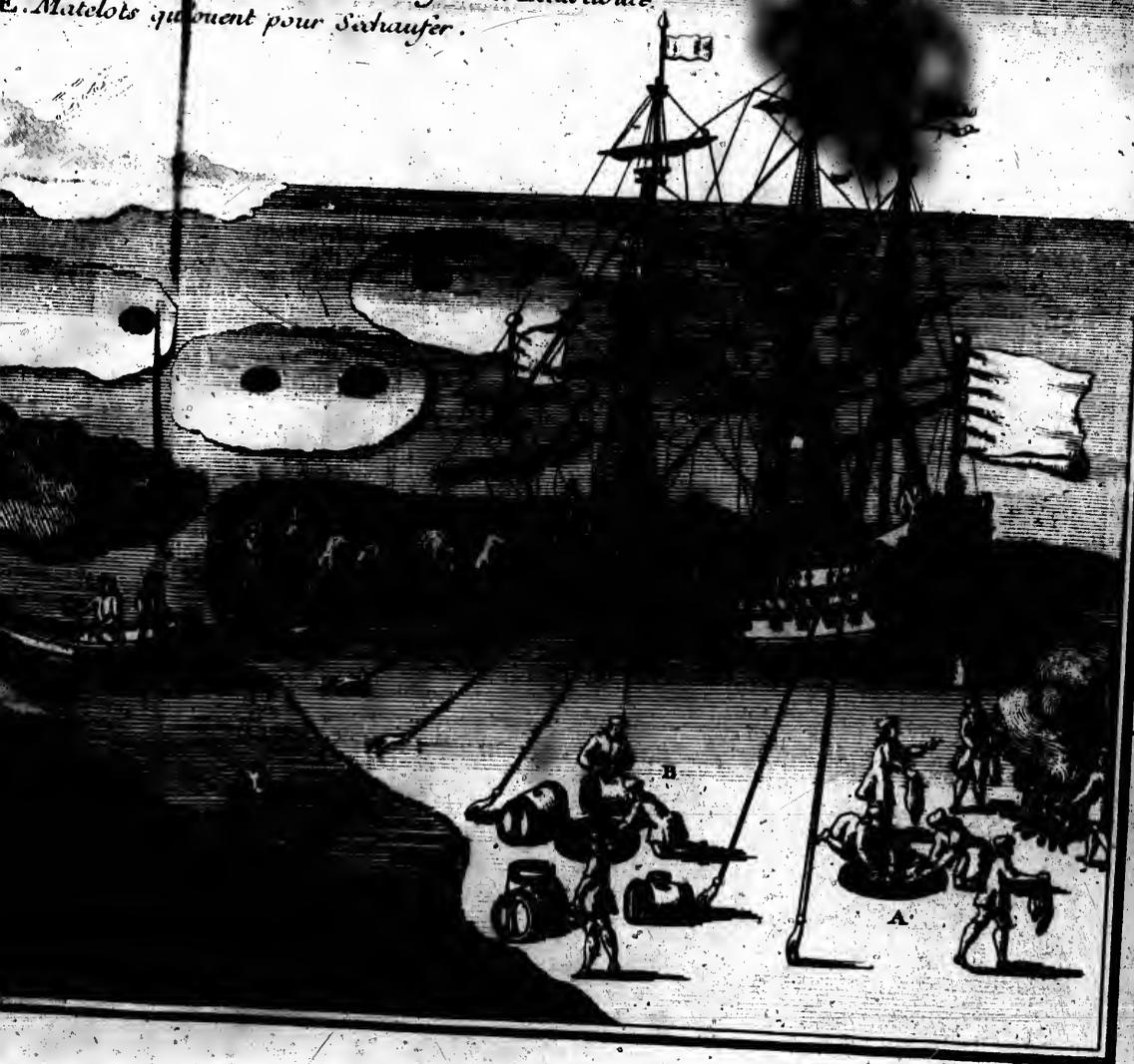




Vaisseau grappinéz fait alliance avec les Eskimeaux sur les glaces A. Matelots  
C. Calumet de paix présente aux Eskimeaux D. Soup Marin E. Matelots qui



A. Matelots qui font la Laisserie. B. font de l'eau douce.  
E. Matelots qui bouent pour se chauffer.

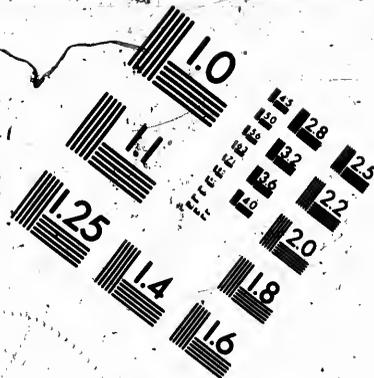
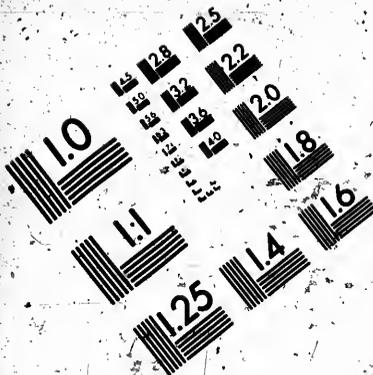




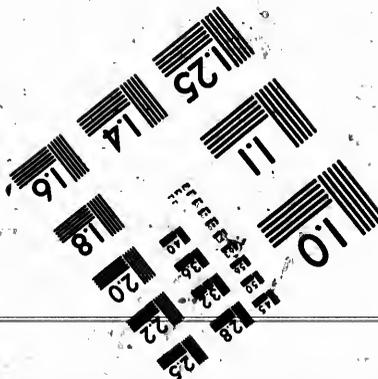
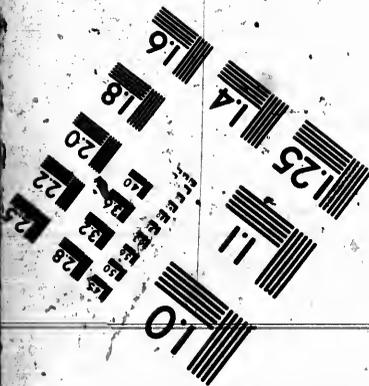
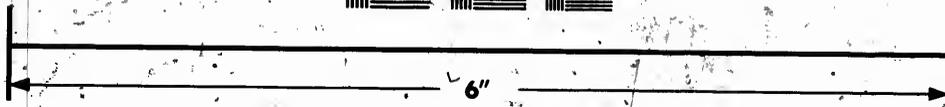
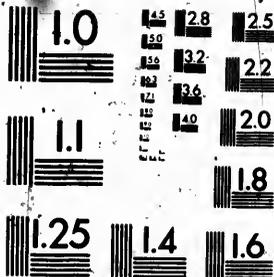








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

10

Vaisseau grapinez fait au son  
C. Calumet de paix present



Les  
ls Ca  
C'est  
fort é  
à l'O  
mand  
res de  
Cap  
te If  
est au  
tion  
douze  
le dé  
Il  
ne pas  
tres.  
Aoué  
cher  
proch  
mie d  
glace  
heures  
Digne  
nous,  
de S.  
Oüé  
nez m  
douce  
Mon  
que le

*l'Amérique Septentrionale.* 67

Les vents de Sud nous portèrent vers le Cap Haur, qui est au 62. deg. 30. min. C'est une pointe de terre fermée du Sud, fort élevée, que l'on découvre de 15. lieuës à l'Oüest des Isles du *Poli* & de la *Salamande*. Nous laissames ce Cap à huit heures du soir le deux Août à l'Est de l'Isle du Cap Charles ; & le bout du Oüest de cette Isle est environ à six lieuës de terre qui est au 63. deg. 8. m. 57. d. 30. m. de variation Nord Oüest, qui peut avoir six ou douze lieuës de tour, à cent lieuës dans le détroit.

Il étoit de la dernière conséquence de ne pas trop nous éloigner les uns des autres. Notre Vaisseau appareilla le quatre Août sur les cinq heures du soir, pour tâcher de joindre le Palmier qui étoit le plus proche, les autres étant à une lieuë & demie de nous. Nous ne pûmes aborder la glace où il étoit que le lendemain à sept heures du matin, ayant laissé le Cap de Digne au Sud Sud Oüest, à six lieuës de nous, & l'Isle de *Nord* qui est à l'Oüest de *Salpet* nous restant au Nord Nord Oüest. Pendant que nous y étions grappinez nous y fices quarante barriques d'eau douce, très bonne à boire. Ce n'est pas, Monsieur, une chose surprenante, parce que les playes tombent sur les glaces y

font comme une espece de Citerne , & venans à fondre les néges , ces eaux fondues ne se sentent point de l'acreté & de la salure de celle de la mer. Il faut cependant , pour leur ôter la crudité , mettre de l'eau de vie dans les futailles : sans cela il seroit dangereux de les boire pures , & l'on coureroit risque d'avoir des tranchées violentes.

Il survient quelquefois tout à coup de si grands débordemens de glaces , que dans le moment que l'on croit être bien *grappiné* , tout s'ouvre. Comme nous étions dans l'attente de quelque moment favorable pour pousser notre route , la glace sur laquelle nous étions se rompit malheureusement par les grands courants. Notre Vaisseau fut entraîné sans pouvoir se gouverner , & aborda poupe en *de* le Palmier sur les quatre heures du matin. Cette saillie fut si vic d'un incident bien plus cruel , car notre Brigantin l'Esquimau de trente tonneaux , qui nous avoit toujours suivi entre les glaces , fut écrasé proche de ce dernier : & à peine les douze hommes de son équipage purent se sauver. La perte de ce petit Bâtiment nous coûta cher dans la suite. Surcroît d'embaras , car à peine eûmes nous appareillé une heure après d'un vent de Sud Sud-Oüest , ayant

trou  
que  
men  
quoi  
heur  
de tr  
lieu  
vent  
fait p  
gens  
n'i av  
lut re  
ce, m  
Le 2  
deman  
& no  
des gl  
fûmes  
éviter  
d'ou  
de car  
mes l  
y a de  
& l'on  
heurs  
couve  
glaces  
être ,  
variere  
portere

trouvé à la fonde soixante brasses d'eau ; que parmi tout ce cahos & cet enchaînement , les courants nous entraînerent , quoique *grapinez* , en moins d'une demie heure , à une portée de fusil boucanier , de trois Roches , qui étoient à une demie lieuë de Natingan ; & le moindre petit vent qui nous eut assalé à la côte nous eut fait perdre sans ressource. Quel espoir à des gens *dégradez* sur une Isle sterile , où il n'i avoit pas un pouce de terre. Il nous fallut *regrapiner* au plûtôt sur une autre glace , mais le Palmier chassa toujours à terre. Le *Zuzan* nous reporta derechef le lendemain sur Natingan , quoique *grapinez* , & nous nous trouvâmes engagez entre des glaces échouées sur des Rochers. Nous fûmes extrêmement embarrassé , car pour éviter d'être jetté tout à fait à la côte , d'où nous n'étions qu'à une petite portée de canon , à quatorze brasses , nous forçâmes les glaces d'un vent d'Est Sud. Est. Il y a deux bâtures d'une lieuë de longueur , & l'on trouve le long de cette côte plusieurs petites Isles bordées de Rochers , couverts à Marée basse , sur lesquels des glaces s'échoüent qui ne le paroissent pas être , ce qui trompe beaucoup. Les vents varierent ensuite. Les courants nous rapporterent sur *Salsbré* , qui est une autre Isle

à trois lieues à l'Est Sud-Est de Natingan. La mer y baisse sept heures & en monte six. Les courants paroissent Sud-Est, Nord-Oüest : & ces deux Isles sont Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest.

Nous *grapinâmes* encore le sept sur une même glace, pendant que le Weesph & le Profond demeurèrent engagez le long de *Natingan*. Le Palmier eut le temps de radouber à côté d'une glace son Gouvernail & la Gorgere de son Eperon qui avoient été rompuës, & il n'i avoit point de vaisseau qui n'eut des piéces emportées.

Les courants nous portoient & raportoient, avec un petit vent qui nous soutenoit contre ceux du *Zuzan*, qui sont beaucoup plus rapides que le *Flot* : & au lieu de nous faire débouquer pour entrer dans la Baye, ils nous faisoient rentrer dans le Déroit.

Il n'est pas surprenant, Monsieur, qu'un Vaisseau fasse dans un Voyage de long cours plusieurs fausses routes. Les vents contraires en sont la cause, mais tous les differens mouvemens que nous faisons n'eussent pas fait impression dans le temps que nos Vaisseaux étoient toujours grapinez, si nous n'eussions découvert de moment à autre les terres du côté du Nord & du Sud.

Les climâtion. temps que l'ors au tant d ment t traver & si éc dire, a tenden ramassé semble ste. Plus en est a peut lire nomen Tant tremité gan, nor l'Oüest. VEst de quart de sur le tra glois ap l'Est du en dedan min. de v ômes à

*L'Amerique Septentrionale.*

Les effets que la nature produit dans ces climats sont, Monsieur, dignes d'admiration. Il s'éleve tout à coup la nuit dans le temps le plus serein des nuages plus blancs que l'albâtre, & quoiqu'il ne fasse pour lors aucun souffle de vent, ils volent avec tant d'agilité qu'ils prennent dans le moment toutes sortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumiere si belle & si éclatante qui les fait jouïr, pour ainsi dire, avec ressort que tout s'agite. Ils s'étendent comme des Cometes, ensuite se ramassent, & s'évanouissent à l'instant. Il semble même que ce soit une gloire celeste. Plus les nuits sont obscures plus l'effet en est admirable, & sans exageration l'on peut lire aisément à la faveur de ces Phenomenes.

Tantôt le Cap de Digne qui fait l'extrémité du Détroit avec *Salbré & Natingan*, nous restoit à quatre à cinq lieuës à l'Oüest Sud. Oüest, & tantôt le bout de l'Est de celle-ci nous restoit au Nord Est quart de Nord, ensuite nous étions jettez sur le travers des Isles Turbes, que les Anglois apellent *Isles Vertes*. Elles sont à l'Est du Cap de Digne, à dix sept lieuës en dedans au 62. d. 55. m. & 40 d. 8. min. de variation Nord Oüest. Nous aperçûmes à cinq ou six lieuës delà une grande

e Natingan  
& en monte  
d Est, Nord-  
Est Sud-Est,  
sept sur une  
Weesph &  
gez le long  
le temps de  
on Gouver-  
eron qui a-  
voit point  
emportées.  
& rapor-  
nous soute-  
sont beau-  
& au lieu  
entrer dans  
rer dans le  
eur, qu'un  
e de long  
Les vents  
is tous les  
us faisons  
s le temps  
urs grapi-  
rt de mo-  
du Nord

pointe qui nous restoit au Sud du Compas, & dans l'Oüest de eette pointe environ à une lieuë & demie est le *Havre François*.

Les courants nous faisoient dériver de deux lieuës de cette côte du Sud. Nous découvrièmes un grand país au Sud, quart du Sud Est du Compas. Comme il faisoit de la brume nous ne pûmes connoître si c'étoit le *Cap Charles*; du moins nous vîmes une grande Baye, dans laquelle il-y en avoit quantité d'autres petites. Nous en reconnumes encore une autre au Sud Sud Est, & après nous être éloignez de la premiere, le *Cap Charles* nous parut alors fort clair; c'est une pointe de la côte du Sud, extrêmement éleyée, à 22. lieuës de *Salbré*: il fait avec celui de *Digne* Est & Oüest, éloigné de 30 à 32. lieuës l'un de l'autre. Le vent de Nord-Est qui est tout à fait favorable pour débouquer, nous obligea de *dégrapiner*. Nous l'obvoyames parmi les glaces depuis quatre heures du matin jusques à trois après midi. Les abordages de toutes ces glaces faisoient rudement craquer notre Vaisseau, & nous chassames à trois lieuës proche de terre. Nous connumes le quinze, jour de l'Assomption, par un Cap fort éleyé, que nous avions encore beaucoup dérivé, ne nous trouvant qu'à une lieuë de terre, pendant que nos trois

Vais-

Vais-  
la cô-

Lon-  
tez d-  
bouq-  
Mon-  
stinée  
Nous  
à peu  
qui en  
souffre  
sans p-

Et sans  
Urbem

Après  
dix jour  
trouvât  
Cum fr-

sa

Sydera

Le Ca

marqua

une idée

les Isles

font élo

est au 6

gan par

Isles à l'

Isles Dig

Ton

Waisseaux se trouverent prêts à échouer à la côte.

Lorsque nous nous voyons toujours jettez d'une terre à l'autre sans pouvoir débouquer de ce détroit, il me sembloit, Monsieur, que je suivois la mauvaise destinée d'Enée, après l'Incendie de Troyes. Nous nous trouvions dans un accablement à peu près comme ces Dames Troyennes, qui embarquées sur la Flotte de ce Prince souffroient tant de peines & de fatigues, sans pouvoir se rendre au païs Latin.

*Hen? tot vada fessis*

*Et tantum superesse maris, vox omnibus una Urbem orant.*

Après avoir été entr'ainé l'espace de dix jours le long de la côte, nous nous trouvâmes tout proche le Cap de Digue. *Cum freta cum terras omnes, tot inhospita saxa.*

*Sydera que emensi ferimur.*

Le Cap de Digue est un endroit trop remarquable pour ne vous en pas donner une idée. Il fait l'extrémité du détroit avec les Isles de *Salsbré* & *Natingan*, qui en sont éloignées de douze à treize lieuës. Il est au 62. d. 45. min. & s'appelle *Owelfin-gan* par les Anglois. Il y a trois petites Isles à l'Oüest de ce Cap, que l'on appelle *Isles Digue*, environ d'une ou deux lieuës

de tour chacune, dont la premiere n'en est éloignée que d'une. Ce Cap en prend le nombre. L'on compte des Isles *Boutonnes* qui font l'embouchure de ce Déroit jusques à ce Cap 135. lieuës de long, Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest. Toute certe côte est extrêmement haute, coupée par des criqs qui sont des vallons escarpéz, lesquels forment au pied de la mer de petites ances. Elle court Est & Oüest pendant vingt lieuës, & les autres terres plus à l'Est courent le Sud-Est quart de Sud; mais elle baisse en doublant vers le Sud, quoique ce que nous ayons vü ait plus de 130. toises à pic. Je remarquai que pendant le *Flot* la Marée étoit beaucoup plus forte qu'au *Zuzan*, car nous fimes au premier plus de trois lieuës & demie, au lieu que nous n'en fimes qu'une à celui-ci. Les Marées retardent donc beaucoup plus qu'en tous les autres endroits que nous ayons connus jusques à une heure & demie en vingt-quatre heures, car le dix-huit que nous nous trouvâmes dans ce passage, la marée commença à nous dériver vers l'Est à deux heures après midi, qui étoit le deuxiême de la Lune, & le dix-neuf elle ne commença qu'à nous dériver à quatre heures après le *Zuzan*. Je croiois que la quantité prodigieuse de Bayes

& de  
Sud  
conco  
Flux;  
teize  
zinga  
ces, a  
qui te

Il y  
pirion  
tion t  
ques.  
Cepen  
ces le  
soient  
bits de  
maux.

L'o  
laisser  
surete  
s'emba  
éinq h  
la glac  
bre de  
mis de  
lumer  
dant q

Lor  
Septen  
té de I

*l'Amérique Septentrionale.* 75

& de Rivieres qui sont dans le Nord & le Sud de ce détroit venant à se dégorger, concourent au mouvement précipité du Flux; au lieu que ce passage de douze à quinze lieues entre *Digue*, & *Salsbré, Nanginan*, s'étant trouvé bouché par les glaces, arrêtoit le courant de la grande Baye qui retardoit le Flux.

Il y avoit trop long-temps que nous résistions après les Esquimaux. C'est une Nation très cruelle, avec qui personne jusques-là n'avoit jamais eu de commerce. Cependant nous en aperçûmes sur les glaces le dix-neuf, qui de fort loin nous faisoient de grands cris, sautans avec des habits de Peaux de Caribous & d'autres animaux qu'ils nous montroient.

L'occasion étoit trop favorable pour la laisser passer. Martigni ayant pris toutes ses sûretés pour n'être point leur victime, s'embarqua dans un Esquif avec quatre à cinq hommes bien armés. En abordant la glace où ils étoient il les trouva au nombre de neuf, avec leur canot qu'ils avoient mis dessus. Il presenta en arrivant le Calumet à deux qui s'étoient avancés, pendant que les autres se tenoient au bout.

Lorsque les Sauvages de l'Amérique Septentrionale veulent faire quelque traité de Paix, ils ont cette maxime qu'ils ne

font jamais de convention qu'ils n'ayent vus auparavant des presages qui puissent les assurer & les confirmer dans l'union que l'on veut faire avec eux. Cette cérémonie s'observe differemment, car lors que les Sauvages qui tirent vers le Sud veulent annoncer la Paix, ils mettent en terre un bâton, ou un pieu, ou envoient des colliers.

Le Calumet est donc quelque chose de fort misterieux parmi les Sauvages du Nord : il est le simbole de la paix. C'est une espece de grande Pipe à fumer, comme vous voyez, Monsieur, faite de Marbre rouge, noir ou blanc. La tête en est bien polie, & a la figure d'un marteau d'armes. Il y a un tuyau orné de poils de Porcépic, & de petits fils de peaux de plusieurs couleurs.

Martigni leur presenta donc à cet abord une Pipe en façon de Calumet, & une Boëte à tabac, fuma un petit moment, & leur donna à fumer. Les sept autres qui se tenoient toujours à l'écart, voyant la bonne foi avec laquelle l'on agissoit avec eux, vinrent à lui avec des acclamations de joye, faisant des cris d'un ton de voix fort clair, sautans & se frotans l'estomac, qui étoient les marques les plus convaincantes d'amitié & du bon Commerce qu'ils

qu'ils n'ayent  
 es qui puissent  
 dans l'union  
 t. Cette cère-  
 ent, car lors  
 vers le Sud  
 ls mettent en  
 ou envoient

que chose de  
 Sauvages du  
 la paix. C'est  
 fumer, com-  
 faite de Mar-  
 ète en est bien  
 eau d'armes.  
 ois de Porc-  
 de plusieurs

à cet abord  
 t, & une Boë-  
 ment, & leur  
 es qui se te-  
 ant la bonne  
 t avec eux,  
 imations de  
 de voix fort  
 stomac, qui  
 convaincan-  
 merce qu'ils

Casse tête dont il est parle au Tom 2 page 157.



Calumet de paix.



30. pouces.

8. pouces.

voulo  
un co  
habit  
avoie  
me n  
notre  
qu'il  
lui. C  
qu'on  
fier. M  
mont  
ge, à  
des le  
un, &  
sta au  
L'E  
chelle  
me ha  
de fra  
bas. C  
un cou  
Se voy  
ne par  
roujou  
Machi  
Et lors  
sine il  
magine  
renfer  
tant q

vouloient avoir avec nous. Il leur donna un couteau, & ils lui firent present d'un habit de peaux. Ils firent comprendre qu'ils avoient de quoi faire la traite : Mais, comme nous étions bien aise de les avoir dans notre vaisseau, il leur donna à entendre qu'il n'avoit rien, les priant de venir avec lui. Quelques instances & quelque acueil qu'on leur fit, ils ne voulurent jamais s'offrir. Martigni se coucha sur la glace, leur montrant par là qu'il se donnoit pour ôtage, à condition qu'ils nous envoyassent un des leurs. Ils voulurent en avoir deux pour un, & Grandville Garde de la Marine resta aussi pour ôtage.

L'Esquimau étant tout au haut de l'échelle de notre vaisseau, aperçût un homme habillé de noir, dont il eut une si grande frayeur qu'il balança s'il se jetteroit en bas. Celui-ci s'en étant aperçû lui montra un couteau, ce qui le détermina d'entrer. Se voyant parmi cette foule d'équipage il ne parut point déconcerté, sautant, faisant toujours ses cris dans l'admiration d'une Machine qui lui paroissoit si surprenante : Et lors qu'il vit du feu allumé dans la cuisine il fit un cri effroyable, ne pouvant s'imaginer qu'un pareil élément se trouvant renfermé ne causa une incendie. Mais autant que nous l'avons pû conjecturer, il

faut que ces gens là se chauffent rarement, car il n'i avoit pas un pouce de terre dans le détroit, n'i le moindre arbrisseau ; ou s'ils le font ils brûlent de la graisse de Loups Marins & de Vaches Marines. L'on servit à l'Esquinau un pâté : il faisoit tous ses efforts pour en témoigner sa reconnoissance. Je ne croi pas qu'il y ait de Nation qui parle plus vite. Il avoit l'accent Basque ne desserrant point les dents, & articulant néanmoins fort distinctement. On lui presenta un petit morceau de pain, qu'il glissa adroitement sous son menton, entre son habit & sa chair, affectant de manger. Nous ne fîmes pas semblant de nous en apercevoir, & nous vîmes bien qu'il avoit peur d'être empoisonné. Nous mangeâmes d'un autre morceau qu'on lui donna, qu'il mangea après. Nous oubliâmes de boire dans un verre de vin, qu'il coula encore sous son menton. Il falut en boire, & goûter auparavant tout ce qu'on lui vouloit donner. Le son d'une fourchette d'argent lui plût si fort, qu'il la cacha fort subtilement entre une piece de pâté & un morceau de pain. Je m'embarquai avec lui, & lorsque nous fumes arrivés sur la glace où étoient ses camarades, ils vinrent tous m'entourer, crians, sautans. Je leur fis plusieurs liberalitez,

& b  
tout  
mais  
étoit  
là é  
par  
peu  
belle  
vient  
& fo  
avec  
la ba  
se to  
tous  
chau  
corps  
avec  
à l'ex  
maux  
de Ca  
font  
licate  
aproc  
nima  
remm  
chaus  
peux  
pour  
Chau  
Botte

& bon gré mal gré ils vouloient se mettre tout nus pour me donner leurs habits, mais je voulus savoir dans la suite s'ils étoient fort sensibles au froid. Ces gens-là étoient de belle taille, se portant bien, paroissans vigoureux, bien nerveux, la peau du corps fort blanche, la jambe très-belle, le visage basané & aride, ce qui provient du grand froid, les dents fort larges & fort mal propres, les cheveux noirs, avec un toupet au dessus du front, ayant la barbe de trois doigts, ce qui est une chose tout à fait singulière, car généralement tous les Sauvages du Nord & des pays chauds, n'en ont point. Leur Juste-aucorps est comme un *Domino* de Chanoine avec des manches, dont le bout leur vient à l'extrémité du dos, fait de peaux d'animaux, comme d'Ours, de Loups Marins, de Caribous & de peaux de Godes, qui sont des Oiseaux de mer, cousu d'une délicatesse achevée, ( nos Couturieres n'en approchent point ) avec de petits nerfs d'animaux très-fins. Leurs aiguilles sont apparemment d'arrête de Poissons. Le haut de chausse est de même, avec des bandes de peaux d'Hermes & d'autres animaux : & pour chaussure ils mettent d'abord un Chauson de peaux, le poil en dedans, & une Botte de même, avec un second Chau-

son & une autre Botte ; de maniere qu'ils ont les jambes presque aussi grosses que le corps : cela ne les empêche pas d'être bien alerte. Ils se servent de Flèches, dont les bouts sont armez de dents de Vaches Marines, au bout desquelles il y avoit du fer. Il faut qu'il s'i soit perdu quelques vaisseaux Anglois à leur côte.

La reception que nous leur avions faite les engagea d'envoyer deux autres à notre bord avec des otages : ils furent reçus aussi agreablement que le premier. Ils se dépouillerent nus comme la main, & je remarquai que s'étans vus en cet état ils eurent de la pudeur. On leur donna des haut-de-chausse, & ils ne firent aucun mouvement pour témoigner qu'ils avoient froid. Ils avoient pourtant trois lieuës à se rendre aux Isles Digue, & il y en eut un en s'en allant qui me donna un morceau de Godo toute crüe, que je voulus bien manger devant lui. Il fit un cri de joye, & succa en même temps un cœur de bœuf tout seignant, que nous lui avions donné. Leurs Canots sont de peaux de Loups Marins, passées & bien huilées, de douze à quatorze pieds de long, quelquefois de vingt, large de deux au milieu, tirans trois à quatre pouces d'eau, tout couverts sur la surface, à la reserve d'un trou au mi-

Esqu

B. la

autre

12 p

Dard  
lequel

de dent

maniere qu'ils  
 grosses que le  
 as d'être bien  
 hès, dont les  
 Vaches Ma-  
 avoit du fer.  
 quelques vaif-  
 avions faite  
 autres à notre  
 ent reçus aussi  
 e. Ils se dé-  
 main, & jo  
 cet état ils  
 donna des  
 augan mou-  
 ils avoient  
 is liés à fe  
 y en eut un  
 un morceau  
 voulos bien  
 i de joye, &  
 ur de bœuf  
 ions donné.  
 e Loups Ma-  
 de douze à  
 lquefois de  
 , tirans trois  
 couverts sur  
 trou au mi-

Esquimeau en canot de 12. pieds A. la soude  
 B. la rame C. endroit ou il attache son gibie .



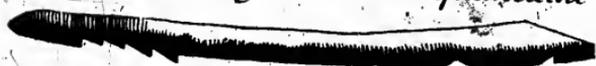
autre canot A trou dans laquelle lesquimeau se place



Dard pour prendre des Loup marin A. trou dans  
 lequel on passe La Corde B. trou pour mettre la fleche



Bouts de fleche desquimeaux



de dents de Vaches marines dans leurs proportions

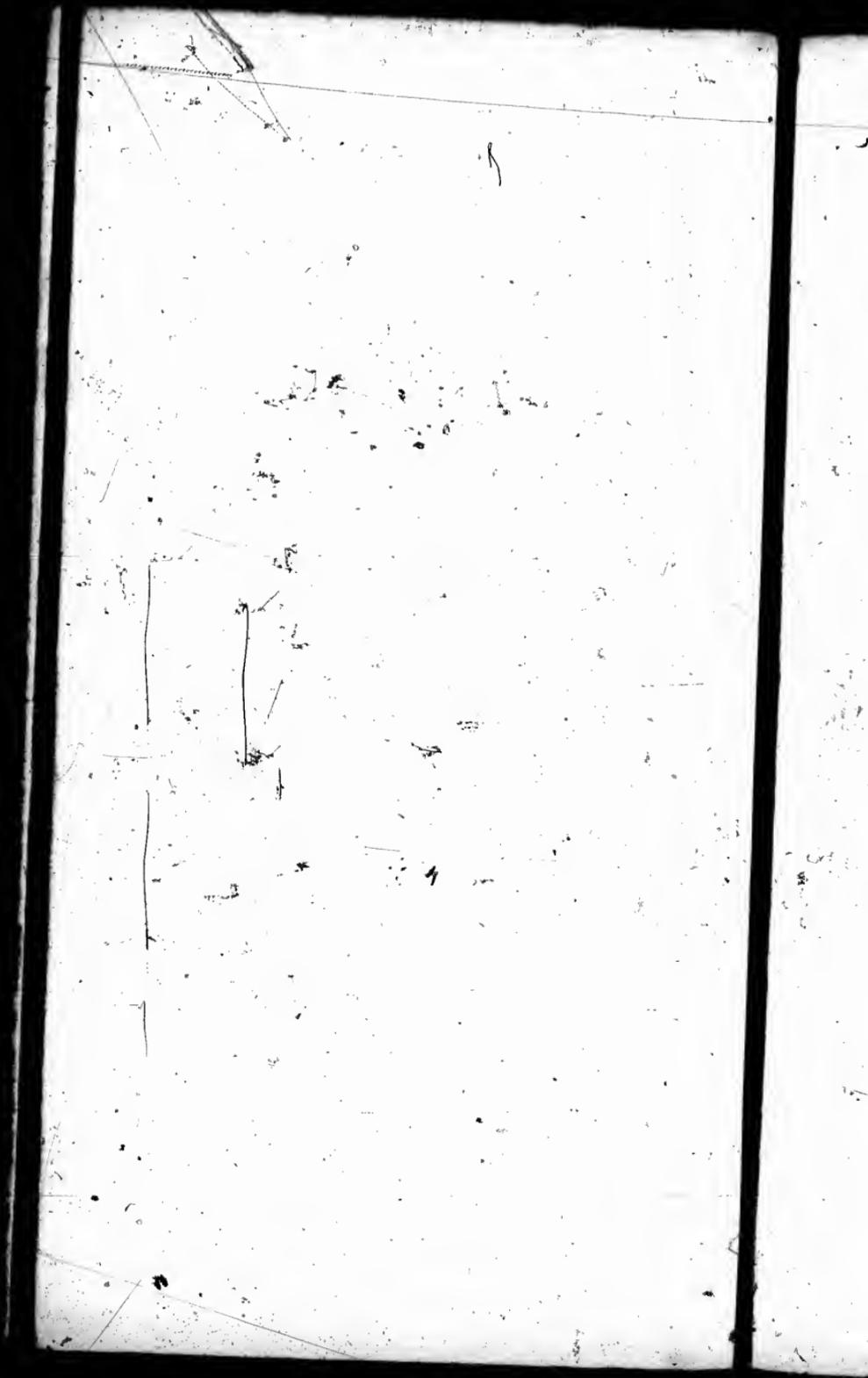


Canot de corce de Bouleau



Le de dans dun canot de corce









lieu dan  
levé ton  
pouces  
peau qu  
tant de  
fasse il  
ger ils s  
pieds qu  
nant le  
pour vo  
qu'il n'i  
rent, n'i  
dre. Lor  
ché de g  
les épau  
de l'eau  
eux ils p  
nots, &  
joye qu  
tant que  
Il est  
un pro  
ont érie  
leurs hab  
seaux, de  
niers, de  
Mer de M  
qu'on le  
Comme  
merce au

*l'Amérique Septentrionale.* 85

lieu dans lequel ils se mettent, qui est relevé tout au tour d'un bord de cinq à six pouces, autour duquel ils mettent une peau qui est comme une bourse, avec autant de justesse, que quelque orage qu'il fasse il n'i entre jamais d'eau, & pour nager ils se servent d'un aviron de quatre pieds qu'ils tiennent par le milieu; & donnant le mouvement à droit & à gauche pour voguer, ils vont si vite avec cela qu'il n'i a point de mers qu'ils n'affrontent, n'i de chaloupes qui puissent les joindre. Lors qu'ils trouvent leur chemin bouché de glaces ils portent leur Canot sur les épaules jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé de l'eau. Quand ils s'en retournerent chez eux ils promirent de nous apporter des Canots, & en s'en allant c'étoient des cris de joye qu'ils faisoient retentir sur la mer, tant que l'on pouvoit les aperevoir.

Il en vint deux autres l'après dinée, on proposa délibéré, fut une glace où nous étions à la challe, qui traitent aussi leurs habits pour des Couteaux, des Ciseaux, des Aiguilles, des Grelots, des Drapeaux, des Cartes de jeu, de méchant Papier de Musique, & généralement tout ce qu'on leur donnoit leur étoit précieux. Comme ces gens-là n'ont point de commerce avec qui que ce soit, ils n'apporte-

rent aucune peau : cependant il faut qu'il y ait les plus belles. Pelleteries du monde dans ce climat. Il y a quantité d'Ours blancs. Nous fumes deux ou trois fois à la Chasse sur plusieurs qui s'étoient trouvez dégradés à plus de quatre lieues. Ils sont bien dangereux, s'élançans de glace en glace, & viennent même affronter les Canots en mettant leurs pattes dessus pour les faire virer : aussi nous portions des Haches d'armes.

L'arrivée de ces deux Esquimaux me donnerent lieu de faire plusieurs réflexions. Il y en avoit un de vingt-deux à vingt-trois ans, fort bien fait. Il avoit une Physionomie tout à fait heureuse, & un air d'innocence paroissoit peint sur son visage.

Il y a une très-grande quantité de Godes dans tous ces quartiers : Elles nous furent d'un grand secours dans tous les pressans besoins où nous étions de rafraichissemens, car le froid fit mourir toutes nos volailles dans le détroit. Pendant que nous étions grapinez entre le Cap de Digne & Salsbré, il y en avoit un mouvement continuel qui venoient ranger notre vaisseau. Elles partoient le matin de ce Cap pour Salsbré, où elles pêchoient de petits poissons qu'elles raportoient le soir à leurs petits sur les glaces. Nous en tuâmes uno

quantité  
gros co  
tre bla  
bec de  
ayant l  
petits

Quo  
trée de  
entrer.  
cette v  
ce détr  
les cour  
ligeoier  
fumes e  
Je rem  
lieues l  
les cour  
& au co  
de terre  
me j'ai d  
ce le lo  
contraire  
au large  
de force

Dans  
bouquer  
tre vaiss  
détroit  
sirent fa  
les glace

quantité surprenante. Ces oiseaux sont gros comme des Canards : ils ont le ventre blanc, le dos & les ailes noires, & le bec de Corbeau. Ils ne peuvent marcher, ayant les pieds en dehors, & ils font leurs petits sur les glaces.

Quoique nous nous trouvassions à l'entrée de la Baye, il nous fut impossible d'y entrer. Toutes les glaces qui étoient dans cette vaste étendue se dégorgeoient dans ce détroit. Les mouvemens continuels que les courants leur faisoient faire, nous obligeoient aussi d'en suivre le caprice. Nous fumes entraînez au bout des Isles *Digne*. Je remarquai qu'en étant à cinq à six lieuës le vingt & un d'Août vers l'Oüest, les courants portoient au large vers l'Est ; & au contraire lors que nous raprochions de terre ils portoient à l'Oüest. Et, comme j'ai dit, le *Flot* a beaucoup plus de force le long de la terre que le *Zuzan* ; au contraire, lorsque nous étions à six lieuës au large, le *Zuzan* avoit beaucoup plus de force que l'autre.

Dans le temps que nous crûmes de bonquer, les courants firent rentrer notre vaisseau à plus de huit lieuës dans le détroit, par un grand circuit qu'ils nous firent faire, étant toujours attachez sur les glaces, & nous nous trouvâmes à la

place des autres qui furent portez le long de terre, à l'endroit où nous étions.

*Dum per mare magnam*

*Italiam sequimur fugientem. & volumus*

*undis.*

Enfin il s'éleva des brumes que le vent d'Est Sud Est dissipa. Nous dégrapinâmes à quatre heures du matin le vingt-cinq Août, & forçâmes de voile au travers des glaces, parce que comme nous étions tout dé l'arrière des trois autres vaisseaux qui étoient au bout du détroit, nous voulions les joindre; mais à mesure que nous avançons la brume s'élevoit, & les courants les entraînent à plus de cinq lieues en dedans, où ils resterent seuls, pendant que nous trouvâmes à la fin la Baye dégagée de toutes les glaces.

Ils furent obligez de grapiner à une lieue du Cap de Digne. Les brumes commençans à se dissiper, le Profond aperçut trois vaisseaux. Du Guai qui le montoit crut d'abord que c'étoit les trois de notre Escadre. Ceux-ci arriverent insensiblement sur lui à cause des courants. Il fut surpris de voir tout à coup une telle métamorphose, car c'étoient trois Anglois de 56, 36, & 32 pieces de canon. Il dégrapina dans le moment, & donna à tout hasard dans un Banc de glaces plutôt que

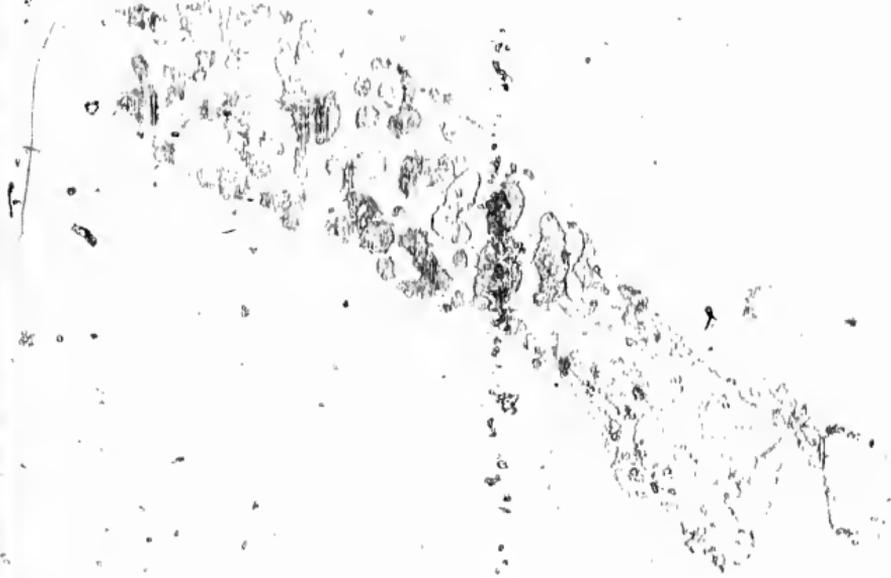
de

de succ  
munici  
l'exped  
glois lu  
rier va  
los plac  
mours.  
Hudso  
donc le  
du matin  
le cribl  
toutes se  
se battre  
voient c  
de Barbo  
clair &c.  
Fonction  
de manie  
L'Harm  
indire q  
Combat c  
ui envoy  
e laisser  
et contes  
les suer  
ne les An  
isque d'e  
no glaco  
e nous tre  
on qui ét  
Tome

de succomber: il avoit même toutes nos munitions de guerre & de bouche pour l'expédition du Fort de Nelson. Les Anglois lui donnerent chasse. Serign & Chasrier voulurent venir à son secours, mais les glaces le nécessiterent. Le Profond se trouva aussi renfermé avec le Dering & le Hudsonsbaye. Le Combat commença donc le vingt six Août sur les neuf heures du matin. Duguai les attaqua, les autres le criblerent de coups, lui ayant haché toutes ses manœuvres, parce qu'il ne pût se battre que de deux pieces de canon qui avoient été mises dans l'arrière de la sainte Barbe. Saint Aubin Pilote du Roi, Jourdain & Vivien, qui faisoient tous trois fonctions d'Officiers, se distinguèrent d'une manière particulière.

L'Hamshier de 56. pieces ne pût les joindre que le soir; & après dix heures de Combat qui se donna par intervalle, ils lui envoyerent tous trois leurs bordées & le laisserent dans cet état, croyant qu'il se couleroit au fond. Il y eut quatre hommes tués dans le Profond. Il ne se peut dire si les Anglois n'en aient eû des leurs, puisque l'on trouva des bras d'homme sur la glace. Pour ce qui est de nous, nous ne nous trouvâmes point dans cette occasion qui étoit toute à fait glorieuse, & l'on

5



—



peut dire que c'est le ptemier Combat qui se soit jamais donné dans les glaces.

Les courants firent donc débouquer seul le Pelican dans la Baye, & les Matelots avoient lieu pour lors d'être contents de ne se voir plus enchaînez par les glaces. Il s'éleva une petite fraîche qui nous fut d'un grand secours,

*Tibet ocius omnes*

*Attollis mâlos, intendi brachia velis.*

Monsieur d'Iberville fit hisser aussi-tôt les Huniers. L'équipage se trouva prompt à lui obeir. C'étoit à qui se mettroit le premier à son devoir. Les uns amuroient la grande Voile, les autres bordoient la grande Ecoute & l'Arrimon. Les uns brasloient les Huniers, & les autres la Civadiere.

*Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros*

*Nunc dextros solvere sinus: una ardua*

*Torquent,*

*Cornua, detorquentque.*

La premièrre terre que l'on trouve, Monsieur, dans la Baye, pour faire la véritable route du Fort de Nelson est l'Isle *Phelipeaux*, dite Mansfeld par les Anglois, qui est en prenant au bout du Nord au 62. d. 56. m. à 29. lieues du Cap de Digue, faisant l'Oüest quart Sud Oüest. C'est une terre plate qui peut avoir vingt

heuf

Il y a

ces q

blanch

prieté

Le v

porta

55. m

que ne

vrir d

Nord

Cap d

trente

de Nat

le plus

pas qu

meriqu

vouloir

du mo

détroit

à ce q

L'on

ei ont

Horac

donné

differe

Elle pa

gereuse

qu'elle

Ports,

*l'Amérique Septentrionale.* 87

neuf lieues de long sur neuf à dix de large. Il y a quantité de Vaches Marines dans ces quartiers, dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Elles ont cette propriété qu'elles ne jaunissent jamais.

Le vent *fraichit* de plus en plus, & nous porta vers le *Cap-Nord*, qui est au 63. d. 55. min. C'est une terre des plus hautes que nous ayons vûs, que l'on peut découvrir de quinze à vingt lieues. Il est au Nord Oüest quart d'Oüest, corrigé du Cap de *Digue*, éloigné l'un de l'autre de trente-sept lieues, & de cinquante-cinq de *Natingan*. C'est l'endroit où nous ayons le plus élevé dans le Nord. Je ne croi pas que l'on peut aller plus loin dans l'Amérique Septentrionale, à moins que de vouloir s'exposer à chercher un des bouts du monde, ou d'entrer dans le Oüest du détroit de *David*, qui a communication à ce que l'on prétend au Japon.

L'on peut dire, Monsieur, que ces Mers-ci ont quelque chose de bien affreux. Si Horace en avoit eu connoissance il auroit donné à son ami Valguis une idée bien différente de celle de la Mer Caspienne. Elle passoit de son temps pour la plus dangereuse. En éfet, Pomponius Mela dit qu'elle est toute farouche, cruelle, sans Ports, exposée de tous côtez aux tempê-

res, plus remplie de monstres que toutes les autres, & par cette même raison moins navigable que les autres. *Mare Caspium omne atrox, ferum, sine portibus, procellis undique expositum, ac belluis magis, quam cetera referum, & ideo minus navigabile.*

Vous voulez bien me permettre, Monsieur, de finir ici cette longue Lettre, & de vous demander pardon de vous avoir détourné de beaucoup d'occupations plus importantes. Le temps vous est trop cher pour n'être pas fâché de vous l'avoir fait perdre à une qui n'aura peut-être manqué de vous ennuyer. Je suis avec passion,

**MONSIEUR,**

Je suis avec passion,  
Vostre très humble, &c.

Comb  
56.  
de  
Victor  
auf  
Bombe

M

Il y  
sent u  
trie. J  
les m  
qui se  
patrie  
le Sef  
née ne  
années  
la sati  
ont ser  
je vou  
fort tr  
Voyag  
glorieu

IV. LETTRE.

*Combat du Pelican contre l'Hamshier de 56. le Dering de 36. & l'Hudsonsbaye de 32. pieces de Canons.*

*Victoire remportée sur ces trois Vaisseaux.*

*Navfrage du Pelican par la tempête.*

*Bombardement & prise du Fort de Nelson.*

MON COUSIN,

Il y a peu de personnes qui ne se fassent un mérite de faire l'éloge de sa Patrie. J'aurois eu assez de matière à décrire les mouvemens des guerres des Caraïbes, qui se sont faits dans la Guadeloupe notre patrie, dont mon Cousin votre Pere a été le Seigneur & le Gouverneur, si la destinée ne m'en eut éloigné pendant plusieurs années. Nos Compatriotes ont eu du moins la satisfaction de suivre ses traces qui leur ont servi de guides. Vous voulez bien que je vous fasse part de plusieurs événemens fort tragiques qui sont arrivez dans mon Voyage, mais qui n'en ont été que plus glorieux aux armes du Roi.

Nous ne sommes point nez pour nous-mêmes, & rien n'est plus glorieux que de mourir pour sa patrie. Quiconque aime son Prince ne doit respirer que la gloire, & l'on est trop heureux de pouvoir sacrifier sa vie pour son service.

La conjoncture dans laquelle je me suis trouvé avec quelques Officiers, où l'honneur des armes de Sa Majesté paroïssoit interessée, nous a donné octafion d'avoir ces mêmes sentimens. Si d'un côté le hasard nous a conservé, nous avons du moins fait paroître de l'autre que nous étions prêts d'immoler ce que nous avions de plus cher. La gloire du Roi nous engagea donc à la soutenir dans une occasion où il s'agissoit de vaincre ou de mourir. Le premier nous réussit, mais notre bonheur fut presque aussi tôt traversé par le plus cruel élément de la nature. Et quoi qu'il nous ait fait succomber en nous obligeant de nous sauver l'épée à la main au milieu de ses flots, il ne diminua en rien de notre respect, puisque nous fimes voir dans la suite que tout étoit possible quand il s'agissoit du service de Sa Majesté. Voici comme la chose s'est passée.

Nous arrivâmes le troisième Septembre 1697. à la vue du Fort de Nelson, dit Bourbon, d'où les Anglois tiroient

quelques  
semm  
pour  
gleren  
& de  
ce For  
vasart  
Palmi  
nature  
devan  
de ce  
engag  
Nou  
par, tr  
crâme  
ere sur  
fames  
de réc  
dirent  
étoient  
l'Hami  
d'équip  
sonba  
La p  
fimes  
que le  
avec au  
Mers  
droits l  
il étoit

quelques coups de canon, qui étoient apparemment les signaux de reconnaissance pour les Vaisseaux qu'ils attendoient d'Angleterre. Nous mouillâmes à trois lieues & demie au Sud-Ouest quart-d'Ouest de ce Fort, à la pleine mer d'un fond de sable vaseux, étant surpris de n'y pas trouver le Palmier, le Weesph, & le Profond, qui naturellement devoient avoir débouqué devant nous, parce qu'ils étoient au bout de ce Cap, & que nous étions en dedans engagez dans les glaces.

Nous aperçûmes le cinq, à la pointe du jour, trois Vaisseaux sous le vent, que nous crûmes les nôtres. Après avoir levé l'ancre sur les sept heures du matin nous chassâmes sur eux, & leur fîmes les signaux de reconnaissance, auxquels ils ne répondirent point, ce qui nous fit juger qu'ils étoient Anglois. Il est vrai que l'un étoit l'Hamsker de 56 canons, & 500 hommes d'équipage, le Dering de 36. & l'Hudsonbaye de 12.

La partie n'étoit pas égale. Nous leur fîmes cependant connaître dans la suite que les armes du Roi s'immortalisoient avec autant d'éclat & de gloire dans les Mers Glaciales que dans les autres endroits les plus écartez de la terre. Comme il étoit de la prudence de se tenir toujours

en état de n'être point la victime de ses ennemis, nous nous trouvâmes tous disposés à soutenir le Combat. Nos forces étoient tout à fait médiocres, car nous avions à la découverte une Chaloupe de vingt-deux hommes, avec Martigni & de Villeneuve Enseigne de Vaisseau, qui étoient allés à terre pour appréhendre quelques nouvelles des Sauvages sur l'arrivée des Anglois dans leur Fort, & sur la quantité de monde qui étoient en garnison. Nous avions quarante Scorbutiques hors d'état d'agir, & vingt-sept Matelots qui avoient passé sur le Profond en partant de Plaisance, sans compter quelques morts que nous eûmes dans notre traversée, de sorte que nous n'avions que cent cinquante combatans de deux cens cinquante que nous étions en partant de France, & quarante quatre piécés montées, en ayant donné deux autres à ce Vaisseau.

Chacun se trouva dans son poste. La Sale Enseigne de Vaisseau, & Grandville Garde de la Marine, commandoient la batterie d'en bas. Bienville, frere de Mr. d'Iberville & le Chevalier de Ligondez Garde de la Marine celle d'en haut. Mr. d'Iberville me pria de commander le Château d'Avant, & de soutenir l'abordage à la tête d'un détachement de Canadiens qu'il me donna.

Les  
shier.  
& l'  
fort  
bat ce  
mie.  
l'Ha  
lions  
Voile  
ce reb  
coupa  
& l'H  
qui en  
L'Ha  
une de  
reau d  
traille  
feux,  
bras &  
un Ga  
le fau  
pinière  
trois  
s'attach  
gréer  
vres, do  
shier y  
vager  
feux;  
sans pe

Les ennemis se mirent en ligne. L'Hamshier étoit à la tête ; le Dering le suivoit, & l'Hudsonsbaye de l'arrière, tous trois fort proche les uns des autres. Le Combat commença donc à neuf heures & demie du matin. Nous fumes droit sur l'Hamshier, qui croyant que nous voulions l'aborder laissa tomber sa grande Voile, & éventra son petit Hunier. Après ce refus nous fumes sur le Dering, & lui coupames les Itagues de sa grande Voile : & l'Hudsonsbaye venant de l'avant nous lui envoyames le reste de notre bordée. L'Hamshier revirant de bord au vent, fit une décharge de mousqueterie sur le Château d'avant, & envoya une bordée à mitraille qui donna deux coups de canon à l'écure, un autre à la Civadière, coupa les bras & la fausse Drisse du petit Hunier, un Galeban du petit Mats de Hune, & le faux Etai de Mizains. Le Combat s'opiniâtra avec un feu continuel que ces trois Vaisseaux faisoient sur nous, qui s'attachoient à nous démâter. Ils désagrégèrent une très grande partie de manœuvres, dont le récit seroit trop long. L'Hamshier voyant qu'il ne pouvoit nous enlever entre une *Basse* & ses deux Vaisseaux ; & que tous les efforts qu'ils avoient faits pendant trois heures & demie étoient

inutiles, se détermina pour nous courir  
bas, & pour cet effet prenant son air pour  
nous gagner le vent ( ce qu'il ne pût fai-  
re ) nous le prolongeâmes vergue a ver-  
gue. Comme nous étions si proche l'un de  
l'autre, je fis faire une décharge de mouf-  
queterie sur son Château d'avant, où il  
parut beaucoup de monde qui nous crioit  
de sauter à bord. Ils nous envoyèrent  
aussi tôt la leur avec une bordée de canon  
à mitraille, qui hâcherent presque toutes  
nos manœuvres & blessèrent bien du mon-  
de. A mesure qu'ils prolongeoient notre  
Vaisseau nous tirâmes nos batteries, mais  
nos canons étoient pointez si à propos  
qu'ils firent un effet admirable, car nous  
ne fûmes pas plutôt separez l'un de l'au-  
tre, que l'Hamshier sombra dans le mo-  
ment sous voile. Le Dering qui nous te-  
noit de près nous envoya sa bordée, mais  
ce fut une cruelle catastrophe pour eux,  
car l'Hudsonsbaye emmena pavillon, &  
le Dering prit la fuite. Nous eûmes qua-  
torze hommes blesez à la batterie d'en  
bas de la dernière bordée de l'Hamshier,  
entr'autre le Chevalier de Ligondez, de  
deux éclats qui y étoit descendu, lequel fit  
paroître toute la valeur & la fermeté que  
l'on pouvoit souhaiter. Les autres Offi-  
ciers firent aussi parfaitement leur de-

voir. M  
l'eau  
plusie

Si t  
ce pos  
m'emp  
Roche  
un de  
étions  
de leu  
roient  
tée de  
étoit f  
quers  
& si j  
tout d  
le feu  
yé qu  
vant.  
voir e  
corps  
d'une  
étoit  
saint  
évien  
blessé  
reux)  
Je  
me m  
avec

voir. Nous eûmes sept coups de canon à l'eau qui entroient à gros boüillon, sans plusieurs qui passerent de bord en bord.

Si tout autre que moi avoit commandé ce poste, je dirois de lui ce que la modestie m'empêche de dire. Toute la Marine de Rochefort a avoué que ce Combat a été un des plus rudes de cette guerre. Nous étions si accablés de leur mousqueterie & de leurs bordées à mitraille qu'ils nous tiroient à portée de pistolet & à demi portée de fusil, que notre Mât de Mizaine étoit *farci* de tout côté de balles de mousquets de la hauteur de dix à douze pieds; & si je n'avois disposé mon monde, sur tout dans le moment que je voyois mettre le feu aux canons, il ne se seroit pas sauvé quatre personnes sur le Château d'avant. J'en fus quitte à bon marché d'avoir eu à la dernière bordée mon juste au corps tout haché, & mon tapabord percé d'une balle. La Carboniere Canadien, qui étoit auprès de moi, eut le coude cassé, saint Martin la main fracassée, & pour éviter un plus long détail de tous mes blessés, je fus celui qui fut le plus heureux en fait de blessures.

Je croi que je n'aurois pas été fâché de me montrer devant Mr. de Pont-Chartrain avec une écharpe au bras, Cela frappe à la

verité, mais si ces marques sensibles déci-  
dent de la valeur d'un Officier; je me suis  
trouvé aussi sain & d'un aussi grand sens  
froid après le Combat, que lors que Mr.  
d'Iberville nous fit mettre en lice, hors  
que l'on m'auroit pris pour un véritable  
Mauro; tant j'étois barbouillé de poudre  
au visage. Je croi que les Anglois me pri-  
rent à l'abordage pour quelque Prince de  
Guinée, car j'entendis une voix qui dit:  
*à ce beau visage de Guinée.*

Nous donnâmes chasse au Dering, &  
nous l'eussions pris si trois jours aupara-  
vant nous n'avions eü notre grande Ver-  
gue cassée en deux par le milieu d'un coup  
de vent: Notre prise qui estoit à une lieüe  
de nous auroit pu gagner l'entrée de la Ri-  
viere de Penéchouetchiou, dite sainte  
Therese, qui est celle du Fort de Nelson.  
Nous revirâmes de bord, & après l'avoir  
amainé nous chassâmes vers l'Hamsiète  
dans le dessein de sauver son équipage.  
Nous le trouvâmes échoué sur la *Basse*,  
où il avoit voulu nous engager, & le  
temps devint si rude après le Combat,  
qu'il nous fut impossible de mettre le Ca-  
not à la mer. Nous n'avions point de Cha-  
loupe, parce qu'elle ne pût revenir de la  
découverte. Nous mouillâmes assez près,  
avec l'amertume de ne püvoir donner la  
conjon-

secour  
conjon  
siche  
ne pü  
éfets  
auroie  
te mil  
destin  
qui es

J'ap  
homme  
le Der  
& qu  
glaces  
le six,  
rier &  
faire e

Le v  
se fort  
affreul  
jusque  
dix he  
deux c  
à mor  
person  
Nous  
un cab  
jusque  
froid q  
qui av

secours que nous étions obligez dans une conjoncture aussi embarassante, & aussi facheuse qu'étoit celle-là. L'Hudsonsbaye ne pût même le faire. Celui-ci avoit des effets pour la traite du Fort de Nelson qui auroient pû produire la valeur de cinquante mille écus en Castors, & le Dering étoit destiné pour le Fort de Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

J'apris des prisonniers qu'il y avoit cent hommes embarquez sur l'Hamshier, & le Dering pour la garnison de ces Forts, & qu'un Brûlot avoit été écrasé par les glaces dans le détroit. Nous envoyâmes le six, à bord de l'Hudsonsbaye un mortier & des bombes dans l'esperance de le faire entrer dans la riviere sainte Therese.

Le vent d'Est Nord-Est qui régnoit alors se fortifia de plus en plus. La mer devint affreuse, nous chassant toujours à la côte jusques au lendemain matin entre neuf à dix heures que notre gouvernail donna deux coups de talon. Le Flot commença à monter, foible esperance pour des personnes dont la destinée devint si cruelle. Nous fâmes contraints de couper à midi un cable pour appareiller, & chassâmes jusques à quatre heures du soir. Le grand froid qu'il faisoit, la nége, & le verglats qui avoient couvert toutes nos manœuvres

vres étoient de cruels obstacles. Comme nous ne pûmes élever la côte ; nous mouillâmes à neuf brasses d'eau. Nos ancres tinrent jusques à huit heures du soir, & en ce temps la grande rompit. Je ne sçaurois vous exprimer, Monsieur, la desolation où se trouva l'équipage. Les uns languissoient de maladies. Les plus vigoureux étoient aux abois. Il étoit nuit, & l'horreur des tenebres ne faisoient qu'augmenter celle de la mort. Le cahos & le desordre se mêlerent bien vite parmi des gens accablez ; & quand la terreur se fut répandue, nous ne pûmes plus les rassûrer, & dans cet état déplorable je me souvins plus d'une fois de ce qu'Horace a dit avec tant de raison, quoiqu'il ne se fût jamais trouvé dans une si fâcheuse conjoncture.

*Illi robur . & æs triplex ,*

*Circa pectus erat , qui fragilem .*

*Truci commisit pelago vasem ,*

*Primus , nec timuit præcipitem africanum .*

*Dæcantem aquilonibus ,*

*Nec tristes Hyadas , nec rabiem nôti .*

Le Vaisseau étant apointé debout au vent, l'ancre de touée & un Gressin rompirent: Celle d'affourche ne pouvant tenir, nous fûmes contraints d'en couper le cable. Une vague fit sauter nôtre galerie,

& brisa  
dans la  
notre g  
& nous  
A mes  
Vaissea  
ralonne  
rens m  
veux a  
par le n  
emplit  
Nous p  
& nous  
à deux

Dans  
étions ,  
qu'espe  
d'Iberv  
l'on peu  
phe, so  
pria de  
tenter l  
avec qu

Il ne  
server l  
gloire q  
auparav  
mieux  
sion de  
dans un

*l'Amérique Septentrionale.*

45

& brisa une table & les bancs qui étoient dans la grand'chambre. Nous perdîmes notre gouvernail sur les dix heures du soir ; & nous nous crûmes entièrement perdus. A mesure que la marée montoit, notre Vaisseau qui étoit entraîné par son cours, talonnoit insensiblement. Tous ces différens mouvemens faisoient dresser les cheveux aux plus insensibles. Enfin il creva par le milieu de la Quille sur le minuit, & emplit d'eau par dessus l'entre-deux ponts. Nous passâmes la nuit en ce pitoyable état, & nous vîmes à la pointe du jour la terre à deux lieues.

Dans quelque cruelle situation où nous étions, nous conservâmes toujours quelque espérance de ne pas perdre la vie. Mr. d'Iberville qui eut toute la prudence que l'on peut avoir dans une pareille catastrophe, songea à sauver son équipage. Il me pria de m'embarquer dans le canot pour tenter l'endroit où nous pourrions le faire avec quelque sûreté.

Il ne s'agissoit pas seulement de conserver la vie ; il falloit encote soutenir la gloire que l'on s'étoit acquise deux jours auparavant ; & perir pour perir il valoit mieux sacrifier sa vie aux pieds d'un bastion du Fort de Nelson, que de languir dans un bois où il y avoit déjà un pied de

11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

nèges. Je m'embarquai donc le huit Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, dans le canot avec des Canadiens : & après nous être jettés à la mer jusques aux épaules avec notre mousquet, une corne à poudre sur la tête, & des balles, je le lui renvoyai, pendant qu'il faisoit faire des *Rais d'eau* & des *Cayaux* pour sauver les malades. Martigni arriva aussi avec un esquif. Nous nous tirâmes le mieux que nous pûmes de l'eau qui étoit extrêmement froide.

Quelque vigueur & quelque presence d'esprit que j'eusse, la nature pâtissoit en moi d'une manière sensible : & comme je me trouvai extrêmement accablé, je souhaitai trouver un endroit pour me reposer. Il me prit une faim cruelle, avec un desespoir qui m'obligea de manger de l'herbe qui flotloit sur la mer. Je souhaitai, Monsieur, plus d'une fois ce repos dont parle le même Poëte, que souhaitent ceux qui sont surpris d'une affreuse tempête.

*Optum divos rogat in patienti.*

*Prensus Aegeo, simul atra nubis,*

*Condidit lunam, neque certa fulgent.*

*Sydera nautis.*

Après avoir traversé la mer plus d'un lieuë, nous trouvâmes un Banc de nèges épais de plus de deux pieds, sous lequel



le huit Se  
de la Vierge,  
iens : & après  
ues aux épau-  
une corne à  
balles, je le  
faisoit faire  
pour sauver  
aussi avec un  
e mieux que  
oit extrême.

que presenco  
e pâtissoit en  
& comme je  
ablé, je sou-  
r me reposer,  
vec un desfer,  
er de l'herbe  
hairai, Mon-  
os dont parle  
tent ceux qui  
mpête.

nubis, )  
fulgent,

er plus d'une  
anc de nége  
, sous lequel



Le Petit C. Banc de Nege, D. Camp. de grace,



Le Port de Cayenne, A. Lieu de terre, B. Cayenne pour sauver les Malades, C. Banc de Nege, D. Camp. de grace,



l'  
roit de  
qui coût  
urent d  
succomb  
adiens  
ége. M  
naison  
roit noc  
oup de  
l'avoien  
es aban  
rez dans  
Nous  
Anglois  
s viren  
oient é  
ente fut  
u'à deu  
Nous  
e grand  
ecours  
abit qu  
égourat  
Nous  
Camp d  
affames  
l'autoic  
lus d'un  
ond Ca  
*Poste*

toit de la vase. Ce trajet fut bien rude qui coûta la vie à dix-huit soldats, qui moururent de froid en se sauvant, & j'aurois succombé sans le secours de quelques Canadiens qui me trouverent couché sur la neige. Mr. Fiche-Maurice de Kieri, de la maison du Milord Kieri en Irlande, qui étoit notre Aumônier, soulagea avec beaucoup de charité plusieurs de nos gens qui n'avoient pas la force de se traîner. Il ne les abandonna pas qu'ils ne fussent arrivés dans un bois.

Nous avions lieu d'appréhender que les Anglois n'eussent fait des embuscades, car ils virent notre Vaisseau peri, & ils pouvoient être témoins oculaires de notre décente sur leur terre, puisque nous n'étions qu'à deux lieues du Fort.

Nous campâmes dans un bois & fîmes de grands feux, qui nous furent d'un grand secours, car nous étions tous sans autre habit qu'un casaquin assez léger, & tout égarant de notre naufrage.

Nous décampâmes le lendemain du Camp de Grace (tel fut son nom) & passâmes par un marais d'où les chevaux n'auroient pû se tirer. Cette marche dura plus d'une lieue & demie, & fîmes un second Camp à un endroit que l'on appelle *Postan*. Je passerai sous silence que

l'Hudsonsbaye eut le même sort que nous, s'étant perdu à huit lieues plus Sud.

Sur ces entrefaites le Palmier, le Weesph & le Profond arriverent à l'embouchure de la riviere de sainte Therese. Le premier avoit perdu son gouvernail dans la riviere de *Manotcoufibi*, dite Danoise; qui est à quarante lieues plus Oüest que celle-ci, ayant gouverné pendant quarante lieues avec des avirons & des bout hors. Ils furent bien-heureux de ne s'être point trouvez mouillez avec nous, car leur destinée auroit été aussi fatale que la notre.

Nous décampâmes derechef le onze; devant le jour, & fimes un troisieme campement à la portée du canon du Fort, dans un bois tailli, qui fut nommé Camp de Bourbon. M'étant trouvé au poste avancé je fis faire du feu, car le temps étoit rude. La fumée nous attira plusieurs coups de canon au travers des arbres. Je fis faire du feu davantage, afin que les Anglois croyans que nous voulions y faire des retranchemens, nous pussions faciliter à nos gens de défilier plus aisément le long de la riviere. La grande obscurité qu'il faisoit pour lors fut cause que le Fort nous paroissoit plus éloigné. Nous commençâmes peu de temps après les escarmouches à la faveur de plusieurs petits

ruisseau  
brûlez.  
feu. L  
traile

Mon  
la Plac  
Nous r  
ne nou  
quers,  
n'avion  
ne laiss  
qu'au p  
tigni,  
deux I  
voit é  
s'y ren  
Anglois  
Lorsqu  
du Fort  
ter ave  
les yer  
Il tint  
qu'il é  
une pa  
l'Hud  
naufra  
Le Ca  
doit ce  
pouvo  
pressio

ruisseaux & de quelques troncs d'arbres brûlez. Il se fit de part & d'autre un grand feu. Les faucôneaux, & les canons à mitraille eurent dequôbi s'exercer.

Monsieur d'Iberville alla reconnoître la Place sur les onze heures du matin. Nous ne pûmes le faire si à propos, qu'ils ne nous tirassent quelques coups de mousquets, & l'eussent fait à mitraille, si nous n'avions défilé par de petits sentiers. Nous ne laissâmes pas de rester à couvert presque au pied du Fort. Il envoya querir Martigni, & lui donna ordre d'aller réclamer deux Iroquois & deux François, qu'il sçavoit être dans cette Place, qui n'avoient pu s'y rendre l'année dernière, avant que les Anglois l'eussent prise sur les Canadiens. Lorsque Martigni fut arrivé aux portes du Fort avec pavillon blanc, qu'il fit porter avec lui. Le Gouverneur lui fit bander les yeux, & le fit conduire dans la Place. Il tint conseil de guerre. La décision fut qu'il étoit impossible de les rendre dans une pareille conjoncture. Une partie de l'Hudsonsbaye s'y étoit jettée après le naufrage, ce qui augmentoit leurs forces. Le Capitaine Semithsemé qui commandoit ce Vaisseau avoit assez d'autorité pour pouvoir donner à la Garnison telles impressions qu'il vouloit. Il crût que Mr.

d'Iberville avoit été tué dans le combat. Il sçavoit qu'après la prise de son Vaisseau nous envoyâmes quinze personnes pour l'amariner, persuadé que presque tout notre équipage avoit été tué dans le combat; il s'imaginôit que nous ne tenions ce Fort que comme des gens desesperez. Il est vrai que, sans la poudre que nous sauvâmes dans le naufrage qui nous fit vivre de quelque gibier, nous eussions été contraints de brouter de l'herbe jusques à l'arrivée de nos autres Vaisseaux.

On dressa l'après-dîné dans le bois à deux cens pas du Fort la batterie pour un mortier, sans que les ennemis s'aperçussent de nos mouvemens. Comme la plate-forme étoit presque finie, ils entendirent le bruit de deux ou trois coups de masse que l'on donna sur des clouds, ce qui nous attira brusquement trois coups de canons dont l'on pensa tuer Mr. d'Iberville, & les deux autres me rangerent de si près que nous trouvâmes le boulet à quatre pas de moi. Ce travail étant fini, nous revînmes au camp. Ils nous tirèrent du canon dans notre retraite, étant obligez de passer le long de la riviere où ils nous découvrieroient facilement.

Nous fîmes occuper le reste de la journée à débarquer nos munitions de guerre

le combat.  
le son Vais-  
e personnes  
que presque  
tué dans le  
ous ne ten-  
gens desef-  
poudre que  
ge qui nous  
ous eussions  
l'herbe jus-  
Vaisseaux.  
bois à deux  
ur un mor-  
aperçussent  
plate-for-  
endirent le  
masse que  
ui nous at-  
de canons  
erville, &  
de si prés  
quatre pas  
ous revin-  
du canon  
ez de pas-  
nous dé-  
le la jour-  
de guerre

le  
ne  
pit  
le  
si-  
er  
lie  
dit  
un  
u-  
et  
es



A. Debarquem<sup>t</sup> des Munitions de guerre et de Bouche B. Camp de Bourbon



de Bourbon

Mortie' cache' dans le Bois D'Estarnouches . E. Fort de Nelson .

de  
le  
se  
pe  
re  
ca  
ni  
pe  
ne  
fi  
ci  
ge  
ce  
tie  
de  
m  
br  
le  
tie  
de  
le  
qu  
de  
m  
da  
se  
co



& de  
tier da  
le Che  
de la  
s'attac  
Phonn  
quis d  
& que  
Les e  
que déb  
chalou  
L'or  
douze  
noient  
d'ays  
La Co  
y fut  
estern  
de  
Fors fi  
noys v  
ombé  
Gouy  
que q  
la co  
de fa  
qu'il  
secou  
voit f  
de sa

A Debarquement bon . C

*L'Amérique Septentrionale.* 105

& de bouche. Le Weesph envoya le mortier dans une chaloupe que commandoit le Chevalier Montalamber de Serre, garde de la Marine. C'est un Gentilhomme qui s'attache extrêmement à son métier. Il a l'honneur d'appartenir à Monsieur le Marquis de Vilete. On mit ce mortier à terre, & quelque temps après sur la batterie. Les ennemis tirerent beaucoup pendant ce débarquement dans le camp & sur les chaloupes.

L'on coupa chemin la nuit du onze au douze aux Anglois, qui alloient & venoient querir les Matelots de l'Hudsons-bays qui arrivoient de moment à autre. Le Commis de la compagnie de Londres y fut tué, & le douze il se fit encore une escharmouche qui dura deux heures.

Nous commençâmes à bombarder le Fort sur les dix heures du matin. Comme nous vîmes que la troisième bombe étoit tombée au pied, Serigni fut sommer le Gouverneur de se rendre. Celui-ci témoigna qu'il ne vouloit point se faire couper le col, aimant mieux souffrir l'incendie de sa Place que de la rendre. Il avoit qu'il étoit hors d'état de recevoir aucun secours d'Angleterre, & que, s'il se trouvoit forcé de Capituler, ce seroit un effet de sa mauvaise destinée. Nous scismes

bon . C



9.19  
19

après, qu'il animoit extrêmement la garnison, promettant de lui faire donner une augmentation de solde. Nous leur tirâmes encore quelques bombes.

Nous recommençâmes entre une heure & deux. Ils nous firent un feu continuel de canons & de deux mortiers. Ils avoient de très-habiles canoniers. Il n'y avoit que le bruit de nos bombes qui pouvoient leur faire conjecturer l'endroit où nous étions, parce que le bois tailli où étoit notre batterie leur ôtoit la juste connoissance de sa situation. Cela n'empêcha pas que deux coups de canon ne donnassent dans le parapet, & qu'un autre ne nous couvrit de terre. Nos escarmouches se redoubloient avec toute l'ardeur possible, & ils blessèrent à mort St. Martin un Canadien. Nos bombes parurent avoir fait quelques effets par les *Sassakés* \* que nos Canadiens faisoient retentir, car pendant que nous les bombardions, ceux-ci les harceloient dans les escarmouches. Serigni les alla sommer derechef sur les quatre heures, & dit au Gouverneur que ce seroit la dernière fois qu'il le feroit. La resolution étant prise de leur donner un assaut general, & quand il voudroit pour

\* Cris de Guerre & de Réjouissance à la façon des Sauvages du Canada.

ors faire des propositions, on ne les rece-  
vroit pas, l'assurant même, que, quoiqué  
la saison ne permit pas à nos Vaisseaux de  
demeurer en ce climat plus de dix à douze  
jours, il lui resteroit des forces plus que  
suffisantes pour le prendre l'Hyver. Je  
vous avoué, Monsieur, que s'il fut arri-  
vé quelques accidens à nos Vaisseaux que  
nous avions quittez dans le détroit, qui  
les eussent empêchez d'arriver au Fort,  
nous n'avions pas d'autre parti à prendre.  
Le desespoir où nous eussions été de vivre  
comme des bêtes dans les bois, nous eut  
obligé de pousser les choses à l'extrémité.  
Nous avons résolu de le forcer la nuit.  
Nous eussions pour cet éfet environné le  
Fort, & à force de haches-d'armes nous  
eussions sapé leurs Palissades & leurs Ba-  
stions, & ils pouvoient s'attendre que  
les forçant l'épée à la main, il n'y auroit  
point eu de salut pour eux.

*Una salus vobis nullam sperare salutem.*

Le Gouverneur lui témoigna qu'il n'é-  
toit pas tout-à-fait le maître, & qu'il lui  
donneroit réponse au Soleil couché. Nous  
ne laissames pas de dresser la batterie de  
*Phelypeaux* en deçà du Sud-Sud-Oüest,  
qui auroit fait un furieux desordre, si sur  
les six heures du soir, le Gouverneur  
n'eut envoié Mr. Morison aporter une

Capitulation dans laquelle il demandoit tout le Castor qui apartenoit à la Compagnie de Londres. Je voulus servir d'Interprète, mais je vis bien que je perdois mon Latin avec ce Ministre qui à peine pouvoit décliner *Musa*. Je n'en fus pas surpris dans la suite, puis qu'il y avoit peu de Ministres Ecoslois qui le sçussent. Cette proposition étoit trop avantageuse à des gens qui étoient à notre discretion, & le ménagement que nous étions bien aise d'avoir pour eux étoit plutôt l'effet de la generosité naturelle aux François. Or leur refusa donc cette demande. Ce Ministre s'en retourna avec Caumont qui faisoit fonction de Major. Il avoit ordre de sçavoir de Mr. Baylei Gouverneur du Fort, s'il vouloit accepter les conditions qu'on lui prescrivait, & en cas qu'il eût été dans ces sentimens, qu'il nous envoie trois ôtages. Ils tinrent conseil de guerre, & le Gouverneur envoya sur les huit heures du soir Mr. Henri Kelsei le \* Député Gouverneur, avec une lettre par laquelle il demandoit deux mortiers de fonte & quatre piéces de canon de cinq livres de même métal, qu'ils avoient apportés l'année dernière d'Angleterre. Nous ne voulumes point les leur accorder. Enfin

\* Lieutenant de Roi.

le lendemain treize, le Gouverneur nous envoya trois otages nous dire qu'il rendroit la Place, nous priant d'en laisser faire l'évacuation à une heure après midi.

Les ordres que Mr. Bégon m'avoit donné en partant de Rochefort, d'agir de concert avec Mr. d'Iberville, si l'on faisoit quelque entreprise par terre, m'obligerent, Monsieur, de me rendre d'abord dans ce Fort. Le Gouverneur à la tête de sa garnison, & d'une partie de l'équipage de l'Hudsonsbay, tira une heure après, tambour battant, balles en bouche, mèches allumées, enseigne déployée (qu'ils avoient abbatuë bien vite à la troisième bombe que nous leur tirâmes, s'étant aperçus qu'elle nous servoit de but) & armes & bagages. Boisbriant enseigne de Compagnie en Canada, se trouva à leur rencontre à la tête des Canadiens.

Je remarquai que, quoique le Fort étoit petit, presque toutes nos bombes étoient tombées à ses pieds, & que de vingt-deux que nous leur tirâmes, il y en étoit tombé quatre, deux dans le Bastion du Sud Sud-Oüest qui l'avoient fait sauter avec la forge, la troisième emporta une galerie qui entouroit un corps de logis, & la quatrième tomba dans la plate-forme qui blessa plusieurs personnes.

Ce Fort est au 57. d. 30. m. lat. Nord. C'est la dernière place de l'Amérique Septentrionale, Il a la figure d'un trapeze, flanqué de trois bastions & demi. L'un est au Nord, le second à l'Est Sud-Est, le troisième au Sud Sud-Oüest. Celui du Nord, & le demi-bastion, sont revêtus d'un chemin couvert. Il y avoit dans le bastion du Nord un fauconneau, quatre pieces de quatre livres de balle, qui nous avoient beaucoup incommodez. Dans celui de l'Est Sud-Est étoient deux de quatre, au dessous une plateforme dans laquelle il y avoit un mortier de fonte & deux canons de huit. Dans celui du Sud Sud-Oüest qui fut ruiné par deux bombes, il y avoit un fauconneau & une piece de quatre. Entre celui ci & celui de l'Est Sud-Est, il y a une courtine qui bat la riviere, en laquelle il y avoit dix pieces de huit, y-comprises les quatre de fonte, & au milieu de la Place, étoit un mortier de fonte, & une plateforme à l'entour d'un corps de logis sur laquelle il y avoit six pieces d'une livre, & au demi-bastion trois canons de quatre, & un fauconneau. En un mot il y avoit dans ce Fort deux mortiers de fonte & 34. canons, sans parler de sept autres petites pieces d'une livre qui étoient à droit & à gauche, & plusieurs pierriers.

La situation du pais paroît assez agrea-

ble,  
coup  
grate  
Juin  
a poin  
dans  
cessiv  
de No  
cette  
chaud  
rarem  
tout l  
portio  
avoué  
postoli  
Missio  
du par  
qui vi  
avoit à  
son équ  
grand;  
le vrai  
étoit qu  
de peit  
fert. T  
riviere  
reuses,  
ras. Les  
étoient  
importe

n. lat. Nord.  
merique Se-  
un trapeze,  
mi. L'un est  
l'Est, le troi-  
du Nord, &  
d'un chemin  
iou du Nord  
de quatre li-  
nt beaucoup  
l'Est Sud-Est  
ous une pla-  
t un mortier  
ic. Dans ce-  
iné par deux  
neau & une  
& celui de  
ne qui bat la  
t dix pieces  
re de fonte,  
n mortier de  
entour d'un  
voit six pie-  
ion trois ca-  
eau. En un  
ux mortiers  
rtler de sept  
qui étoient  
s pierriers.  
assez agrea-

*L'Amérique Septentrionale.* III  
ble, tout couvert de bois taillis, & beau-  
coup marécageux; d'ailleurs la terre est in-  
grate. Le froid commence des le mois de  
juin, mais il ne quitte pas pour cela. Il n'a  
point de milieu entre le froid & le chaud  
dans ce temps-là, où les chaleurs sont ex-  
cessives, où le froid y est perçant. Les vents  
de Nord qui viennent de la mer dissipent  
cette chaleur, & quiconque a bien sué de  
chaud le matin est glacé le soir. Il y pleut  
rarement. L'air y est pur & net presque  
tout l'Hiver. Il y nége même peu a pro-  
portion, neuf pieds tout au plus. Je vous  
avoué Mr. que le merite d'un homme A-  
postolique est grand lorsqu'il s'attache aux  
Missions dans ces quartiers-là, J'ai enten-  
du parler du Pere Gabriel Marais Jesuite,  
qui vint en 94. dans le Poli: Le zele qu'il  
avoit à travailler au salut des Matlois de  
son équipage pendant l'hivernement étoit  
grand; mais celui qui l'animoit à prêcher  
le vrai Dieu aux Sauvages de ces lieux,  
étoit quelque chose de bien plus fort. Que  
de peines & de fatigues n'a-t'il point souf-  
fert. Traverser des ruisseaux & de petites  
rivieres à mi-corps dans des saisons rigou-  
reuses, c'étoit un de ses moindres embar-  
ras. Les marais pleins de fange & de boue  
étoient ses chemins les plus praticables. Il  
importe peu en quel état l'on est lorsqu'il

s'agit de la gloire de Dieu. Ces conjonctures la touchent même sensiblement les Sauvages ; puisqu'ils connoissent que l'on ne va chez eux que par un esprit de desintéressement, & la manière avec laquelle cet homme de Dieu venoit dans leurs cabanes étoit un éfet de sa charité. Ils l'écoutoient & ils l'aimoient. Il se faisoit donc une joye de tout sacrifier pour leur insinuer la connoissance du vrai Dieu. Ses leçons faisoient impression sur leur esprit, & après avoir un peu goûté ce qu'il leur enseignoit ils le conjuroient de les venir voir. C'est beaucoup à un Idolâtre lors qu'il ouvre les yeux pour développer les tenebres de l'ignorance. Et comme ce saint homme s'apercevoit qu'ils avoient quelque disposition pour se faire Chrétiens, il mettoit tout en usage pour leur enseigner les premiers élémens de la Foi. On le voyoit souvent harcelé de fatigues & de miseres. Il passoit dans des néges, il enfonçoit dans des glaces qui se rompoient sous les pieds, d'où à peine pouvoit-il se tirer, & malgré tous ces froids insupportables qui la plupart du temps cavent les jouës, font tomber le nez & les oreilles de ceux qui demeurent trop long-temps à l'air, il regardoit tous ces obstacles comme des attraites qui lui faisoient prendre plus à cœur les

inter  
feron  
ces p  
in co  
bus n  
là Pr  
reme  
de c  
poiss  
Il y  
qu'il p  
que l  
mil da  
presq  
gelino  
Europ  
le moi  
grises  
Les  
abonde  
tomne  
sainte  
tarde e  
assez à  
& d'un  
presque  
Printen  
sept à h  
cate qu  
en rue

*l' Amerique Septentrionale.*

117

interêts de la maison du Seigneur, & ce ne feroit pas sans raison qu'on lui attribueroit ces paroles du Prophète Isaïe. *Factus est in corde meo quasi ignis estuans in visceribus meis.* Quoique ce pais soit si froid, la Providence divine n'a pas laissé que d'y remedier pour la subsistance des peuples de ces quartiers. Les rivières sont fort poissonneuses. La chasse y est abondante. Il y a des perdrix en si grande quantité, qu'il passeroit pour fabuleux, si j'avançois que l'on en peut tuer des quinze à vingt mil dans un an. Elles sont toutes blanches presque toute l'année, grosses comme des gelinotes, beaucoup plus delitates qu'en Europe. Elles ont les pieds pards, & dans le mois d'Août elles ont une partie des ailes grises avec plusieurs taches rouges.

Les Outardes & les Oyes sauvages y abondent si fort au Printemps & en Automne, que tous les bords de la riviere de sainte Therese en sont tous remplis. L'Outarde est un très-bon manger qui ressemble assez à l'Oye, mais beaucoup plus grosse & d'un autre goût. Le Caribou se trouve presque toute l'année, principalement au Printemps & en Automne, en bandes de sept à huit cens. La viande en est plus delicate que celle du Cerf. Lors qu'un chasseur en tue quelqu'un sur la place, les autres

s'arrêtent tout-à-coup sans s'émouvoir du bruit de l'arme à feu; mais lors que le Caribou n'est que blessé, il court avec une grande vitesse, & tous les autres le suivent.

Il y a beaucoup de pelletteries fines comme des marthes fort noires, des renards de même, des loutres, des ours, des loups dont le poil est fort fin & principalement du Castor qui est le plus beau de tout le Canada. Je fis embarquer dans l'Albermale celui qui se trouva dans le Fort. Comme nos Pilotes ne connoissoient pas bien la riviere; ce bâtiment échoua sur une petite roche qui le fit ouvrir. Ce fut un cahos très-grand parmi nos gens & les Anglois qui s'y étoient embarquez. Cette barque emplit d'eau. On voulut l'alléger en jettant beaucoup de caisses & de paquets. Il faisoit une nuit très-obscur. Les uns se jettoient à l'eau; d'autres voulant se sauver à terre, restoient dans la vase. Voici Monsieur, les circonstances les plus particulieres qui nous font arriver en moins de vingt-jours que nous avons été dans ces quartiers, qui n'ont pas laissé de nous occuper. Je suis avec passion,

**MONSIEUR;**

Vôtre très-humble, &c.

*M*

**M**

J'a  
aimer  
Vous  
même  
servic  
donne  
plus a  
Maje  
les pe  
l'oisiv  
Prince  
plaisir  
que v  
matier  
d'au c  
puis q  
en Fl  
compt  
ques



V. L T T R E.

*Mœurs des Sauvages , qui viennent faire  
la traite au Fort de Nelson.*

MONSIEUR ;

J'ai connu peu d'hommes de guerre  
aimer plus la lecture que vous l'aimez.  
Vous avez sçu ménager la lire & le fer en  
même-temps toute votre vie. Les longs  
services que vous avez rendu au Roi vous  
donnent un relief dans le monde d'un des  
plus anciens & fidels serviteurs qu'ait Sa  
Majesté , & l'estime que vous avez pour  
les personnes qui n'aiment pas tout à fait  
l'oisiveté ; après ce qu'ils ont accordé au  
Prince par leur devoir , doit leur faire  
plaisir , quand ils sont assez heureux lors  
que vous vous entretenez avec eux de  
matieres sçavantes , ou de ce qui vient  
d'au delà les mers. J'en ai bien passé de-  
puis que je n'ai eu l'honneur de vous voir  
en Flandres. Il faut donc vous rendre  
compte aujourd'hui , Monsieur , de quel-  
ques particularitez de mes voyages.

umble , &c.

Le plaisir de voyager donne beaucoup d'ouverture à l'esprit. Le changement des pais diversifie agreablement toutes ses idées. Ce mélange d'objets réveille en lui ses sentimens, & lors qu'un homme est assez heureux pour se trouver dans des climats où les peuples ont de la delicatesse, il doit en étudier les bonnes manieres. Cet assaisonnement qu'il doit faire de tout ce qu'il trouve de meilleur, doit en même tems lui inspirer les sentimens d'une belle ame, & lors qu'il a fait un discernement judicieux du bon & du mauvais de ce qu'il voit, il doit être regardé comme un homme élevé au dessus du commun. La vertu sur tout doit être son partage; car que lui sert de connoître les bonnes mœurs des uns, s'il ne s'aplique à les imiter. Il voyageroit seulement par une vaine curiosité qui ne laisse en lui que beaucoup d'idées vagues de tout ce qu'il a vu.

Pour nous, Monsieur, qui allons & venons sur mer, nous ne goûtons point ces plaisirs. Le Ciel & la mer qui se présentent continuellement à nos yeux, ne laissent à notre imagination qu'un dégoût, mais des lors que nous arrivons en des pais éloignez, il semble que nous respirions un air qui nous donne un peu plus de satisfaction;

'Eco  
dans  
ai vu  
je me  
ses re  
s'est  
des na  
la tra  
occup  
l'état  
ples.  
qui n  
sont c  
que b  
vérita  
Le  
ment  
étueux  
ces Sa  
dequo  
ques-  
tes son  
verte  
vertu  
Ils éte  
feuilla  
Ils hab  
soit da  
Sylvest  
H

*L'Amérique Septentrionale.* 117

Comme je n'ai rien trouvé d'agréable dans ce voyage, & que tout ce que j'y ai vu ne sont qu'objets tristes & affligeans, je me suis du moins consolé par les serieuses reflexions que j'ai faites sur tout ce qui s'est rencontré de particulier. Les mœurs des nations différentes qui viennent faire la traite au fort de Nelson, m'ont un peu occupé, & j'ai été sensiblement touché de l'état malheureux où se trouvent ces peuples. Ce sont des hommes comme nous qui ne manquent pas de bon sens, & qui sont capables de recevoir plus facilement que bien d'autres, les impressions de la véritable Religion.

Le climat de ces pays qui est naturellement fort froid les rend stériles & infructueux, ce qui oblige la plupart de tous ces Sauvages à être errans pour trouver de quoi vivre. Il y en a cependant quelques-uns qui ont des Villages. Leurs tentes sont faites de branches d'arbres couvertes de peaux de Caribous, avec une ouverture en haut pour laisser passer la fumée. Ils étendent des robes de Castors sur des feuillages de sapin qui leur servent de lit. Ils habitent à peu près comme l'on faisoit dans le Siècle d'or.

*Sylvestrem montana thorum cum sternores*

*Frondeb. & culmo vicinarumque ferarum,  
Pellibus.*

Le pere de famille pourvoit aux besoins & aux necessitez de la vie. Il se leve des la pointe du jour & se met en campagne pour la chasse. Lors qu'il trouve un endroit propre pour cabanner, il y laisse un grand nombre de feuillages, qui est une preuve qu'il veut que sa famille y séjourne. Pour lors la femme suit les traces du mari à la faveur de la nége qui est pres- que toute l'année sur terre, & donne tous ses soins pour le recevoir à son retour.

*Sacrum vetustis extruit lignis focum,  
Lassi sub adventum viri.*

Ce genre de vie paroît tout-à-fait pénible & laborieux. Ils s'en font cependant une habitude; & auroient de la peine d'en mener une autre plus douce & plus tranquille. Le mari ou le chasseur étant de retour, la femme connoît dans le moment s'il a tué quelque bête, car le Sauvage parle peu naturellement, & lors qu'il le fait, ce sont autant d'expressions décisives. L'air serieux qu'il affecte en entrant dans sa cabane, lui donne à connoître qu'il y a du gibier. Elle sort, & le trouvant aux environs, l'apporte; ou s'il n'a pû tout apporter, il lui dit quelque temps après l'endroit où il est, & elle est

obligé  
à de  
tué

est un

Ce

fatigué

le déc

de cab

Lors

met à

sa fam

ce son

insensil

font ce

en la d

Leurs

journee

re bon

Ils n'

ger. J'a

re. Ils p

castor,

dans un

terre de

côté,

ont des

suspende

à un per

vement

ls font

*L'Amérique Septentrionale.*

119

obligée de l'aller chercher, dût ce être à deux lieues ; mais lors qu'il n'a rien tué ; il fait quelquefois un soupir, ce qui est une mauvaïse augure.

Ce chasseur ne peut qu'il ne soit fort fatigué au retour de la chasse. Sa femme le déchausse, & on lui donne une robe de castor en façon de robe de chambre. Lors qu'il se trouve un peu de temps, il se met à fumer, & fait le recit de la chasse à sa famille. S'il a des enfans un peu grands ce sont autant de leçons qu'ils aprennent insensiblement, parce que ces gens-là font consister tout le bonheur de la vie en la destruction de quelques bêtes fauves.

Leurs conversations sont le reste de la journée fort succinctes, & la passent à faire bonne chere, s'ils ont dequoi.

Ils n'ont nulle délicatesse dans leur manger. J'ai vécu quelques jours à leur maniere. Ils prennent un morceau d'orniac, de castor, ou d'autres animaux qu'ils passent dans une broche de bois qu'ils fichent en terre devant le feu. Lors qu'il est rôti d'un côté, ils le retournent de l'autre, s'ils ont des outardes ou d'autre gibier, ils les suspendent avec une petite corde attachée à un petit pieux, & lui donnent un mouvement pour les faire cuire de tout côté. Ils font bouillir la viande avec de la neige

quand les rivières & les lacs sont glacez ; en boivent la graisse avec autant d'appetit que si nous prenions le meilleur consommé ; & lors qu'ils veulent se rafraîchir, ils remettent de la neige dans le bouillon. Il ne faut donc point chercher de délicatesse chez eux. Ils ne vivent que pour ne pas se laisser mourir, & ne donnant rien qu'à la seule nécessité de la nature, ils trouvent qu'un homme peut aisément se passer de peu.

*Bene est, cui Deus obtulit,*

*Parca, quod satis est manny.*

Quand le gibier est abondant dans l'endroit qu'ils ont connu, ils y sejourneront. S'il n'y en a point, ils changent de cabanes. Il arrive, que la famine les surprend souvent, & qu'ils patissent beaucoup. La nature y supplée quelquefois, parce que ces gens-là sont fort sobres. J'en ai vu un exemple en deux Iroquois que nous avons passé en France. Ils furent quatre jours sans manger, parce qu'on leur dit mal à propos que le biscuit manquoit, croyans être obligez par cette abstinence d'entrer dans la peine commune où pouvoit être notre équipage.

Cette vie errante & libertine éloigne naturellement l'esprit du Sauvage de la connoissance de Dieu. L'on ne sçait à la

verité

verité  
de l'  
tende

Ils

& au

blent

cheisi

tiens.

prit, l'

nitou.

celui

les sec

tous le

Match

fatal. I

amour

anciens

Temple

qu'ils e

qu'elle

selon la

deil & la

reconno

rain ma

se trou

bliques

Les C

dés la po

principa

même le

Tom

*l'Amérique Septentrionale.*

121

verité s'ils le connoissent, & les tenebres de l'ignorance offusquent trop leur entendement pour en développer la verité.

Ils ne sont point insensibles au bonheur & aux disgraces qui leur arrivent. Ils semblent avoir quelque principe du Manichéisme. Ils reconnoissent comme ces anciens heretiques un bon & un mauvais esprit. Ils appellent le premier le *Quichemanitou*. C'est le Dieu de prosperité. C'est celui dont ils s'imaginent recevoir tous les secours de la vie, qui préside dans tous les effets heureux de la nature. Le *Matchimanitou* au contraire est le Dieu fatal. Ils l'adorent plus par crainte que par amour, & ils ne ressemblent pas mal aux anciens Romains qui avoient élevé un Temple à la Fièvre, non pas pour le bien qu'ils en recevoient, mais de peur du mal qu'elle leur pouvoit faire. Ces deux Esprits selon la croyance de la plûpart, sont le Soleil & la Lune. Il y a de l'aparence qu'ils reconnoissent le premier pour le Souverain maître de l'Univers : aussi quand ils se trouvent dans quelques afflictions publiques, ils lui font des sacrifices.

Les Chefs des familles s'assemblent dès la pointe du jour chez quelqu'un des principaux pour *faire fumer*, & *fumer eux même le Soleil*. Le Chef allume le calu-

met, le presente par trois fois au Soleil levant, & pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du Soleil, jusques à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui fait l'aveu le plus soumis, le plus respectueux, & le plus touchant qui se puisse faire, le suppliant d'être favorable dans leurs entreprises, & lui recommande toutes les familles; ensuite le Chef fume un petit moment, & donne le calumet aux autres qui tour à tour fument le Soleil jusques à la consommation du tabac, & à son défaut ils se servent de *Sagacom*, qui est une herbe assez agreable à la bouche.

Les *Oüenebigonhelinis* qui habitent les côtes de la mer se trouvant dans quelque tempête ont cette croyance que l'esprit de la Lune se met au fond de la mer, qui excite l'orage, & pour l'apaiser, ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le canot, jettant tout à la mer, même le tabac, estimant que c'est le plus grand holocauste qu'ils lui puissent immoler. \* Sacrifice même semblable à celui que fit Enée, lors qu'il prit congé d'Aeste pour faire voile ensuite vers le pais Latin.

*Stans procul in proa, patram tenet, ex-  
taque sulfos,*

*Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.*

\* Virgile. l. 5. v. 771.

Un S  
voir le  
nous  
jour a  
jonctu  
voit p  
notre  
nous,  
nous r  
crifice  
nous  
larmo  
souffle  
de la f  
chasser  
vironn

Fair  
re que  
sequen  
culte c  
nion,  
laire.  
gle de  
de Ca  
J'en vi  
Esquin  
troit q  
quoiqu  
habits  
dents c

fois au Soleil  
conduit avec  
irs du Soleil,  
point où il a  
le plus sou-  
le plus tou-  
suppliant d'è-  
treprises, &  
familles; en-  
moment, &  
qui tour à tour  
consomma-  
aut ils se ser-  
ne herbe assez

habitent les  
dans quelque  
ne l'esprit de  
la mer, qui  
aiser, ils lui  
meilleur dans  
er, même le  
us grand ho-  
moler. \* Sa-  
elui que fit  
'Aeste pour  
ais Latin.

m tenet, ex-

mentia fundit.

Un Sauvage de cette nation qui vîst nous voir le 6. Septembre après le combat que nous avions soutenu contre les Anglois le jour auparavant, se trouva dans une conjoncture tout-à-fait fâcheuse, & s'il avoit pû prévoir la suite de son arrivée à notre bord qui lui fut aussi funeste qu'à nous, il se seroit bien donné de garde de nous rendre visite. Je lui vis faire des sacrifices dans le temps d'une tempête qui nous fit faire naufrage. Il chantoit, & harmoyoit d'un ton de voix languissant. Il souffloit de temps en temps dans l'oreille de sa femme, parce que, disoit-il, je veux chasser le mauvais esprit qui nous environne.

*Faire fumer le Soleil* ne se pratique guere que dans des occasions de grande consequence, & pour ce qui regarde leur culte ordinaire, ils s'adressent à leur *Manison*, qui est proprement leur Dieu tutelaire. Ce *Manison* est quelquefois un ongle de castor, le bout de la corne d'un pied de Caribou, une petite peau d'hermine. J'en vis une attachée derriere le dos d'un Esquimau lorsque nous étions dans le détroit qu'il ne voulut jamais me donner, quoiqu'il me traita generalement tous les habits dont il étoit vêtu, un morceau de dents de vache marine, de nageoire de

loup marin, & la plûpart reçoivent des Jongleurs ce *Manitou* qu'ils portent toujours avec eux.

Le démon paroît s'être emparé de l'esprit de ces infortunez qui voulant sçavoir l'événement de quelques affaires, s'adressent à leurs Jongleurs, qui sont, si je peux me servir de ce terme, des Sorciers. La Jonglerie se fait différemment. Elle se fait de cette manière parmi la plûpart des Sauvages qui viennent faire la traite. Le Jongleur fait une cabane en rond, faite de perches extrêmement enfoncées dans la terre, entourée de peaux de Caribou ou d'autres animaux, avec une ouverture en haut assez large pour passer un homme. Le Jongleur qui s'y renferme tout seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations & des imprécations, à peu près, comme la Sibille dont parle Virgile, qui poussée de l'esprit d'Apollon rendoit ses Oracles avec cette même fureur,  
*At Phœbi nondum patiens, immanis in antro,  
 Bacchatur vates, magnum si pectore possit,  
 Excussisse Deum: tanta magis ille fatigat,  
 Os rabidum? fera corda domans, fingitque  
 premendor.* Vir. l. 6. v. 77.

Il fait au *Matchimanitou* les demandes qu'il souhaite. Celui-ci voulant donner réponse, l'on entend tout à coup un bruit

sour  
route  
viole  
roit  
reçoi  
qu'ils  
vent  
que l  
erren  
garde  
l'end

La  
avoir  
coup  
maiso  
des g  
un jou  
grand  
de la  
vent  
rous

Qu  
heur  
quelq  
donne  
leur in  
se trou  
amour  
& qu  
chasse

çoivent des  
portent tou-

paré de l'es-  
alant sçavoir  
ires, s'adres-  
nt, si je peux  
Sorciers. La  
ent. Elle se  
a plûpart des  
la traite. Le  
rond, faite  
onctes dans  
Caribou ou  
ouverture en  
un homme.  
e tout seul,  
tourmente,  
précations, à  
nt parle Vir-  
Apollon ren-  
ême fureur,  
anis in antro,  
victore possit,  
ille fatigat,  
us. fingitque  
7.  
es demandes  
lant donner  
up un bruit

*l'Amérique Septentrionale.* 115

sourd comme une roche qui tombe, & toutes ces perches sont agitées avec une violence si surprenante, que l'on croiroit que tout est renversé. Le Jongleur reçoit ainsi l'oracle : & cette confiance qu'ils ont aux veritez qu'il prononce souvent, sont autant d'obstacles à tout ce que l'on peut leur reprocher sur la fausse erreur où ils sont : aussi se donnent-ils de garde, qu'aucun François n'entre dans l'endroit où se fait la Jonglerie.

La plus grande consolation que puisse avoir un Pere de famille est d'avoir beaucoup de filles. Elles sont le soutien de la maison, au lieu qu'un Pere qui n'a que des garçons se voit à la veille d'en être un jour abandonné, lors qu'ils deviennent grands. La chasse étant la seule ressource de la plûpart des Sauvages qui ne peuvent cultiver la terre qui est si sterile dans tous ces pais, fait donc toute leur richesse.

Quoi que les Filles fassent tout le bonheur du Pere & de la Mere, elles n'en sont quelquefois pas plus heureuses. Ils ne leur donnent point la permission de contenter leur inclination, & si le cœur d'une Fille se trouve malheureusement engagé par un amour reciproque avec celui de son amant, & qu'il n'ait pas la réputation d'être bon chasseur, il faut qu'elle en fasse un sacrifice.

Lors qu'un jeune Sauvage se veut marier, il témoigne à son Pere qu'il a de l'estime pour une telle. Celui-ci la va demander en mariage. Si cela convient aux parens, le Sauvage rend visite à sa maîtresse l'espace de cinq à six jours. Il couche dans la même cabane, en présence du Pere & de la Mere, où tout se passe avec une franchise. La Fille pleure sa virginité, & ne trouvant point quelquefois à son gré son prétendu mari, verse beaucoup de larmes. Ses parens tâchent de la consoler, lui représentant que son Amant est un grand Chasseur, ou qu'il est d'une grande Famille; c'est-à-dire qu'il a beaucoup de parens, ce qui est encore une conjoncture des plus fortes pour faire une alliance; parce que si la misere les attaquoit, ils auroient recours dans leurs besoins aux parens de leur Gendre.

La cérémonie du Mariage se fait avec peu de formalité. Les parens se trouvent de part & d'autre, & le jeune Sauvage dit à sa maîtresse qu'il la prend pour sa femme. Celui-ci est obligé de demeurer avec le-Beaupere, qui est le maître absolu de la chasse, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Il demeure ordinairement le reste de sa vie avec lui, à moins qu'il n'en épouse quelque autre; mais la police du Pere de

elle est de ménager l'esprit de son Genre. Si la jeune mariée devient à la suite du temps sterile, son mari ne fait point de difficulté de la quitter, sans qu'il en arrive d'autres inconveniens, & d'en prendre une autre. La Poligamie est permise parmi ces Nations, où elle ne passe pas pour un cas pendable.

Les Sauvageſſes ſont d'un temperament ſi robuste, que ſi par hazard elles ſe trouvent obligées de faire leur couche dans le transport de leurs cabanes, elles ſe reposent une heure ou deux, & envelopent l'enfant dans une peau de caſtor, & continuent leur voyage. Il faut que les ſe trouvent extrêmement accablées pour reſter un jour ou deux en chemin. J'en vis une au Fort de Nelson qui portoit ſon fils derriere le dos dans ſon berceau. C'étoit une petite planche de bois de ſapin fort mince, aſſez grande & aſſez large pour le contenir. Il étoit emmailoté dans du caſtor, ſans beguin, nonobſtant que le froid étoit tout à fait rude. Il étoit parfaitement beau, & avoit un air de ſanté admirable.

La premiere fois qu'une Fille commence à ſe ſentir malade d'une maladie ordinaire à ſon ſexe, elle ſe retire dans une cabane l'eſpace de trente jours. Elle ſe

*matache* pendant ce temps de charbon, ou de pierre noire. Une femme ou sa mere lui apporte à manger, & la laisse ensuite toute seule, s'occupant à quelques petits ouvrages particuliers pour se desennuyer. Si elle se trouve en marche auprès d'un Lac ou d'un Ruisseau glacé, où elle auroit envie de boire, elle fait un trou pour y puiser de l'eau, & met aux environs quelques marques, qui font assez connoître ce qui en est à ceux qui voudroient y boire, & les passans se donnent bien de garde de boire au même endroit, qui selon leur maxime est réputé souillé & impur. Si cette incommodité arrivoit à une femme, elle garderoit la retraite jusqu'à ce que son infirmité fut passée, & lors qu'elle revient dans la cabane de la famille, elle éteint tous les feux qu'elle y trouve par une éfursion d'eau, & le rallume de nouveau.

Lorsque le Pere & la Mere meurent, les Enfans ou les plus proches brûlent le cadavre. Ils envelopent les ossemens dans de l'écorce d'arbres qu'ils mettent en terre, & lui dressent un mausolée entouré de perches auxquelles ils attachent du tabac pour faire fumer l'esprit qui aura soin d'eux en l'autre monde, avec des arcs & des flèches pour continuer la chasse, & c'est un chasseur.

Si  
la M  
donc  
qu'ils  
Ils en  
apelle  
endroit  
Mere  
siste e  
qu'ell  
de vin  
vienne  
doulet  
à ceux  
afflict  
ne ma  
ils son  
ce de  
prit d  
prenne  
se cont  
il pren  
le qu'i  
Rien  
vage q  
deveni  
se trou  
pose pa  
ni man  
C'est un

Si un jeune enfant meurt, le Pere ou la Mere coupe une partie de ses cheveux dont ils font un petit paquet avec tout ce qu'ils ont de plus beau & de plus précieux. Ils en font une maniere de poupée qu'ils appellent le *Tehipaya*, & le mettent en un endroit le plus aparent de la cabane. La Mere porte le deuil de cet enfant qui consiste en pleurs & en larmes fort ameres, qu'elle verse le soir auprès du feu l'espace de vingt jours, & lorsque leurs amis les viennent voir, elle leur fait le recit de ses douleurs. Le mari donne aussi tôt à fumer à ceux-ci, qui pour le consoler dans leurs afflictions leur font des presens. Ce mari ne manque point de faire des festins, où ils sont obligez par droit & par bienveillance de tout manger, & ce Pere par un esprit de reconnoissance de la part qu'ils prennent à sa douleur ne mange point, se contentant de fumer, ou s'il avoit faim il prendroit plutôt d'autre viande que celle qu'il sert à ses amis.

Rien n'est plus sensible à un jeune Sauvage que l'esperance qu'il a de pouvoir devenir un jour grand chasseur. Lors qu'il se trouve assez fort pour y aller, il s'y dispose par un jeûne de trois jours sans boire ni manger, se *matant* le visage de noir. C'est un sacrifice qu'il croit être obligé de

*Histoire de*

faire au Grand Esprit, & pour le rendre encore plus autentique, il adopte dans chaque espece de bêtes fauves un morceau qu'il lui conserve, comme la langue & le muste. Ce morceau s'appelle l'*Ouetchitagan*, c'est à dire morceau réservé, & il est si précieux à ce Sauvage, que, quelque grande que puisse être la famine, & quelque disgrâce qu'il arrive, personne de la famille n'ose y toucher que le chasseur même, & les Etrangers qui le viennent voir. Ils ont cette fausse croyance qu'ils mouroient, s'ils en mangeoient. Martigni qui a vécu quinze mois parmi la plupart de toutes les nations de ces pais, voulut un jour manger de l'*Ouetchitagan* d'un orignac. Des Sauvageſſes se jetterent sur lui, le priant avec la derniere instance de ne le point faire, mais, comme il trouvoit que ce morceau étoit assez délicat, il passa outre & n'en mourut point. Elles lui dirent qu'étant François, elles ne s'éromeroient point qu'il n'en fut pas mort. Quoique ces Sauvages donnent tout à leur inclination naturelle, ils ne laissent pas d'être fort sobres quand ils le jugent à propos. Lors qu'ils se trouvent dans la disette, ils promettent au grand esprit que la premiere bête qu'ils tuëront, ils n'en mangeront point qu'ils n'en ayent fait

part  
de la  
quel  
à ce  
rema  
pieds  
pend  
ter,  
fice.  
au gr  
feu,  
trois  
chant  
& la  
La  
S'il y  
re les  
y ait e  
provi  
droits  
Ces  
tailles  
d'un l  
dans d  
ennem  
bent e  
la che  
couvre  
marqu  
velures

*L'Amerique Septentrionale.*

131

part à quelqu'un des plus confiderables de la nation, & il arrive qu'ils garderont quelquefois cette bête deux mois, jusques à ce qu'ils ayent trouvé une personne de remarque, s'étant seulement réservé les pieds & les endroits les moins bons: si pendant ce temps, la bête venoit à se gâter, ils la brûlent pour en faire un Sacrifice. D'autres qui ne veulent rien offrir au grand esprit se mettant seuls auprès du feu, prennent leur pipe, & la présentent trois fois à leur *Manitou*, disent des chants lugubres, font des lamentations, & lui recommandent leurs familles.

La droiture est le partage de ces nations. S'il y en a de particulieres qui ayent guerre les uns contre les autres, il faut qu'il y ait eu de grands sujets de divorce, ce qui provient la plupart du temps pour les droits de chasse.

Ces Peuples donnent rarement des Batailles en pleine campagne. Ils partent d'un sang froid de chez eux, se cachent dans des endroits où ils jugent que leurs ennemis doivent passer. Lors qu'ils tombent entre leurs mains ils leur enlèvent la chevelure. Ils arrachent la peau qui couvre le crane, & ils mettent autant de marques sur eux qu'ils ont enlevé de chevelures. Je vis trois *Oüenebigonchelins* qui

avoient des plumes d'Outardes attachées à leur bonnet proche l'oreille, qui étoient les Trophées des victoires qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis.

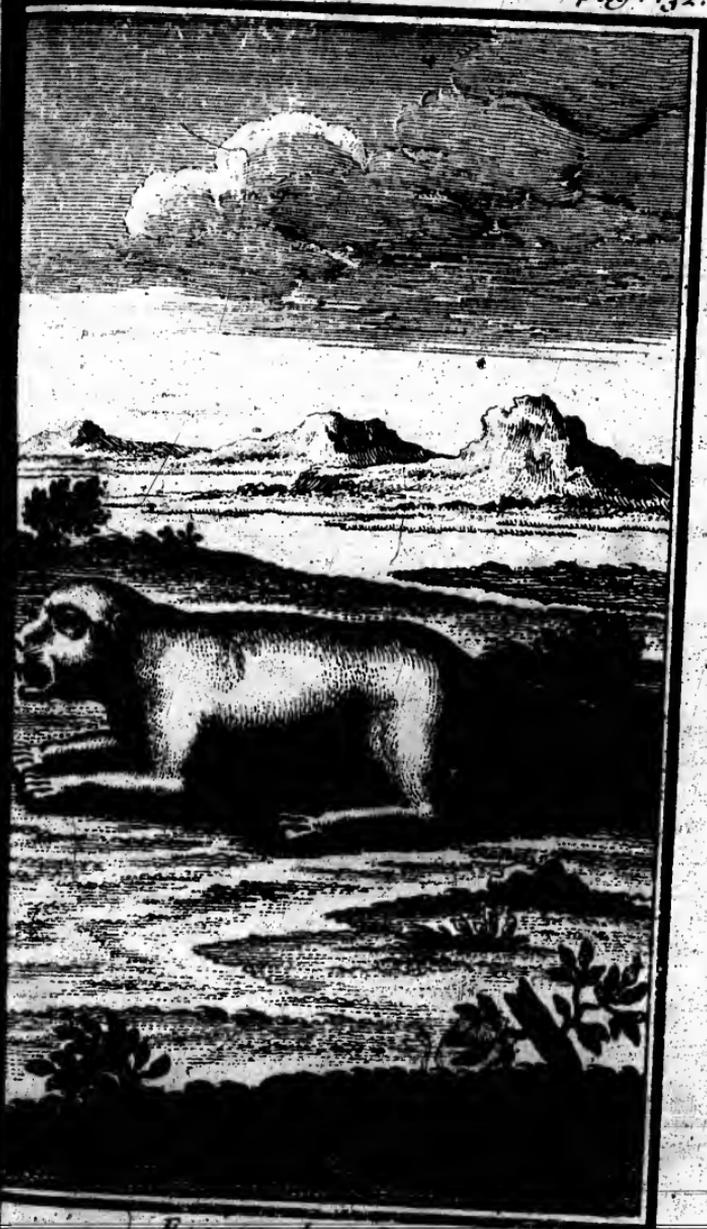
Ils ignorent la Fourbetic , & le Mensonge est en horreur chez eux. Celui que l'on reconnoît tel est repris publiquement. Ainsi la Verité, la Droiture & la Valeur, sont leurs trois qualitez les plus essentielles. Il s'ensuit qu'un Sauvage qui a reconnu la maison d'un Castor, peut s'assurer qu'un autre ne lui fera point l'injustice d'en faire la poursuite. Ils mettent aux environs de sa maison quelques marques qui donnent lieu de croire qu'elle est déjà reconnue. Mais si par hasard un Sauvage qui passeroit par là se trouvoit fort pressé de la faim, il lui est permis de tuer le Castor, à condition d'en laisser la peau & la queue, qui est le morceau le plus délicat.

Je ne saurois vous parler, Monsieur, de cet animal, qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'ay vu en même temps que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement, & je ne sçai ce qu'en penseroient les Cartesiens s'ils avoient vu l'adresse avec laquelle il bâtit sa maison, elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le véritable caractère d'un Pere  
de

des attachés  
qui étoient  
qu'ils avoient  
pris.

, & le Men-  
ux. Celui que  
publiquement,  
& la Valeur,  
plus essentiè-  
le qui a recon-  
peut s'assurer  
injustice d'en  
ent aux envi-  
marques qui  
le est déjà re-  
n Sauvage qui  
fort pressé de  
nier le Castor,  
u & la queue,  
élicat.

Monsieur, de  
la richesse de  
même temps  
maux qui pa-  
ement, & je  
es Cartesiens  
c laquelle il  
mirable que  
té d'un maî-  
ere d'un Pere  
de



*Peuvre d'un Castor.*

de fa  
recte  
un e  
la lo  
avec  
L  
sembl  
sent  
port  
& il  
je pe  
rêter  
aits re  
roien  
débo  
versé  
Lor  
il y a  
de t  
bile  
leurs  
il le  
un fig  
chute  
pucat  
Art.  
font l  
monso  
bois a  
nant c

de famille, & le genie d'un habile Architecte : aussi les Sauvages disent que c'est un esprit & non pas un animal. Il juge de la longueur de l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la précaution possible.

Les Castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement neuf, & connoissent la bonté de leur établissement par rapport, à la quantité d'eau qu'ils trouvent, & ils ont assez de pénétration d'esprit, si je peux me servir de ces termes, pour arrêter cours d'un propos délibéré à de petits torrens, dans l'appréhension où ils pourroient être qu'ils ne tarissent, ou qu'en se débordant leurs maisons ne fussent renversées.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande & décide de tout : c'est lui qui est le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail d'un Charpentier & l'application d'un Masson y sont observez avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font les fondations avec une force qu'un mouton ne pourroit faire entrer la piece de bois avec plus de solidité, & les autres prenant du limon avec leur queue, en façon

de truelle, en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du temps.

Leurs maisons sont faites de bois, de joncs, & de bouë. Elles ont environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse. Il y a plusieurs panneaux pour humecter la queue, car ces animaux sont amphibies. Cette chambre est toujours d'une grande propreté. Lorsque les eaux grossissent, ils montent à proportion à leur appartement. Leurs provisions qui sont des écorces de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau, tout autour de lui, quelquefois au dernier étage. Quand ils bâtissent sur les rivières, elles font un demi cercle afin de rompre le fil de l'eau, & lorsqu'ils le font dans les lacs, elles sont en rond, & elles n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivières, les lacs, & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivières, examinent à peu près la quantité de sorties qu'ils ont; car c'est un effet de la subtilité du Castor. Ils coupent la glace,

afin  
rent  
pêch  
lieu  
fauv  
Q  
là, il  
re, &  
certa  
rendr  
creux  
l'eau  
pirati  
prés c  
des qu  
jetter  
des pi  
chure  
passag  
de bois  
mouv  
le Cast  
par la  
& l'enl  
Si les  
les lacs  
long leu  
ser celle  
quatre  
lacs en

*l'Amérique Septentrionale.*

135

afin que l'eau ait son cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de passer outre, & laissent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves au lieu de chanvre.

Quand les Castors ne passent point par là, ils jugent qu'ils ont des trous sous terre, & pour les connoître ils frappent en certains endroits de la glace qui puissent rendre un son clair, aussi-tôt ils y font un creux, & connoissent au mouvement de l'eau que le Castor fait agiter par sa respiration qu'il n'en est pas éloigné; à peu près comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang. Le Sauvage dresse des pieux aux environs de cette embouchure un peu au large pour lui faciliter le passage, & y met deux petites buchetes de bois qu'il faut de nécessité que ce petit mouvement d'eau fasse agiter: & lorsque le Castor y arrive, le Sauvage le prend par la pate de derriere ou par la queue, & l'enleve sur la glace où il lui casse la tête.

Si les Sauvages veulent les prendre dans les lacs, ils entourent des filets un peu au long leurs maisons ordinaires, & vont raser celle de la campagne qui est environ à quatre cens pas, car ceux qui habitent les lacs en ont, celles-ci ne sont point rem-

plies de provisions comme les autres. Elles ne leur servent pour ainsi dire, que pour s'égaier, & prendre le bain avec plus de tranquillité. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pour les offusquer lorsqu'ils voudroient s'enfuir par ce passage. Cette destruction étant faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent les uns se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déjà tendus; & les autres croyant trouver un plus grand asile, s'enfuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans le ruisseau, ils détruisent leurs chausses pour les dessecher. Le Castor croyant que la violence de l'eau rompt sa digue, veut y donner secours; pour lors les Sauvages les tuent à coups de dards & de fleches.

L'usage du Castor est considerable en Europe, principalement chez les Etrangers. Je trouve huit especes qui se reçoivent au Bureau de la Forme.

La premiere est le Castor gras d'Hiver, c'est-à-dire Castor tué pendant le cours de l'Hiver, qui a été mis en robes & porté un nombre de temps suffisant par les Sauva-

ges  
qua  
Iols  
L  
dant  
que  
me  
quin  
L  
mém  
livre  
que l  
que l  
moin  
Chap  
Le  
la livr  
ne v  
chose  
Le  
été m  
Sauva  
pas la  
c'est-à  
quatre  
Le M  
& cou  
Celui  
ples d  
des T

*l'Amérique Septentrionale.*

137

ges pour l'engraisser. C'est la meilleure qualité, & elle se payoit cinq livres cinq sols la livre.

Le gras d'Été est celui qui se tuë pendant l'Été, que l'on met aussi en robes, & que l'on engraisse à force de porter comme le précédent, il valoit deux livres quinze sols la livre.

Le sec d'Hiver & le bardeau sont de même nature, & valoient également trois livres dix sols; mais la différence en est que le bardeau est bien d'un plus gros cuir que le sec d'Hiver, par conséquent coute moins & ne rapporte pas tant de profit au Chapelier, parce qu'il a moins de duvet.

Le sec d'Été valoit une livre quinze sols la livre; mais il a été rejetté des Receptes, ne valant à proprement parler aucune chose.

Le veüle est du Castor qui après avoir été mis en robe quelque temps par les Sauvages est à demi-engraillé. Ainsi il n'a pas la même qualité que le gras d'Hiver, c'est-à-dire qu'il ne lie pas si bien. Il valoit quatre livres dix sols.

Le Moscovite est Castor sec, d'un cuir fin & couvert tout par tout d'une grande soye. Celui-là s'envoye en Moscovie où les peuples de ces quartiers l'achètent pour faire des Tapisseries & autres ouvrages à leur

usage. Pour cet effet ils le peignent avec certaines grattes qu'ils ont, & en ôtent tout le duvet, & ne reste sur la peau que cette grande soye. Cela est considerable chez eux. Il valoit au Bureau quatre livres dix sols.

Les rognures & les mitaines sont des morceaux que l'on ôte des robes grasses pour les tailler à sa commodité, & les mitaines sont effectivement des mitaines que les Sauvages font pour se garantir du froid, qui s'engraissent à force d'être portées. On les prenoit sur le pied d'une livre quinze sols la livre.

C'est trop abuser de vos bontez, & vous me permettrez de vous assurer que je suis avec passion.

**MONSIEUR,**

Votre très-humble, &c.

L'or  
C  
di  
en

M

Ja  
que  
Mon  
paten  
faite  
me cr  
honné  
garde  
da. V  
sieurs  
un pai  
fatigue  
autant  
que qu

\* Mess  
Germain



## VI. LETTRE.

*L'origine des établissemens du Nord du Canada, dite Baye d'Hudson, avec les differens mouvemens qui se sont passez entre les François & les Anglois.*

**M**ONSIEUR,

J'ai pour vous les mêmes sentimens que j'ai, & que j'aurai toujours pour Monsieur le Marquis de Pomereuil \* votre patent. La reception que vous m'avez faite à la Cour a été si gracieuse, que je me croi obligé de répondre à toutes vos honnêtetez par un trait d'Histoire qui regarde l'établissement du Nord du Canada. Vous y remarquerez, Monsieur, plusieurs événemens singuliers. Penetrer dans un pais si éloigné par tant de peines, de fatigues, & d'embarras : y briller avec autant d'éclat, vous avouerez, Monsieur, que quand il s'agit de la gloire du Roi,

\* Messieurs de Livry & de Pomereuil sont Cousins Germain.

eignent avec  
& en ôtent  
la peau que  
considerable  
quatre livres

nes sont des  
robes grasses  
té, & les mi-  
des mitaines  
é garantit du  
e d'être por-  
d d'une livre

bontez, &  
s assurer que

umble, &c.

l'on franchit avec ardeur quelques obstacles qui puissent s'y opposer.

Ce seroit, Monsieur, une très-grande discussion, si je voulois approfondir l'origine de l'établissement du Canada. Il me faudroit pour cet effet recevoir à quantité de relations & aux avenues du Conseil souverain de Quebec.

Mais pour éviter cet enchaînement de traits d'Histoire, je me contenterai de vous dire, Monsieur, que Jacques Carrier Pilote de saint Malo, visita en 1534. toutes les côtes de ce vaste pays, & que six ans après il hiverna avec Roberval Gentilhomme de Picardie, à dix lieues au dessus de Quebec, qui est encore connue sous son nom. Et pour ne pas entrer dans tous les mouvemens que l'on fit en 1524. par le Commandement & aux dépens de François I. le long de la Caroline, la Virginie & la Floride, que les Anglois usurperent pendant les troubles qui étoient alors en France, s'étant emparés dans la suite de la côte de l'Acadie.

Pour ne pas entrer, dis je, dans ces circonstances qui regardent le Sud du Canada; je veux m'attacher uniquement à en découvrir le Nord.

Alphonse natif de Xaintonge voulut pousser la découverte plus loin que Car-

tier.  
mais  
loin  
men  
Lab  
arriv  
un c  
mer  
Que  
la su  
Jean  
les S  
chan  
dans  
par l  
Fran  
man  
d'Arg  
neur.  
te, a  
de N  
Guy  
Pelle  
Sauv  
se pe  
fleuve  
des;  
min f  
leur  
sieuse

*l'Amérique Septentrionale.* 145

Il courut en 1545. la côte du Nord ; mais Jean Bourdon penetra encore plus loin ; car côtoyant en 1656 avec un bâtiment de 30 tonneaux toute la côte de Laborador , il entra dans un détroit , & arriva au fond de la Baye , après avoir fait un circuit de sept à huit cens lieuës par mer , qui n'est cependant qu'à 130. de Quebec par terre , qui fut nommée dans la suite Baye d'Hudson par les Anglois. Jean Bourdon lia donc commerce avec les Sauvages de ce quartier. Ceux-ci sachant qu'il y avoit une Nation étrangère dans leur voisinage , envoierent en 1661. par les terres à Quebec des Députez aux François pour faire un commerce , & demanderent un Missionnaire au Vicomte d'Argenson qui en étoit pour lors Gouverneur. Il leur envoya le Pere Dablon Jesuite , avec Mr. de la Valliere Gentilhomme de Normandie , accompagné de Denis Guyon , Desprez Couture , & François Pelletier, qui s'y rendirent par terre. Des Sauvages de la riviere de Saguenée , qui se perd à 40. lieuës de Quebec , dans le fleuve saint Laurent leur servoient de guides ; mais la reflexion qu'ils firent en chemin faisant sur l'entreprise des François leur parut préjudiciable. Après les seules reflexions qu'ils firent sur ce sujet.

ils dirent que ne sachant pas bien les chemins ils n'osoient se hasarder davantage à les conduire. Ils furent contraints de s'en revenir.

Les Sauvages de la Baye renvoierent à Quebec en 1663. & prierent Mr. d'Avan-gour qui en étoit Gouverneur, de leur donner encore des François. Il y renvoya la Couture avec cinq hommes, lequel en vertu de l'ordre de son General, s'y transporta par les terres, & étant arrivé à la Baye il en prit possession. Il prit hauteur pour cet éfet à un endroit où il planta une croix. Il mit en terre au pied d'un gros arbre les armes du Roi, gravées sur du cuivre, envelopées entre deux plaques de plomb, & de l'écorce par dessus.

Desgrozeliers & Radisson habitans de Canada se formerent des idées assez chimeriques sur la possession de quelques endroits de cette Baye; mais voyant qu'ils n'étoient pas en état de soutenir une dépense si considerable, ils passerent à Boston, & de là à Londres où ils firent des propositions d'établissement.

Les Anglois les écoutant volontiers sans se mettre en peine des mécontentemens qu'ils avoient eus à Quebec, y arriverent avec eux à la riviere qui prend son nom du lac de Nemisco, qui est au

fond  
du no  
projet  
Monf

L'o  
bec d  
groze  
meure  
penda

l'on e  
Colde  
menta  
Chêne

datée c  
mando  
ce du l

pour e  
Angloi  
possessi

Desg  
tis dans  
ils avoi  
ayant c  
repasser

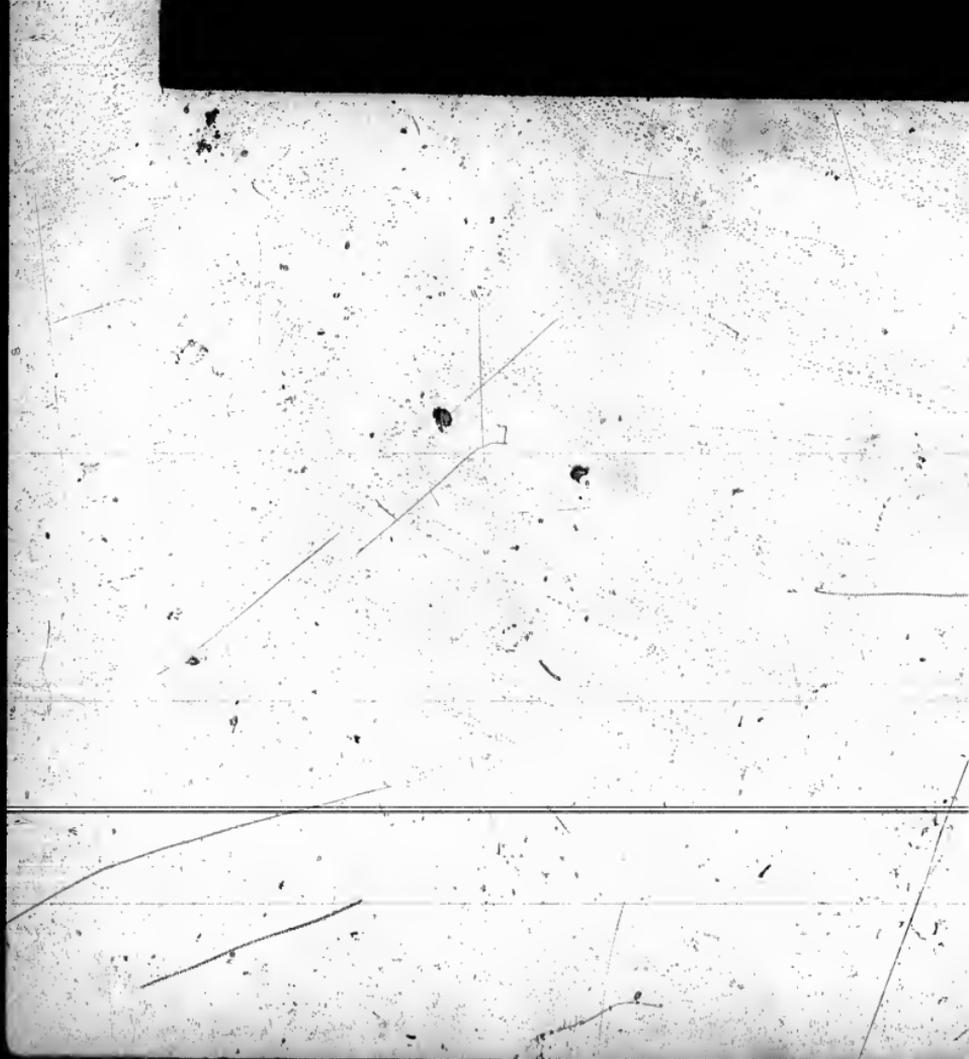
La C  
peu cor  
pagnie p  
hiffon e  
petits b  
rent à la

fond de la Baye qu'ils apellerent Rupert du nom du Prince Robert. Ce premier projet les engagea de s'établir ensuite à Monsipi & à Kichichouanne.

L'on n'eut point de connoissance à Québec de l'entreprise & du succès des Desgrozeliers & de Radisson. Les Anglois demeurèrent les maîtres de ces quartiers pendant quelque temps, jusques à ce que l'on en eût avis à la Cour de France. Mr. Colbert qui s'attachoit beaucoup à l'augmentation des Colonies écrivit à Mr. du Chêneau Intendant du Canada, une lettre datée du 15. Mai 1678. par laquelle il lui mandoit, qu'il étoit avantageux au service du Roi d'aller vers la Baye d'Hudson pour en pouvoir contester la propriété aux Anglois qui prétendoient s'en mettre en possession.

Desgrozeliers & Radisson s'étant repentis dans la suite des fausses démarches que ils avoient faites revinrent en France, & ayant obtenu leur pardon de Sa Majesté repasserent en Canada.

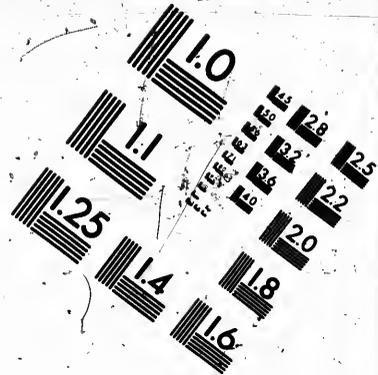
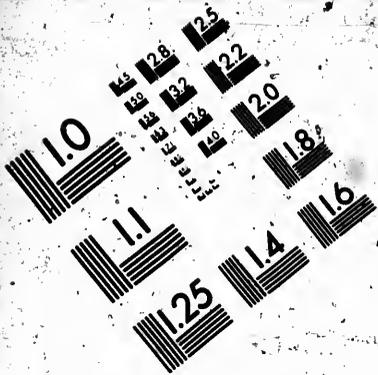
La Colonie commençant à devenir un peu considerable, il se forma une compagnie pour la Baye. Desgrozeliers & Radisson eurent le commandement de deux petits bâtimens pour ces pais. Ils arrivèrent à la riviere de Penechiouetchiou dite



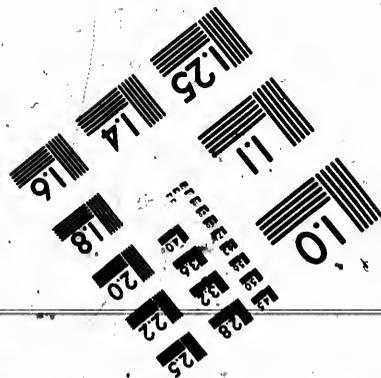
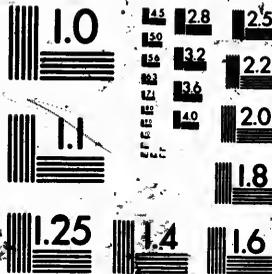








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N. Y. 14580  
(716) 872-4503

28  
26  
32  
34  
29  
20  
18

11  
10  
9

sainte Therese qui est au 57. d. 30. mil. lat. Nord, où ils bâtirent un petit Fort. Il arriva trois jours après une barque de Baston, montée de dix hommes que les François reçurent comme amis, lesquels se mirent dans la riviere de Poaouirinagaou dite Bourbon, qui est à sept lieux de l'autre, & quatre autres jours après l'on vit paroître au bas de Bourbon un vaisseau de Londres de quatre-vingt hommes. Ceux de Baston qui étoient venus en *Interlops* dans la Baye sur ceux de la même nation, apprehendant d'être pris se mirent sous la protection des notres.

Les Anglois du vaisseau de Londres prétendoient faire décente à terre, & y prendre possession de quelqu'endroit. Ceux du Fort s'y opposerent, & sur ces contestes les glaces heurterent si rudement l'Anglois qu'elles couperent ses cables, l'emporterent au large, & fit naufrage avec quatorze hommes. Une partie de l'équipage s'étant sauvé à terre dans des chaloupes implora le secours des François. L'on eut pitié d'eux. On leur donna même une grande barque & des vivres, & ils firent voile vers le fond de la Baye.

Desgrozeliers & Radisson ayant fait la traite avec les Sauvages, laisserent huit hommes seulement au Fort pour la conti-

nuër

nuër ju  
mener  
Mr. de  
le cont  
ne fure  
chagrin  
lord Pr  
sçût qu  
fortes d  
Londres  
domesti  
taire pe  
qu'il est  
pour y r  
mit de  
qu'il ép  
L'amb  
de son co  
ne opinio  
te. Apré  
Angleter  
Nelson, c  
il les ass  
Il n'eût pa  
avoit lais  
Desgroze  
La retra  
les associe  
Elle voulu  
elle y envo  
Tome

noër jusques à l'année suivante. Ils emmenerent l'Interlop Anglois à Quebec que Mr. de la Barre Gouverneur renvoya sans le confisquer. Desgrozeliers & Radisson ne furent pas contens de leurs associez. Le chagrin les prit, & ils vinrent à Paris. Milord Preston Ambassadeur d'Angleterre, sçût qu'ils y étoient. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les attirer encore à Londres. Il promit à Godet l'un de ses domestiques de le faire nommer Secrétaire perpetuel de l'Ambassade, pourvû qu'il engagea Radisson dans son parti; & pour y réussir plus facilement Godet promit de lui donner sa fille en mariage, qu'il épousa.

L'ambition commençant à s'emparer de son cœur, il voulut profiter de la bonne opinion que l'on concevoit de son mérite. Après tous les agrémens qu'il eut en Angleterre, & la possession du Fort de Nelson, dit Bourbon, qu'on lui accorda, il les assûra qu'il les en rendroit maîtres. Il n'eût pas de peine à y réussir, puisqu'il avoit laissé Chouard son neveu, fils de Desgrozeliers.

La retraite de ces deux perfides obligea les associez de prendre d'autres mesures. Elle voulut continuer son commerce, & elle y envoya l'année suivante deux petits

bâtimens. Mr. de la Martiniere qui les commandoit fut bien surpris en arrivant d'une pareille métamorphose ; & voyant que les Anglois s'en étoient rendus maîtres , il fut contraint d'entrer dans la riviere de Matciscipi , dite la Gargouffe , qui est tout vis à-vis le Fort de Bourbon. Il y hiverna dix mois , & après avoir fait une traite fort mediocre avec les Sauvages il fit voile pour Quebec le 16. Juillet. Il proposa à douze de ses gens de rester avec lui à trois lieues audessus des Anglois, dans une Isle où le Gardeur avoit hiverné. Elle étoit fortifiée d'elle même , escarpée , & accessible que par un petit endroit , d'où l'on pouvoit empêcher sans peine l'abord des canots , & il y avoit un marais impraticable à l'entour. La chasse y eut été abondante , & le bois pour se chauffer n'y manquoit pas. Mr. de la Martiniere eut beau représenter toutes ces raisons , personne ne voulut y consentir dans l'apprehension où ils étoient de manquer de vivres , & que l'année suivante on ne vint point leur donner du secours , ce qui arriva effectivement. Tant d'obstacles l'obligerent de mettre le feu à son Fort & de s'en retourner à Quebec. Il prit dans sa traversée une Quaiche Angloise à la côte de Labrador, qui venoit à la Baye , & il eut pris

encore  
trouvé  
Scorbu

La n  
Bourbo  
ment l  
soit me  
voulut

Les  
blemer  
Angloi  
pre la  
Theres

May

Le C  
fanterie  
l'année  
berville  
diens su  
sein de  
sipi, R  
Silvie  
conson

Ils  
Mars  
le dos  
bonne  
ils trou  
riées. C  
Juin ,

encore un autre bâtiment, s'il ne s'étoit trouvé foible d'équipage qui avoit le Scorbut.

La nouvelle de l'usurpation du Fort de Bourbon ne laissa pas de toucher sensiblement la Compagnie. La perte qu'elle faisoit montoit à trois cens mil livres, & elle voulut en avoir encore raison.

Les associez aiant remontré très-humblement à Sa Majesté l'injustice que les Anglois leur faisoient, obtinrent en propre la pleine jouissance de la riviere sainte Therese par un Arrêt du Conseil du vingt May 1685.

Le Chevalier de Troyes Capitaine d'Infanterie à Quebec vint donc par terre l'année suivante avec sainte Helene, d'Iberville & Maricour, trois freres Canadiens suivis de plusieurs autres, dans le dessein de faire la conquête des forts de Montsipi, Rupert, & Kichichouanne. Le Pere Silvie Jesuite, Missionnaire d'un merite consommé, voulut bien y venir.

Ils partirent de Montreal au mois de Mars 1686, traînerent & porterent sur le dos leurs canots avec leurs vivres une bonne partie du chemin dans le bois, où ils trouverent les rivières qui avoient charriées. Cette marche dura jusques au vingt Juin, acompagnée de beaucoup de fati-

gues, & il falloit être Canadien pour supporter les incommoditez d'une si longue traverse.

Ils arriverent au nombre de quatre-vingt-deux vers Monsipi qui est au fond de la Baye, au 51. d. 17. min. latitude Nord. Lorsque ce Capitaine s'en vit proche, il prit toutes les précautions d'un habile homme : mais pour vous donner une idée juste de la maniere avec laquelle il fit les attaques de ce Fort, je croi Monsieur qu'il faut auparavant vous en décrire le plan.

Il étoit de figure quarée, à trente pas du bord d'une riviere, sur une petite hauteur relevé de grosses palissades de dix sept à dix-huit pieds, flanqué de quatre bastions revêtus en dedans de Madriers, avec une terrasse d'un pied d'épaisseur.

Il y avoit dans chaque bastion qui regardoit la riviere, trois pieces de canon de six à sept livres de balle, & deux dans les deux autres qui regardoient un desert de vingt arpens. Une grande porte au milieu de la courtine, épaisse d'un demi-pied, garnie de gros clous, de pentures & de barres de fer par derriere, faisoit face à la riviere, & une autre du côté du desert. L'on voioit au milieu de la Place une redoute bâtie de piece sur piece de trente

pieds  
vingt.  
à trois  
sur le  
embra  
trois  
de hu

Le  
les del  
ment p  
emme  
driers  
& d'u

Sain  
mez p  
fendo  
Sergen  
& pla  
qui de  
avec c  
palissa  
dans  
aperce

Le  
servé  
cheme  
gent.  
flanc,  
cer la  
chem

pieds de long du côté de la riviere sur vingt huit de large , haut de trente pieds à trois étages avec un parapet tout autour sur lequel il y avoit à chaque face quatre embrasures , & sur le haut de la redoute , trois piéces de deux livres & une petite de huit de fonte. ✓

Le Chevalier de Troyes ayant examiné les dehors fit en même temps un détachement pour garder tous les canots. L'on en emmena deux qui étoient chargez de Madriers , piques , pioches , pelles , gabions , & d'un belier.

Sainte Helene & d'Iberville furent nommez pour l'ataque des deux flancs qui défendoient la courtine du bois. La Liberté Sergent devoit faire une fausse attaque , & placer trois hommes à chaque flanc , qui défend la courtine de main droite , avec ordre que l'un des trois couperoit la palissade , & que les deux autres tireroient dans les embrasures au moment qu'ils apercevroient remuër le canon.

Le Chevalier de Troyes qui s'étoit réservé la principale attaque , fit trois détachemens commandez chacun par un Sergent. Deux devoient se jeter à chaque flanc , & le troisiéme avoit ordre d'enfoncer la porte avec le belier. Tous ces détachemens étant donc reglez par sa sage

conduite. Sainte Helene & d'Iberville ar-  
 riverent à un bastion où ils firent lier deux  
 pièces de canon par la volée, & attache-  
 rent le bout de la corde à une fourche pour  
 empêcher qu'ils ne se maniaissent, & en cas  
 que les assiegez eussent voulu y mettre le  
 feu, ils y avoient fait accomoder de gros  
 cordages, de maniere que l'effort des  
 coups de canon auroit arraché la moitié  
 d'une palissade. L'on se servit de ce stra-  
 tagême dans tous les endroits où il paroiss-  
 soit du canon. Sainte Helene & d'Iberville  
 suivis de cinq ou six autres se trouvant les  
 plus alertes, escaladerent la palissade,  
 ouvrirent la porte du bois qui n'étoit point  
 fermée à clef, & gagnerent la porte de la  
 redoute pour la briser. Nos gens tirerent  
 malheureusement sur eux du côté de la ri-  
 viere par de petites ouvertures, en blesse-  
 rent un, croyans qu'il étoit Anglois.  
 Le belier arriva sur ces entrefaites devant  
 la grande porte, lequel fit son effet. Le  
 chevalier de Troyes se jeta aussi tôt dans  
 le corps de la Place, & fit faire feu dans  
 toutes les embrasures & les meurtrières de  
 la redoute. Cette faillie fut accompagnée,  
 Monsieur, de tous les cris de guerre à l'I-  
 roquoise. L'on proposa bon quartier aux  
 assiegez, mais il parut un Anglois qui ré-  
 pondit avec assez de temerité qu'ils vou-

loient  
 point  
 lui ca  
 aproch  
 redout  
 à la m  
 dedans  
 à une p  
 vé der  
 voyoit  
 barassé  
 doit d'  
 secour  
 un der  
 foule  
 Anglo  
 point  
 que l'o  
 quer l  
 Cert  
 le che  
 outre.  
 pert, c  
 qu'un l  
 arrivé  
 roit au  
 quaran  
 s'y ren  
 difficile  
 trente p

loient se battre, & dans le moment qu'il pointa une pièce de canon; sainte Helene lui cassa la tête d'un coup de fusil. L'on aprocha le belier auprès de la porte de la redoute qui la démonta. D'Iberville l'épée à la main, & son fusil de l'autre se jetta dedans; mais, comme elle tenoit encore à une penture, un Anglois qui s'étoit trouvé derriere la reforma. D'Iberville qui ne voyoit ni ciel ni terre se trouva assez embarrassé. Il entendit du monde qui descendoit d'un escalier, il tira dessus. On le secourut à la hâte, car le belier ayant fait un dernier effort, nos gens entrerent en foule l'épée à la main, & trouverent les Anglois nuds en chemises qui ne s'étoient point aperçus des premiers mouvemens que l'on avoit fait auparavant que d'attaquer leur Fort.

Cette premiere expedition étant faite, le chevalier de Troyes résolut de passer outre. Il étoit en suspens, s'il iroit à Rupert, ou à Kichichouanne. Il avoit appris qu'un bâtiment étoit parti la veille de son arrivée à Monsipi pour Rupert, qui auroit augmenté leur force. Il falloit faire quarante lieuës le long de la mer pour s'y rendre. Les chemins en étoient très-difficiles; au lieu qu'il n'y en avoit que trente pour Kichichouanne. Il sçavoit que

Pon ne faisoit point de garde au premier ; & que dans l'autre elle s'y observoit fort regulierement ; mais l'attaque de l'un lui paroissoit plus difficile , parce que ce vaisseau ne manqueroit pas de mouïller à bout touchant du Fort ; ainsi , qu'il seroit obligé de le couler à fond pour se faciliter quelques ouvertures favorables. Toutes ces circonstances ne laisserent pas de l'embarasser. Il se détermina à la fin d'aller à Rupert. L'on construisit une chaloupe pour embarquer deux petites pieces de canons. Les préparatifs étant donc faits , ils partirent le vingt-cinq Juin au nombre de soixante & arriverent devant Rupert le premier Juillet. Sainte Helene eut ordre de faire la découverte de sa situation. Il rapporta que le Fort étoit un quaré long, flanqué de quatre bastions, n'y ayant point de canon , qu'il y avoit une redoute dedans qui n'étoit pas tout-à-fait au milieu de la Place , de pareille construction que celle de Monsipi , à la réserve qu'elle étoit couverte d'un toit plat sans parapet , qu'il y avoit une échelle contre le toit pour du feu , que la redoute avoit quatre petits bastions élevez de terre de la hauteur d'homme, n'étant soutenus d'aucun pillier , mais seulement de pieces de bois qui sortoient hors de la redoute , & qu'il paroïssoit au-

dessus h  
verte n

L'on  
prépara  
re des  
Quator  
d'Ibervi  
seau. U  
devoit  
feu sur  
& sainte  
re enfon  
L'on éto  
canon,  
monter  
bon ord  
où le ch  
D'Ibervi  
moment  
trouvere  
couvertu  
voulut se  
lui en do  
frappa d  
comme  
Lorsqu'il  
quand il  
dinaire.  
au dessus  
étoit quel

dessus huit pieces de canon. Cette découverte ne laissa pas d'être faite à propos.

L'on fit des affûts aux canons. L'on prépara toutes les grenades. L'on fit faire des Madriers pour attacher le Mineur. Quatorze hommes d'élite soutenus par d'Iberville avoient pour partage le vaisseau. Un Sergent avec un détachement devoit se tenir en embuscade pour faire feu sur ceux qui paroïtroient sur le pont, & sainte Helene avec ses gens devoit faire enfoncer la porte du Fort avec le belier. L'on étoit près d'un côté pour faire agir le canon, & de l'autre un Grenadier devoit monter à une échelle. Ils arriverent en bon ordre la nuit du trois au pied du Fort, où le chevalier de Troyes fit faire alté. D'Iberville & Maricour rangerent dans le moment le vaisseau à petites rames. Ils trouverent un Anglois envelopé dans sa couverture dessus le pont qui en s'éveillant voulut se mettre sur la défensive, & on ne lui en donna gueres de temps, D'Iberville frappa du pied pour réveiller les autres, comme c'est l'usage dans les vaisseaux. Lorsqu'il faut qu'un équipage se leve quand il arrive quelque chose d'extraordinaire. L'un qui vouloit passer la tête au dessus de l'échelle pour voir dequoi il étoit question, reçut un coup de sabre par

le milieu de la tête ; un autre qui avoit monté de l'avant perit de même. L'ori força la chambre à coups de haches, & l'on fit main basse par tout. On leur donna quartier, principalement à Brigueur Gouverneur de Mousipi qui venoit relever celui de Kichichouanne, & qui avoit de plus la qualité de general de la Baye d'Hudson.

Pour ce qui est du Chevalier de Troyes, son belier enfonça sans peine la porte du Fort dans lequel ils entrèrent tous l'épée à la main. Le Grenadier gagna aussi-tôt le haut de la redoute. Il jeta force Grenades dans le tuyau de la cheminée d'un poêle qui prenoit du haut en bas au milieu de la redoute. Tout creva. Il n'y eut pas moyen de se tenir dans cet endroit. Une femme qui entendoit faire des trous au dessus du plancher de sa chambre crût être plus en sureté dans un autre. Un éclat de grenade la frapa en se sauvant. Tous les Canadiens faisoient un feu continuel dans toutes les embrasures & les meurtrières. C'étoit un desordre effroyable dans cette place. Dans le temps qu'on y dressa au milieu une batterie pour détruire la redoute, le belier fit ce qu'il pût pour renverser la porte. Le canon suppléa à son défaut ; mais ce qui étoit encore de plus embarrassant pour les

assiéger  
posé &  
faire sa  
qu'il n'  
mander  
mit tou  
étoit é  
sauter  
palissad  
monde  
Helene  
Cheval  
que l'  
nats a  
retour  
qui éto  
les pris  
de la ri  
des file  
poudre  
peine é  
par haf  
portan  
pouvoi  
bature  
ment, q  
d'un b  
Troyes  
jusques  
par le

assiegez, c'est que le Mineur avoit tout disposé & n'attendoit plus que l'ordre pour faire sauter la redoute. Les Anglois voyant qu'il n'y avoit plus moyen de resister, demanderent heureusement quartier. On mit tous les prisonniers dans un Yacq qui étoit échoüé un peu loin du Fort. L'on fit sauter ensuite la redoute, & couper la palissade, parce qu'il eût fallu trop de monde pour la garde de ce lieu. Sainte Helene & d'Iberville y resterent. Le Chevalier de Troyes ayant donné ordre que l'on radouba le Yacq, se mit en canots avec une partie de son monde pour retourner à Monsipi. Il y trouva la prise qui étoit arrivée devant lui. Il fit mettre les prisonniers de Rupert de l'autre bord de la riviere de Monsipi avec des vivres, des filets pour pêcher, deux fusils, de la poudre & du plomb : défense à eux sous peine de la vie de passer outre ; & que, si par hasard ils avoient quelque chose d'importance à communiquer aux François, ils pouvoient venir de marée basse sur une bature de sable avec deux hommes seulement, qui mettroient un mouchoir au bout d'un bâton pour signal. Le Chevalier de Troyes voyant que tout lui avoit réussi jusques-là voulut terminer ses attaques par le Fort de Kichichouanne. Il pria le

pere Silvie de vouloir l'y accompagner, lequel étoit resté à Monsipi, lorsqu'il alla à Rupert.

Les chemins n'étoient gueres praticables pour s'y rendre. Personne ne savoit au juste sa situation. Toute cette côte est un Platin peu navigable. On étoit contraint de doubler des pointes de bature à trois lieuës au large. Lors que la marée étoit basse il faloit porter tout son bagage & ses canots à une lieuë au loin. Quand elle étoit haute l'on se trouvoit engagé dans des glaces. Parmi toutes ces difficultés l'on ne pouvoit encore trouver cet endroit. Des Sauvages qui s'étoient flaté de le bien connoître ne savoit où ils en étoient. Ils avoient cependant sujet de bien conduire la Troupe, car les mécontentemens qu'ils avoient eûs des Anglois leur inspiroient trop de ressentiment pour en demeurer-là. L'on entendit dans ce contre-temps sept à huit coups de canon. C'en fut assez pour pouvoir tenter d'y arriver, & l'on jugea bien qu'il y avoit quelque réjouissance.

On arriva, Monsieur, à un endroit où il y avoit une maniere d'Estrapade à deux lieuës du Fort, au haut de laquelle étoit un siege pour poser un Sentinelle, où les Anglois venoient de temps en temps à la décou-

décou  
lene a  
la Pla  
faites  
la rivi  
Comp  
de la  
Le  
Troye  
trouve  
dresser  
yant se  
neur,  
guerre  
leurs n'  
sipi &  
cela qu  
trois Fr  
traitez,  
il se ren  
verneur  
avoient  
lant n'y  
Chevali  
avoit de  
Il salu  
faire un  
re pas d  
marécag  
paré de  
To

découverte de leurs vaisseaux. Saint Helene alla encore reconnoître l'assiete de la Place. D'Iberville arriva sur ces entre-faites avec sa barque à l'embouchure de la riviere, avec tous les Pavillons de la Compagnie d'Angleterre, ayant eû bien de la peine de se tirer des glaces.

Le Fort étant reconnu le Chevalier de Troyes se rendit proche. Comme il ne trouvoit point de postes avantageux pour dresser ses batteries, il c<sup>o</sup> qu'en envoyant sommer de prime abord le Gouverneur, qu'il savoit n'être pas homme de guerre, cela pourroit l'ébranler, qui d'ailleurs n'ignoroit point la reddition de Montsipi & de Rupert. Il prit prétexte outre cela qu'ayant arrêté il y avoit du temps trois François qu'il avoit même fort maltraitez, il vouloit les ravoit, faute de quoi il se rendroit maître de sa Place. Ce Gouverneur reçût fort civilement ceux qui avoient été envoyez le sommer, ne parlant n'y de la rendre, n'y de se battre. Le Chevalier de Troyes jugea bien qu'il y avoit de la foiblesse en son fait.

Il falut cependant travailler de force à faire une batterie. Le Fort étoit à quarante pas du bord de l'eau, dans un terrain marécageux, entouré d'un fossé ruiné, séparé de la batterie des Canadiens par un

ruisseau d'une portée de fusil. Il y avoit un grand corps de logis de piece sur piece, qui servoit de cloture à une Courtine de cinquante pieds, laquelle faisoit face à la riviere où demouroit la garnison, celle qui regardoit le bois étoit de même maniere, & les deux autres étoient de 42. pieds, Les quatre Bastions étoient aussi de piece sur piece de dix-huit pieds de haut, dont les flancs étoient de quatre & huit pouces, les faces étant de vingt-deux & demie. Ils avoient une plate forme par dessus, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon à chaque bastion, & vingt-cinq dans les flancs mises par étage. Il y en avoit deux autres au milieu de la Place, vis-à-vis les portes.

Le bâtiment entra heureusement dans la riviere. L'on débarqua le vingt trois Juillet dix pieces de canon pendant la nuit. On les pointa ensuite sur la chambre du Gouverneur. L'on fit feu dans le temps qu'il paroissoit fort tranquille avec sa famille, L'effet du canon ne laissa pas de mettre tout sans dessus dessous, sans qu'il y eut néanmoins personne blessé. L'endroit n'étoit donc pas tenable, le reste du Fort se fut encore moins dans la suite. La batterie étoit cachée dans un bois sur une hauteur qui commandoit, & le canon en

frisi  
d'heur  
volées  
Canad  
miren  
en mé  
qui en  
liegez  
cave,  
sonne  
le Pavi  
ce sign  
loient  
Les  
toit por  
moule  
avoüe,  
naire q  
boulets  
font de  
rasses pa  
dant les  
Le C  
sez emb  
chissoit  
éfort, o  
chamade  
avec Pa  
dans une  
Ce pr

Si bien servi qu'en moins de cinq quarts d'heures l'on tira plus de cent quarante volées, qui criblerent tout le Fort. Les Canadiens voyant que tout alloit bien se mirent à crier vive le Roi. E'on entendit en même temps du Fort des voix sombres qui en firent autant. Il est vrai que les Assiegez s'étoient tous renfermez dans une cave, & l'on aprit dans la suite que personne n'ayant voulu se risquer d'amener le Pavillon, ils avoient fait unanimement ce signal pour faire connoître qu'ils vouloient se rendre.

Les boulets manquèrent, mais l'on s'étoit pourvû en partant de Monsipi d'un moule pour en faire de plomb. Je vous avoüe, Monsieur, qu'il paroît extraordinaire que l'on attaque des Forts avec des boulets de canon de ce métal. Quand ils sont de pieces de bois rapportées, & de terrasses palissadées, ils peuvent faire cependant leur même effet.

Le Chevalier de Troyes se trouvoit assez embarrassé. Dans le temps qu'il réfléchissoit sur les moyens de faire un dernier effort, on lui vint dire que l'on battoit la chamade, & qu'il paroissoit un homme avec Pavillon blanc, qui s'embarquoit dans une chaloupe.

Ce présage heureux donna de la joye

dans le Camp. Il y avoit déjà du temps  
 qu'on y languissoit. Le grand froid & la  
 famine avoit accablé tout le monde. L'on  
 étoit même réduit à ne manger plus que  
 du persil de Macedoine, que l'on trouvoit  
 sur les bords de la mer. Le Ministre de ce  
 Fort fit un long compliment au Chevalier  
 de Troyes, d'une voix peu rassurée. Ce-  
 lui-ci lui demanda assez brusquement qui  
 l'amenoit? Monsieur le Gouverneur sou-  
 haiteroit, Monsieur, vous parler. Si vo-  
 tre Gouverneur, lui répondit-il, veut me  
 parler, il y peut venir avec assurance. Le  
 Chevalier de Troyes appréhendant nean-  
 moins qu'ils ne crussent qu'il étoit homme  
 sans aveu, voulut bien accepter la propo-  
 sition que le Ministre lui fit de se rendre à  
 une certaine distance. Le Gouverneur y  
 vint avec du vin d'Espagne: & après avoir  
 bu à la santé des deux Rois, il pria le Che-  
 valier de Troyes de lui dire ce qu'il sou-  
 haitoit? L'autre lui répondit, que puisque  
 il n'avoit pas voulu lui rendre ses trois  
 François, il vouloit avoir sa Place. Le  
 Gouverneur lui dit qu'il la lui donneroit  
 volontiers, mais qu'il lui demandoit quel-  
 que grace. Ce fut, Monsieur, la Capitu-  
 lation que voici.

Arti  
 de  
 du  
 Se  
 gni  
 le

I L a  
 I du a  
 Comp  
 ture p  
 & pou  
 Il a  
 ques de  
 vice A  
 tient en  
 Que  
 jouira &  
 en prop  
 Domest  
 avec lui  
 Que  
 renvoye  
 gnie à l  
 rendre le  
 gleterre  
 lesdits N

*Articles accordées entre Mr. le Chevalier de Troyes, commandant le détachement du parti du Nord; & le Sieur Henri-Sergent, Gouverneur pour la Compagnie Angloise de la Baye de Hudson, le 16. Juillet 1686.*

P R E M I E R E M E N T.

**I**L a été accordé que le Fort seroit rendu avec tout ce qui appartient à ladite Compagnie, dont on doit prendre une facture pour notre satisfaction particuliere, & pour celle des deux parties en general.

Il a été accordé que tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, jouiront de ce qui leur appartient en propre.

Que ledit Henri-Sergent Gouverneur, jouira & possedera tout ce qui lui appartient en propre, & que son Ministre, ses trois Domestiques & sa Servante, resteront avec lui & l'attendront.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes renvoyera les Domestiques de la Compagnie à l'Isle de Charles-Eston, pour y attendre les Navires qui doivent venir d'Angleterre pour les y passer. Et en cas que lesdits Navires n'arrivent point, le Sieur

Chevalier de Troyes les assistera d'un vaisseau tel qu'il pourra, pour les renvoyer en Angleterre.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes donnera audit Henri-Sergent Gouverneur, ou à son Commis, les vivres qu'il croira lui être nécessaires pour lui & pour son monde, pour le reconduire en Angleterre, si les bâtimens n'arrivent pas à bon port, & pendant ce temps là leur donnera des vivres pour attendre leurs vaisseaux.

Que les Magazins seront fermez & scellez, & les clefs seront delivrez au Lieutenant dudit Sieur Chevalier de Troyes, afin que rien ne soit détourné pour en prendre une facture, suivant le premier Article.

Que le Gouverneur & tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, sortiront hors du Fort, & se rendront audit Sieur Chevalier de Troyes, & tous seront sans armes, excepté le Gouverneur & son Fils, qui auront l'épée au côté.

Ces Articles furent signez de part & d'autre. Sainte Helene & d'Iberville entrèrent aussi-tôt dans le Fort. Celui-ci emmena le Gouverneur & sa suite à l'Isle de Charles-Eston, & le reste des Anglois se rendirent à Monsipi. Cette Isle est au

si. d. d.  
chouan  
noient  
abord  
où l'on  
barque

La co  
tout-à  
treprise  
vie lui  
jour qu  
eut mis

Août 16

D'Ib  
en Fran  
re à M  
ricour p

Il revin  
les arm  
sein de  
la le vin  
vrière sa  
avec dix  
sonnets

voit le l  
endroit

à une de  
porta l'

aussi-tôt  
D'Iberv

*L'Amérique Septentrionale.*

163

51. d. dans l'Oüest Nord-Oüest de Kichichouanne à 25. lieües. Les Anglois y tenoient un Magasin. C'étoit leur premier abord devant que d'arriver à ce lieu-ci, où l'on transportoit les Castors dans une barque qui étoit destinée pour cet effet.

La conduite du Chevalier de Troyes fut tout-à-fait judicieuse dans toutes ses entreprises. Les bons conseils du Pere Silvie lui servirent beaucoup pendant le séjour qu'il fit dans ces quartiers. Après qu'il eut mis bon ordre par tout il partit le dix Août 1686. pour Montreal.

D'Iberville envoya les Anglois par mer en France, & six mois après vint par terre à Montreal ayant laissé son frere Maricour pour commander dans ces endroits. Il revint en 1690. avec la sainte Anne & les armes de la Compagnie, dans le dessein de prendre le Fort de Nelson. Il mouilla le vingt-quatre Septembre proche la riviere sainte Therese. Il mit pied à terre avec dix hommes pour faire quelques prisonniers, & scavoir en quel état se trouvoit le Fort. Il aperçût un Sentinelle à un endroit que l'on apelle le *Postau*, qui est à une demie lieüe de l'embouchure, lequel porta l'alarme. Les Anglois détacherent aussi-tôt un bâtiment de trente six pieces. D'Iberville se rembarqua assez précipi-

tamment dans la chaloupe & fut poursuivi de deux autres qui firent feu sur lui. Il gagna son bord & apareilla. Le Juzant vint sur ces entrefaites qui fit échouer l'Anglois sur des roches. D'Iberville fit exprès fausse route pour leur faire croire qu'il s'en retournoit la nuit en France, & revirant de bord il gagna la riviere de Kouachaoüg dite des saintes Huiles, parce qu'il s'y en perdit une boëte où il trouva le saint François commandé par Maricour. Ils se rendirent maîtres du Fort de Nieufavanne qui étoit à trente lieuës du Fort de Nelson. Les Anglois voyant qu'ils ne pouvoient le conserver, y mirent le feu, & se réfugièrent dans celui-ci, n'ayant pû bruler leurs Castors. D'Iberville transporta tous ces effets à Kichichouanne dans la Sainte Anne, les Armes de la Compagnie & le Sr. François. Il y hiverna avec le premier, envoya le troisiéme à Monsipi pour y porter des vivres & des éfers pour la traite, avec quarante hommes de renfort. Le commerce le plus commun du fond de la Baye consiste en menuës Pelleteries, qui sont des Martes les plus noires de tout le Nord.

Après que ce Vaisseau eut été quelque temps à Monsipi, il alla hiverner à Rupert, & les armes de la Compagnie mouil-

la à Ch  
la Pelle  
arrivé à  
devant  
gloise.  
aux Isl  
qui l'ob  
avec to  
rent,  
1693.  
avec tro  
de resist  
dienne  
munition  
le Cana  
seuleme  
dont ils  
falloit  
fuir la r  
discretio  
Anne ar  
cette ex  
monde  
se trouv  
détacher  
mais ce  
Anglois  
retourna  
D'abo  
Rupert &

la à Charles-Eston. D'Iberville ayant pris la Pelleterie de saint François, qui étoit arrivé à Kichichouanne repassa à Quebec, devant lequel il y avoit une Escadre Angloise. Longueuil son frere lui donna avis aux Isles aux Coudres de leur arrivée, ce qui l'obligea de faire voile pour France avec tout son Castor. Les Anglois voulurent, Monsieur, avoir leur revange en 1693. Ils vinrent devant Kichichouanne avec trois vaisseaux. Ils ne trouverent point de résistance, parce que la garnison Canadienne étant dépourvûe de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche gagna le Canada par terre, à la réserve de trois seulement qui tinrent tête à cent Anglois dont ils en tuèrent trois, & voyant qu'il falloit succomber ils aimerent mieux s'enfuir la nuit dans les bois que d'être à leur discrétion, & passerent à Quebec. La sainte Anne arriva, Monsieur, quatre jours après cette expedition. Le Capitaine mit du monde à terre pour sçavoir en quel état se trouvoient les Canadiens. Les Anglois détacherent un vaisseau pour le prendre, mais celui ci gagnant le vent obligea les Anglois de rentrer dans la riviere, & s'en retourna en Canada.

D'abord que Kichichouanne fut pris, Rupert & Monsipi suivirent le même sort ;

mais en 1694. Sa Majesté prêta à la Compagnie de Quebec, le Poli & la Salamandre. D'Iberville qui en étoit le Commandant vint à Quebec, où il prit cent vingt Canadiens pour faire l'expédition du Fort de Nelson. Il partit le huit Août, & arriva heureusement le vingt-quatre Septembre, devant que la riviere commença à prendre. Il forma le Siegè qui dura huit jours, & après l'avoir bombardé il s'en rendit le maître, le 12. Octobre.

Il y trouva cinquante pieces de canon, cinquante-six hommes de Garnison sans Pelleteries, parce que les vaisseaux d'Angleterre ne faisoient que de partir.

Il y demeura quinze mois & repassa en France avec sa traite, après y avoir laissé la Forêt pour Gouverneur, avec la Plaque chef de Guerre chez les Iroquois, qui a eû l'honneur d'être connu du Roi.

Les Anglois revinrent, Monsieur, en 1696. avec quatre vaisseaux de guerre & une galiote à bombe, devant le Fort de Nelson: La Forêt disputa le terrain le mieux qu'il pût, lequel faute de vivres fit une capitulation fort honorable, s'étant réservé tout le Castor. Serigni Lieutenant de vaisseaux, frere de d'Iberville, arriva sur ces entrefaites avec le Dragon & le Hardi; mais ceux qui arrivent devant ce

Fort, c  
peuvent  
riviere  
la fuite  
la capi  
qu'ils t  
emmen  
quois,  
à la pai  
cadre en  
de Nell  
gloire.  
de la ma  
se font  
Monsi  
à ces je  
de son  
qu'ils av  
martial c  
d'années  
Ils ne p  
qu'il leur  
tant plus  
Roi ont  
de l'Uni  
valat, q  
qui nous  
avec just  
ou avoir  
yeu à b

*l'Amérique Septentrionale.* 167

Fort, ont, Monsieur, cet avantage qu'ils peuvent disputer sans peine l'entrée de la rivière comme je vous le ferai voir dans la suite. Les Anglois n'observerent point la capitulation, s'emparèrent du Castor qu'ils transporterent en Angleterre, & emmenerent le Chef de guerre des Iroquois, qu'ils ont tenu prisonnier jusques à la paix. Enfin le Roi renvoia notre Escadre en 1697. pour l'expédition du Fort de Nelson, ou ses armes ont été pleines de gloire. Je n'ai pas été surpris, Monsieur, de la maniere avec laquelle les Canadiens se sont distinguez dans ces quartiers.

Monsieur le Comte de Frontenac donna à ces jeunes Conquerans tant de preuves de son experience au fait de la Guerre, qu'ils avoient sucé insensiblement cet air martial qu'il leur avoit inspiré depuis tant d'années que le Roi les lui avoit confié. Ils ne pouvoient donc se démentir de ce qu'il leur avoit appris, & il lui étoit d'autant plus glorieux de voir que les armes du Roi ont pénétré les climats les plus rudes de l'Univers sous l'étendue de son *Generalat*, que malgré tous les contretemps qui nous y sont arrivez, il pouvoit dire avec justice qu'il falloit être Canadien, ou avoir le cœur d'un Canadien pour être venu à bout d'une telle entreprise.

Après que Jean Bourdon eût le premier connu la Baye du Nord du Canada, & qu'il eut fait son établissement, les Danois voulurent y venir en 1668. La première terre qu'ils y connurent fut la rivière de Manotcoufibi au 59. deg. lat. Nord, qui prend sa source dans le pays des Atticampicayes, & l'appellent encore la rivière Danoise, que les Anglois ont nommé Cheshel. Les disgrâces qu'ils eurent dans ce pays par les miseres & les maladies pareilles à celles que nous avons eues, firent mourir soixante hommes de soixante & quatre d'équipage qu'ils étoient sur deux vaisseaux, ayant été obligez de laisser le plus grand pour ramener le petit. Cette mortalité donna de trop mauvaises impressions au Roi de Dannemarck pour y faciliter dans la suite une traite avec les Sauvages.

La première rivière que l'on trouve après la Danoise en tirant vers le Sud est celle de Poaouirinagou, dite Bourbon, découverte par Desgrozeliens. Cette rivière est très-belle, large d'un lieue à son embouchure habitée par les Mashkempyrtinis, autrement S... qui sont en guerre avec les Haxouhirmious. A cinq lieues en dedans l'on trouve deux petites Isles d'un lieue de tour chacune, où il y a de grands arbres. Cette rivière n'est qu'à cinq lieues

par

par ter  
Therel  
vûc de  
dans le  
par le  
dans ce  
l'Hudso  
le prem  
en fuite  
quatre l  
cent lie  
neuf bra  
est tout  
vents de  
ceux d'E  
d'où vien  
au Fort  
Fosse que  
un moiti  
Bancs, à  
rivière S  
pieds d'e  
haute, la  
cens de lo  
il doit ra  
que celle

A une li  
bord de la  
son. Cette  
grand Lac

Tome

par terre de Penechiouetchiou, dite sainte  
Therese, & de sept par mer. C'est à la  
vûe de ces deux rivieres où nous sôûtinmes  
dans le Pelican la gloire des armes du Roi,  
par le premier combat qui se soit donné  
dans ces mers glaciales, contre l'Hamshier,  
l'Hudsonsbaye & le Dering, ayant coulé  
le premier à fond, pris le second, & mis  
en fuite le troisiéme, après un combat de  
quatre heures. Toute cette côte a environ  
cent lieuës de platin, & l'on ne trouve que  
neuf brasses d'eau à six lieuës au large. Elle  
est tout-à-fait dangereuse, lorsque les  
vents de la mer regnent, principalement  
ceux d'Est; Est-Sud-Est, Est-Nord-Est,  
d'où vient que les Vaisseaux qui viennent  
au Fort de Nelson gagnent d'abord une  
Fosse que l'on apelle le *tron*. Ce *tron* est  
un moitillage Est & Oüest, entre deux  
Bancs, à une lieuë de l'embouchûre de la  
riviere Sainte Therese. Il y a dix huit  
pieds d'eau marée basse, & trente marées  
haute, larges de deux cens brasses sur six  
cens de long. Lors qu'un Vaisseau arrive,  
il doit ranger plutôt la bature du Nord  
que celle du Sud.

A une lieuë dans cette riviere est sur le  
bord de la rive à tribord le Fort de Nel-  
son. Cette riviere prend sa source d'un  
grand Lac qui se nomme Michinipi, qui

est le véritable pais des Kricqs, d'où il y a communication aux Assiniboüels, quoi qu'extrêmement éloignez les uns des autres.

La riviere Mathisipi, dite Legané, du nom d'un François qui étoit avec Desgrozeliens, se dégorge à Babord vers l'embouchure, & environ une lieuë au dessus vis-à-vis du Fort est Matschisipi dite la Gargousse, aussi Canadien. Par le moyen de ces deux rivieres les Sauvages vont au Fort de Nieusavanne dont je vous ai, Monsieur, parlé, qui est sur le bord d'une grande riviere qu'ils appellent Kouachouc.

A douze lieuës au dessus du Fort est la riviere Oüjuragatchousibi, & à deux lieuës plus haut que celle-ci est Apithsibi, dite riviere aux pierres à flèches, qui est le chemin par lequel les Sauvages vont à un grand lac qu'ils appellent Nameoufaki, dite riviere à Eturgeon où sont les Nakoukouhinous.

A vingt lieuës au dessus d'Apithsibi est Kichematouïami, dite grande Fourche de riviere, par où l'on va à Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

Je n'ai rien épargné comme vous voyez, Monsieur, à connoître à fond tout ce pais, qui est pour ainsi dire à l'extrémité de l'Amérique Septentrionale, du

moins  
pratique  
Il ne  
que je

MON

*l'Amérique Septentrionale.* 174

moins le plus éloigné qui soit connu & pratiqué par les nations de l'Europe.

Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis avec passion ,

MONSIEUR ;

Vôtre très-humble, &c.



## VII. LETTRE.

*Détail des Peuples qui viennent faire la  
traite au Fort de Nelson.*

*Ceremonie que l'on fait pour ouvrir le Com-  
merce des Pelleteries.*

**M**ONSIEUR,

Porter un grand nom, & se soutenir par son mérite personel doivent être deux choses inseparables. Aussi, se trouvent-elles en vous parfaitement réunies. L'on ne peut entendre parler dans le monde du nom de Duquêne, que l'on ne parle en même tems d'un des boucliers de la France, de la terreur, & du foudre des mers. Ruitier, ce Heros si recommandable dans la Hollande, redoutoit le grand Duquêne votre oncle, de glorieuse memoire, dont la valeur & l'intrepidité vous ont été un modèle dans toutes les nations d'éclat où vous vous êtes signalé. L'estime que Sa Majesté fait de votre mérite en vous donnant le Gouvernement general des Isles de l'Amerique est une preuve convainçante

qu'il r  
Il vou  
lipleau  
somm  
avons  
protéc  
perons  
aurez p  
qu'il a  
culier  
mon a  
vous pr  
détail c  
fait en

Le p  
est extr  
rêts dor  
du gran  
pratical  
mement  
une lieu  
dez qui  
moi se  
Un jeun  
avoit sur  
Iroquois  
grand se  
nuit app  
de renco

qu'il reconnoit tous vos travaux militaires. Il vous fait même succéder \* à Mr. Phe-  
lippeaux qui étoit un general des plus con-  
sommez dans le métier de la guerre. Nous  
avons perdu dans ce general un pere & un  
protecteur de l' Amerique : mais nous es-  
perons le retrouver en vous, & que vous  
aurez pour les Ameriquains les sentimens  
qu'il avoit. Trop heureux en mon parti-  
culier de vous donner des marques de  
mon attachement pour votre personne,  
vous priant en même-tems de recevoir un  
détail d'une partie d'un voyage que j'ay  
fait en un país bien opolé à ma patrie.

Le país circonvoisin du Fort de Nelson  
est extrêmement plat. Il est rempli de fo-  
rêts dont les arbres sont fort petits à cause  
du grand froid. Il y a de grands marais peu  
praticables le long de la côte. J'eus extré-  
mement de peine à en passer un qui avoit  
une lieue de long. Le Chevalier de Ligon-  
dez qui étoit beaucoup plus vigoureux que  
moi se trouva même assez embarrassé.  
Un jeune Pilote de vingt ans qui nous  
avoit suivi nous devint fort à charge. Un  
Iroquois que nous avions lui fut d'un  
grand secours qui lui porta son fusil. La  
nuit approchoit, & nous apprehensions  
de rencontrer quelques ours ou des loups.

P 5

\* Ambassadeur en Savoye.

qui sont fort carnassiers. Nous arrivâmes à la fin au bord de la mer.

Les peuples les plus voisins de ce Fort sont les *Oüenebigonhelinis*, c'est-à-dire, gens des bords de la mer. Ils vivent de chasse & de pêche. Les Loups marins y abondent, & ils sont beaucoup plus gros qu'en Canada. Ils en font fondre la chair, dont ils font des huiles qu'ils traitent au Fort. Elle est plus claire & meilleure que celle de noix.

C'est quelque chose de surprenant de voir la quantité prodigieuse d'Outardes, & d'Oyes sauvages le long du rivage. Ces peuples commercent le duvet de ce gibier qu'ils ramassent à leur ponte, & la garnison Angloise ou Françoisse n'a point d'autre but. Tel Lit vaudroit en France trois à quatre cens francs. Les perdrix blanches y sont admirables, & il n'y en a point d'autres. Elles ont les pieds patûs, les yeux bordés d'un plumage de couleur de feu, & elles sont grosses comme de petits chapons.

L'on trouve dans ces quartiers des Renards blancs, & des Martes Zebelines plus belles qu'en Moscovie.

Les *Monsaunis*, gens de marais, habitent un pays plus haut que les *Oüenebigonhelinis*, qui est fort rempli de marais. Comme il y a quantité de ruisseaux, & de

petites  
ment  
tuent  
maux  
nairem  
maison  
qualité  
dinaire  
peuple  
tions  
teries  
gerent  
leur ter  
mercer

Les  
plus lo  
sont qu  
côteaux  
Chevre  
y ont

Le S  
il est pl  
tête plu

Le C  
Veau.

Les  
dire Sau  
meuren  
l'usage  
tion noi

petites rivières qui se perdent insensiblement dans de grands Fleuves, ces peuples tuent beaucoup de Castors ; car ces animaux qui sont amphibies cherchent ordinairement les rivières pour y faire leurs maisons. L'on y en trouve de très noirs : qualité assez rare, car les Castors sont ordinairement de couleur un peu roux. Ces peuples vouloient empêcher les autres nations plus éloignées d'apporter leurs Pelleteries au Fort, mais les Anglois les obligerent de leur donner le passage libre sur leur terre, s'ils vouloient eux-mêmes commercer avec la nation Angloise.

Les *Savans*, gens de Savanes, sont plus loin en montant vers le Sud. Ce ne sont que savanes, prairies, & de beaux côteaux dans ce pais-là. L'Orignac, le Chevreuil, le Squenoton, & le Caribou y ont de quoi courir.

Le Squenoton ressemble au Chevreuil ; il est plus haut, la jambe plus fine, & la tête plus longue & plus pointue.

Le Caribou a la tête semblable à un Veau. Il en a la chair & le goût.

Les *Christinaux* ou *Kricqs*, c'est-à-dire Sauvages, qui habitent les Lacs, demeurent à cent soixante lieues. Ils ont l'usage des calumets de Paix. C'est une nation nombreuse dont le pais est vaste. Ils

s'étendent jusques au Lac supérieur. Ils vont quelquefois en traite au saut de Ste Marie & de Michilimakinak. Ce sont gens fort vifs, toujours en action, dansant ou chantant. Ils sont avec cela guerriers, & ils ont assez les manieres des Gascons.

*Les Migichibiniou.* C'est-à-dire, Sauvages, qui ont des yeux d'Aigles, demeurent à deux cens lieuës.

*Les Assiniboëls* habitent dans l'Oüest & le Nord. Ils ne sont réputez qu'une même nation, à cause du grand raport qu'ils ont en leur langue. Ce mot veut dire hommes de roche. Ils se servent aussi de Calumets, & demeurent à deux cens cinquante lieuës. Ils ont de grands traits marquez sur le corps. Ils sent posez & paroissent avoir beaucoup de flegme. Ils aprochent assez du caractere des Flamands.

*Les Oskwisaguamais* ne vivent ordinairement que de poissons. Ils tuent peu de Castors. Les robes qu'ils en portent sont cependant les meilleures, & le Castor en est plus gras. Cette bonté vient de leur malpropreté, s'essuyant leurs mains grasses à leurs robes de Castor.

*Les Michinipicpoets*, c'est-à-dire hommes de pierre du grand Lac, demeurent à trois cens lieuës. Cette nation habite Nord & Sud.

l'  
Les  
homme  
cens lie  
Les  
côte de  
comme  
n'osent  
nehirini  
chez eu  
gieuse,  
& le po  
dont on  
Leurs  
comme  
ces gen  
duquel  
nication  
Cetux  
de loin  
cois s'y  
les lacs  
rier, il  
à quinz  
un renc  
effet to  
leur vo  
Les  
la natio  
de pren  
jurans c

Les *Nétauatsemipoets*, c'est-à-dire hommes de pointe, demeurent à quatre cens lieux.

Les *Attimospiquaies*. Ce mot signifie côte de chiens. L'on n'a pas encore eû un commerce ouvert avec eux, parce qu'ils n'osent passer sur les terres des *Maskegonhirinis*, avec qui ils sont en guerre. Il y a chez eux des bœufs d'une grandeur prodigieuse, dont les testicules sentent le musc, & le poil est aussi fin que celui de Castor, dont on peut faire même des chapeaux. Leurs cornes font un circuit à la tête comme celles des beliers. L'on apprend de ces gens-là qu'il y a un détroit, au bout duquel est une mer glaciale qui a communication à celle du Sud.

Ceux d'entre ces nations qui viennent de loin pour faire la traite avec les François s'y disposent au mois de Mai. Lorsque les lacs & les rivières commencent à chasser, ils s'assemblent quelquefois douze à quinze cens sur le bord d'un Lac, qui est un rendez-vous où ils prennent pour cet effet tous les expédiens nécessaires pour leur voyage.

Les Chefs representent les besoins de la nation, engagent les jeunes chasseurs de prendre les intérêts publics, les conjurons de se charger des Castors au nom

des familles. Quand ils ont jetté les yeux sur un certain nombre, ce sont des festins que chaque famille leur fait. Pour lors la nation se donne mutuellement toutes les marques d'estime que l'on peut souhaiter. C'est un renouvellement d'alliance qui se fait. La joye, le plaisir, & la bonne chere regnent alors & pendant ce temps l'on construist des canots pour le départ. Ils sont faits d'écorce de bouleau, & ces arbres sont d'une grosseur plus considerable que ceux que nous avons en France. Les fondemens sont des varangues ou petites pieces de bois blanc de la largeur de quatre doigts, qui en font le gabari. Ils attachent au haut des bâtons d'un pouce de large, qui soutiennent l'ouverture des deux côtez. Ces petits bâtimens font une diligence surprenante. L'on peut faire en un jour plus de trente lieues sur les rivieres. On s'en fert aussi pour la mer. Leur grandeur n'est pas réglée. On les porte facilement sur le dos. Ils sont fort volages à l'eau. Lorsque l'on veut ramer il faut se tenir debout, à genoux, ou assis dans le fond, parce qu'il n'y a point de sieges.

Lors que les Sauvages sont prêts de descendre, l'on choisit outre ces chasseurs quelques chefs qui viennent lier commerce de la part de la Nation. Je ne saurois

faire u  
rité de  
qu'il y  
la guer  
se. Il p  
homme  
cens ca  
litique  
en arriv  
mité au  
font à  
se laisser  
afin que  
voir, &  
le bord

Le C  
avec un  
qualifiez  
te place  
pipe & d  
pliment  
que con  
Comman  
fait. Le  
froid sa  
soit. L'e  
Il assemb  
l'acueil  
suite au  
de quelq

les yeux  
es festins  
our lors  
nt toutes  
t souhai-  
iance qui  
la bonne  
ce temps  
e départ.  
u, & ces  
onsidera-  
a France.  
es ou pe-  
argeur de  
abari. Ils  
un ponce  
erture des  
font une  
faire en  
les rivie-  
ner. Leur  
les porte  
t volages  
il faut se  
s dans le  
sieges.  
prêts de  
chasseurs  
commer-  
e saurois

faire un juste dénombrement de la quantité de Sauvages qui descendent, parce qu'il y a des années qu'ils sont occupez à la guerre, ce qui les détourne de la chasse. Il peut y arriver ordinairement mille hommes, quelques femmes & environ six-cens canots. Ils ont, Monsieur, cette politique qu'ils ne prennent point leur poste en arrivant, que quelqu'un ne leur ait limité auparavant un endroit. Et lorsqu'ils sont à une certaine distance du Fort, ils se laissent aller insensiblement au courant, afin que l'on ait le temps de les apercevoir, & ils font ensuite des cabanes sur le bord de la riviere.

Le Chef d'une Nation entre au Fort avec un ou deux de ses Sauvages les plus qualifiez. Celui qui commande dans cette place leur fait d'abord present d'une pipe & du tabac. Ce Chef lui fait un compliment fort succinct, le priant d'avoir quelque consideration pour sa Nation. Le Commandant l'assure qu'il en sera satisfait. Le Chef ayant fumé sort de sang froid sans prendre congé de qui que ce soit. L'on ne s'en formalise même pas. Il assemble ses gens, leur fait le recit de l'acueil qui lui a été fait, & rentrant ensuite au Fort fait present au Commandant de quelques Pelleteries, le priant derechef

d'avoir en memoire sa Nation ; c'est ; Monsieur, leur expression ordinaire, & de ne point traiter les marchandises aussi cher qu'aux autres nations, car c'est à qui aura bon marché. Le Commandant le rassure de sa bienveillance, lui fait encore present de pipes & de tabac pour faire fumer tous ses députez. La traite se fait après hors du Fort par une fenestre grillée, car l'on ne souffre point que le commun des Sauvages y entre. Lors qu'elle est faite avec le Chef d'une Nation, on lui fait un festin hors du Fort. L'on apporte une grande chaudiere sur l'herbe dans laquelle il y a des pois, des prunaux, & de la melasse. Lorsque les Sauvages sont assemblez, unè personne de la part du Commandant les voyant dans cette situation, les prie de continuer toujours la même alliance, presente le calumet au Chef, & fait fumer tous les autres. Après que ce repas est fait, on les prie de faire une danse ; ce qu'ils font avec plaisir. Le Chef commençant le premier, dit un air sur le champ sur l'agreable acueil qui lui a été fait. On lui donne à son départ du tabac pour faire fumer ceux des autres nations qu'il rencontrera, & les engager de venir faire la traite, en cas qu'elles ne soient point encore venuës. Le tabac est le pre-

sent

sent le  
régaler  
Franco  
Nelson  
ait en  
passion

MON

To

sent le plus considérable dont on puisse les régaler. Tel a été l'usage pratiqué par les François, qui ont été maîtres du Fort de Nelson, auparavant que Sa Majesté y ait envoyé nôtre Escadre. Je suis avec passion,

MONSIEUR;

Vôtre très-humble, &c

\*\*\*\*\*

## VIII. LETTRE.

*Retour en France.*

*Description d'une Maladie qui règne à la Baye d'Hudson.*

**M**ONSIEUR,

Qu'un Monarque comme notre Roi nous est précieux. Que la prolongation de ses jours doit nous être à cœur. La France vous a des obligations infinies de l'attachement continuel, & des soins que vous prenez de sa conservation. J'en rendrai bon compte à mon retour dans notre Amérique, dont le trajet ne se peut faire qu'avec beaucoup de risques, car les perils, les hafards, mon naufrage, & d'autres disgraces qui m'ont suivi dans le Voyage que j'ai fait à la Baye d'Hudson, ne s'effacent pas aisement. En effet, la Mer est un élément si terrible, qu'elle n'a égard à qui que ce soit. Elle n'épargne pas plus l'honnête-homme que le scelerat, le pauvre que le riche, le lâche que le brave, & quand on se trouve comme moi réchappé

de la co  
bonheur

Nous

24. Sep

les rivie

ment,

cruels. L

cause du

mes eng

ce qui

heure d

Nous

Sud-Oü

Profond

page, c

partie d

de ce Fo

pieds d'

Comme

heure d

nous fu

Oüest,

de faire

homme

pas dan

renvoie

nous y

Weesph

au plus

pour so

de sa colere, l'on compte cela comme un bonheur infini.

Nous partîmes du Fort de Nelson le 24. Septembre 1697. qui est le tems que les rivieres & la mer se glacent ordinairement, ou qu'il survient des vents très-cruels. Nous n'avions pû le faire plutôt à cause du temps considerable que nous fûmes engagez dans les glaces du détroit, ce qui nous empêcha d'arriver de bonne heure devant le Fort de Nelson.

Nous appareillâmes d'un vent de Sud Sud-Oüest, à une heure après midi. Le Profond, sur lequel avoit passé notre équipage, du Pelican qui s'étoit perdu, une partie de l'Hudsonsbaye, & de la garnison de ce Fort, échoüa une heure après à onze pieds d'eau sur les Bancs, du côté du Nord. Comme il nous restoit encore près d'une heure de *Floz*, nous nous élevâmes, & nous fîmes route d'un vent de Sud-Sud-Oüest, sans cela nous aurions été obligez de faire passer une partie de nos trois cens hommes sur le Weesph, qui ne se trouva pas dans le même malheur que nous, & renvoyer l'autre au Fort. Il est certain que nous y aurions mis la famine, & dans le Weesph, parce que celui-ci n'avoit tout au plus que ce qui lui falloit de vivres pour son équipage, & l'autre unique-

\*\*\*

E.

régne à

otre Roi  
ongation  
eur. La  
finies de  
oins que  
J'en ren-  
dans no-  
e se peut  
es, car les  
, & d'au-  
ns le Vo-  
udson, ne-  
t, la Mer  
e n'a égard  
e pas plus  
t, le pau-  
brave, &  
oi réchappé

ment pour la garnison que nous y avions laissée.

Les vents furent le lendemain fort rudes. Le froid augmentoit, parce que nous élevions vers le Pole. Les jours devenoient très-courts. Le Soleil ne paroiffoit plus, par conséquent point de hauteur. Tempête manifeste. Nous faisons route sans sçavoir où nous étions, il nous falloit cependant donner dans le détroit. C'étoit une pierre d'achopement pour pouvoir y entrer, puisque nous étions renfermez dans une Baye dont le bout du Nord est inconnu. Nous étions errans dans un climat plein d'écueils.

Le mouvement continuel de toutes les manœuvres accabloit nos Matelots. La misere dans laquelle nous nous trouvions tous faute de linge & d'habits, à cause de notre naufrage, causa tout-à coup le Scorbut, & je n'oserois vous dire, Monsieur, que nous étions tous rongez de vermine, jusques-là que de nos Scorbutiques qui étoient devenus paralitiques en mourant. Quand les Matelots descendoient des hunes ils tomboient roides de froid sur le pont, & il n'y avoit que les fomentations qui pouvoient les faire un peu revenir.

Les uns se faisoient à la côte du Nord; les autres vers l'Isle *Phelypeaux*. Quand

l'  
nous ne  
fond de  
connû  
lieux i  
peu de  
d'un co  
vingt-q  
Com  
nous no  
le détro  
& demi  
à nous  
parce qu  
demeur  
ron troi  
de Nor  
temps,  
deux pa  
z. Octo  
celle d  
travers  
Oüest M  
rites M  
l'Est Su  
re, par  
couvert  
Isles à  
les neu  
côte du  
43. d.

*l'Amérique Septentrionale.*

185

nous nous en vîmes à 35. à 40. brasses, fond de sable dans le Nord-Oüest, nous connûmes qu'en étant à deux ou trois lieüs il y avoit grand risque, car c'est peu de chemin quand on se voit forcé d'un coup de vent, qui dure deux fois vingt-quatre heures.

Comme nous courions pour lors à l'Est, nous nous trouvâmes heureusement dans le détroit, ayant aperçû sur les dix heures & demie du soir l'Isle de Salsbré au vent à nous, qui paroissoit toute blanche, parce qu'elle étoit couverte de néges. Elle demouroit au Nord Est du compas environ trois lieüs. Les vents de Nord quart de Nord-Est exciterent encore de gros temps. Nous portâmes à l'Est avec les deux pacfis le long de cette côte, & le 2. Octobre nous vîmes à la pointe du jour celle du Nord du Cap Charles par son travers, qui nous paroissoit du côté du Oüest Nord Oüest, toute hachée en petites Isles, & les terres qui couroient à l'Est Sud Est du côté des Isles Bonaventure, paroissoient hautes, fort unies, aussi couvertes de néges. Nous connûmes ces Isles à deux lieüs & demie de nous, sur les neuf heures du matin. Elles sont à la côte du Nord, au 63 six m. par estime, 43. d. de variation Nord-Oüest, à 55,

Q<sub>3</sub>

56. lieüs de l'Isle de Salsbré. Elles sont à l'entrée d'un grand enfoncement dont on ne voit pas le bout. Elles portent le nom d'un Canadien, Capitaine de Fregate légère qui monta un vaisseau il y a quelques années pour la compagnie du Canada.

Nous ne trouvâmes plus de Bancs de glaces dans le détroit. Il y avoit encore des Isles flotantes extrêmement hautes, échouées à une lieüe ou deux des terres qui n'avoient pû suivre le courant. Les glaces qui sont dans la Baye & dans le détroit tiennent plus de quatre cens lieüs. Elles vont se dégorger dans la mer quand elles commencent à se détacher. Les débris en sont si grands que cinq à six mille hommes pourroient se mettre en ordre de bataille fort aisément. Elles se détachent ordinairement au mois de Juillet, & elles vont quelquefois sept cens lieüs au large, avant d'être tout-à-fait fondües. On en trouve assez souvent sur les acores du grand Banc, & qui y sont encore si hautes que des Corsaires avides & affamez les ayant prises pour des Vaisseaux leur ont donné chasse; mais ils ne sont pas peu surpris, quand prêts de venir à l'abordage, ils voyent fondre tout d'un coup à leurs yeux leurs vaisseaux imaginaires, & évanouir par là leurs fausses esperances. La

mer étoit  
perçant  
tierement  
lots dev  
restoit s  
trouvâmes  
nos pri  
• Nous  
Isles Sau  
Est. Elle  
d'une à c  
font un  
bouchur  
Nous  
à cinq li  
10. m.  
nous cor  
tin à l'O  
quaman  
neuf fail  
Sud, les  
nombre  
plus hau  
On les  
lieüs. E  
re-Ferm  
passage  
font l'en  
solution d  
Nous

mer étoit donc libre. Il faisoit un froid si perçant, que nôtre équipage en fut entièrement acablé. Presque tous nos Matelots devinrent Scorbutiques, & il nous en restoit si peu en état d'agir que nous nous trouvâmes contraints de nous servir de nos prisonniers Anglois.

Nous vîmes le 5. Octobre à midi les Isles Sauvages qui nous restoient au Nord Est. Elles sont à la côte du Nord, loin d'une à deux lieuës de la Terre Ferme, qui font un grand enfoncement, dont l'embouchure peut avoir quatre à cinq lieuës.

Nous aperçûmes le six le Cap- Dragon, à cinq lieuës. Il est au soixante-deux deg. 10. m. 38. de variation Nord Oüest, & nous connûmes sur les huit heures du matin à l'Oüest Sud-Oüest le Cap d'Amanquamanca qui est à la côte du Sud, & le neuf faisant la route du Sud Est quart de Sud, les Isles *Boutonnes* nous parurent au nombre de huit. Elles paroissent beaucoup plus hautes que celles de la *Resolution*. On les peut voir de treize à quatorze lieuës. Elles sont à deux lieuës de la Terre-Ferme, entre laquelle il y a un bon passage dont le Cap s'appelle Fleuri. Elles font l'embouchure du détroit avec la *Resolution* dont les courans portoient au Nord.

Nous commençâmes donc à nous trou-

ver hors des dangers, exems de toutes inquietudes qui nous avoient fait apprehender de perir à tout moment.

*O socii ( neque enim ignari sumus ante malorum )*

*O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.*

La dernière terre que nous laissâmes fut un endroit du païs de Laborador, que nous aperçûmes à 25. lieuës, qui paroïssoit encore d'une hauteur prodigieuse, & l'on peut dire que cette vaste côte qui commence depuis le Cap de *Bel-Isle* qui est au 59. d. 8. m. jusques aux Isles *Boutonnes*, ce qui fait 202. lieuës en droite ligne, est la terre la plus haute qui soit au monde, que l'on découvre quelquefois de 40. lieuës en mer. Tous ces objets pleins d'horreur s'évanouïrent enfin à nôtre vûë.

*Jam satis terris nivis atque uræ,  
Grandis misit pater.*

Nous n'avions plus qu'à prier le Ciel de nous être favorable dans le reste de nôtre traversée & de nous écrire

*Ventorumque regat pater.*

*Obstristis aliis, præter Japiga.*

Je ne doute pas, Monsieur, que si vous m'aviez vû dans cet état vous ne m'eussiez fait le même souhait que faisoit Horace à son ami Virgile, lors qu'il

l'A  
partit d'I  
ce vent  
Nord-Oü  
en France  
route, il  
de la Zon  
cerent; n  
en un au  
bit causa  
vaisseaux  
Matelots

C'étoit  
nos Vais  
pas fâché  
Vous alle  
Medecin  
pas tout-à  
après pen

Vous se  
changeme  
arrivant d  
te la faiso  
ble de l'an  
volution  
tracte une  
que l'on ap  
que les pe  
chauds au  
Baye d'H  
arrivent m

partit d'Italie pour Athenes. Il est vrai que ce vent d'Yapix étoit un vent d'Oüest Nord-Oüest, qui étoit large pour arriver en France, & à mesure que nous faisons route, il sembloit que nous approchions de la Zone torride. Comme les vents forcèrent; nous nous trouvâmes tout à coup en un autre climat. Ce changement si subit causa tant de mortalitez dans nos vaisseaux que l'on jettoit des cinq ou six Matelots par jour à la mer.

C'étoit une maladie qui avoit infecté nos Vaisseaux. Vous ne serez peut-être pas fâché si je vous en donne une idée. Vous allez voir que je suis devenu grand Medecin dans ce voyage, & que je n'ai pas tout-à-fait oublié l'anatomie que j'ai appris pendant ma Philosophie.

Vous sçavez donc, Monsieur, que le changement si subit où l'on se trouve en arrivant dans ce climat, lorsque l'on quitte la saison la plus douce & la plus agréable de l'année, cause tout à coup une révolution dans le corps humain, qui contracte une maladie attachée à ces pais, que l'on appelle le Scorbut. Quoiqu'il attaque les personnes qui vont dans les pais chauds aussi-bien que ceux qui vont à la Baye d'Hudson, les symptomes qui en arrivent me paroissent tirer leur origine

d'une cause différente, puisque les effets le sont aussi.

L'extrême froid & principalement la quantité prodigieuse de Nitre qui régné dans le détroit, forment des sels fixes qui arrêtent la circulation du sang. Ces esprits si mordicans causent des acides qui minent petit à petit la partie à laquelle ils s'attachent, & le Chile qui devient visqueux, acide, salé & terrestre, cause l'épaicissement au Sang dont le mouvement circulaire se trouvant interrompu, produit en même tems des douleurs que l'on ressent aux extrémités inférieures, comme aux jambes, aux cuisses, & aux bras: l'on se sent d'abord attaqué par ces endroits.

Ces obstructions étant dans les veines qui portent le sang de sa circonférence au cœur qui en est le centre, étant comme un obstacle, procurent des tumeurs œdémateuses.

Ces parties deviennent insensibles, noires, & lors qu'on les touche il y reste des creux tels que l'on feroit dans une pâte molle. Et comme les exostoses qui se rencontrent dans la partie du tibia ne sont produites que par les acides qui causent des douleurs entre les os & le périoste qui est une membrane cinereuse, laquelle ne peut être guérie sans recevoir une ex-

P.  
trême do  
les mala  
on les to

C'étoit  
compassio  
ques qui  
leurs bran  
prit sain

Le peu  
à cette m  
vingt-six  
l'inaction  
lors que  
il faut co

cet engor  
Mais,  
jours de  
la canicul  
choit, il  
ne se laiss  
une disp  
malades.

Les no  
prendre  
Aussi; Ja  
les viande  
me le bo  
ment aux  
les glande  
ge qu'à fi

trême douleur, il ne faut pas s'étonner si les malades font de grands cris, quand on les touche.

C'étoit, Monsieur, une chose digne de compassion de voir des gens tout paralitiques qui ne pouvoient se remuer dans leurs branles, qui avoient cependant l'esprit sain & net.

Le peu d'exercice contribué beaucoup à cette maladie; car comme nous fûmes vingt-six jours grapinez sur des glaces, l'inaction assoupissoit les sens: Et, dès lors que l'on se sent les jambes pesantes il faut courir & aller dessus pour dissiper cet engourdissement.

Mais, comme la mer geloit tous les jours de deux pouces dans le plus fort de la canicule, d'abord que le Soleil se couchoit, il étoit difficile que les équipages ne se laissassent aller à une paresse qui étoit une disposition prochaine à les rendre malades.

Les nouritures que l'on est contraint de prendre sur mer n'y contribuent pas peu. Aussi; la quantité d'acides qui sont dans les viandes salées qu'on leur donne, comme le bœuf & le lard, cause un gonflement aux gencives & une obstruction dans les glandes salivales qui n'ont d'autre usage qu'à filtrer la limphe d'avec le sang &

de l'aporter dans la bouche par de petits conduits qui servent de premier dissolvant à la coction. Et, comme tous ces petits canaux se trouvent offusquez par l'abondance de ces sels qui sont si penetrans, il se répand pour lors dans toute la bouche une humeur épaisse, gluante & visqueuse. Le sang trouvant alors ses conduits bouchés, il se forme un amas de matiere pourrie qui corrompt les gencives, déchausse les dents, & les fait toutes tomber.

Il y en a qui ont un flux de bouche, d'autres un flux dissenterique. Les premiers bavent. La matiere visqueuse qui sort de leur bouche cause la cangrene dans les glandes & aux gencives. Il faut pour lors qu'un Chirurgien leur donne de bons gargarismes détersifs qui puissent détacher cette matiere épaisse. Le jus de citron seroit d'un grand secours.

Ceux qui ont le flux dissenterique sont beaucoup plus en danger de la vie. Il se forme en ces personnes une humeur extrêmement corrosive dans le mézentaire. Et comme les veines souclavieres reçoivent le chile pour le porter au ventricule droit du cœur, qui concourt à la nutrition du corps par l'Aorte, dès lors que ce suc se trouve corrompu, il faut de necessité qu'il arrive des syncopes & des défaillances de

cœur,

L  
cœur, p  
sister qu  
net & vi  
meroit  
dinaire :  
vres, des  
ces, dou  
cez de q  
dans le m  
les Loix  
Polipes  
d'un Cad  
sont des  
duit cett  
chent au  
venant à  
causent  
Le cor  
& de se  
vapeurs  
transport  
plusieurs  
ferme, l  
noirceur  
mouraien  
Il faut d  
sent disso  
de Dissolv  
siques, qu  
Tom

cœur, parce que celui-ci ne pouvant subsister que par la circulation d'un sang pur, net & vis, toute autre matière qui s'y formeroit ne peut qu'en détruire le cours ordinaire : d'où il survient aux uns des Fièvres, des Sinoches simples, aux autres tierces, double tierces, même quelques accès de quarte. Et la cangrene se forme dans le mesentaire, aux intestins, arrête les Loix de la circulation du sang. Les Polipes que j'apercevois à l'ouverture d'un Cadavre faisoient le même effet. Ce sont des morceaux de sang caillé que produit cette grande corruption, qui s'attachent aux ventricules du cœur, lesquels venant à offusquer ce mouvement réglé, causent des morts subites.

Le cerveau ne se trouvant plus humecté de ses douces influences, reçoit des vapeurs qui lui causent des délires, des transports, & la mort ensuite. J'en ai vu plusieurs qui paroissent avoir la voix ferme, l'œil bon, la langue saine, sans noirceur n'y excoriations, qui cependant mouroient en parlant.

Il faut donc se servir d'alimens qui puissent dissoudre la masse du sang, comme de Dissolvants sudorifiques & diaphoretiques, qui par leurs parties sulphureuses

& volatiles, entraînent par une insensible transpiration les Acides, consomment les cruditez de la masse, & puissent faire rallier ensemble les Fibres du sang par de bons alimens, leur donnant peu de viande salée, mais du Ris, des Pois, des Fayols, des Lavemens un peu détersifs, de l'Opiat astringent où les cordiaux entrent; les changeant aussi de linge; ce qui est un grand soulagement dans ces occasions.

Cette Maladie ne fait qu'augmenter l'appetit. Les Malades ont des faims canines. Il faut que ce soit la force des Acides qui se trouvent dans les glandes de la troisième tunique du ventricule, qui l'irritent.

Je ne fus pas surpris, Monsieur, que nous trouvant tout à coup en un autre climat à notre retour; ce changement causant de mortalitez dans nos vaisseaux. Il se faisoit pour lors une fermentation dans la masse du sang, qui causoit une corruption gangreneuse. Le chaud voulant dilater ce que le froid avoit rétréci; ce ne pouvoit donc être en ce moment qu'un combat. Et la nature se trouvant affoiblie par la dilatation des pores, causoit un débordement qui mettoit en desordre toute cette Machine.

La difference qu'il y a du Scorbut des pais chauds vient de la puanteur de l'eau

qui causent  
& s'infin  
nobles.  
pais fro  
nent en  
le chang  
arrivant  
bouches  
déjà cor  
un desor

Enfin  
& de ma  
huitième  
tre à l'H  
tiques, &  
chefort,  
*Hic labor*  
via

Graces  
du plus a  
pas que  
qui suis m  
que chac

L'entre  
ne peut  
mes du F  
*Que non*  
deur ave  
sage tout  
ro du Roi

qui cause une corruption dans la bouche, & s'insinuë insensiblement dans les parties nobles. Et par un contraire du climat des pais froids, lorsque les vaisseaux retournent en France de ceux qui sont chauds, le changement de climat qui est froid en arrivant referme les pores, lesquels étant bouchez arrêtent la circulation du sang déjà corrompu, alors il se fait un cahos & un desordre qui suffoque un homme.

Enfin après tant de peines, de fatigues & de maux, nous arrivâmes à Belle Isle le huitième Novembre. Nous allâmes mettre à l'Hôpital du Port-Loüis nos Scorbutiques, & nous partîmes de là pour Rochefort, où nous desarmâmes.

*Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum.*

Grâces au Seigneur, je sors, Monsieur, du plus affreux pais du monde. Je ne croi pas que l'on m'y rattrape, moi sur tout qui suis né sous la Zone torride. Il est juste que chacun fasse son Noviciat.

L'entreprise que nous venons de faire ne peut être que fort glorieuse aux armes du Roi. Cette devise est bien juste: *Quæ non maria.* En effet, l'activité & l'ardeur avec laquelle notre Ministre envisage tout ce qui peut contribuer à la gloire du Roi, l'engagerent de faire partir cer-

te Escadre pour la pousser & l'étendre jusques au Pole Antartique. Tout a contribué à ses desseins, malgré tant de disgrâces qui nous sont arrivées.

Au reste, quand la France ne garderoit point ce quartier-là, le Commerce de la Pelleterie du Canada n'y perdrait pas, au contraire il en vaudrait mieux. Cette abondance de Pelleterie de futcroit de la Baye d'Hudson, ne peut faire que du tort à celui-là, si dans la suite l'on conservoit ce Fort, sur tout dans un temps de Paix. Les Marchands du Canada seroient pour lors obligez de vendre aux Sauvages leurs marchandises à vil prix. L'on commence à se passer en France de beaucoup de Pelleteries, & on néglige même de porter des Palatines par une mode toute nouvelle que l'on a trouvée d'en faire de petits rubans.

D'ailleurs ce Voyage-là ne se fait qu'avec des peines extrêmes, des travaux & des fatigues presque insurmontables, & les vaisseaux ne retournent en France que tout rongez, mangez, froissez par les glaces, & presque tous les équipages y perissent du Scorbut. Comme Rochefort fut la fin de notre navigation, ce sera aussi celle de ma Lettre, vous assurant que l'on ne peut être avec plus de passion que je le suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Descript.  
qu'à  
Fran  
De quell  
ce Co  
a fait

MA

Toute  
cœur. si  
pour tou  
employé  
des imp  
mon esp  
neur de  
de me  
vous, M  
qu'ils m'  
du depui  
licatelle,  
ne sçai p  
graces s  
devois



## IX. LETTRE.

*Description du Fleuve saint Laurent jusqu'à Québec, Capitale de la nouvelle France.*

*De quelle maniere les François ont connu ce Continent, & le progres, que l'on y a fait pour la Foi.*

**MADAME,**

Toutes vos manieres si gracieuses, ce cœur si genereux que j'ai trouvé en vous pour tout ce qui me regardoit lors que j'ai employé votre crédit à la Cour, me fait des impressions si vives & si fortes sur mon esprit, que ma famille qui à l'honneur de vous appartenir avoit bien raison de me dire que je trouverois encor en vous, Madame, beaucoup plus que ce qu'ils m'en ont dit. Pour moi qui ai perdu depuis plusieurs années le goût, la délicatesse, & la politesse de la France, je ne sçai plus la methode de m'énoncer avec graces sur tous les remerciemens que je devois vous faire.

R 3

Vous me permettrez, Madame, de vous dire que je suis devenu un véritable Iroquois. Souffrez donc que je vous introduise dans le nouveau monde par la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

De toutes les navigations de long cours, celle de la Nouvelle France, jusqu'à l'embouchure du Golphe de S. Laurent est la plus aisée, parce que les Pilotes qui reconnoissent d'abord le Grand-Banc ont occasion de tenter facilement son entrée qui est entre le Cap de Retz dans l'Isle de Terre-Neuve, & le Cap du Nord dans l'Isle du Cap-Breton, apellée aujourd'hui l'Isle Royale. Entre ces deux Isles l'on trouve l'Isle de S. Paul, éloignée du Cap de Retz de dix-huit lieuës, & de cinq du Cap de Nord, les vaisseaux passent entre ces deux Caps.

Le Golphe de S. Laurent a pour barriere du côté de l'Orient la grande Isle de Terre-neuve, qui est presque aussi grande que l'Angleterre, de sorte qu'il peut avoir cent lieuës de large.

Les Eskimaux habitent le côté du Nord, qui est la terre de Laborador, laquelle a plus de cinq cens lieuës de côte jusques au Cap Digue, au 62. d. 45. m. à l'entrée de la Baye d'Hudson. Ces côtes sont les plus élevées de tout l'U-

nivers. C  
de quara  
à fait en  
possible  
mangen

Le côt  
guis est  
mais co  
Madame  
agreable  
prairies,  
d'outard  
les, plu  
vres, pe  
tres sort  
point ex  
ehus qu  
parler au  
la Morue  
dame, q  
trer dans  
reconno  
trémité d

Cette  
de Gaspé  
xante pie  
des deux  
mer. On  
tout aut  
vixon qu

nivers. On les aperçoit dans un beau tems de quarante lieues. Ces peuples sont tout-à-fait cruels, avec lesquels il n'est pas possible d'avoir aucun commerce. Ils mangent la viande & le poisson crus.

Le côté du Sud habité par les Abenaguis est un beau país. Il y croit du bled; mais comme je ne veux pas m'arrêter, Madame, à décrire les quartiers les plus agreables par les rivieres, les grandes prairies, les beaux arbres, l'abondance d'outardes, d'oyes, de canards, farcelles, pluviers, becassines, tourtres, lièvres, perdrix, gelinotes de bois, & d'autres sortes de Gibiers que l'on ne voit point en Europe, comme canards branchus qui perchent sur les arbres, sans parler aussi des poissons & de la pêche de la Moruë. Je vous dirai seulement, Madame, que les Vaisseaux qui veulent entrer dans le fleuve viennent ordinairement reconnoître l'Isle Percée, qui est à l'extrémité de ce vaste país.

Cette Isle est un rocher proche le Cap de Gaspée, qui peut avoir trois cens soixante pieds de haut, escarpée à pied droit des deux côtez, & vingt quatre de basse mer. On va de Terre-Ferme à pied sec tout autour. Elle peut avoir de long environ quatre cens pas. Elle étoit autrefois

plus longue, allant jusques au Cap Mont-joli, qui est à une portée de fusil; mais la mer l'a sapée par le pied & en a fait tomber une partie. Il y a un trou en forme d'arcade par lequel une chaloupe Biscayenne peut passer à la voile. Lors que je rangeai cette Isle, je m'imaginai que c'étoit l'antré dont parle Virgile, ou Protée se retiroit quand il gardoit les troupeaux & les bœufs marins de Neptune.

Il y a, dit ce Poëte, une grande grotte dans un roc, où les vents repoussent plusieurs vagues qui se brisent en tournoyant. Les Navires qui sont en danger s'y mettent quelquefois à l'abri, & Protée se cache dedans au fond de cet antré.

L'Isle percée est un endroit très considerable pour la pêche de la Morue qui y est très-abondante. Les Vaisseaux y mouillent tout proche à quatre cables, & y mettent des flottes pour les supporter de crainte des Roches qui sont au fond. Les Pêcheurs font le long de la côte de la Terre-Ferme leur échafaux dans lequel ils habitent les Moruës. Il y avoit aux environs un Convent de Recoliers qui a été brûlé par les Anglois dans ces dernières guerres.

On n'a pas plutôt quitté cette Isle, que peu de tems après on aperçoit le Cap des Roziers, qui fait le commencement du

l'A  
fleuve. fa  
de toute

Si Vir  
doute le  
exagère  
de Fluy  
cinq lie  
& court

Les m  
desquels  
plus gran  
vrent  
don  
ont déc  
qu'ils lu  
nom de  
de rien,  
idée de c  
pas pouff

Jacqu  
Pilotes d  
Jean Ver  
par ordi  
1524. to  
depuis la  
du fleuv  
signaler  
quelque  
Malo le  
côtes & l

*l'Amerique Septentrionale.* 201

fleuve saint Laurent qui est le plus beau de toute l'Amerique.

Si Virgile l'eût connu il l'eût appellé sans doute le Roi des fleuves, & n'eût pas tant exagéié le Po par le titre qu'il lui doit de *Fluviorum Rex Eridanus*. Il a vingt-cinq lieues de large à son embouchure & court du Sud Oüest au Nord Est.

Les monts Nôtre-Dame sur le sommet desquels il y a toujours de la nége dans la plus grande chaleur de l'année, se découvrent de loïn du côté du Sud. Cet aspect donna tant de frayeur aux Espagnols qui ont découvert les premiers le Canada, qu'ils lui donnerent en même-temps le nom de *Capo-Dinada*, qui veut dire Cap de rien, & ils conçurent une si mauvaise idée de ce vaste país, qu'ils ne daignerent pas pousser plus loïn leur découverte.

Jacques Cartier l'un des plus habiles Pilotes de son tems, fut plus heureux que Jean Verrazans, Florentin de nation, qui par ordre de François I. découvrit en 1524. toutes les côtes de la mer qui sont depuis la Floride jusques à l'embouchure du fleuve saint Laurent. Cartier voulant signaler son courage par la découverte de quelque nouvelle terre, partit de Saint-Malo le 20. Avril 1534. Il reconnut les côtes & les terres qui sont au Nord & Sud

de l'embouchure de ce fleuve. Le recit avantageux qu'il en fit à son retour la même année, obligea François I. de l'y renvoyer pour pénétrer le plus qu'il pourroit dans ce pais inconnu. Il eut l'avantage d'entrer le premier dans le fleuve, donnant des noms qui subsistent encore aujourd'hui aux Isles, aux Caps, aux mouillages, & aux terres les plus considérables jusques à Montreal, qui est à cent quatre-vingt lieues de l'embouchure du fleuve.

Le froid excessif, la saison de l'Hyver extraordinairement rigoureuse, & le Scorbut, l'avoient entièrement desolé. Toutes les mesures qu'il avoit prises pour jeter les premiers fondemens d'une Colonie furent ainsi rompues, ce qui fut cause que la Cour negligea pendant quelques années ce glorieux dessein.

Toutes les démarches que l'on fit dans la suite du temps pour ne pas laisser infructueux ce que Cartier avoit si bien commencé, me meneroient insensiblement à un très-grand détail. En un mot Mr. Champlain Geographe du Roi & un de ses Capitaines de Vaisseaux, qui fut soutenu du credit & des biens de Mr. de Monts Gentilhomme ordinaire d'Henri IV. termina glorieusement ce que plusieurs autres avoient tenté. Il jetta donc

les premiers  
devoit être  
Capitale  
bâti en  
de Magal  
contre le

Il n'y a  
reule qu  
experien  
qui te fr  
de peine  
de Mani  
Nord son  
1698. N  
me le feu  
l'on tira  
seaux du  
trois jour  
jugea bien  
& le cro  
revira de  
fut faite  
ment à to  
scaurois  
froi ou fe  
zaine de  
quer. Il e  
font pas ac  
toms, pa  
hos & un

les premiers fondemens dans l'endroit qui  
devoit être, comme il est aujourd'hui la  
Capitale de la Nouvelle France, où il  
bâtit en 1603. une maison qui lui servit  
de Magasin & de Fort pour se défendre  
contre les insultes des Sauvages.

Il n'y a point de navigation plus dange-  
reuse que celle du Fleuve, & quelque  
expérience que puissent avoir les Pilotes  
qui le fréquentent, ils ont encore assez  
de peine à se tirer d'affaire. Les bâtures  
de Manikouagan qui sont à la côte du  
Nord sont à craindre. J'y fis naufrage en  
1698. Nous vîmes dans un tems de bru-  
me le feu de quatre coups de canon que  
l'on tira fort précipitamment des Vais-  
seaux du Roi, que nous avions joints  
trois jours auparavant. Notre Capitaine  
jugea bien qu'ils avoient peur d'échouer,  
& se croyant proche la côte du Sud il  
*revira de bord.* A peine cette manœuvre  
fut faite que nous échouâmes dans le mo-  
ment à toute voile sur le mipuir. Je ne  
sçaurois vous exprimer, Madame, l'es-  
froi où se trouva l'équipage, & une dou-  
zaine de Marchands qui venoient trafi-  
quer. Il est vrai que les personnes qui ne  
sont pas accoutumées à ces sortes de contre-  
tems, patissent beaucoup. Ce fut un ca-  
hos & un desordre si subit, que ne vo-

yant ni le Ciel ni la mer, on n'entendoit que des cris & des gemissemens. Un peu de presence d'esprit & de fermeté est d'un grand secours dans ces tristes momens. J'avois fait naufrage trois fois cette même année. Je m'en tirai plus heureusement qu'à la Baye d'Hudson. Je sçavois donc la conduite qu'il falloit tenir dans ces occasions. Je rassurai tous ces esprits effrayez, & nous mîmes la chaloupe à la mer avec bien de la peine. Nous n'étions échouiez que sur une pointe de sable mouvant, & la mer qui avoit été fort rude toute la nuit se calma. Nous demeurâmes dans cet état cinq à six heures, éloigné d'une grande lieue de terre; toute bordée en cet endroit de chaînes de rochers, contre lesquels la mer se brise. Enfin nous nous retirâmes de là sans autre mal.

On voit dans le fleuve une très-grande quantité de Baleines. Les Basques y avoient une pêche sédentaire il y a quelques années, & s'ils ne s'étoient pas amusé à enlever secrettement toutes les pelleteries de Tadoussac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs frustrer dans la suite.

Il est difficile d'arriver à Québec de prime abord; à moins d'avoir un bon Nord Est. Les Vaisseaux mouillent ordinairement à Tadoussac qui est à quatre-vingt

vingt lieues  
 saint L  
 vient s'  
 tous ren  
 de fond  
 lorsqu'u  
 cher, o  
 peut abo  
 Lorsq  
 chure de  
 heure à  
 lieues da  
 irregulier  
 ordinaire  
 cause qu  
 monte six  
 mi-flot e  
 qu'elle a  
 fait alors  
 où elle e  
 rapidité d  
 la marée  
 monter in  
 res & det  
 de Chikou  
 de sorte q  
 Tadoussac  
 Chikoutin  
 de ce que  
 la chute d  
 Tome

vingt lieues de l'embouchure du fleuve saint Laurent. La riviere du Saguenai vient s'y décharger. Les bords en sont tous remplis d'arbres. On n'y trouve point de fond quelques lieues en remontant, & lorsqu'un Vaisseau est contraint d'y relâcher, on l'amare aux arbres quand il ne peut aborder dans quelques petites ances.

Lorsque la marée est haute à l'embouchure de cette riviere, elle l'est à la même heure à Chikoutimi, qui est à vingt-cinq lieues dans la profondeur. Cette marée irreguliere en aparence sembleroit extraordinaire, si l'on n'en connoissoit pas la cause qui est tout-à-fait naturelle. Elle monte six heures à Tadoussac. Quand le demi-flot est à son entrée deux heures après qu'elle a commencé à monter, elle ne fait alors que commencer à Chikoutimi, où elle en est quatre à monter : ainsi la rapidité du courant de la riviere refoulant la marée ne lui donne que le tems de monter insensiblement pendant deux heures & demie, pour se trouver en équilibre de Chikoutimi avec l'entrée de la riviere, de sorte que, quand la marée est haute à Tadoussac, elle l'est en même-temps à Chikoutimi. Cette grande rapidité vient de ce que la riviere se trouve retraisie par la chute d'une montagne qui a été ren-

versée par un tremblement de terre, la quelle forme une Peninsule que l'on appelle Chikoutimi; & comme il y a déjà un rapide au-dessus qui contribue d'ailleurs à la grande violence du courant, il ne faut pas s'étonner si la marée a tant de peine à monter. Tadoussac est très-considérable par la traite de la plus belle Pelleterie du Canada, sur tout des Marthes. Il y a une compagnie de Marchands à Quebec qui payent tous les ans un certain prix aux Fermiers Generaux de la Compagnie du Canada pour avoir la permission de commercer seuls avec les Sauvages du Saguenai. Les *Montagnais* habitent ces quartiers. Ils regardoient autrefois les autres Nations avec mépris, s'estimant les vrais Gentilshommes du pais. Ils étoient superstitieux au dernier point, attachez à leurs Jongleries, & sans forme d'aucune Religion. Quand on leur demandoit qui avoit fait le Ciel & la terre ils ne pouvoient dire qui en étoit l'Auteur. Si nous y avions été, nous en pourrions sçavoir quelque chose, répondoient-ils. Pour la terre c'est *Michaboche* qui l'a faite. Ils rendoient raison de la creation avec un mélange de fable qui ressenoient quelque chose du Deluge. Ils croyoient qu'il y avoit certains esprits dans l'air qui ont la puissance de

*L'A*  
 prédire le  
 leur donn  
 à qui nous  
 soins; il  
 bien le co  
 le pouvoi  
 & des Ca  
 ples a été  
 des zéléz

Dans  
 Missions  
 mier Sup  
 dans la N  
 plain, le  
 pour ann  
 Il bâtit d  
 ment où  
 niere de  
 Sauvages  
 l'intellige  
 ces Barb

Il sousti  
 soins qu'i  
 ples & à  
 étoient c  
 sont erran  
 demeure  
 aux Betfi  
 maux, ar  
 de sorte c

prédire les choses, & lorsque l'on vouloit leur donner la connoissance du vrai Dieu, à qui nous devons demander tous nos besoins ; ils répondoient qu'ils voudroient bien le connoître, pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de leur donner des Originaux & des Castors. La conversion de ces peuples a été l'ouvrage du Ciel par les soins des zéléz Missionnaires.

Dans la distribution des premières Missions que le Pere Denis Jamai, premier Supérieur des Recollers, établit dans la Nouvelle France, avec Mr. Champplain, le Pere Jean Dolbeau fut choisi pour annoncer l'Évangile à ces Peuples. Il bâtit dans ces quartiers un petit logement où il ménagea une Chapelle en manière de Cabane, pour y assembler les Sauvages. Il acquit en très-peu de tems l'intelligence & l'usage de la langue de ces Barbares.

Il soutint de grands travaux par tous les soins qu'il se donna à chercher ces peuples & à les visiter dans les lieux où ils étoient quelquefois assemblez ( car ils sont errans & vagabonds, n'ayant point de demeure fixe. ) Il poussa même jusques aux Bersiamites, Papinanchois, & Eskimaux, arborant par tout le signe du salut, de sorte que beaucoup d'années après on

a trouvé des marques du zèle de ce premier Missionnaire.

Les Jesuites sont presentement en possession de cette Mission qui est à Chikoutimi. Le climat y est beaucoup plus rude qu'à Quebec, quoi qu'il n'y ait que quarante lieues de distance en remontant le fleuve. Si le bled d'Inde, autrement bled de Turquie, & le bled de France pouvoient y venir en maturité, plusieurs stations s'y établiroient. On peut aller de là à la Baye d'Hudson, par des rivières & des lacs, en faisant quelques portages qui sont des espaces de terre pour aller d'une rivière à l'autre. Cette communication n'est que de quatre-vingt lieues par ce chemin, & il en faudroit faire sept à huit cens par mer, si l'on vouloit côtoyer le bas du fleuve, la terre de Laborador, traverser le détroit d'Hudson; qui a cent trente-six lieues de long, montant jusques au soixante-trois degrez, & redécendant vers le cinquante & un au fond de la Baye, où est Kichichouïane, Port appartenant aux Anglois.

Ce fleuve est rempli de quantité de belles Isles remplies d'arbres, lesquelles sont assez dangereuses par les Bancs de sable. Le passage de l'Isle aux Coudres qui est à trente-cinq lieues au-dessus de Ta-

douillac.  
qu'à un  
Ferme.  
vûe, ou  
de la Gr  
faire le  
nant, &  
Goufre  
qu'il fau  
forcé po  
un Vais  
piroûete  
porté da  
d'eau, &  
Nord.  
cause de  
& dans  
grosses m  
la mer.  
partie e  
Après  
ge la Ba  
sieur de  
bec. Et  
beaux m  
J'en a  
puisable  
pins. Le  
& large  
rangée l

douffac, est aisé à connoître, n'étant qu'à une petite demie-lieue de Terre-Ferme. Les Pilotes tiennent le milieu à vûe, ou un peu plus près de l'Isle que de la Grand' Terre. Il est fort difficile de faire le Chenail qui est étroit en tournant, & extrêmement rapide. C'est un Goufre où il y a un grand fonds, de sorte qu'il faut avoir bonne marée & un vent forcé pour franchir ce passage, sans quoi un Vaisseau ne pouvant gouverner fait la piroüete par la vitesse du courant, & est porté dans des rochers qui sont à fleur d'eau, & dans les remoules de la côte du Nord. Les tremblemens de terre ont causé de grands desordres dans cette Isle & dans la Terre-Ferme, par la chute de grosses montagnes, qui sont tombées dans la mer. C'est sans doute ce qui a formé en partie ce Goufre.

Après que l'on a fait ce trajet, on range la Baye S. Paul qui appartient à Monsieur de Laval, premier Evêque de Québec. Elle est considerable par les plus beaux mâts du Canada.

J'en ai visité les *Pinieres* qui sont inépuisables. Je remarque trois sortes de Sapins. Les uns ont la feuille de la longueur & largeur d'un fer d'aiguillete, en pointe rangée le long de la branche. Cette espe-

ce a aussi la feuille tout au tour ; mais plus claire & éloignée, qui ne pique point.

On l'appelle Prusse. Son grain est beaucoup plus serré que les autres. La mâtûre de Norwegue a passé pour la meilleure, à cause de son grain qui est serré, ce qui vient de ce que ses arbres qui croissent sur des montagnes ont le pied sec, de sorte que les grands froids qu'il fait en ces quartiers resserrant le bois empêchent que la sève ne lui donne trop de nourriture pour en faire enfler le grain. Celle de l'Acadie n'est pas bonne depuis la Haive qui est au 44. d. jusques à l'entrée du fleuve saint Laurent, parce que le país qui est temperé rend le grain bien plus gros.

Mais celle qui vient en la Nouvelle France, principalement à la Baye saint Paul, a toutes les qualitez necessaires pour être très bonne. Les arbres croissent sur le penchant des montagnes extrêmement élevées, dont les eaux coulent dans la mer & dans une petite riviere. Le climat est froid ; mais le Soleil dessechant par sa force l'humeur superflü de ces arbres, les tient plus serrez, & leur donne une liaison bien plus forte, qui les rend de meilleure qualité que celle qui est communiquée à ceux de la Norwegue par le froid.

Il y a  
meilleure  
rouges.  
les autres  
rente po  
du gros l  
cassent ra  
sieur de  
l'on fait  
de planch  
au-dessus  
le les hab  
ont cent  
lesquelles  
cens min  
& quarar  
la pêche  
Loup-ma

La Nou  
encor à  
qu'à qui  
cing de l'  
ait des H  
une Paro  
lieüs pl  
Jacque  
vince du  
saint Pau  
vers du  
couvre N

Il y a encore une qualité de bois bien meilleure que ceux-ci, qui sont les Pins rouges. Ils ne deviennent pas si gros que les autres, quoi que l'on y en trouve de trente pouces de diametre à douze pieds du gros bout, & ils sont si simples qu'ils cassent rarement dans les tempêtes. Monsieur de Laval y a un moulin à scie, où l'on fait quelquefois par an vingt milliers de planches. Il y a un village à deux lieus au-dessus à la petite rivière que l'on appelle les habitans de la Baye saint Paul. Ils ont cent cinquante terres en valeur, sur lesquelles ils ont recueilli en 1699. neuf cens minots de bled, cent minots de pois & quarante d'avoine. Ils ont la chasse & la pêche en abondance, sur tout celle du Loup-marin.

La Nouvelle France ne commence point encor à cette Baye, quoiqu'elle ne soit qu'à quinze lieus de Quebec, & à cent cinq de l'embouchure du fleuve, & qu'il y ait des Habitans en plusieurs endroits, & une Paroisse à la Malbaye, qui est à six lieus plus bas que la Baye.

Jacques Cartier place la terre ou Province du Canada à huit lieus au-dessus de saint Paul, à des Isles qui sont par le travers du Cap Tourmente, d'où l'on découvre Nord & Sud de ce Cap les habita-

tions qui forment aujourd'hui la Colonie.

Ce promontoire est si haut, que l'on pourroit le voir de plus de vingt lieues, s'il étoit sur le bord de la pleine mer. Il fait une partie d'une chaîne de montagnes de cinq à six cens lieues de long.

Parmi toutes les Isles qui sont vis-à-vis, l'Isle aux Oyes est très recommandable, par le meilleur beurre du pais, & à cause des pâturages qui sont sur les rivages, & à cause des Outardes & des Oyes qui y viennent aux mois d'Avril & de Septembre en nombre infini.

Il se trouve un conflit au Cap. Tourmente de l'eau douce avec celle de la mer. La traverse y est fort dangereuse. Quelque connoissance qu'en puissent avoir les Pilotes, le plus sûr est de la faire à la sonde en montant, d'attendre vent & marée, & qu'elle soit haute en descendant de Quebec.

La premiere terre que l'on découvre au pied de ce Cap est la Seigneurie de Beaupré, qui appartient en propriété à Monsieur de Laval.

Elle a cinq lieues de long. Son domaine est de deux lieues, qui consiste en prairies, bois, & a une lieue de terres labourables. J'y ai vû un très-beau Château de pierre de taille, de cent cinquante pieds de long, qui a coûté soixante mil livres à

l'édifier. La même grandeur de six cens pieds de long, qui n'est estimés que pour six cens livres. Les pâturages sont en compte de cette terre, lesquelles. Les terres sont quatre cens. On y a mis cinq cens qu'il y eût da, sans un minor soixante quarante pas été faite terre, par est annexées. A vaudroit de rente. L'Isle celle du deux de sous le n faveur d'anal d'a

bâti. La grange & les étables sont de la même grandeur. Il paroît une muraille de six cens pieds de face sur deux d'épaisseur, qui n'est pas encor finie, & tous ces bâtimens sont estimez cinquante mil écus. Les pâturages y sont admirables. On y compte deux cens cinquante bêtes à corne.

Cette Seigneurie a trois Paroisses, dans lesquelles il y a plus de mille habitans. Les terres sont bonnes. Il y en a deux mil quatre cens soixante & deux en valeur. On y a recueilli en 1699. quatorze mil cinq cens quinze minots de bled, quoiqu'il y eût une famine par tout le Canada, sans compter huit cens quatre-vingt un minots de pois, & trois mil deux cens soixante & dix d'avoine. Il y a onze cens quarante quatre bêtes à corne. Il ne m'a pas été facile de sçavoir le revenu de cette terre, parce que le Seminaire à qui ce bien est annexé tire toutes ses provisions en espèces. Autant que j'en peux juger, elle vaudroit douze à quatorze mille livres de rente.

L'Isle d'Orleans est entre cette côte & celle du Sud. Elle a six lieues de long sur deux de large. Elle a été érigée en Comté sous le nom de saint Laurent en 1676. en faveur de Mr. Berthelot Commissaire general d'artillerie, des poudres & salpêtres.

de France. Il y a haute, moyenne, & basse Justice. Les habitations qui sont tout autour sur les bords sont d'agréables points de vûës; avec les bois & les campagnes qui vont insensiblement en montant. Les terres y sont bonnes. Il y en a plus de quatre mille en valeur, sur lesquelles on a recueilli ces dernières années près de douze mille minots de bled.

Quebec est au bout de l'Isle d'Orleans, à deux lieües dans le Sud-Oüest. Il y a une rivière à une petite demie-lieüe de là, appelée Cabir-Coubar par les Sauvages, à raison des tours & détours qu'elle fait. Jacques Cartier lui donna le nom de Ste. Croix, parce qu'il y arriva un pareil jour. C'est le premier endroit où il ait hiverné. Elle s'appelle presentement saint Charles, en memoire de Mr. Charles Des Boües Grand-Vicaire de Pontoise, fondateur de la premiere Mission des Recolets de la Nouvelle France. Ils y bâtirent en 1620. un Convent sous le titre de Nôtre-Dame des Anges, dans une espeece de petite Isle entourée de grands bois où de très-belles eaux serpentent.

Monsieur l'Evêque a achepté cet emplacement de ces Religieux où il a mis des Hôpitalieres qui y ont soin de l'Hôpital general qu'on y a bâti avec une grande magnificence.

La Co  
riviere.

Talon In  
qu'il lui a  
Bourg R  
Bourg T  
fut érigée  
le. Ses hé  
que, qui

A deux  
re est le  
habité pa  
par les J

L'Eglis  
les d'Itali  
un autre  
quitté, p  
à être ing

Cette  
lac qui s'  
zante lieü  
fiere & la  
tiers; les  
Ils l'ont  
détruite.

ensemble  
trop aveu  
testations  
rent le m  
suite, &

La Comté d'Orsainville est dans cette riviere. Sa Majesté voulant gratifier Mr. Talon Intendant du pais, des services qu'il lui avoit rendus, réunit en 1671. le Bourg Royal, le Bourg la Reine, & le Bourg Talon en la Baronie des Islets, qui fut érigée en 1675. en Comté d'Orsainville. Ses heritiers l'ont vendu à Mr. l'Evêque, qui l'a réuni à l'Hôpital general.

A deux lieües en remontant cette riviere est le village de la Nouvelle-Lorette, habité par des Hurons, qui sont gouvernez par les Jesuites.

L'Eglise est bâtie sur le modèle de celles d'Italie. Ils étoient il y a deux ans dans un autre endroit assez voisin qu'ils ont quitté, parce que le terrain commençoit à être ingrat pour leur bled d'Inde.

Cette Nation est originaire d'un grand lac qui s'apelle Huron, à trois cens soixante lieües de Quebec. Elle étoit la plus fiere & la plus redoutable de tous ces quartiers; les Iroquois même l'aprehendoient. Ils l'ont cependant subjuguée & presque détruite. Ils affecterent de faire alliance ensemble; mais les Hurons donnerent trop aveuglement dans toutes leurs protestations d'amitié. Les Iroquois trouverent le moyen de les surprendre dans la suite, & causerent chez eux un grand de-

sordre, contraignant les uns de s'enfuir à Quebec, & les autres dans le Sud.

Tous leurs voisins apprirent avec effroi leur défaite, ne trouvant plus de sécurité à cause des incursions que les Iroquois faisoient dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Quoiqu'ils se vissent dispersés ils ne laisserent pas de faire des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continuer la premiere alliance qu'ils avoient faites avec les François du temps de M. Champlain. Ils firent un établissement à l'isle d'Orleans, où les Iroquois vinrent encore porter le fer & le feu à la vue de Quebec, sans que le Gouverneur general pût leur donner du secours, apprehendant même qu'ils n'y fissent une décente. Les familles qui en rechaperent se mirent entierement sous la protection des François.

Il y en a de la même Nation qui demeurent à Michilimakinak parmi les Outaouais. Ils sont du nombre de nos allies. Ils nous ont cependant fort embarrassé dans ces dernieres guerres contre les Iroquois & les Anglois. Ils souhaitoient l'alliance des Anglois pour pouvoir établir un commerce ouvert avec eux, se persuadant qu'ils en tireroient plus de profit de celui-ci, qu'avec les François, dont ils ont

ont touj  
cheres,  
tems d'a  
de n'être  
& dans l  
dre avec  
un des pl  
tion, ne  
toutes se  
tôt il éto  
verloit t  
qui ne re  
Iroquois.  
mément  
mouveme  
Ils ont be  
tres Sauv  
de la déli  
parlent a  
& il est r  
que ce soi  
corrigé de  
rette, qui  
dination à  
Ce Vill  
qui est vis  
Nord-Où  
deur des t  
gneurs. C  
Nouvelle  
Tem

ont toujours trouvé les marchandises plus cheres, & ils étoient bien-aïses en même tems d'avoir pour amis les Iroquois, afin de n'être pas inquietez dans leur chasse, & dans les mesures qu'ils vouloient prendre avec les Anglois. Le Baron qui a été un des plus politiques Chefs de cette Nation, nous a donné bien de la peine par toutes les ruses & ses stratagêmes. Tantôt il étoit de nos amis, & tantôt il renversoit tous les projets des autres alliez qui ne respiroient que la destruction des Iroquois. On peut dire qu'ils sont extrêmement politiques, traîtres dans leurs mouvemens, & extrêmement orgueilleux. Ils ont beaucoup plus d'esprit que les autres Sauvages. Ils sont genereux, ils ont de la délicatesse dans leurs entretiens, ils parlent avec justesse, ils sont insinuans, & il est rare qu'ils soient la dupe de qui que ce soit. Le Christianisme a beaucoup corrigé de leurs defauts dans ceux de Lorette, qui vivent avec une grande subordination à leurs Missionnaires.

Ce Village est contigu à Charles-Bourg qui est vis-à-vis de Quebec, à l'Oüest Nord-Oüest, à deux lieües dans la profondeur des terres. Les Jesuites en sont Seigneurs. C'est un des grands Villages de la Nouvelle France.

Je ne vous parlerai point, Madame, de plusieurs Villages qui sont sur les rives de Quebec, ni de la Seigneurie de Bauport qui est sur la côte du Nord, separée de celle de Baupré par le saut de Montmorenci, qui est une très-belle chute d'eau de plus de deux cens cinquante pieds de haut. Sa Nape qui est fort large tombe à pic dans un abîme & sur un gros rocher qui forme une pluye continuelle, on passe un once de trois cens pas où il est renfermé, n'y ayant qu'un petit filer d'eau qui vient du bassin lors que la marée est basse.

Voilà une idée de ce qu'il y a de plus particulier jusques à Quebec. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

...re très-humble, &c.

Gouvern  
de la  
Idée du  
Caractèr  
dont  
Castor

M A

La ve  
tats. Il y  
Chacun  
autres p  
me forc  
la Cour  
plus ép  
neuf m  
Madam  
je peux  
tre par  
& toute  
sience  
cle. Vo  
que je v

175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185

## X. LETTRE.

*Gouvernement de Quebec, ville Capitale  
de la Nouvelle-France.*

*Idée du Commerce.*

*Caractere des Canadiens, & la maniere  
dont ils font leur établissement par les  
Castors.*

MADAME,

La vertu se trouve dans toute sorte d'états. Il y en a où elle s'acquiert sans peine. Chacun s'anime pour lors les uns & les autres par un feu de charité, qui est comme forcé de s'entretenir avec eux; mais la Cour est un séjour qui me paroît un peu plus épineux. Je vous avoué que depuis neuf mois que j'y suis j'ai trouvé en vous, Madame, des qualitez si éminentes, que je peux dire que vous avez réunies en votre personne, & toute la politesse du cœur & toutes les vertus les plus parfaites. Mon sincère respectueux m'arrête sur cet article. Vous ne serez peut être pas fâché, que je vous fasse voir, en vous parlant du

Gouvernement de Quebec, la Capitale de la Nouvelle-France, qu'il y a beaucoup de pieté dans ce nouveau monde. Vous serez peut-être surprise qu'un país aussi froid que celui-là ait donné une émulation aussi grande à l'établissement de la Foi par l'application des Missionnaires & des Religieuses, qui n'ont rien épargné à donner des preuves de leur zèle pour la gloire de Dieu.

Nous n'avons point de connoissance de l'éthimologie de Quebec. Les Sauvages qui y habitoient, lorsque les François vinrent s'y établir, l'apelloient *Stadaka*. On tient que les Normands qui étoient avec Jacques Cartier à sa première découverte de la Nouvelle France, apercevant au bout de l'Isle d'Orleans, dans le Sud Oüest, un Cap fort élevé qui avançoit dans le fleuve s'écrierent *Quel bec*, & qu'à la suite du temps le nom de *Quebec* lui est resté. Je ne suis pas garand, Madame, de cette étimologie. Quoi qu'il en soit, ce lieu est devenu la Capitale de la Nouvelle France. Sa situation est très-incommode par l'inégalité du terrain, mais la vüe est des plus belles qui se puisse voir, & la situation des plus commodes pour le Commerce. Il y a un grand Canal large d'une lieüe & demie, qui s'étend depuis

la côte  
Levi,  
son, qu  
tar, qui  
La Ville

Le F  
cette Vi  
leans; q  
second a  
au Cap-  
les fait l  
de Mon  
de Quel

Ce f  
d'abord  
nion de  
gé de pr  
quois, c  
nations  
il y bâti

Les A  
de tous  
breux;  
par les  
ques fat  
jalouffe  
tre ces  
mieux  
traits  
Sauvag

*L'Amerique Septentrionale.* 23.

la côte de Bauport jusqu'à la pointe de Levi, qui est dans la Seigneurie de Lauson, qui tire son nom d'un Conseiller d'Etat, qui a été Gouverneur general du pais. La Ville a une bonne Rade & un bon Port.

Le Fleuve a quatre bras vis-à-vis de cette Ville. L'un va au Sud de l'Isle d'Orleans, qui a près d'une lieue de large; le second au Nord de cette Isle; qui descend au Cap-Tourmente; la riviere saint Charles fait le troisieme, & le quatrieme vient de Montreal; à soixante lieues au dessus de Quebec.

Ce fut-là où Monsieur Champlain fit d'abord alliance avec les Algonkins. L'union devint si étroite qu'il se trouva obligé de prendre leurs interêts contre les Iroquois, qui faisoient la guerre à toutes les nations de l'Amerique Septentrionale, & il y bâtit une maniere de Fort à mi-côte.

Les Algonkins qui étoient les maîtres de tous ces quartiers étoient fort nombreux; ils ont été insensiblement détruits par les Iroquois; nous en avons encor quelques familles qui sont errantes. Il y a une jalousie & une inimitié irreconciliable entre ces deux nations. Les Algonkins sont mieux faits que les Iroquois. Ils ont les traits de visage assez réguliers pour des Sauvages, un air doux, une physionomie

*Histoire de*

revenante, & l'on remarque dans leur en-  
trerien une délicatesse que les autres Sau-  
vages n'ont pas. La Langue Algonkine est  
une *M* ~~Langue~~ Langue de laquelle beaucoup  
d'autres dérivent, & qui se parle & s'en-  
tend dans une grande partie de l'Améri-  
que Septentrionale.

*Quebec* est au 46. deg. 40. min. de la-  
titude Nord : il est le Siege d'un Evêque  
immediat de Rome, le séjour du Gouver-  
neur General, la résidence de l'Intendant,  
le Tribunal d'un Conseil souverain, & la  
retraite de plusieurs Communautez Reli-  
gieuses ; il y a haute & basse Ville. Celle  
ci est sur le bord du fleuve, au pied d'une  
Montagne de quatre-vingt toises de haut,  
& d'une Falaise de vingt-huit, nommée  
le Saut au Marelot, parce qu'il en tomba  
un du haut en bas. Les maisons y sont de  
pierre de taille bien bâties ; les Marchands  
y demeurent pour la facilité du Commer-  
ce. Elle est si bornée de ce côté-là qu'elle  
ne peut s'agrandir. Elle est défendue par  
une Plate forme dans le milieu qui bat à  
fleuve d'eau, de sorte qu'il est difficile aux  
vaisseaux de passer sans être incommodés.

On y voit la Chapelle de Notre Dame  
des Victoires, qui fut bâtie en action de  
graces de la levée du siege des Anglois.  
Le General Phips y vint en 1690. avec

leur en-  
 res Sau-  
 ine est  
 beaucoup  
 & s'en-  
 Ameri-  
 de la-  
 Evêque  
 Gouver-  
 tendant  
 n, & la  
 ez Reli-  
 s. Celle  
 ed d'une  
 de haut,  
 nommée  
 n tomba  
 font de  
 archands  
 ommer-  
 à qu'elle  
 nduë par  
 qui bat à  
 icile aux  
 nmodez.  
 e Dame  
 ction de  
 Anglois.  
 o. avec



*L'A*  
toutes les  
se ; mais  
nac , qui  
neral , de  
que firen  
lit lever l  
te de plu  
de huit co  
fleuve.

Il y a  
Ville , qu  
les Char  
ont bien

Le Pal  
sieur de  
du Roi e  
autre qu  
Evêque  
mis de so  
après av  
lement d  
me un si  
minaire.

Pour  
Bâtimen  
cipal co  
doit fair  
acompa  
ze pieds  
bout , fo

toutes les forces de la nouvelle Angleterre ; mais Monsieur le Comte de Frontenac, qui étoit pour lors Gouverneur General, défit ses Troupes dans une décente que firent les Anglois à Bauport, & lui fit lever honteusement le siege, avec perte de plusieurs de ses vaisseaux, & de plus de huit cens hommes d'équipage, dans le fleuve.

Il y a un chemin de la basse à la haute Ville, qui va insensiblement en tournant, les Charrettes & les Carosses neanmoins ont bien de la peine à monter.

Le Palais Episcopal est sur la côte. Monsieur de saint Vallier, ci-devant Aumônier du Roi en est l'Evêque. Nous en avons un autre qui est Monsieur de Laval premier Evêque de la Nouvelle France, il s'est démis de son Evêché il y a plusieurs années après avoir beaucoup travaillé à l'établissement de la Foy. Il vit presentement comme un simple Ecclesiastique dans son Seminaire.

Pour le Palais Episcopal c'est un grand Bâtiment de pierre de taille, dont le principal corps de logis avec la Chapelle qui doit faire le milieu regarde le Canal, il est accompagné d'une Aile de soixante & douze pieds de longueur, avec un Pavillon au bout, formant un avant-corps du côté de

l'Est. Et dans l'Angle que fait le corps de logis avec cette Aile, est un Pavillon de la même hauteur, couvert en forme d'Imperiale, dans lequel est le grand Escalier. Le Rez de Chaussée de la principale court étant plus élevé que les autres courts & le Jardin, fait que dans cet Aile le Refectoire, les Offices & les Cuissines sont en partie sous terre, toutes voûtées de brique, & ne prennent jour que du côté de l'Est.

La Chapelle est de soixante pieds de longueur, son Portail est de l'ordre composite, bâti de belle pierre de taille, qui est une espee de Marbre brute. Ses Dedans seront magnifiques par son retable d'Autel, dont les Ornemens font un raccourci de celui du Val de Grace. Il y auroit peu de Palais Episcopaux en France qui pussent l'égalier en beauté s'il étoit fini. Tous les Curez de la campagne qui ont des affaires particulieres à la Ville, y trouvent leur chambre, & mangent ordinairement avec Monsieur l'Evêque, qui se trouve presque toujours au Refectoire.

La Cathedrale est à la haute Ville. C'est un assez grand Vaisseau. Le Chapitre étoit composé dans son commencement de douze Chanoines & de quatre Chapelains. Il est réduit presentement à neuf, sans Chapelains à cause du peu de revenu : la réu-

l  
 nion d'  
 pas en  
 grand  
 tencier  
 Le Se  
 de Lav  
 Plate-f  
 de Qu  
 accom  
 la plus  
 che. où  
 eens vi  
 bâtime  
 La C  
 te pied  
 estime  
 a été fa  
 rien ép  
 sa perfe  
 vrage d  
 les mur  
 de Scu  
 sieurs g  
 les acco  
 cornich  
 lesquels  
 zange  
 sculptur  
 Cette  
 re mille

nion d'une Abbaye à ce Chapitre n'étant pas encore bien réglée. Il y a Doyen, grand Chancre, Theologal, grand Penitencier, & grand Archidiacre.

Le Seminaire est tout proche; Monsieur de Laval en est le Fondateur. Il est sur la Plate-forme de la pointe qui donna le nom de Quebec. La face qui regarde le Canal, accompagnée de deux Pavillons, forme la plus belle veüe de la Ville. L'Aîle gauche où est renfermée la Chapelle a deux cens vingt pieds de long, & la largeur du bâtiment est de trente pieds en dehors.

La Chapelle avec la Sacristie a quarante pieds de long. La Sculpture que l'on estime dix mille écus en est très-belle; elle a été faite par des Seminaristes qui n'ont rien épargné pour mettre l'ouvrage dans la perfection. Le maître Autel est un ouvrage d'Architecture à la Corinthienne; les murailles sont revêtuës de Lambris & de Sculpture, dans lesquelles sont plusieurs grands Tableaux, les Ornemens qui les accompagnent se vont terminer sous la corniche de la voûte qui est à pans, sur lesquels sont des compartimens en Lozange, accompagnez d'ornemens de sculpture peints & dorez.

Cette Maison a coûté environ cinquante mille écus. Lorsque Mr. de Laval en

fit l'établissement en 1663. il lui reserva les Dixmes de toutes les Paroisses, à la charge de nourrir & d'entretenir tous les Curez tant dans les Cures que lorsqu'ils feroient apellez au Seminaire, ayant le droit de les retirer comme il le jugeroit à propos & d'en faire venir de France aux frais de la Communauté, les Curez étant pour lors amovibles & révocables; Sa Majesté les a fixez depuis par les dixmes dont ils jouissent; de sorte que confirmant la même année l'établissement de ce Seminaire, le Roi lui en accorda le treizième pour les faire subsister. Mais comme par la suite du temps les Curez ont eu bien de la peine à vivre de leurs dixmes, Sa Majesté leur donne huit mil francs tous les ans sur les fonds du Tresorier general de la marine, que Mr. l'Evêque leur distribue selon leurs besoins.

Ainsi les Curez sont presentement fixes, ils jouissent du revenu de leurs dixmes, & ceux qui ont de la peine à subsister ont un supplément.

Monsieur de Laval prévoyant que la Nouvelle France ne pourroit peut-être pas fournir assez de sujets pour remplir toutes les Cures, réunit son Seminaire avec celui des Missions étrangères de la rue du Bac à Paris, ce que le Roi confirma en 1676.

Le c  
ce pais  
pas tou  
martyr

De j  
sainte  
tion en  
crivez p  
me Sam  
à tout  
pouilla  
conform  
d'un Ev  
un cha

Il y  
chez à  
dans le  
huit fre  
des per  
vie à  
fonction

Le re  
livres d  
la Seig  
du Con  
au Semi  
toutes l  
ques E  
Chanoir  
buent a

Le champ du Seigneur est vaste dans ce pais. Il y a dequoi s'occuper. Il n'est pas toujours necessaire d'y envisager le martyre.

De jeunes Ecclesiastiques remplis d'une sainte ardeur n'ont point d'autre ambition en partant de France que d'être sacrifié par les Iroquois. Il faut être comme Samüel dans une parfaite resignation à tout ce qu'il plaît au Seigneur, en se dépouillant de ses propres sentimens, & se conformant en même-tems aux intentions d'un Evêque qui sçait ce qui convient à un chacun.

Il y a trente-deux Ecclesiastiques attachés à cette maison, sept Missionnaires dans le Missisipi, quatre dans l'Acadie, huit freres & autant de Donnez, qui sont des personnes attachées pour toute leur vie à une Communauté, où ils font les fonctions de Domestiques,

Le revenu fixe n'est que de treize cens livres de rente. M<sup>r</sup>. de Laval y a attaché la Seigneurie de Baupré, ce qu'un Arrêt du Conseil d'Etat confirma en accordant au Seminaire dans ce temps les dixmes de toutes les Cures. Les pensions de quelques Ecclesiastiques, & le revenu des Chanoines qui vivent en commun contribuent aussi à la subsistance. Ils ont quatre-

vingt Pensionnaires qui vont au College des Jesuites. Leurs habits sont uniformes, ayant un capot bleu à la Canadienne, sur lequel il y a un passe-poil blanc, d'étoffe.

Les caves sont d'une grande beauté. On diroit en hiver que ce seroit un jardin où toutes les legumes sont par ordre comme dans un potager.

Permettez moi, Madame, que je fasse ici une petite digression qui vous donnera une idée de la vertu & du zèle Apostolique de ces Ecclesiastiques qui ont porté l'Évangile à plus de six cens lieues d'ici.

Nous aprimes avec plaisir, il y a un an, le progrès que fit Mr. de Montigni Grand-Vicaire de Monsieur l'Evêque de Quebec dans le Mississipi, par tous les soins qu'il se donna à y publier l'Évangile. Il a visité insensiblement ce fleuve en très-peu de temps, jusques à l'embouchure où il a trouvé le Fort de Maurepas. Nous ne voyons point de François après Monsieur de la Sale qui ait fait cette découverte si heureusement, au travers de tant de nations qui y sont établies. Tout y est en guerre. Quelques nations commencent cependant à vivre en bonne intelligence par son entremise.

Ces peuples comprennent assez que la  
paix

paix e  
reux,  
quilité  
stes re  
tre son  
risfacti

Dep  
nouvel  
fleuve  
vantag  
sions d  
qui ont  
du haut  
pour e

La p  
Misteres  
partis ce  
plusieur  
qu'ils on  
une part  
gea d'at  
qu'ils v  
une pais

Cette  
fleuve.

Elle h  
jamais in

Le Mi  
se débord

Les N

Tom

paix est un moyen pour vivre plus heureux, & que pour acquérir cette tranquillité il faut quelquefois calmer les justes ressentimens que l'on peut avoir contre son ennemi pour qu'il donne une satisfaction qui ôte tout ombrage.

Depuis qu'ils ont appris qu'il y a un nouvel établissement François au bas du fleuve d'où ils peuvent tirer plusieurs avantages, ils ne respirent que les occasions d'y pouvoir aller; mais les Natchets qui ont guerre avec quantité de nations du haut du fleuve, sont un grand obstacle pour en permettre le commerce.

La passion qu'ils ont d'être instruits des Mysteres de notre Religion a dissipé leurs partis contre les Tonicas, les Taensas, & plusieurs autres nations, dans l'esperance qu'ils ont que ce Missionnaire doit passer une partie de l'année chez eux. Il se chargea d'assurer ces peuples de leur part, qu'ils vouloient vivre d'orénavant dans une parfaite union.

Cette Nation est la plus nombreuse du fleuve.

Elle habite des côteaux qui ne sont jamais inondés.

Le Mississipi a cela d'incommode, qu'il se déborde fort loin dans les terres.

Les Natchets executerent leur parole

trois jours après qu'il fut arrivé chez les Taenfas, auxquels ils envoyèrent des Députés que l'on reçut avec tout l'acueil possible. On les conduisit avec ceremonie vis-à-vis la porte du Temple où le Grand Chef & les principaux de la Nation les reçurent. Ils presenterent au Temple six robes de Rats musquez bien travaillées.

Un ancien qui étoit comme le Grand Prêtre, harangua à l'entrée sur une petite hauteur, adressant la parole à l'Esprit, & exhortant les deux Nations à oublier le passé & à vivre dans une paix inviolable.

Quoique les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, vivent sans culte & sans aucune forme de Religion, ceux-ci ont des mœurs & des maximes qui les distinguent des autres. Ils ont des Temples dans lesquels ils entretiennent un feu perpetuel qui est consacré à l'Esprit. Ils en reconnoissent plusieurs; mais ils adorent particulièrement celui qui préside à la nature.

Les Etrangers ne leur font point de presents un peu considerables qu'ils ne les portent en même temps au Temple, avec beaucoup de respect, comme un hommage qu'ils rendent à l'Esprit.

On les reçoit pour lors avec des ceremonies, se tournant du côté du Temple, levant les mains au Ciel, se les mettant sur

la tête  
monde  
pour y  
où rou  
Nation  
qui en  
ayant  
qu'autr  
des fig  
relief  
caisses

Il s  
mort d  
tent po  
defunt  
Les par  
par un  
de farin  
dans so

Les N  
bien c  
meurt,  
Religio  
que le r  
te un pr  
honneur  
font au

Il y a  
chets sou  
leur Ch

la tête, & regardant les quatre coins du monde. Lors qu'ils viennent chez eux pour y traiter d'affaire ils vont au Temple où tout ce qu'ils offrent est distribué à la Nation devant la porte. Il n'y a que ceux qui en ont le soin qui osent y entrer, ayant cette opinion ridicule, que si quelqu'autre y entroit, il mourroit. On y voit des figures d'hommes & d'animaux en relief assez mal travaillées, & plusieurs caisses d'os des Chefs les plus considérables.

Ils croient que l'on se trouve après la mort dans un país fort éloigné, ils mettent pour cet effet dans le Tombeau du défunt tout ce qu'il avoit de plus précieux. Les parens & les amis y contribuent aussi par un petit nombre de corbeilles pleines de farine, afin qu'elle lui puisse servir dans son voyage.

Les Natchets & les Taensas ont une Loi bien cruelle. Lorsque le Grand Chef meurt, plusieurs se font un principe de Religion de mourir avec lui; mais lorsque le nombre n'est pas suffisant, on porte un présent à une famille qui se fait un honneur d'y envoyer quelques-uns qui ne font aucune difficulté de sacrifier leur vie.

Il y a trois à quatre ans que trente Natchets souffrirent la mort pour accompagner leur Chef.

On leur casse la tête à coups de haches, après qu'ils ont fait brûler une certaine racine dont nous ne connoissons pas encore la propriété, ou bien ils permettent qu'on les étrangle.

Quoique ce Chef ne soit pas tout-à-fait absolu, on a cependant pour lui une grande veneration. Les femmes & les enfans n'osent entrer dans sa cabane, les anciens & les plus considerables ayant seuls ce privilege.

On n'approche de son lit que de loin, & personne ne prend la liberté de passer entre ce Chef & un flambeau de canne qu'on y allume tous les soirs.

Le Village où il demeure s'assemble au temps des semences & de la recolte pour travailler sur ses terres. On commence d'abord par une danse generale, chacun contribuant ensuite à un festin solennel, après lequel c'est à qui lui rendra ses services.

J'ai peur, Madame, de m'engager dans un trop grand détail des mœurs de ces peuples, qui m'éloigneroit insensiblement de mon sujet.

Revenons à Quebec. Je vous dirai, Madame, que le Château est sur le bord d'une grande côte, escarpée de trente toises. Il est irrégulier dans sa fortification,

ayant  
sans a  
neur. g  
long, a  
se de q  
basse V  
fort ag  
ses deh  
ment d  
deux ét  
lon de

Il y a  
brasure  
dans l'  
comma  
quatre c  
mant de  
lequel e  
Fort, la

Ce C  
ses roch  
s'ils avo  
on s'y tr  
Cap, en  
té de la  
de pierre  
fleurs pie  
campagn  
moulin :  
met la V  
mis.

*l'Amérique Septentrionale.*

243

ayant deux Bastions du côté de la Ville, sans aucun fossé. La maison avec un grand perron general est de cent pas de long, au devant de laquelle est une terrasse de quatre-vingt pieds qui s'étend sur la basse Ville & sur le canal. Ce bâtiment est fort agreable tant pour ses dedans que pour ses dehors, à cause des Pavillons qui forment des avants & arriere-corps. Il est à deux étages, il y manque encore un Pavillon de trente-trois pieds de long.

Il y a une batterie de vingt-deux embrasures à côté de cette maison, partie dans l'enceinte & partie au dehors, qui commande la basse Ville & le fleuve. A quatre cens pas au dessus est le Cap au diamant de quatre-vingt toises de haut, sur lequel est une Redoute qui commande le Fort, la haute Ville & toute la campagne.

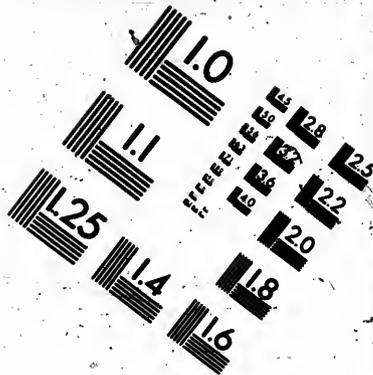
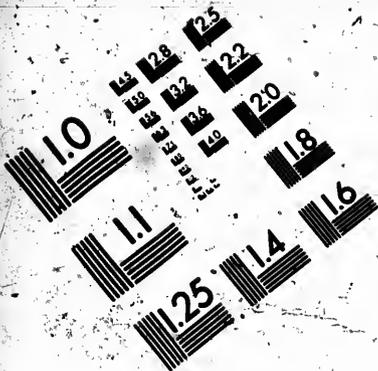
Ce Cap est rempli de Diamans dans ses rochers. Il y en a d'assez beaux, & s'ils avoient la fermeté du vrai Diamant on s'y tromperoit aisément. Au dessous du Cap, en tirant au Nord-Oüest à l'extrémité de la haute Ville, est un Cavalier revêtu de pierre, sur lequel on peut mettre plusieurs pieces de canon, qui commandent la campagne, dans le milieu duquel est un moulin : On a fait un nouveau Bastion qui met la Ville à l'abri de l'insulte des ennemis.



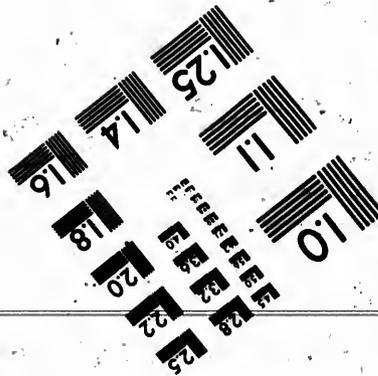
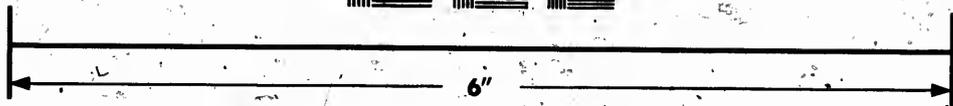
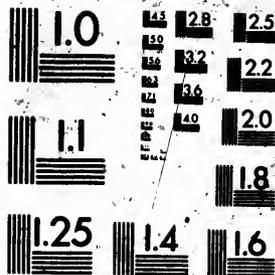








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4503

28  
25  
22  
20  
18

10

Le Gouverneur general à douze mille francs d'apointement, trois mille en qualité de Gouverneur particulier, & autant pour le fret de ses provisions qu'il fait venir de France.

Il a huit mille sept cens quarante-huit livres pour sa compagnie des gardes, composée d'un Capitaine, d'un Lieutenant, d'un Cornette, & de dix sept Carabins.

La garnison du Château que les Fermiers du Canada entretiennent est composée de deux Sergents & de vingt-cinq Soldats. Ils ont trois mille sept cens soixante & dix livres; & quatre cens quatre-vingt livres pour leur bois & leurs souliers.

On compte onze Gouverneurs generaux, depuis l'établissement de la Colonie, parmi lesquels Mr. le Comte de Frontenac a gouverné l'espace de vingt ans. Il étoit l'amour & les délices de la Nouvelle France, la terreur des Iroquois & le pere des Nations Sauvages aliées des François. Il déclara la guerre à la Nouvelle Angleterre de la part du Roi en 1689. Il soutint le siege de Quebec en 1690. contre toutes les forces des Anglois. Corlard petite Ville de la Nouvelle York fut emportée d'emblée par ses ordres, dans laquelle on épargna une quarantaine d'Iroquois. Cette Nation ne reconnût point ce

bienfa  
Anglo  
ayant  
il pou  
ressenti  
fort de  
quoises  
quel o  
Il al  
l'âge de  
de la m  
le feu;  
de se d  
envoyé  
dans la  
contrain  
que de  
leurs. c  
brulées  
mine.  
temps u  
reconn  
Ambass  
der la P  
la concl  
mort se  
sensibles  
vous en  
velle Fr  
perte. C

bienfait. Elle se joignit dans la suite aux Anglois; mais il leur fit connoître que les ayant voulu considerer comme ses amis, il pouvoit, quand il voudroit, leur faire ressentir la force de ses armes. En effet, le fort des Aniés, une des cinq nations Iroquoises, fut pris d'assaut en 1693. dans lequel on prit trois cens de leurs Guerriers.

Il alla en 1694. attaquer en personne à l'âge de 74. ans les Onnontagués qui sont de la même Nation, où il porta le fer & le feu; & quelques résolus qu'ils fussent de se défendre jusques à la mort, ayant envoyé tous leurs vieillards & les femmes dans la profondeur des bois, ils furent contraints d'abandonner leur Fort plutôt que de hasarder une défense incertaine, leurs campagnes de bled d'Inde furent brulées: ce qui leur causa une grande famine. Les Onneyoüts eurent en même temps un pareil sort. Il les a obligez de le reconnoître pour leur Pere dans toutes les Ambassades où ils sont venus lui demander la Paix; mais dans le temps qu'il alloit la conclure il mourut. La nouvelle de sa mort se répandit aussi tôt chez eux. Il fut sensiblement regreté. Tout ce que je peux vous en dire, Madame, est que la Nouvelle France a fait en lui une très grande perte. On reconnut quelques jours avant

sa mort où l'on estime les choses quand elles sont prêtes de finir, & où l'on commence à les mieux voir lors qu'on les va perdre, combien le Canada avoit d'amour & de tendresse pour lui. Ce n'étoit que larmes. On n'entendoit de toutes parts que des loüanges que l'on donnoit à sa vertu & à ses belles actions; de sorte qu'il pouvoit déjà jouir de sa réputation & de sa gloire, & goûter comme par avance les favorables jugemens qu'on devoit faire de lui après sa mort. L'Etat Ecclesiastique l'honoroit pour sa pieté, & la noblesse l'estimoit pour sa valeur. Le Marchand le respectoit pour son équité, & le peuple l'aimoit pour sa bonté.

Le Convent des Recolets est tout vis-à-vis le Château. Leur Eglise est belle. Elle est entourée en dedans d'une boissûre de noyer de huit à dix pieds de haut. Le tableau du Maître-hôtel est un Christ que l'on descend de la Croix fait par le fameux frere Luc qui y demeuroit pour lors. La maison est bien bâtie. Le cloître est très-beau, tout vitré avec les armes de plusieurs particuliers. Il y manque encor quelque corps de logis. La Nouvelle France leur a obligation de l'établissement de la Foi. Leurs premiers Missionnaires se sont rendus recommandables par tous les

trava  
occup  
n'ont  
tions  
bleme  
mesur  
doit c  
voyoi  
pieds  
avoier  
pitain  
ptème  
Certe  
parois  
Franç  
avec a  
exerci  
naires  
certain  
prieres  
de non  
Il s  
déclam  
glemen  
On s  
nieres  
a hum  
desinte  
les Mis  
ils n'en

travaux Apostoliques auxquels ils se sont occupez. Que de peines & de miseres n'ont-ils pas souffert parmi cinquante Nations barbares qu'ils ont conduits insensiblement à la connoissance du vrai Dieu. A mesure que l'Esprit du Seigneur se répandoit dans les cœurs de ces peuples, ils les voyoient venir en foule se jeter à leurs pieds pour être instruits des veritez qu'ils avoient ignorées jusques alors. Leurs Capitaines en tête venoient demander le Bapême, & le recevoient avec leurs Enfans. Cette ferveur augmentant de jour en jour paroissoit comme effacer celle de nos François. Des Villages entiers s'atachoiént avec application à toutes les regles & aux exercices de pieté que ces zelez Missionnaires leur preserivoient. On voyoit en certains endroits des Chefs préposez aux prieres, aux conferences, & aux affaires de notre Religion.

Il se trouvoit même des Neophites qui déclamoient contre les vices & les dereglemens par des discours pleins de zele. On s'est accoûtumé d'abord à leurs manieres barbares, & par ce moyen on les a humanisez insensiblement. Le grand desinterressement qu'ils remarquoient dans les Missionnaires leur faisoit connoître que ils n'envisageoient que leur bien & leur

salut. Ce seul endroit les toucha vivement parce qu'ils faisoient un juste discernement de leur vertu, par l'empressement qu'ils remarquoient dans les François qui ne s'embarassoient que du commerce de leurs Pellereries. A mesure qu'ils dévelopioient les nuages où ils étoient ensevelis, ils trouvoient qu'ils n'étoient pas de véritables hommes; Et après avoir connu dans la suite des années le véritable caractère des François; ils ont tâché de les imiter dans toutes leurs manières.

Nous ne voyons pas presentement que les Recolets aient des Missions chez les Sauvages. Ils s'occupent au dedans du païs où ils font les fonctions de Curez dans les Paroisses de la campagne.

Les Jesuites qui vinrent en 1665, partagerent avec eux les travaux Apostoliques. La moisson devint pour lors plus grande. Ils trouverent beaucoup de difficultez à passer en Canada, partous les obstacles que leur fit Monsieur de Caën directeur de la Compagnie qui étoit de la Religion.

Mais Mr. de Ventadour à qui Mr. de Montmorenei son oncle avoit cédé le titre de Viceroi de ce païs, obtint l'agrément de Louis XIII. en leur faveur, & la Compagnie qui vit bien qu'on la contraindroit à y donner les mains, consentit de bonne

grace  
gez  
même

Les  
furent  
cial d  
spiritu  
pour l  
Caën  
coup

Les  
eux pe  
qu'un  
même  
res de  
travail  
cemens  
d'Allio  
de & l  
pour la  
cens lie

L'Ev.  
Colonie  
d'Hugu  
roit fait  
le Pere  
fait tou  
mettre  
recteur  
les Cath

grace en leur établissement, étant obligez néanmoins d'entretenir toujours le même nombre de Recolets.

Les Peres Lallemand, Macé & Brebeuf furent choisis par le Pere Noiroit Provincial de Paris pour être les Coadjuteurs spirituels, & les freres Buret & Charton pour les Coadjuteurs temporels. Mr. de Caën qui vint en Canada leur suscita beaucoup de traverses.

Les Peres Recolets les reçurent chez eux pendant deux ans, où ils n'avoient qu'un même esprit, & ne faisoient qu'un même corps, jusques à ce que leurs affaires de France. pûssent être réglées. Ils travaillèrent de concert dans les commencemens. Le Pere Joseph de la Roche-d'Allion Recolet, de la maison du Dulude & le Pere Brebeuf, furent destinez pour la Mission des Hurons qui est à trois cens lieues au-dessus de Quebec.

L'Evangile commençoit à fleurir, & la Colonie augmentoit, mais le nombre d'Huguenots qui y étoient pour lors auroit fait un grand tort à la Religion; si le Pere Joseph le Caron Recolet, n'eût fait tous les efforts en France pour faire mettre un Catholique à la place du Directeur de la Compagnie, qui obligerait les Catholiques d'assister à leurs prieres.

La tranquillité devint un peu plus grande dans le centre du pais, lorsque Mr. de Caën fut rapellé. L'accroissement de la Foi n'étoit plus si travaillé par des gens qui ont coutume de tourner en ridicule les Ministres de nos saints Misteres, mais lorsque les Jesuites arriyerent en la Nouvelle France, ils devinrent une pierre d'achoppement aux Religionnaires. Il étoit du bien de la Colonie que ces Peres fussent sédentaires, afin d'avoir lieu, à mesure qu'elle augmenteroit, de fournir des sujets aux Missions éloignées, & de contribuer à l'éducation des familles.

Je trouve, Madame, que leur conduite fut tout-à fait judicieuse, lors qu'ils firent un petit bâtiment dans lequel ils firent embarquer vingt ouvriers de métier pour faire un établissement solide. Les Peres Noiro & de la Nouë, vinrent en même temps prendre part aux travaux de leurs premiers Missionnaires. La maison qu'ils ont presentement est à la haute Ville. Le College a été fondé par le Pere Gamache qui fit present de vingt mil écus. L'Eglise est fort propre: Le platfond est en compartimens de plusieurs quadres, remplis de plusieurs figures & ornemens qui font une belle symetrie. Le jardin est grand, accompagné d'un petit bois de haute

haut  
aven

Ils  
soph  
l'Eva

Que  
des

beuf

les p

prem  
& lo

teur  
celui

sieurs  
nus d

trés h  
de ce

Q  
contr

Missio  
cret d

rocé l

la bel

saint

ils ont

comp

sender  
dans  
pte tr  
penetr

*L'Amérique Septentrionale.*

haute futaye, où il y a une très-belle  
avenüe.

Ils enseignent les Humanitez, la Philo-  
sophie, & la Theologie; ils ont porté  
l'Évangile à plus de huit cens lieues de  
Quebec. Ils ont sçu dompter la ferocité  
des Iroquois; les Peres Lallemand, Bre-  
beuf, & de la Noüe ont versé leur sang  
les premiers chez ces Infidelles. Les deux  
premiers furent brûlez & rôtis à petit feu,  
& souffrirent tout ce que la rage & la fu-  
reur pouvoient inspirer, & l'on fit mourir  
celui-ci de froid. Je ne parle point de plu-  
sieurs autres de cette Société, qui étant ve-  
nus dans la suite en Canada s'estimerent  
très-heureux de suivre les mêmes traces  
de ces premiers Apôtres.

Quelques traverses qu'ils aient ren-  
contrées dans cette pénible & dangereuse  
Mission, ils ont cependant trouvé le se-  
cret de soumettre une partie de cette fe-  
roce Nation; sous le joug du Seigneur par  
la belle Mission qu'ils ont formée au Saut  
saint Louïs, proche l'Isle de Montreal, où  
ils ont assemblé plus de mille Iroquois qui  
composent un beau Village. Ils sont pré-  
sentement plus de cinquante Religieux  
dans toute la Nouvelle France. On com-  
pte treize Missions éloignées, & ils ont  
pénétré jusques au bas du Missipi, à

plus de six cens lieues de Quebec.

Quoique la dernière Guerre que nous ayons eue avec les Iroquois pendant douze ans, ait interrompu le cours des projets qu'ils avoient formé pour le parfait établissement du Christianisme, chez ces Sauvages, ils n'ont pas laissé de demander dans les dernières Ambassades un de ces Religieux, pour être le mediateur de la Paix. Le Pere Bruyas fut en 1700. à Onnontagué, où il renversa tout ce que vouloit faire le Deputé du Comte de Bel-lomont, Gouverneur general de la Nouvelle Angleterre, contre l'alliance que les cinq Nations négocioient avec nous, & il ramena une partie de nos Esclaves.

Si les Religieux qui se sont établis dans la Nouvelle Franco n'ont envisagé que le bien public & la gloire de Dieu, les Hôpitaliers qui vinrent en 1639. travaillerent aussi de leur côté à tout ce qui pouvoit contribuer au soulagement des peuples, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

Dans quelle admiration n'étoient-ils pas de voir d'un côté des hommes qui se sacrifioient uniquement pour leur salut, & de l'autre des filles dont la charité leur faisoit abandonner leur Patrie & traverser les Mers pour venir prendre soin de leur

fanté.

Religieuses en eux-mêmes, dre con- alors da- qui se c- & les ve- Religieuses ceurs d- blement

Ces p- nuës seu- d'hospita- malades femmes que l'on- avoit qu- Sauvages de leur Il-

Elles le- chesse de Mr. le Ca- voulant co- licité de- maison de- sses de C- l'Archevê- fond de so- des d'Orle- da une con-

fanté. Les travaux Apostoliques de ces Religieux les faisoient quelquefois rentrer en eux-mêmes ; ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pu être jusques alors dans l'ignorance du vrai Dieu, eux qui se croyoient les véritables hommes, & les veilles & les fatigues de ces saintes Religieuses dans un país si opposé aux douceurs de la vie, les touchoient sensiblement.

Ces premières Filles n'étoient pas venues seulement pour y exercer le droit d'hospitalité, & pour le soulagement des malades ; mais aussi pour instruire les femmes & les filles Sauvages. Il est vrai que l'on s'imaginoit en France qu'il n'y avoit qu'à *cabaner* dans les bois auprès des Sauvages. C'étoit à la vérité l'intention de leur Illustre Fondatrice.

Elles le firent en effet. Madame la Duchesse de Guillon, soutenüe du credit de Mr. le Cardinal de Richelieu son oncle, voulant contribuer au bonheur & à la félicité de ce nouveau monde, tira de la maison de Dieppe trois Hôpitalières Professes de Cœur, avec l'agrément de Mr. l'Archevêque de Rouën. Elle leur fit un fond de soixante mil francs sur les carofes d'Orleans. La compagnie leur accorda une concession de terre en 1637, on

commença à bâtir en 1638. une petite maison à sainte Marie, un peu au dessus de Quebec, & on jeta dans la même année les fondemens de leur maison dans cette Capitale. Elles arriverent en 1639. avec des provisions pour deux ans. La petite verole qui se mit la même année parmi les Sauvages, leur donna bien de l'occupation. Les maladies ayant cessé les Sauvages s'établirent à une lieuë au-dessus de Quebec, sur le bord du Fleuve. Les Hôpitalieres, qui n'étoient venuës que pour eux se trouverent obligées de ne les pas abandonner. Elles y firent un petit établissement en 1640. afin d'en être plus à portée; & en cas qu'il ne pût subsister, elles résolurent d'en faire une metairie. Le feu prit malheureusement la même année chez les Jesuites, qui brûla la maison & l'Eglise. Ces Dames leur cederent leur maison de Quebec, parce que les Jesuites faisant les fonctions de Curez, les François auroient eu de la peine à se passer d'eux. Elles allerent à saint Michel en attendant qu'elles passent accommoder leur maison de Silléri, & elles se trouverent ensuite au milieu des Cabanes des Sauvages.

Que des personnes qui ont méprisé le monde, ont de consolation, Madame,

quar  
tuat

L.

cle,

de ce

coup

taché

de v

Ab

Roya

comme

aller

petite

expos

de ton

sacrifi

Ces

ment.

Je

des so

qu'elle

dans l

rent q

les irru

faisoie

à la so

Quebe

devin

les rev

Elles

quand elles se voyent dans une telle situation.

La vie molle & oisive des gens du siècle, faisoit si peu d'impression sur l'esprit de ces Filles, qu'elles goûtoient avec beaucoup de plaisir toutes les amertumes attachées à leur emploi & à leur maniere de vivre.

Abandonner une des bonnes Villes du Royaume, où elles avoient toutes les commoditez convenables à leur état, pour aller en Canada habiter les bois dans une petite maison couverte d'écorce d'arbres, exposée à un froid extrême & y manquer de toutes choses, c'étoit faire un grand sacrifice.

Ces saintes Filles l'ont fait généreusement.

Je ne vous parlerai point, Madame, des soins qu'elles prenoient des malades qu'elles avoient chez elles, & qui étoient dans les cabanes voisines. Elles demeurèrent quatre ans dans cette solitude; mais les irruptions continuelles que les Iroquois faisoient sur les Algonkins les obligèrent à la sollicitation de ceux-ci de se retirer à Quebec, ne voulant pas souffrir qu'elles devinssent leurs victimes; de sorte qu'elles sevinrent à Quebec en 1645.

Elles s'y établirent avec le secours de

Madame d'Aiguillon. Elles donnerent as-  
 le l'espace de treize jours aux Urselines ;  
 dont la maison fut brûlée. Le Regiment de  
 Carignan-Salieres qui arriva en 1665 ,  
 donna lieu à l'Hôtel-Dieu de faire pa-  
 roître son zèle avec d'autant plus d'em-  
 pressement que les Sauvages commenee-  
 rent à diminuër par les Guerres continuel-  
 les que les Iroquois avoient contre eux ,  
 & par les maladies qui en-avoient beau-  
 coup détruit ; ce qui fit que les Hôpita-  
 lieres s'attacherent à la Colonie d'une ma-  
 niere plus particuliere.

Ce Regiment ne laissa pas de leur être  
 à charge , il y entra chez elles tout d'un  
 coup deux cens malades qui avoient le  
 Scorbut. Leur bâtiment étoit si petit ,  
 qu'on les mettoit dans le portail & aux  
 greniers. Monsieur Talon qui étoit In-  
 tendant fort satisfait du zèle & des soins  
 de ces Religieuses , écrivoit en leur fa-  
 veur à la Cour qui leur accorda trois mil  
 livres de rente. Les dépenses augmente-  
 rent cependant de plus en plus. Monsieur  
 Talon toujours porté d'inclination pour  
 elles , entra tout-à-fait dans leurs inte-  
 rêts. Il leur prêta douze mille francs des  
 deniers du Roi pour faire une grande sale  
 qu'il prit le soin lui-même de faire bâtir.  
 Voici ce que l'on mit sur la premiere pier-  
 re de ses fondemens.

En  
 EXXII  
 SANC  
 versa

Pou  
 Mere

Le  
 gne de  
 nargue

Av  
 fre Fr  
 du Car

Pena  
 Mere

sation  
 Au

la Colo

Et p  
 fre Jea

Finance  
 France.

Vu  
 de donne

bien qu'

ser ce n  
 par une  
 libre Fo

*L'Amérique Septentrionale.*

257

C'EST

*En l'an depuis l'Incarnation de M. DC. LXXII. En memoire & à l'honneur du SANG PRÉCIEUX que Jesus-Christ versa pour nous.*

ET

*Pour plaire à sa SAINTE MERE, la Mere de Misericorde.*

QUE SOUS

*Le Pontificat de Clement X. & le Règne de l'Invincible & du Pacifique Monarque Louis XIV. Roi Très-Chrétien.*

*Avec la joye & la Benediction de Messire François de Laval, premier Evêque du Canada.*

*Pendant la Superiorité de la Reverende Mere Renée de la Nativité, & la felicitation de ses Filles.*

*Au bruit des aplaindissemens de toute la Colonie.*

*Et par les soins infatigables de Messire Jean Talon Intendant pour le Roi, des Finances, Justice & Police de la Nouvelle France.*

*Vû l'accroissement qu'il plaisoit à Dieu de donner au nombre des Malades, aussi bien qu'à celui des Habitans, on a vû ajoûter ce nouveau logement à l'Hôtel-Dieu, par une continuation de Charitez, de sainte Vierge Fondatrice la Mere des Canadiens.*

*Et l'ame de ce Nouveau Monde l'Illustre Marie de Vignerot Duchesse d'Aiguillon, & la très-digne Nièce du Grand, du Pieux, & l'Incomparable Ministre d'immortelle memoire l'Eminentissime Cardinal Armand Duc de Richelieu, auxquels soit honneur & salut éternel.*

Monsieur Talon voyant que les Hôpitalieres n'étoient pas en état de rembourser une somme si considerable, trouva le moyen de leur procurer encote trois autres mille livres de rente, dont il en retenoit une partie pour faire le remboursement des douze mille franès.

Les mille écus que Madame d'Aiguillon leur faisoit tenir tous les ans, étoient destinez pour la subsistance de la Communauté, & pour l'entretien des Sauvages. Elles s'épargnoient tellement sur leur necessaire, que quand elles avoient une femme Sauvage elles nourrissoient en même temps toute sa famille, ce quelles pratiquent encore aujourd'hui avec une grande charité, quoi qu'elles en soient fort incommodées.

Cette illustre Fondatrice qui connoissoit la rigueur du pais ne vouloit pas que ces Filles se negligassent si fort; elle pria Monsieur l'Evêque de leur commander en vertu d'obeissance de séparer les terres

qu'elle  
& la r  
pauvre  
te ave  
vit pa  
les M  
elles r  
même

La  
deux  
Nouve  
ans ce  
Elle le  
ner m  
la Ma  
sur me  
Le no  
elles e  
quelq  
qui on  
compr  
& une

Elles  
timent  
deux l  
rante  
core d  
gieuses  
me des  
faits p

qu'elles avoient pû acquerir, les meubles & la rente de France, afin que le bien des pauvres ne fut point confondu dans la suite avec celui des Religieuses, & que l'on vit par là, la dépense que l'on feroit pour les Malades, & qu'ayant leur bien à part elles ne se privassent pas tout-à-fait elles-mêmes des secours necessaires à la vie.

La rente de mille écus n'est plus qu'à deux mille francs. Les Fermiers de la Nouvelle France leur payent depuis trois ans ce que Sa Majesté leur avoit accordé. Elle leur fait encore la grace de leur donner mille franc sur le Tresorier general de la Marine. Elles ont fait plusieurs pertes sur mer. La grande économie les soutient. Le nombre des malades qui entrent chez elles est considerable. Il est survenu depuis quelques années des maladies populaires, qui ont fait perir bien du monde. L'on y compte ordinairement tous les ans vingt & une mille journées de malades.

Elles ont présentement un très-beau Bâ-timent de pierre de taille, acompagné de deux Pavillons, qui coûte environ quarante-six mille francs; & il en faudroit encore dix mille pour l'achever. Ces Religieuses y ont travaillé elles-mêmes comme des Maneuvres, & les charois ont été faits par leurs domestiques. On a tiré la

Pierre des fondemens, ce qui leur a épargné plus de dix mille francs.

Je vous viens de donner, Madame, une idée de l'Etat Ecclesiastique. Vous connoissez quel est le caractère des personnes qui se sont trouvez dans le premier établissement de leurs maisons, chaque Ordre s'est toujours maintenu dans la pieté & dans la vertu. Les Communautéz se sont augmentées à mesure que la Colonie s'est étendue. Elles ont obtenu des concessions de terre : des Habitans s'y sont établis, & je trouve que l'Etat Ecclesiastique est le mieux partagé.

Le pais s'est policé insensiblement : les Gouverneurs généraux avoient trop d'occupations pour entrer dans le détail des affaires qui pouvoient naître. Sa Majesté créa un Conseil Souverain en 1663. pour pacifier les differens des particuliers, & prendre connoissance des interêts de la Colonie, qui devenoit fleurissante.

Le Palais est à la haute Ville, dans un fond au Nord Oüest ; il consiste dans environ quatre-vingt toises de bâtimens, qui semblent former une petite Ville. L'Intendant y a son appartement, & les Magasins du Roi y ont leur place.

La Chambre du Conseil est assez grande ; il est composé du Gouverneur gé-

nal, d  
Conse  
d'un G  
neral e  
rité ét  
ne peu  
qu'au l  
seillers  
ou qu'i  
changée  
est si la  
borné t  
ler Hon  
table ro  
te, qui  
Monsie  
fonction  
pas le r  
Les C  
ancienne  
Conseil.  
raport su  
general  
s'agit du  
au Rapo  
tendant  
par le R  
gauche le  
general c  
même, c

nal, de l'Evêque, de l'Intendant, de sept  
Conseillers, d'un Procureur general, &  
d'un Greffier en Chef. Le Gouverneur ge-  
neral en étoit autrefois le Chef. Son auto-  
rité étoit trop absoluë dans un pais où l'on  
ne peut avoir des nouvelles de la Cour  
qu'au bout de dix mois. Quand les Con-  
seillers ne donnoient pas dans son sens,  
ou qu'ils s'éloignoient de son avis, il les  
changeoit ou les exiloit: mais la Cour qui  
est si sage & si judicieuse a extrêmement  
borné son pouvoir. Il n'est que Conseil-  
ler Honoraire, il est au haut bout d'une  
table ronde. Monsieur l'Evêque à sa droi-  
te, qui est aussi Conseiller Honoraire, &  
Monsieur l'Intendant à sa gauche qui fait  
fonction de President, quoi qu'il n'en ait  
pas le titre.

Les Conseillers sont placez selon leur  
ancienneté; ils entrent tous en épée au  
Conseil. Après qu'un Conseiller a fait son  
rapport sur une affaire Civile, le Procureur  
general donne ses Conclusions. Quand il  
s'agit du Criminel il les donne cachetées  
au Rapporteur avant les opinions. L'In-  
tendant recueille les voix commençant  
par le Rapporteur, prend à droit ou à  
gauche les avis, jusques au Gouverneur  
general qui dit le sien, & l'Intendant de  
même, qui ensuite prononce l'Arrêt.

Le Conseil nommoit dans ses commens des Commissaires, pour prendre connoissance des matieres civiles. Il y a presentement une Prevôté depuis 1677. composée d'un Lieutenant general, d'un Lieutenant particulier, qui est aussi Lieutenant criminel, & d'un Procureur du Roi. Ils vont en épée à leur Assemblée. Le rabat & la robe noire seroient quelque chose de trop embarrassant pour des personnes qui peuvent se trouver tout d'un coup obligez de se battre contre les Iroquois.

En 1695. Mr. Deschambaux Procureur du Roi de la Jurisdiction de Montreal, commandoit un Bataillon.

Tous les Conseillers ont cent écus de gage. Le premier a cinq cens francs d'augmentation, & les deux qui le suivent ont encore chacun cinquante écus. Le Lieutenant general est payé sur les charges indispensables du pais, par les Fermiers d'Occident. Le Lieutenant particulier a du Roi quatre cens livres, & son Procureur cent écus. Ils rendent tous la Justice sans épices. Il n'y a point d'Avocats ni de Procureurs. Chacun plaide sa cause soi-même, s'il ne veut avoir recours à des Huissiers qui font l'un & l'autre du mieux qu'ils peuvent. Au reste je ne vois pas qu'il y ait grand Procez dans le pais,

du

du m  
y en  
com  
met  
tire c  
Franc  
tre le  
de cor  
de s'a  
qui es  
venus  
entre  
rude p  
ditez d  
Le C  
est en  
ment e  
ler de c  
de ce pa  
que c'e  
paroît a  
je ne sca  
siens s'il  
il bâtit  
Elle es  
en lui l'a  
veritable  
& le gen  
les Sauva  
mon pas u  
Tom

Au moins ils ne durent pas long tems. Il y en a très-peu pour le commerce, car comme il consiste en Castors, que l'on met au Bureau de la Ferme, dont on tire des Lettres de Change payables en France, les démêlez qui surviennent entre les Habitans, ne sont pas de si grande consequence pour empêcher les Juges de s'appliquer d'ailleurs, au Commerce, qui est permis à tout le monde. Les revenus des terres n'étant pas suffisans pour entretenir leurs Familles. Le pais est trop rude pour y jouir de toutes les commoditez de la vie.

Le Commerce de la Nouvelle France est en Pelleterie, qui consiste principalement en Castor. Je ne sçauois vous parler de cet animal qui fait toute la richesse de ce pais, que je n'avouë en même tems que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement; & je ne sçai ce qu'en penseroient les Carthésiens s'ils avoient vû avec quelle adresse il bâtit sa maison.

Elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un pere de Famille, & le genie d'un habile Architecte. Aussi les Sauvages disent que c'est un esprit & non pas un animal. Il juge de la durée de

l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la précaution possible.

Les Castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement au nombre de neuf. Ils jugent de la bonté de leur établissement par la quantité d'eau qu'ils y trouvent, & ils ont assez de prévoyance pour arrêter le cours des petits torrens, de peur qu'ils ne tarissent pendant l'Été, & ils y font des Ecluses pour empêcher ou détourner le débordement.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande & décide de tout; c'est lui qui est le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail d'un Charpentier & l'application d'un Maçon y sont observées avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font des fondations, & enfoncent les pieux avec autant de force qu'un Cap de mouton. Les autres prenant du limon avec leur queue en façon de truelles en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du tems.

Leurs maisons sont faites de bois, de jonc & de bouë. Elevées environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont

trois  
faits d  
le bras  
la terr  
Il y  
les ils  
l'eau,  
Leu  
que le  
tage q  
hondé  
de boi  
tie au  
Qua  
font le  
de rom  
bâtisse  
en rom  
par de  
Les  
sur les  
Les Sa  
les riv  
ties qu  
c'est un  
couper  
cours,  
pieux p  
& laiss  
quelqu

trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres, grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse.

Il y a plusieurs ouvertures par lesquelles ils tiennent toujours leur queue dans l'eau, car ces animaux sont amphibies.

Leur chambre est toujours propre. Lorsque les eaux grossissent ils montent à l'étage qui est au-dessus de celui qui est inondé. Leurs provisions qui sont d'écorce de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau.

Quand ils bâtissent sur les rivières ils font leur bâtiment en demi-cercle, afin de rompre le fil de l'eau, & lors qu'ils bâtissent dans les lacs leurs cabanes sont en rond, & n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivières, les lacs & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivières, examinent à peu près les sorties qu'ils ont de les bien cacher, car c'est un effet de la subtilité du Castor: Ils coupent la glace, afin que l'eau ait son cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de passer outre, & laissent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves.

Quand les Castors ne passent point par là, les Sauvages jugent qu'ils ont des trous sous terre; & pour les connoître ils frappent en certains endroits de la glace qui puisse rendre un son clair, aussi-tôt ils y font un creux, & connoissent au mouvement de l'eau que le Castor fait agiter par sa respiration qu'il n'en est pas éloigné, à peu près comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang: le Sauvage dresse des pieux aux environs de cette ouverture un peu au large pour lui faciliter le passage, & y mettre deux petites buchettes de bois qu'il faut de nécessité que ce petit mouvement d'eau fasse agiter; & lors que le Castor arrive le Sauvage le prend par la patte de derriere, ou par la queue & l'enleve sur la glace, où il lui casse la tête.

Si les Sauvages veulent le prendre dans les lacs; ils entourent de filets un peu au loin leurs maisons ordinaires, & vont rassembler celle de la campagne qui est environ à quatre cens pas, (car ceux qui habitent les lacs ont aussi une cabane hors du lac.) celles-ci ne sont point remplies de provisions comme les autres, elles ne leur servent, pour ainsi dire, que pour s'égayer & prendre le bain avec plus de liber-

té. La  
 abatu  
 de po  
 quer  
 passag  
 vages  
 les Ca  
 rassent  
 & d'a  
 assuré  
 pagne  
 Enfi  
 prendi  
 leurs c  
 flor c  
 rompt  
 mede  
 coups  
 Les  
 trefois  
 venit d  
 pressen  
 plus us  
 recher  
 ces pea  
 La p  
 Celui q  
 a un d  
 ils cou  
 propre

point par  
des trous  
ils fra-  
glace qui  
tôt ils y  
mouve-  
agiter par  
loigné, à  
de petites  
ierre que  
Sauvage  
cette ou-  
i faciliter  
rites bu-  
ssité que  
giter; &  
uvage le  
u par la  
où il lui

dre dans  
a peu au  
vont ra-  
environ  
habitent  
(du lac.)  
e provi-  
ne leur  
r s'éga-  
e liber-

té. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pourri pour les offusquer lors qu'ils veulent s'enfuir par ce passage. Cette destruction faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déjà tendus, & d'autres croyant trouver un asile plus assuré, s'enfuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans les ruisseaux, ils détruisent leurs chaussées pour les dessécher, le Castor croyant que la violence de l'eau rompt la digue, veut y appotter du remede, pour lors les Sauvages les tuent à coups de dards & de flèches.

Les Sauvages ne comprennent pas autrefois comment les François pouvoient venir de si loin chercher avec tant d'empressement des peaux de Castors, dont les plus usées & les plus sales étoient les plus recherchées. On remarque six especes de ces peaux dont les prix sont differens.

La premiere est le Castor gras d'Hiver. Celui que les Sauvages tuent dans ce tems a un duvet bien épais & de grands poils. Ils coustent sept à huit peaux ensemble si proprement, que les Ouvrieres de Fran-

ce ont de la peine à coudre des gans avec plus de délicatesse. Ils en font des robes qui leur traînent jusques aux talons. Elles leur servent d'habits. La fourrure du corps & leurs mains sales de graisse d'ours qu'ils prennent à pleines mains pour la manger, lesquelles ils essuient à leurs robes, en font tomber les grands poils, & cottonnent insensiblement le duvet qui devient jaune. Cette qualité est la meilleure. Les Chapeliers en font de très-bons chapeaux, & le Bureau en donne de la livre trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La seconde est le demi-gras d'Hiver. Les Sauvages se trouvant obligés de traiter de ces robes avec les François pour leurs pressans besoins, quoiqu'elles ne soient qu'à demi engraisées, & que le duvet ne commençant qu'à cottonner & le cuir à jaunir. Il faut cependant que la peau soit aussi souple que celle du gras, il coûte trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La troisième est le gras d'Été. Ces animaux ont de grands poils pendant cette saison avec très-peu de duvet. Les Sauvages en font des robes. Il ne vaut qu'une livre dix neuf sols.

La quatrième est le veule. Les robes sont bien fournies; mais comme les Sau-

vages  
à pein  
précau  
Bureau  
d'Hive

La c  
ci n'est  
coups  
des ouv  
fort gro  
quarant

La de  
vages le  
attrapes  
yent qu  
& que le  
le cuir.

Moscovi  
Leurs  
le duvet  
peaux leu  
tapisserie

Ce n'e  
toutes ce  
Sauvages  
vent de la

Ceux  
Bureau de  
ne des L  
France. Il

vages les ont portés très-peu de tems, à peine le duvet en est-il gras. Ils ont la précaution d'en bien aprêter le cuir. Le Bureau en donne autant que du gras d'Hiver.

La cinquième est le sec d'Hiver. Celui-ci n'est point réduit en robes à cause des coups de fusils & des dards qui ont fait des ouvertures dans la peau. Son cuir est fort gros, mal aprêté. Son prix est de quarante sols.

La dernière est le Moscovite. Les Sauvages les prennent en Hiver dans des attrapes à ras de terre. Lors qu'ils voyent que la peau est belle, bien grande, & que les poils sont longs ils en aprêtent le cuir. On fait un grand commerce en Moscovie de cette espece.

Leurs Pelletiers ont l'adresse d'en tirer le duvet, sans emporter le poil, & ces peaux leur servent de fourures, même de tapisseries. Il vaut un écu la livre.

Ce n'est pas sans sujet que l'on a fait toutes ces différences, afin d'obliger les Sauvages d'en traiter le plus qu'ils peuvent de la meilleure qualité.

Ceux qui ont du Castor le portent au Bureau de la Ferme, dont le Directeur donne des Lettres de Change payables en France. Il y en a eu en 1700. pour trois

cens trente mille quarante six livres. Le Canada tient presentement la Ferme. Les Fermiers d'Occident & le païs eurent de grandes contestations en 1699. & 1700. sur la diminution du prix des Castors. Il se tint à Quebec plusieurs assemblées, où le Clergé, la Noblesse & le tiers Etat se trouverent, pour représenter à Monsieur le Comte de Pontchartrain le tort que causeroit cette diminution à la Nouvelle France. On a beaucoup envisagé la Religion dans cette conjoncture par raport à tant de Nations sauvages nos alliez, qui se soutiennent dans la Foi par la liaison que nous avons avec eux, qui auroient pu faire commerce avec les Anglois, s'ils n'eussent pas été contens de nous.

Le Sauvage est difficile à manier quand il s'agit de l'interêt. Monsieur le Comte de Pontchartrain a trouvé un milieu dans toutes ces discussions qui est de donner au Canada la forme. Les Canadiens ont établi pour cet effet des Directeurs pour l'administration des affaires. On a obligé ceux qui commercent d'y avoir action selon leurs facultez, & tous ceux qui veulent en être y sont reçus.

Il y a encore le commerce de peaux d'Orignaux qui étoit autrefois fort considérable. Il y en avoit beaucoup dans le gou-

vernem  
truit, il  
res pôi  
L'Or  
la tête  
long, le  
chu-& le  
Il porte  
fourchu  
Il y en  
à cent ci  
pied gau  
Cet anim  
venir, il  
ques à ce  
de l'Orig  
Ces, &  
On les  
ver, prin  
coup de  
Aussi-  
dans les b  
(car il a  
long tems  
poullé la  
par surpri  
éventé, le C  
lieuës, la  
qui lui cor  
qu'à la fin

vernement de Quebec ; mais tout est détruit, il faut aller bien avant dans les terres pour en trouver.

L'Orignac est de la grandeur du Mulet ; sa tête lui ressemble assez, il a le col plus long, les jambes fort seches, le pied fourchu & le poil gris blanc, ou roux & noir. Il porte sur la tête un grand bois plat & fourchu en forme de main.

Il y en a qui pesent quelquefois jusques à cent cinquante livres. On tient que son pied gauche de derriere guerit du haut mal. Cét animal y est sujet, & lors qu'il le sent venir, il se gratte l'oreille de ce pied jusques à ce qu'il en sorte du sang. La chair de l'Orignac est plus délicate que celle du Cerf, & n'incommode jamais.

On les prend avec plus de facilité l'Hiver, principalement lors qu'il y a beaucoup de néges sur terre.

Aussi-tôt que le Chasseur a découvert dans les bois le *ravage* où il s'est attaché, (car il a cela de particulier qu'il demeure long tems où il trouve le jet du bois qui a poussé la même année) il tâche de le tuer par surprise ; mais, lorsque l'Orignac a éventé, le Chasseur le suit quelquefois cinq lieues, la raquette aux pieds. Le verglats qui lui coupe les nerfs, l'accable si fort, qu'à la fin le Chasseur en vient à bout,

& qu'il le tue de son fusil, ou à coups de poignard, quand il est enfoncé dans la neige. Le muse est le morceau le plus délicat, & la langue d'un très-bon goût.

Son ennemi mortel est le Karkajou, qui est beaucoup plus gros qu'un chat. Il guette l'Orignac de dessus un arbre, ou le suit à la course. Lors qu'il le peut joindre il saute sur sa croupe, & se va attacher à son col qu'il entoure de sa queue, il le mord & lui coupe la veine. Son sang se perdant insensiblement il tombe en défaillance. L'Orignac a beau se frotter contre les arbres, le Karkajou ne quitte jamais prise, à moins que l'Orignac ne se mette à l'eau.

La chasse que le Karkajou & les Renards font ensemble de cet animal est si plaisante que je crois vous faire plaisir de vous dire, Madame, de quelle maniere ils s'y prennent.

Les Renards qui ont le sentiment meilleur que le Karkajou battent le bois à petit bruit pour trouver la piste de l'Orignac. S'ils le voyent couché ou paissant; ils gagnent le large pour trouver l'endroit le plus commode à le faire passer du côté que s'est posté le Karkajou.

Les Renards qui le mettent à vûe au milieu d'eux sont comme deux Epreviers,

penda  
l'Orig  
faire a  
écarte  
lon le  
ger de  
jusque  
dans l'  
te sur.  
Je ne  
menué  
Ours, l  
nards r  
cans, P  
va dev

Il se  
l'on vo  
du god  
terre, l  
de sapin  
du Saun  
avec de  
abondan  
lles de

On a  
pêche du  
lieux pl  
Kamour  
ler du Co  
phant qu

pendant qu'un troisième qui est derrière l'Orignac jappe tout doucement pour le faire aller du côté du Karkajou : S'il s'en écarte, les autres jappent à leur tour selon le mouvement qu'il fait pour l'engager de se détourner. Ils font ce manège jusques à ce qu'ils l'ayent fait tomber dans l'embuscade du Karkajou qui se jette sur lui.

Je ne vous parle point, Madame, de la menuë pelleterie qui consiste en Martes, Ours, loups de bois, loups cerviers, Renards noirs & argentez. Karkajous, Pékans, Pichious Iliinois, dont le commerce va devenir considérable plus que jamais.

Il se pourroit faire d'autre commerce si l'on vouloit s'y appliquer. On y feroit du godron en quantité. Le charbon de terre, le transport des planches de chêne, de sapin, des bois de charpente; la pêche du Saumon, de la moruë & de l'anguille, avec des farines quand les années sont abondantes, auroient un grand cours aux Isles de l'Amérique.

On a fait en 1701. une tentative de la pêche du Marsoüin dans le fleuve à trente lieues plus bas que Quebec, aux Isles de Kamouraska. Monsieur de Vitré Conseiller du Conseil Souverain de Quebec, sachant qu'une très-grande quantité de ces

poissons qui sont tous blancs, courent en Été le harang dans ces quartiers, se persuade que si l'on y tendoit des filets avec un arrangement particulier, il pourroit s'y en prendre. Il forma une Société de deux Marchands pour en faire les frais. Monsieur le Comte de Pontchartrain qui ne souhaite que l'établissement & l'augmentation des Colonies, leur fit envoyer de Rochefort en 1701. des cordages pour en faire des filets. Mr. de Vitré dressa entre ces Isles & la Terre Ferme du côté du Sud la longueur de plus d'une demie-lieuë de filets qui formoient differens cheneaux avec une ouverture assez grande pour y laisser entrer les Marsoüins. Ceux ci fort avides du harang n'y étoient pas plutôt, que des Canoteurs tout prêts tiroient une corde qui bouchoit ce passage.

Les Marsoüins qui avoient un champ assez vaste ne s'embarassoient pas pendant que la marée montoit, s'amusant aux harangs quand il s'y en trouvoit; mais lors qu'elle diminueoit à un certain point, on leur remarquoit un mouvement & une agitation qui leur faisoit jeter des mugissemens. Plus la marée descendoit basse, plus ils paroissoient inquietez. Ils avoient beau aller de côté & d'autre, ils ne trouvoient rien qui les arrêta: mais dès-lors que

que l  
soient  
sons,  
l'autre  
gorge  
reitor  
ils éto  
millier  
d'un tr  
On en  
secret c  
en Mar  
tendre  
d'un po  
devient  
Taneur  
lon l'ap  
peut fai  
tes très  
& on en  
Carosse  
long sur  
ne déran  
beaucoup  
quarante  
avec elle  
équipage  
fort maig  
On pou  
de la Bal  
Ton

que la marée étoit sur sa fin, ils se ramassoient tous comme un troupeau de moutons, & échoüoient pêle-mêle l'un sur l'autre. Monsieur de Vitré les envoyoit égorger, & les faisoit traîner, porter, ou remorquer à la marée montante quand ils étoient trop gros. Tels pesoient trois milliers. Il en a fait des Huiles qui seront d'un très-bon usage pour les Vaisseaux. On en fait des Fritures, & on a trouvé le secret de tanner les Peaux & de les passer en Maroquin. La Peau du Marsoüin est tendre comme du lard; elle a un limon d'un pouce d'épais que l'on gratte; elle devient comme un cuir transparent: les Taneurs les rendent minces ou épaisses selon l'apprêt qu'ils veulent y donner. On en peut faire des Hauts-de-chausses, des Vestes très déliées, & à l'épreuue du pistolet, & on en pourra faire des Imperiales de Carosse, car il y en a de dix-huit pieds de long sur neuf de large. Une petite Baleine déranger cette Pêche qui promettoit beaucoup. Elle s'entortilla dans plus de quarante brasses de filets qu'elle entraîna avec elle. On l'a trouva échoüée dans cet équipage à sept lieuës de là. Elle étoit fort maigre.

On pourra tenter dans la suite la Pêche de la Baleine, qui est extrêmement abon-

dante dans le fleuve : il y aura de quoi occuper toute la jeunesse du Canada, & j'estimerois ce commerce le plus considerable de toute l'Amerique Septentrionale. On le feroit sans beaucoup de peine & à peu de frais. Quand une chaloupe auroit pris la Baleine elle l'emmeneroit à terre, où l'on en composeroit les huiles ; on épargneroit un bâtiment & un grand équipage à entretenir. Si les Basques qui avoient commencé cette Pêche dans le fleuve ne s'étoient pas amusez à enlever secretement toutes les Pelleteries de Tadoussac & des environs, ils ne s'en seroient pas vus privez comme ils le sont presentement.

Le commerce des Marchandises n'est pas extrêmement considerable ; il n'est bon qu'à de petits Marchands forains qui apportent ou font venir tous les ans des Marchandises de France pour sept à huit mille francs. Quiconque en apporteroit pour vingt mille francs il auroit de la peine à faire la vente la même année, il y a cependant quelques Marchands particuliers qui ne laissent pas de faire un grand debit. On est beaucoup ménager car on cherche le solide. Le vin & l'eau de vie se debitent avec plus de facilité que toute autre chose,

Le  
à Que  
& Océ  
France  
Ville ;  
sins éta  
qu'emp  
se défa  
marché  
habitan  
roit Pa  
nada, c  
Chacun  
la Part  
fiter de  
de vent  
jours de  
qu'ils d  
de Nov  
contrer  
La R  
vaisseau  
est mort  
à peu p  
geant ph  
l'Hiver,  
sion des  
herbes p  
lades &  
font com

Le temps où le commerce roule le plus à Québec est aux mois d'Août, Septembre & Octobre, que les vaisseaux arrivent de France. Il se fait une Foire dans la basse Ville; toutes les Boutiques & les Magasins étalent leurs Marchandises. Ce ne sont qu'empressements de part & d'autre pour se défaire de ses éfets, où pour avoir bon marché. On y voit sur la fin d'Octobre les habitans des campagnes que l'on appelle- roit Païsans en tout autre lieu que le Canada, qui viennent faire leurs emplettes. Chacun tâche de régler ses affaires avant la *Partance* des Vaisseaux, qui veulent profiter de la belle Saison pour éviter un coup de vent de Nord Est, qui vient quelques jours devant où après la Toussaints. Lors qu'ils different leur départ, jusqu'au mois de Novembre, ils courent risque de rencontrer des glaces dans le fleuve.

La Rade qui se trouve tout à coup sans vaisseaux à quelque chose de triste. Tout est mort, pour ainsi dire, & nous sommes à peu près comme les fourmis, ne songeant plus qu'à faire nos provisions pour l'Hiver, qui est fort long. On a la précaution dès la fin de Septembre de saler des herbes pour le potage. On arrange les salades & les legumes dans les caves, qui sont comme autant de petits Jardins pota-

gers. On se munit selon la portée de son ménage de viande de boucherie, de volailles & de gibier; qui étant gelées se conservent tout l'Hiver. La nége qui paroît sur terre dès le quinzième Octobre vient à force dans le mois de Novembre. Il n'y a pour lors plus de commerce, & la plupart des boutiques sont fermées. On est donc chez soi comme dans une taniere, jusques à ce qu'il y ait beaucoup de néges sur terre. Quand elle commence à s'endurcir on n'est plus si sedentaire: les carioles commencent à rouler. Une cariole est une espece de petit carosse coupé par le milieu, & posée au lieu de rouës sur deux pieces de bois, dont les bouts sont recourbez pour glisser plus aisement sur la nége & sur les glaces. Ces sortes de Voitures sont très commodes, on les embellit de Peintures & d'Armoiries: il seroit impossible d'aller autrement en carosse à cause de la quantité de nége.

Le temps de l'Avent se passe avec beaucoup de pieté. On se donne le premier jour de l'an des marques reciproques d'une amitié qui paroît si étroite, que c'est à qui se préviendra. C'est un mouvement si grand des gens de pied & des carioles pendant huit jours, qu'il semble que tout est en trouble. On passe la reste du temps

fort  
joye  
ques  
des  
font  
consp  
selon  
femm  
Conse  
tient  
ce der  
ferent  
Paris  
parfai  
Quoi  
routes  
roit di  
Canad  
délicat  
disposit  
Cov  
elles n  
mais q  
mant,  
à l'him  
Le  
mois de  
la plus  
ors exc  
& le C

fort agreablement jusques au Carême. La joye & le plaisir y régnoient il y a quelques années ; On ne laisse pas de donner des repas magnifiques ; il y en a qui se font avec ceremonie & beaucoup de circonspection , où l'on choisit les personnes selon leur condition. On prie un jour les femmes d'Officiers avec leurs Maris , les Conseillers un autre , & la Bourgeoisie y tient son rang. Les personnes du sexe de ce dernier Etat ont des manieres bien differentes de celles de nos Bourgeois de Paris & de nos Provinciales. On parle ici parfaitement bien , sans mauvais accent. Quoi qu'il y ait un mélange de presque toutes les Provinces de France , on ne sauroit distinguer le parler d'aucune dans les Canadiennes. Elles ont de l'esprit , de la délicatesse , de la voix , & beaucoup de disposition à danser.

Comme elles sont sages naturellement elles ne s'amusent guères à la bagatelle , mais quand elles entreprennent un Amant , il lui est difficile de n'en pas venir à l'himénée.

Le Carême est difficile à passer ; les mois de Février & de Mars étant la saison la plus rude de l'année : le froid est pour lors excessif , le temps néanmoins est beau & le Ciel très pur ; l'Hiver à cela de par-

ticulier qu'il y a très peu de broüillards, ce qui fait que l'on s'y porte bien. On se fait ici au froid comme à toutes choses, sans que l'on se charge trop de hardes, les hommes sont la plupart du temps tout déboutomez. Quand on ne void qu'un à deux pieds de nége sur terre on dit que l'Hiver est très doux: il y en a ordinairement cinq à six, du moins dans les bois. Je ne vous parle point de certains endroits ou, des tourbillons en assemblent une si grande quantité qu'on ne pourroit s'en tirer si l'on s'y engageoit: la chasse est alors plus abondante, on y prend plus de Martres, de Renards, & d'autres Pelleteries: il y nége au mois de Mai. Le fleuve devant Quebec est d'un grand quart de lieuë de large, gèle presque toutes les années malgré le flux & reflux, il ne charie qu'à la fin d'Avril.

La longue durée de la nége fait que l'on ne commence les semences du bled & des autres grains qu'au mois de Mai, cela n'empêche pas que l'on ne fasse la recolte en Août & Septembre. Cette abondance de nége est comme un fumier, qui engraisse & échauffe la terre.

Si l'Hiver est rude, l'Été qui ne dure pour ainsi dire que Juin & Juillet, n'est pas moins insupportable; les chaleurs y

font e  
beauc  
mertq  
& le  
point  
ment  
qu'on  
point  
ai vü d  
d'Août  
France  
elles p  
aussi-té  
le brui  
toutes  
qué qu  
un furi  
d'éfets,  
celui d  
extrém  
un font  
fait, po  
pour re  
les cha  
mes, qu  
pour lo  
Il ne  
Madame  
Quebec  
ve au D

sont excessives, & je trouve qu'elles sont beaucoup plus grandes qu'aux Isles de l'Amérique : le froid vient donc tout à coup & le chaud de même. On ne s'aperçoit point du Printemps qui ramene insensiblement les beaux jours : le dégel vient sans qu'on s'en aperçoive, & nous n'avons point de ces Deluges comme à Paris. J'y ai vu des gelées si fortes les premiers jours d'Août, qu'il seroit difficile d'en voir en France à la Toussaints de plus cuisantes : elles passent & la grande chaleur revient aussi-tôt. Le tonnerre est frequent en Eté, le bruit en est sourd, & il tombe presque toutes les fois qu'on l'entend. J'ai remarqué que celui qui se forme aux Isles fait un furieux fracas dans l'air, sans beaucoup d'éfets, parce qu'il se dilate aussi-tôt; mais celui de Canada se forme par un temps extrêmement couvert, & qu'il n'y a pas un soufle de vent sur terre, alors on ne fait, pour ainsi dire, où donner de la tête pour respirer. C'est dans ces momens que les chaleurs sont insupportables : les rhumes, qui sont plutôt des enrouemens, sont pour lors à craindre.

Il ne me reste plus qu'à vous parler, Madame, du reste du gouvernement de Quebec, en montant le fleuve. On trouve au Nord & Sud des Villages sur le

bord : il s'étend jusques à l'Echaillon & aux Grondines, à quatorze lieus au dessus de Quebec, & là commence le gouvernement des Trois-Rivieres. Dans l'espace de ces quatorze lieus on trouve des deux côtez du fleuve plusieurs Paroisses & quantité de Villages, & des habitations en si grand nombre qu'elles touchent presque toutes les unes aux autres.

La riviere de Jacques Cartier est proche des Grondines, son entrée est remplie de Rochers à fleur d'eau. Je touché un jour à marée basse sur un qui étoit fort pointu. J'étois heureusement dans un canot de bois, & je courus grand risque de me noyer avec deux des plus belles Canadiennes qui se puissent voir. Comme Jacques Cartier tentoit dans les premieres découvertes tous les plus beaux endroits du fleuve, il y fit malheureusement naufrage, & fut contraint d'y passer un Hiver bien rigoureux.

Le Platon-sainte Croix est un peu plus haut du côté du Sud; c'est une langue de terre qui est comme un fer à cheval, de seize arpens de superficie, au pied d'une petite montagne faite en amphitéâtre, sur le sommet de laquelle est un pais plat; où sont des campagnes de bled. Jacques Cartier jetta les yeux sur ce lieu pour en

faire  
l'on y  
Lieut  
mois  
qu'il r  
elle s  
du lac  
qui est  
virois  
de dou  
les gra  
les dé  
en son  
nent e  
comm  
entraî  
& lo  
se rép  
donner  
te Cro  
en pre  
marée  
qu'en  
Nouvel  
bien les  
en env  
Baronie  
vis-à-v  
Mr de B  
chel, gr

faire une Ville. La pêche d'Anguilles que l'on y fait, & à Lobinieres, (terre du Lieutenant general, qui est au dessus) au mois de Septembre, est si considerable qu'il n'y a point d'endroits dans le pais où elle soit plus abondante. Elles descendent du lac Ontario, autrement Frontenac, qui est à plus de cent lieues. Il y a aux environs de ce lac des marais pleins de vase de douze à quinze pieds de profondeur: les grandes eaux les en font sortir, & elles descendent vers les isles Toncata, qui en sont aussi toutes bordées; elles se tiennent ensemble, & font des amas grosses comme des muids: les courans du lac les entraîne insensiblement dans des rapides, & lors qu'elles sont dans le fleuve elles se répandent de toutes parts, mais elles donnent particulièrement au Platon sainte Croix & à Lobinieres. Un Habitant en prend quelquefois trois milliers à une marée; elles sont beaucoup plus grosses qu'en France. C'est une mâne dans la Nouvelle France, & lors que l'on fait bien les aprêter elles sont délicieuses. On en envoye aux isles de l'Amerique. La Baronie de Portneuf-Becancour est tout vis-à-vis. Elle fut érigée en faveur de Mr de Becancour Chevalier de saint Michel, grand Voyer de la Nouvelle France.

Voilà l'idée la plus exacte que je puisse vous donner de ce gouvernement. S'il y avoit d'autres particularitez dignes de votre attention, j'aurois fait en sorte qu'elles ne me fussent point échappées pour vous en faire part. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble, &c.

Le g  
cer  
peu  
par  
Les i  
&

M

Lor  
nies c  
l'honn  
de la  
ne pe  
titude  
felle,  
de pas  
que v  
Les pa  
a reco  
gneurs  
tionne  
vous i  
seux. C



## XI. LETTRE.

*Le gouvernement des Trois-Rivieres concernant la destruction des Algonkins, peuples de l'Amérique Septentrionale, par les Iroquois.*

*Les intérêts communs entre les Algonkins & les François.*

**M**ADAMOISELLE,

Lors que je pense aux obligations infinies que je vous ai, aux bienfaits, & à l'honneur que j'ai reçu sous vos auspices de la plus illustre Dame du monde, je ne peux assez vous en témoigner ma gratitude. Toute la Cour sçait, Mademoiselle, que vous n'avez point de plus grande passion que de procurer du bien lorsque vous pouvez en trouver l'occasion. Les pauvres, sur tout la Noblesse affligée a recours à vous. Les plus grands Seigneurs même se font honneur d'ambitionner & de ménager votre estime. Qui vous inspire tous ces sentimens si généreux. C'est la vertu qui est née avec vous,

que vous conservez au milieu de la plus auguste Cour de l'Univers. Vous êtes à la Cour, & il semble que vous n'y soyez pas, par ce recueillement que l'on voit en vous, Mademoiselle, & qui vous fait faire des reflexions que nous ne sommes point nez seulement pour nous-mêmes, & que nous devons nous faire un devoir de procurer aux autres le plus de bien que nous pouvons.

Permettez, Mademoiselle, que pour vous divertir, pendant quelques momens de vos serieuses occupations, j'aye l'honneur de vous entretenir, en suivant l'histoire que j'en ai commencé. J'en suis au Gouvernement des Trois-Rivieres & de ses dépendances. J'espere que ce que je vous en dirai ne vous sera pas desagreable, & qu'il vous inspirera le desir de procurer le bien de cette partie du Nouveau Monde.

Le commencement du Gouvernement des Trois-Rivieres donne une agreable idée des campagnes & des habitations qui sont sur les rivages des plus belles rivieres de la Nouvelle France. Batiskan & Champlain qui sont deux Paroisses de quatre lieüs de long, ont dans cet espace leurs maisons sur le bord de l'eau, dans un pais plat. L'aspect que forme la largeur  
du

du fl  
offre  
mirab  
terres  
Queb  
Batis  
par de  
autres  
il y a  
re l'ép  
deux a  
qui éto  
cours à  
un heu  
utilité

La v  
cinq lie  
de trois  
que la  
sont for  
seize ce  
plies de  
autres f  
bouchur  
rotine, d  
qui y v  
Pellerie  
sauts & d  
soixante  
de terre, a

Tom

du fleuve qui y est de plus d'une lieue, offre un point de vûë d'une longueur admirable par l'élevation des Caps & des terres escarpées qui viennent du côté de Québec. Les Jesuites sont Seigneurs de Batiskan, & Champlain est considerable par des mines de fer dont on a reconnu autrefois la bonté. Mr. Colbert envoya il y a trente ans la Pipardiere pour en faire l'épreuve, il y fit travailler pendant deux ans; mais le départ de Mr. Talon qui étoit Intendant du Canada, rompit cours à une tentative qui auroit pû avoir un heureux succes, & être d'une grande utilité au Canada.

La ville des Trois-Rivieres qui est à cinq lieues de Champlain tire son origine de trois canaux, dont l'un est plus large que la Seine au dessus de Paris, & qui sont formez par deux Isles de quinze à seize cens arpens de long, chacune remplies de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites au dessus dans l'embouchure d'une riviere nommée Maitabitorine, d'où décendent plusieurs Nations qui y viennent faire la traite de leurs Pellereries. Elle à communication par des sauts & delais avec le Saguenai qui est à soixante & dix lieues plus bas. Un espace de terre, autrement un portage, empêche

que ces deux rivières ne se communiquent l'une dans l'autre. Ces Sauvages qui sont voisins de la Baye d'Hudson apportent les plus belles Pelleteries du Canada.

La ville des Trois-Rivieres est au 46. deg. quelques minutes. Il y a un Gouverneur & un Major seulement. Elle est entourée de pieux d'environ dix-huit pieds de haut. Comme elle est dans le centre du pais, on n'a pas tant lieu d'apprehender les incursions des Iroquois. La situation en est belle. Le sol est sablonneux, & on y recueille de bon bled. L'union entre les Bourgeois dépend du desinteressement du Gouverneur; car, pourvu qu'ils ne soient pas traversez dans leur commerce de Pelleterie, il ne survient point de dissensions qui troublent le repos public. On y compte soixante feux. Les Recollets en sont Curez. On y voit hors de l'enceinte un beau Convent d'Ursulines. Je ne vous parle point de plusieurs Seigneuries qui sont Nord & Sud dans ce Gouvernement.

Les Algonkins se refugierent autrefois dans ces quartiers. Cette Nation ayant été subjuguée par les Iroquois, fut contrainte d'abandonner son pais, qui étoit à cent lieues au dessus des Trois Rivieres, dans celle des Outaouaks. Les Algonkins qui

regard  
coup d  
quois c  
loient  
culture  
unique  
leur fo  
grains.  
galer so  
qui sans  
res fier  
assez de  
soient.  
ment les  
cours les  
ptèrent l  
des Alg  
qu'un m  
leur don  
Algonkin  
Il falloir  
pour faire  
ci ayant  
bères qui  
contraints  
cerent à  
Iroquois  
leur jeune  
chasse, afin  
puisque le

regardoient toutes les Nations avec beaucoup de mépris, principalement les Iroquois qu'ils traitoient de Païsans, ne vouloient point s'appliquer comme eux à la culture des terres. La chasse étoit leur unique occupation; pendant que ceux-ci leur fournissent du bled d'Inde & d'autres grains. Les Algonkins affectoient de régaler souvent les Iroquois de leur chasse, qui sans trop s'embarasser de leurs manières fieres & railleuses s'accommodoient assez de la bonne chere qu'ils leur faisoient. Ceux-ci qui frequentoient rarement les forêts, n'étoient point faits à courre les Orignaux ni les Cerfs. Ils accepterent l'offre qu'on leur fit de s'approcher des Algonkins, & ne firent ensemble qu'un même établissement. Les Iroquois leur donnoient tous leurs grains, & les Algonkins leur apportoient leur chasse. Il falloit cependant beaucoup de vivres pour faire subsister tout ce monde. Ceux-ci ayant détruit insensiblement toutes les bêtes qui étoient à leur portée, étoient contraints de chasser au loin. Ils commencerent à s'en lasser. Ils témoignèrent aux Iroquois qu'il étoit à propos d'avoir de leur jeunesse pour les accompagner à la chasse, afin d'éviter un malheur commun, puisque les uns avoient de la peine à con-

tribuër de leur bled, & que les autres ne trouvoient des bêtes qu'avec bien des fatigues. Les Iroquois avouèrent qu'il falloit prendre cet expedient, & conçurent en même tems qu'ils auroient lieu par là de se rendre habiles à la chasse.

Les Algonkins formerent donc plusieurs bandes, où ils incorporerent des Iroquois. Tous ces partis se diviserent, afin de chasser plus facilement. Les Sauvages ont cette coûtume, de s'approprier un terrain d'environ deux lieues en quarré, qu'ils batent sans que d'autres osent y aller chasser. C'est une Loi qui est reçüe par toutes les Nations, à moins que de vouloit se faire une guerre irreconciliable. Un de ces partis composé de six Algonkins & de six Iroquois, s'écarta plus loin que les autres. Ceux-ci qui ne servoient pour ainsi dire, que de Chevaux de bas pour porter le butin, ne se rebutoient pas. Il arriva malheureusement que les Algonkins manquoient souvent leurs bêtes, ce qui les obligeoit de ne vivre que d'écorces de bois & de racines, que les Iroquois grattoient sous la nége. Cette extrémité obligea les Algonkins de faire bande à part. Après s'être prescrit les uns aux autres le jour de leur retour, chacun laissa son bagage dans une cabane commune,

& prit  
menç  
avoien  
tes. L  
suite  
les pr  
que les  
doute  
tenoien  
prendre  
Iroquo  
d'Orign  
peine à  
d'une si  
secours  
leur Nat  
faire bo  
ser. La  
leur offr  
Le repas  
de part  
loux de  
pendant  
dans la n  
pistes par  
venus, &  
avoient c  
sez, bon  
cher & s'  
Les Ir

& prit son quartier. Les Iroquois qui commençaient à se bien servir de la flèche, avoient appris la maniere d'aprocher les bêtes. Les Algonkins ne furent pas dans la suite gueres plus heureux. Ils revinrent les premiers au *cabanage*, s'imaginant que les Iroquois trop écartez seroient sans doute morts de faim. Comme ils s'entretenoient sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour les aller chercher, les six Iroquois arriverent chargez de viande d'Orignaux. Les Algonkins eurent de la peine à croire qu'ils eussent été capables d'une si belle expedition, sans avoir été secourus d'ailleurs par quelques uns de leur Nation. Ils ne laisserent pas de leur faire bonne mine & de les en congratuler. La bienveillance voulut que les Iroquois leur offrisent ce qu'il y avoit de meilleur. Le repas se fit avec beaucoup d'honnêteté de part & d'autre; mais les Algonkins jaloux de ce succès les assassinerent la nuit pendant qu'ils dormoient & les cachèrent dans la neige. Ils suivirent le lendemain les pistes par lesquels les Iroquois étoient revenus, & trouverent les endroits où ils avoient chassé. Ils y rencontrerent un assez bon nombre de bêtes qu'ils firent secher & s'en revinrent chez eux.

Les Iroquois s'informerent de leurs

Camarades. Les Algonkins répondirent assez froidement que ces six les avoient quittez au premier départ, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Les Iroquois trop impatiens de ce qui pouvoit leur être arrivé, firent plusieurs détachemens dans les bois. On suivit les pistes de ces Chasseurs, & après avoir beaucoup marché on trouva les cadavres des six Iroquois que les animaux avoient déterrez. Ils examinerent les endroits du corps où ils avoient été frappez. C'en fut assez pour se plaindre de l'inhumanité des Algonkins. Ils firent beaucoup de reproches à leurs Chefs, qui se contenterent de blâmer les meurtriers & les obliger de satisfaire à ces morts par quelques petits presents, sans se mettre en peine du ressentiment des Iroquois, qu'ils regardoient comme gens incapables d'en pouvoir tirer vengeance.

Les Iroquois rongerent leur frein, & ne voulant plus se fier aux Algonkins, ils retournerent au Printems suivant dans leurs premieres terres qui étoient aux environs de Montréal, & le long du fleuve, en montant au lac Frontenac. Ils donnerent avis de cet assassinat à toute la Nation, qui conçût beaucoup d'indignation contre l'Algonkin. Celui-ci informé

Les mo  
résolut  
vouloie  
Iroquois  
appreh  
ment au  
au assez  
qui les  
ris, &  
connoit  
lacs d'o  
qui n'é  
Ours &  
L'Alg  
re, réso  
l'attaqu  
Iroquois  
tes leurs  
guerrier  
nombre  
l'Algonn  
dans tou  
soient,  
voient g  
force de  
Les pr  
en Canad  
Nations e  
par tout l  
me jusqu

des mouvemens secrets qu'ils faisoient, résolut d'entreprendre la guerre s'ils ne vouloient se soumettre à ses Loix. Les Iroquois quoique plus nombreux, les apprehendoient. Ils se retirèrent adroitement au lac Frontenac, après avoir soutenu assez foiblement plusieurs attaques, qui les avoient cependant un peu aguerri, & comme ils commençoient à se connoître, ils se rendirent maîtres de ces lacs d'où ils chassèrent les Chaouïanons, qui n'étoient accoutumés qu'à tuer des Ours & des Cerfs.

L'Algonkin ayant pris goût à la Guerre, résolut de détruire l'Iroquois. Il alla l'attaquer au milieu de ses retraites. Les Iroquois furent contraints d'assembler toutes leurs forces pour lui résister. Ils s'aguerrirent de plus en plus, & le grand nombre arrêtoit souvent les incursions de l'Algonkin, qui les harceloit extrêmement dans tous les différens partis qu'ils faisoient, pendant que les autres ne pouvoient gueres résister & soutenir qu'à force de monde.

Les premiers François qui s'établirent en Canada, trouverent à leur arrivée deux Nations en Guerre. Le bruit se répandit par tout le fleuve de saint Laurent, même jusques à la mer du Nord, qu'une

nouvelle Nation que l'on apelloit François, étoit venu d'un monde extrêmement éloigné. Toutes les Nations aborderent le fleuve pour leur demander du fer. Les Poissons-blancs qui habitoient fort avant Maitabiroine, ne balancerent pas de venir s'établir à son embouchure pour profiter de tous ces avantages, s'étant établi dans la suite à deux lieues de la Ville au Cap de la Magdelaine, où les Jésuites firent une Mission.

D'autres Nations qui étoient aux environs de Tadoussac & les Montagnais du Saguenai, dont le pais étoit rempli de quantité de belles Pelleteries, furent cause que les François y bâtirent un Magasin pour en faire le commerce. Ces peuples qui parloient tous la langue Algonkine, avec quelque difference néanmoins de prononciation, étoient fort dociles, & l'on n'en recevoit que de l'honnêteté. Ils se joignirent aux François, & les Algonkins qui continuoient toujours de faire la guerre aux Iroquois, ayant eû connoissance des François, furent à la fin contraints de quitter leur pais pour se mettre à couvert des partis des Iroquois qui étoient devenus aussi habiles qu'eux sur le fait de la guerre.

Les Algonkins qui avoient rallié les Na-

tions a  
Paix,  
leur pa  
contr'e  
amis,  
leur fo  
tablisse  
Ils r  
doit av  
n'y aya  
Cette m  
té insup  
fures,  
maîtres  
Les Iro  
Onnon  
avoient  
gens, &  
dans ce  
donner  
rité de  
avoient  
ment leu  
forces d  
Cepen  
jours l'  
exemts  
gonkins  
raquer le  
faire. Sort

sions avec lesquelles ils avoient fait la Paix, allèrent chercher les Iroquois dans leur païs. Ils nous attirerent une guerre contr'eux, parce que s'étant déclarez nos amis, nous nous trouvions obligez de leur fournir des armes pour soutenir l'établissement de la nouvelle Colonie.

Ils n'eurent pas la conduite que l'on doit avoir dans des entreprises d'éclat, n'y ayant aucune subordination entr'eux. Cette mesintelligence causée par une fierté insupportable, rompoit toutes leurs mesures, les jeunes gens voulant être les maîtres comme les Chefs & les Anciens. Les Iroquois au contraire, sur tout les Onnontaguez, qui étoient plus piquez avoient ménagé l'esprit de leurs jeunes gens, & s'étoient insinuez adroitement dans celui de tous leurs alliez qui leur donnerent du secours. Les enfans de quantité de familles de Chaouïapons, qu'ils avoient enlevez, ayant oublié insensiblement leur patrie, augmentèrent aussi leurs forces de beaucoup.

Cependant l'Iroquois redoutoit toujours l'Algonkin. Nous ne fûmes pas exemts des manieres insolentes des Algonkins, car ils eurent la hardiesse d'attaquer le Château de Quebec, pour en faire sortir Courville leur Interprete qui

leur avoit vendu de l'eau de vie contre les ordres. Cette Nation qui étoit un amas de plusieurs autres, dont la langue étoit commune, faisoit plus de quinze cens hommes depuis Quebec jusques à Silleri; qui en est à une lieue sur le bord du fleuve, sans comprendre celles qui étoient dans le Saguenai, aux Trois-Rivieres & dans sa profondeur. Enfin elle devint peu nombreuse & resta à Silleri, où les Jesuites avoient fait un Fort de pierre qui leur servoit d'asile.

Les vrais Algonkins & leurs plus grands Guerriers, se rassemblerent aux Trois-Rivieres & au Cap de la Madeleine, d'où ils envoyoit tous les ans des partis contre les Iroquois, sans beaucoup de succes, à cause de la desunion qui survenoit. Ils ne laisserent pas de nous attirer les Iroquois qui faisoient de grandes incursions dans la Colonie. Les Algonkins la soutenoient avec assez de fermeté, ils étoient quelquefois contraints de se battre en retraite; car les Iroquois qui dressoient des embuscades; les y faisoient tomber par de très-petits partis qu'ils envoyoit à la découverte, que les Algonkins poursuivoient avec trop d'ardeur; mais lorsque ils se trouvoient en nombre égal, ils re-venoient toujours maîtres des Iroquois.

L'ad  
chef A  
moisel  
valeur  
Cinc  
parti de  
lurent  
d'un de  
brûlé.  
de plus  
étoit le  
& alla c  
dont je  
font à d  
le lende  
ils aper  
dix hom  
Iroquois  
coureurs  
& s'enfu  
Comm  
tems qu'  
revinrent  
à la voix  
konés qui  
dirent de  
répondit  
qu'ils ne  
qu'ils avo  
qu'on les

L'action heroïque du fameux Piskaret chef Algonkin, ne laissera pas, Mademoiselle, de vous donner une idée de la valeur de cette Nation.

Cinq Chefs n'ayant pu réussir avec un parti de sept à huit cens hommes, se résolurent d'aller tous seuls vanger la mort d'un des leurs que les Iroquois avoient brûlé. Ils firent un canot & se munirent de plusieurs armes à feu. Piskaret qui en étoit le Chef, partit des Trois-Rivieres, & alla camper dans les Isles de Richelieu, dont je vous parlerai dans la suite; qui sont à douze lieues plus haut. Ils entrèrent le lendemain dans la riviere de Jorel, où ils aperçurent cinq canots d'Iroquois de dix hommes chacun qui descendoient. Les Iroquois crurent que c'étoient des aventuriers de quelque parti considerable, & s'enfuirent à force de rames.

Comme ils s'apercevoient de tems en tems qu'il n'en paroissoit pas d'autres, ils revinrent sur leurs pas. Lorsqu'ils furent à la voix, les Iroquois firent leurs *Sassakonés* qui sont des cris de Guerre, & leur dirent de se rendre prisonniers. Piskaret répondit qu'ils l'étoient véritablement, & qu'ils ne pouvoient plus survivre au Chef qu'ils avoient brûlé. Mais ne voulant pas qu'on les accusât de lâcheté, il les pria de

venir au milieu du fleuve ; ce qu'ils firent tous dans le moment avec une vitesse surprenante. Piskaret avoit eu la précaution de faire passer de gros fil d'archal de dix pouces de longueur dans des bales de plomb, arrêtées par les deux extrémités, & les avoit accommodés en peloton, afin que par le fil d'archal s'étendant au sortir du fusil fit un plus grand escar, ce qui ne manqua pas d'arriver : car autant de coups dans un canot étoient autant d'ouvertures qui le couloient à fonds, les canots de ces pais ne sont que d'écorce de bouleau extrêmement minces. Chacun de ses gens devoit tirer à fleur d'eau sur chaque canot des Iroquois, sans s'amuser à le faire sur eux.

Lorsqu'il falut se battre, Piskaret fit un mouvement pour se trouver enveloppé. Les Iroquois à l'envi des uns & des autres s'écartèrent avec trop de précipitation. Les Algonkins prêts à faire feu, chanterent leurs *chansons de mors*, feignant de se rendre ; mais ils firent tout à coup leur décharge par ordre qu'ils répétèrent trois fois, reprenant d'autres armes. Les Iroquois culbuterent de leurs canots, qui coulerent bas, & les Algonkins leur casserent la tête, à la réserve de quelques Chefs qu'ils embarquerent,

dont

Sont le  
l'Algo  
Pisk  
où il re  
noissoi  
quois  
pour le  
dans le  
devant  
découv  
allé che  
étoit fo  
que sur  
roient p  
che d'un  
de la jo  
sortit la  
voir se  
que exp  
maxime  
bois por  
dans le  
occupe  
d'Inde.  
tiers en  
Piskare  
l'autre.  
le Villag  
tua ceux  
les chev

Ta

dont le sort fut aussi fatal que celui de l'Algonkin qu'ils avoient brûlé.

Piskaret fit encor une autre expedition où il réussit avec adresse. Comme il connoissoit parfaitement le quartier des Iroquois, il partit seul à la fonte des néges pour les surprendre. Il eut la précaution dans le chemin de mettre ses raquettes le devant derrière, afin que, si l'on vint à découvrir ses traces, l'on crût qu'il fut allé chez lui. Il suivit un côteau où la nége étoit fondue, & ses traces ne marquoient que sur quelques petits Bancs qui ne l'éroient pas tout-à-fait. Quand il se vit proche d'un village Iroquois, il se mit le reste de la journée dans un arbre creux. Il en sortit la nuit & chercha un endroit à pouvoir se retirer à mesure qu'il faisoit quelque expedition. Les Sauvages ont cette maxime de faire de grandes provisions de bois pour l'Hyver, qu'ils ne brûlent que dans le mauvais tems, où lors qu'ils sont occupez dans leurs campagnes de bled d'Inde. Ces amas sont comme des chantiers en quarré tout proche leurs cabanes. Piskaret en aperçut quatre l'un contre l'autre. Tout étant pour lors paisible dans le Village, il entra dans une cabane où il tua ceux qui dormoient, dont il enleva les chevelures.

Il se retira aussi-tôt dans son trou. Le Village fut en allarme le lendemain que l'on aperçût ce carnage. Les jeunes gens ne balancerent pas de courir après le Meurtrier. On découvrit les traces qui passoient d'un homme qui s'enfuoit, ils s'animerent davantage à les suivre. Tantôt ils les perdoient, & tantôt ils les retrouvoient. Ils eurent beau courir, ces traces s'évanouïrent à la fin, parce que les Bancs de néges étoient fondus. Les Découvreurs s'en revinrent bien haletans de fatigues. Piskaret toujours tranquille dans le centre de ses ennemis attendoit la nuit avec impatience, quand il vit à peu près qu'il étoit temps d'agir : ( les Sauvages ont cela de particulier que leur premier sommeil est fort dur ) il entra dans une autre cabane où il en tua autant qu'il en trouva, & puis gagna son chantier. Tout fut en rumeur le lendemain plus que jamais : Ce ne fut que pleurs, que gemissemens, & une consternation generale. L'on courut encore après lui. On trouva bien les mêmes pistes ; mais comme le tems avoit été extrêmement doux, la terre étoit découverte. On visita les campagnes, on cherche dans les creux des rochers & dans les taillis, point de Meurtrier. Ils commencerent à soupçonner

Piskaret  
deux he  
que ca  
nouvea  
ses chev  
sortie.  
regarda  
ter quel  
qu'il y  
alla à un  
tenance.  
fur ses g  
il y avoi  
meilloit  
la tête d  
temps de  
fuit, par  
à un de  
L'épouva  
veilla ; n  
ne manq  
en camp  
prenoit l  
course, il  
tes leurs  
faisoit de  
à connoît  
moient da  
de le join  
cevoit que

Piskaret. Ils resolurent en même tems que deux hommes feroient sentinelle dans chaque cabane. Piskaret méditoit le jour de nouveaux stratagèmes, il accommodoit ses chevelures la nuit, & fit une troisième sortie. Il se glissa vers une cabane où il regarda par un petit trou s'il pourroit tenter quelque nouveau coup. Il s'aperçut qu'il y avoit des sentinelles éveillées, il alla à une autre où il trouva la même contenance. Quand il vit que l'on se tenoit sur ses gardes, il entr'ouvrit une porte où il y avoit un factionnaire assis qui sommeilloit la pipe à la bouche, dont il cassa la tête de sa hache d'armes, sans avoir le temps de lui enlever la chevelure & s'enfuit, parce que son camarade qui veilloit à un des bouts de la cabane, fit un cri. L'épouvante survint. Tout le monde s'éveilla; mais Piskaret prit les devans. On ne manqua pas de mettre bien des gens en campagne pour l'attraper. Comme il prenoit les Cerfs & les Orignaux à la course, il ne s'embarassoit gueres de toutes leurs poursuites. Les cris qu'il leur faisoit de tems à autre pour leur donner à connoître qu'il n'étoit pas loïn, les animoient davantage. Ils ne douterent point de le joindre au jour. Lors qu'il en appercevoit quelques-uns, il reiteroit ses cris,

& redoubloit le pas, son dessein étant de les amuser insensiblement jusques à la nuit. Les Iroquois n'ayant qu'un homme à poursuivre, donnerent le soin à cinq ou six des plus alertes de continuer. Piskaret voyant que la nuit aprochoit, précipita sa marche & se cacha entre chien & loup dans un arbre creux. Les Iroquois déjà fatiguez commencerent à perdre esperance. Ils camperent la nuit assez proche de lui. Ils n'eurent pas le temps de se précautionner de vivres, ainsi ils n'eurent pas de peine à prendre du repos. Il attendit le moment qu'ils fussent accablez de sommeil; il se jeta si à propos sur eux, qu'il les tua tous & enleva leurs chevelures. Il fit plusieurs expeditions dans la suite contre eux, aussi bien que d'autres Algonkins qui descendoient à la Colonie & enlevoient souvent par surprise des chevelures.

Les Iroquois qui étoient continuellement harcelez, nous vinrent demander la paix, & aussi aux Algonkins & aux Hurons, qui étoient nos alliez, lesquels ne faisoient qu'un corps. Ils demanderent des PP. Jesuites qui étoient bien aises de profiter d'une occasion si favorable pour introduire l'Evangile parmi ces Nations. Mais ils consideroient ces Peres plutôt

comme  
donner  
leur fu  
dans un  
inquiè  
les mo  
Algonk  
dans de

On a  
que les  
avec qu  
dessein  
quand  
fondre  
ils ne l'e  
truisirent  
les Hur  
de Que  
ner auc  
peu de f  
ils eusse

• Ils lais  
qui d'aill  
secourir  
bruite qu  
Onontio  
de visites  
rent un g

• C'est le n

comme des otages que nous leur avions  
donnez, que comme des personnes qui  
leur fussent utiles, & nous tenant par là  
dans une espèce de contrainte de ne les pas  
inquieter, ils méditoient en même-temps  
les moyens de détruire plus facilement les  
Algonkins, lors qu'ils les trouveroient  
dans des parris de chasse.

On a vû, Mademoiselle, par expérience  
que les Iroquois n'ont jamais fait de Paix  
avec quelque Nation, qu'ils n'ayent eû  
dessein de porter la Guerre ailleurs, &  
quand ils ont pû trouver les momens de  
fondre sur celle qui s'étoit orûe en fureté  
ils ne l'ont pas manquée: En effet ils de-  
truisirent quelques années après cette Paix  
les Hurons, qui n'étoient qu'à deux lieues  
de Quebec, sans que l'on pût leur don-  
ner aucun secours, & s'ils avoient sçû le  
peu de force qui étoit dans cette Place,  
ils eussent passé tout au fil de l'épée.

Ils laisserent donc les François paisibles,  
qui d'ailleurs n'étoient pas trop en état de  
secourir leurs alliez. Ils firent courir le  
bruit qu'ils viendroient voir leur Pere  
*Ononsio*, \* pendant l'Hiver. Ces sortes  
de visites se font avec éclat. Ils assemble-  
rent un gros de mille à douze cens hom-

B b 3

\* C'est le nom qu'ils donnent au Gouverneur du Canada.

mes. Ils prennent souvent le prétexte de venir faire la traite ; mais on se tient sur ses gardes. Les Iroquois suivirent donc le lac Champlain, couperent dans les terres & tomberent dans la profondeur de la riviere Nicolet, qui est à huit lieuës au dessus des Trois-Rivieres dans le Sud du lac saint Pierre. Six découvreurs marchoient trois lieuës devant eux, ils apperçurent des traces d'hommes dont ils donnerent avis. Ils rencontrerent peu de temps après Piskaret qui retournoit de la chasse chargé de musles & de langues d'Orignaux. Ils chanterent une chanson de Paix en l'abordant. Piskaret les prenant pour des Ambassadeurs, s'arrêta & chanta la sienne. Il les invita de venir à son Village, qui n'étoit qu'à deux ou trois lieuës plus loin. Il y en eut un qui resta exprés derriere, sous prétexte de vouloir se reposer. Piskaret qui les crût trop facilement, marchoit de bonne foi avec eux ; mais ce dernier revenant sur ses pas le jetta à la renverse d'un coup de son casse-tête dont il mourut. Piskaret leur avoit appris que les Algonkins s'étoient separés dans leur chasse en deux bandes, les uns au Nord dans \* Oüabmaches & les autres dans Nicolet. Ils retournerent à leurs gens avec

\* A trois lieuës au dessus des Trois-Rivieres.

la tête  
ferent  
surpris  
en piec  
truite l  
& la p  
l'Améri  
qu'elle  
lui faite  
ta fune  
mais m  
fier qua  
Il ne  
qui con  
prés de  
rent à fo  
vidité de  
leur fail  
Christian  
intérêt.  
mement  
aux Fran  
ne laisson  
gonkins  
Poissons  
qui se fo  
se disent  
Abenagui  
& d'autre  
presentem  
chasse les

la tête de Piskaret. Les Iroquois se dividerent en même tems en deux partis. Ils surprirent les Algonkins & les taillerent en pieces. C'est ainsi que fut presque détruite la plus fiere, la plus belliqueuse, & la plus polie de toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale, par des gens qu'elle regardoit comme incapables de lui faire le moindre mal. Elle expérimenta funestement pour elle qu'il ne faut jamais mépriser son Ennemi, n'y s'y trop fier quand on est reconcilié avec lui.

Il ne resta plus d'Algonkins que ceux qui composoient quelques Villages auprès de Québec, dont la plupart moururent à force de boire de l'Eau-de-vie. L'avidité des premiers commerçans François leur faisoit passer toutes les bornes du Christianisme pour satisfaire à leur propre intérêt. Les Castors étant pour lors extrêmement chers, les Sauvages les vendoient aux François pour de l'Eau-de-vie. Nous ne laissons pas d'avoir encore quelques Algonkins ou Atrikamegues, qui fontans des Poissons blancs, & de differens peuples, qui se sont alliez les uns avec les autres, se disent encore Algonkins. Il y a des Abenaguis parmi eux, des Nepicitiniens, & d'autres qui font un petit corps. Ils sont presentement errans & se tiennent où la chasse les meine.

Lorsque l'on quitte les Trois-Rivieres on trouve à deux lieues au dessus le lac saint Pierre, long de sept lieues, sur quatre de large. C'est le premier lac de ce beau fleuve & le plus petit. Nos canots en côtoyent les bords: Ees Barques seules osent en prendre le large. Il s'y élève de si grands vents, qu'il semble que c'est une mer, & nous y en avons vû y sombrer sous voile.

On fait dans le fond du Lac des pêches très-considerables en Hiver. C'est l'endroit de toute la Colonie le plus abondant en poissons. On ouvre de grands trous dans la glace de distance en distance, sous laquelle on passe des filets de quarante à cinquante brasses de long. On y prend du Maskinongé, qui ressemble beaucoup au brochet; sa tête est beaucoup plus grosse & sa hure fait un retour qui le rend canus: il y en a qui pese cinquante à soixante livres. Les bars sont monstrueux. Le poisson doré est un des plus délicats. L'Achigan est d'un très-bon goût. Ceux qui font la pêche sur la fin de l'Automne devant que le lac soit glacé; laissent geler leur poisson; dont ils en font un très-grand commerce. Celui que nous mangeons en Hiver est quelquefois pris deux à trois mois de vant. Il ne laisse pas d'être très-bon.

Je n  
des Tr  
des isle  
limites  
tout le  
plus d'  
troublé  
Iffes so  
saint P  
enfonc  
la Nou  
forme  
tous be  
pouvoir  
ne vie  
qui peu  
point d  
qui ne v  
tion po  
plus ag  
droits  
lieu de  
plies de  
de gran  
mâts po  
l'Erable  
rité, le  
font cha  
admirab  
temps;

Je ne scaurois quitter le Gouvernement des Trois-Rivieres que je ne vous parle des isles de saint François qui en font les limites. Je ne vois point d'endroits dans tout le Canada où l'on puisse vivre avec plus d'agrément, si l'on n'y étoit point troublé dans le temps de la Guerre. Ces Isles sont cinq ou six à l'extrémité du lac saint Pierre, du côté du Sud, dans un enfoncement. Une riviere qui déçend de la Nouvelle York vient s'y perdre, qui forme quantité de canaux fort larges, tous bordez de beaux arbres. Si l'on y pouvoit goûter avec sûreté les plaisirs d'une vie champêtre, on trouveroit tout ce qui peut la rendre heureuse, & il n'y a point de si puissans Seigneurs en Europe qui ne voulussent avoir une pareille situation pour y faire leur demeure, un des plus agreables & des plus delicieux endroits du monde. Ces Isles sont d'une lieüe de long tout au plus, plates & remplies de bois de haute futaye. On y voit de grandes pinieres dont on a fait des mâts pour les Vaisseaux du Roi. Le chêne, l'Erable & le cedre s'y trouvent en quantité, le bled y est très-bon, les prairies sont charmantes, & les pâturages en sont admirables. Le gibier y abonde en tout temps; celui qui est passager comme les

Oyes & les Outardes, qui n'y viennent qu'au Printems & en Automne, s'y trouve à profusion dans ces saisons, les canards branchus qui perchent y sont en tout temps; ces oiseaux ont sur la tête une aigrette mêlée de couleur de feu & de violet changeans, qui leur donne beaucoup d'agrémens. On fait de très-beaux manchons de ces houpes. Si le lac est extrêmement poissonneux, tous ces canaux ne le sont pas moins.

Ce lieu est donc comme le centre de tout ce que l'on peut souhaiter de meilleur en Canada; mais que le repos de ceux qui y demeurent est traversé lors que nous avons la Guerre avec les Iroquois. Le Laboureur qui travaille à sa terre, quoiqu'armé de pied en cap, tremble à chaque pas que sa charuë avance du côté des bois par la crainte qu'il a d'être tué par ces Barbares, ou quand ses bœufs retournent pour faire un autre sillon, que l'on ne fonde tout à coup sur lui pour avoir la chevelure de sa tête, ou d'être mené prisonnier chez eux pour y être brûlé.

Les Habitans ont presentement moins lieu d'appréhender les incursions des Iroquois, puisque la Mission des Abenaguis est établie à une lieuë au dessus dans la riviere, & ce seroit une grande temerité à

un Iro  
se cach  
coup,  
manqu  
traper  
Ces  
les Jesu  
de la C  
Quebec  
sterile p  
voisinag  
re d'ach  
mainten  
ligion. J  
ed de per  
ils se so  
ans sont  
deur du  
plus à po  
avec lese  
tenir plu  
mitié, &  
des loups  
s'éloigner  
y profiter  
Iroquois  
avec eux,  
intrepides  
tant qu'  
aux prises.

un Iroquois de venir d'un propos délibéré se cacher dans un buisson pour y faire son coup, puis qu'à la premier allarme il ne manqueroit pas de gens alertes qui l'attraperoient.

Ces Abenaguis, qui sont conduits par les Jesuites, quitterent en 1700. le Saut de la Chaudiere, qui est à deux lieues de Quebec, parce que le terrain devenoit sterile pour leur bled d'Inde. D'ailleurs le voisinage d'une Ville est souvent une pierre d'achoppement à des ames que l'on veut maintenir dans un esprit de pieté & de religion. Je ne suis pas surpris si l'on n'a pas eu de peine à les voir changer de demeure. Ils se sont separez en deux bandes: les uns sont à quinze lieues dans la profondeur du Saut de la Chaudiere pour être plus à portée des Abenaguis de l'Acadie, avec lesquels ils ont été bien-aise d'entretenir plus facilement un commerce d'amitié, & les autres parmi lesquels sont des loups & des Sokoxis, ont mieux aimé s'éloigner jusques à saint François, pour y profiter des commoditez de la vie. Les Iroquois n'aiment point à avoir affaire avec eux, ils les connoissent pour des gens intrépides dans le combat, & ils évitent autant qu'ils peuvent d'en venir ensemble aux prises. Le P. Bigot en est le Mission-

naire, il est de la famille des Barons  
gots. La vie qu'il mène avec eux est tout-  
à-fait Apostolique, il s'est fait à leur ma-  
nière, sa cabane est d'écorce d'arbre, son  
lit est une peau d'ours étenduë sur la terre,  
sa vaisselle est composée de petits plats  
d'écorce de bouleau, où les Sauvages lui  
mettent de leur *sagamité*, qui est un com-  
posé de bled d'Inde bouilli, quand ils  
ont du gibier, ils lui en font part. Il  
s'accommode à leur genre de vie, & il  
s'est tout dévoué à leur conversion. Ce  
exemple seul est capable de les entretenir  
dans cet esprit de Religion, que le Sei-  
gneur leur a donné par un effet de sa misé-  
ricorde. Je suis avec beaucoup de respect

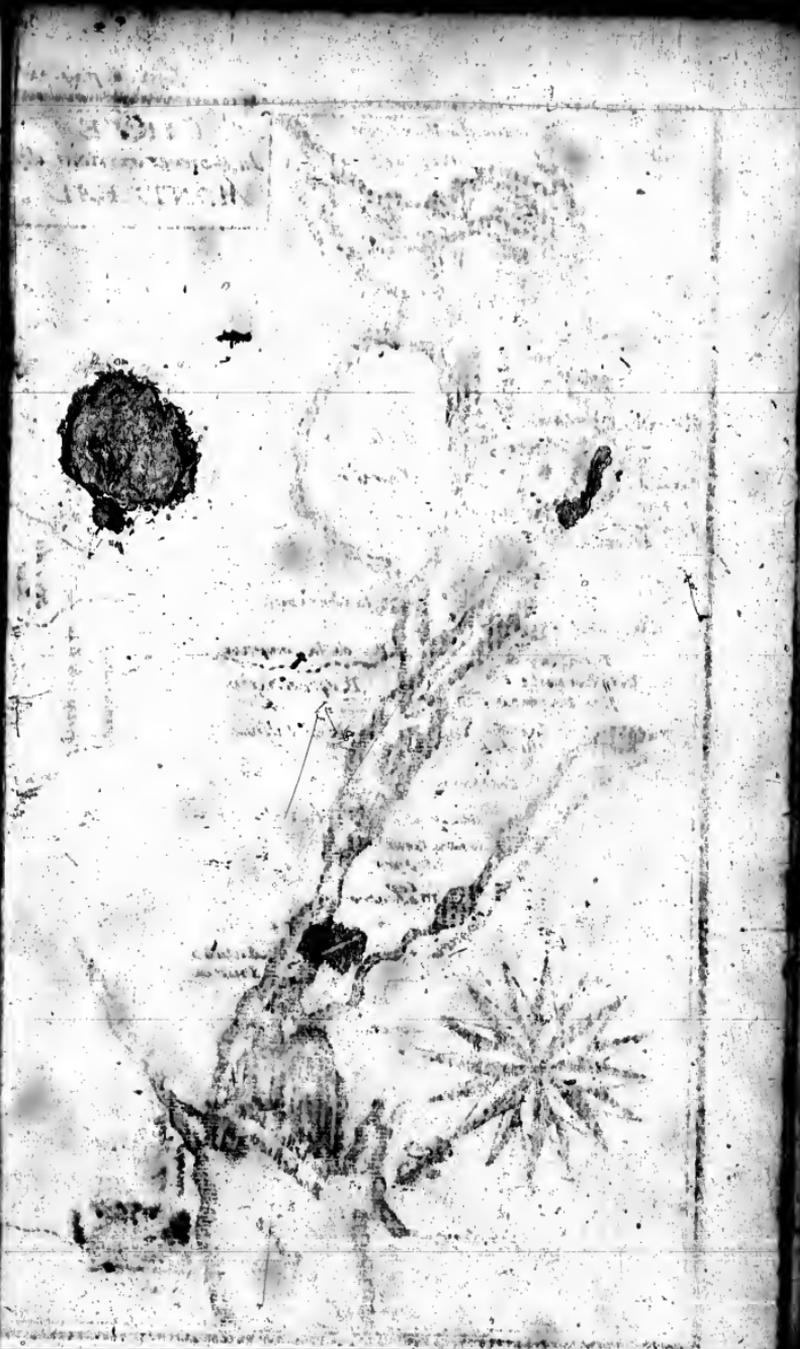
MADemoiselle,

Votre très-humble, &

Barons  
ux est sou  
à leur ma  
arbre, son  
sur la terre  
petits plat  
sauvages lu  
est un com  
quand il  
ont part. L  
e vie, & i  
version. Co  
es entreti  
que le Sei  
t de sa mis  
de respect

umble, &

XI





**CARTE**  
du Gouvernement du  
**MONTREAL :**



XI

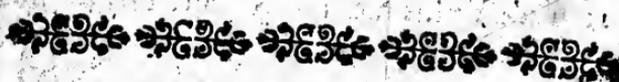
Gouverne  
Detail de  
nement  
Plusieurs  
& les  
Etablisse  
Montre

MAD

J'aurois  
de votre e  
ecrite just  
entrepris d  
beau Gouv  
France. Qu  
quand elles  
a tête d'un  
quois. Le  
ous avez b  
or bien plu  
s premiere  
noli, un i  
Les Casab  
ze lieus de la  
demeure.

Tome 1

2. pag. 311.  
TE  
nement du  
REAL :



## XII. LETTRE.

*Gouvernement de l'Isle de Montreal.  
Détail de toutes les côtes de ce gouver-  
nement,*

*Plusieurs actions passées entre les François  
& les Iroquois.*

*Etablissement des Iroquois Chrétiens à  
Montreal.*

**MADAME,**

J'aurois bien besoin ici de la délicatesse de votre esprit & de votre politesse pour écrire juste. J'avoué ma temerité d'avoir entrepris de vous faire un détail du plus beau Gouvernement de la Nouvelle-France. Que diront les Dames de la Cour, quand elles verront que je vous mess à la tête d'une lettre qui ne parle que d'Iroquois. Les Muses du Parnasse avec qui vous avez beaucoup de liaison, vont en- core bien plus se déchaîner contre moi que les premières. Elles diront que je suis un impoli, un indiscret, un \* Caraïbe ; car

\* Les Caraïbes demeurent à la Dominique, distante de onze lieues de la Quadaloupe, lieu de ma naissance & de ma demeure.

portée au Sud  
X. Tiscabot  
Sous du  
Irac  
Tomimbourg  
Toime de Irac

rien n'est plus hasardeux pour un homme comme moi, que de se montrer à des yeux à qui nul défaut, nulle imperfection n'échape. Mais étant sous vos auspices, Madame, j'espère qu'elles auront quelque indulgence pour un homme d'un Nouveau Monde.

La beauté du Gouvernement de Montreal ne consiste pas tant en son agreable situation qu'aux mouvemens militaires que l'on y fait, lorsque nous avons la Guerre avec les Iroquois. Je ne vous rapporterai point d'abord plusieurs circonstances qui feroient connoître avec quelle intrepidité l'on a soutenu les irruptions de cette Nation, qui est devenuë la plus cruelle & la plus redoutable de toute l'Amérique. Trouvez bon, Madame, que je vous conduise jusques à l'Isle de Montreal. Je ne laisserai pas de vous entretenir de quelques actions particulieres qui se sont faites sur ses côtes. Permettez-moi en même temps d'entrer dans des particularitez qui regardent generalement ce pais.

Les Isles de Richelieu qui sont au nombre de plus de cent, sont le commencement de ce Gouvernement. Elles sont à la tête du lac saint Pierre, en remontant le fleuve, toutes remplies d'arbres, en

tr'autres  
le goût  
On en c  
en cern  
chasse d  
tout cell  
mois d'  
banes de  
deur du  
font bea  
poings,  
donne la  
délicate  
bouillon  
La peau  
mêlent  
les sont v  
seur en t  
Les Cer  
truits dan  
autrefois  
Lors c  
qui sert  
trouve du  
Sorel. To  
ment son  
lissadez de  
pour être  
qu'il y a t  
gne. Le F

tr'autres de Noyers dont le fruit à plûtôt le goût de l'amande que celui de la noix. On en conserve en Hiver qui se mangent en cerneau. Il y a beaucoup de vignes; la chasse du Gibier y est considerable; sur tout celle des Rats musquez qui se fait au mois d'Avril. Ces animaux font leurs cabanes de terre sur le bord du fleuve, l'odeur du musc les fait reconnoître, ils sont beaucoup plus gros que les deux poings, ils ont la queue plate qui leur donne la facilité de nager. La chair en est délicate; mais il faut leur faire jeter un bouillon auparavant que d'en manger. La peau a un duvet que les Chapeliers mêlent dans les chapeaux, leurs resticules sont véritablement du musc, tel Chasseur en tuera à sa part sept à huit cens. Les Cerfs & les Chevreuils ont été détruits dans tous ces quartiers, ils étoient autrefois par bandes de deux à trois cens. Lors que l'on a quitté cet Archipel qui sert de retraites aux Iroquois, on trouve du côté du Sud la Seigneurie de Sorel. Tous les habitans de ce gouvernement sont renfermez dans des Forts, pallissadez de pieux, de douze à quinze pieds, pour être à l'abri des Iroquois; de sorte qu'il y a très-peu de maisons à la campagne. Le Fort de Sorel est à l'embouchure

de la riviere de Richelieu, qui se décharge dans le fleuve saint Laurent. C'est par cette riviere que l'on appelle encore la riviere des Iroquois, où les premiers François accompagnez des Montagnais & des Algonkins les ont été chercher jusques dans leur pais pour leur livrer combat.

Monsieur Champlain qui a été le premier Gouverneur du Canada, voulant donner à ses alliez des preuves de son estime & de la valeur de la Nation Françoisse, se mit à leur tête, il entra dans cette riviere & poussa jusques à un lac qui porte aujourd'hui son nom.

Mais avant de vous parler de ce combat, il faut vous représenter, Madame, de quelle maniere les Algonkins disposent l'ordre de bataille. Ils consultent ordinairement leurs Jongleurs ou Devins, pour sçavoir l'évenement de leurs entreprises, ce ne sont que des fourbes & des Imposteurs qui ne laissent pas de rencontrer quelquefois juste, car l'on tient que le Manitou \* leur parle.

Après qu'ils eurent appris à peu près le succès qu'ils pouvoient esperer, les Chefs prirent des bâtons de la longueur d'un pied autant qu'il y avoit de Combattans, & en firent de plus gros pour marquer ceux

\* Le diable.

que l'o  
 Chef a  
 campa  
 à ses ge  
 tenir da  
 qu'il fa  
 de guer  
 lui se m  
 parmi  
 qu'ils fi  
 savoir r  
 fures-p  
 n'eut p  
 Champ  
 quois q  
 pour lon  
 & d'autr  
 nir les c  
 quois m  
 rent à a  
 de pierre  
 rent. Ne  
 nots ave  
 flèche de  
 du mond  
 loient se  
 qu'il fal  
 connoître  
 ses & cha  
 u. finité d

que l'on choisiroit pour Chefs. Le grand Chef arrangea tous ces bâtons en rase campagne, selon son caprice, & montra à ses gens le rang & l'ordre qu'ils devoient tenir dans le combat, par les mouvemens qu'il faisoit avec ces bâtons. Les Chefs de guerre & les autres fort attentifs sur lui se mirent en ordre, & se mêlant les uns parmi les autres, reprirent leur rang; ce qu'ils firent jusques à trois fois pour en savoir mieux l'exercice. Toutes ces mesures prises on continua la route, & on n'eut pas plutôt doublé un Cap du Lac Champlain, que l'on découvrit les Iroquois qui venoient en guerre, ce ne fut pour lors que des cris & des huées de part & d'autre. Monsieur de Champlain fit tenir les canots un peu au large. Les Iroquois mirent pied à terre & commencerent à abatre des arbres avec des haches de pierre, entre lesquels ils se barricaderent. Nos Algonkins arrêterent leurs canots avec des perches, à la portée d'une flèche de leurs barricades, & détacherent du monde pour leur demander s'ils vouloient se battre, les Iroquois répondirent qu'il falloit attendre le jour pour se mieux connoître. Toute la nuit se passa en danses & chansons de guerre, mêlées d'une suite d'injures & de reproches que l'on

se fit de part & d'autre. Mr. de Champlain qui avoit mis des Français dans chaque canot ne parut point, crainte d'être aperçû des ennemis. Le jour étant venu on fit la décente en ordre de bataille. Les Iroquois qui étoient environ deux cens hommes, sortant de leurs retranchemens marcherent à petit pas, avec un air tout-à-fait grave, ayant à leur tête trois grands Chefs, qui avoient des panaches sur leurs têtes. Les Algonkins n'eurent pas plutôt débarqué, qu'ils coururent deux cens pas au devant des Iroquois, ils apellerent dans le moment Mr. de Champlain par de grands cris & s'ouvrirent en deux pour lui donner passage. Il se mit à leur tête, marchant vingt pas devant, pendant que les Français avoient coupé dans le bois devant le jour. Cet objet nouveau surprit les Iroquois, ils firent alte pour le considerer. Mr. de Champlain voyant qu'ils balançoient à tirer, coucha en joue son arquebuse qui étoit chargée à morte charge, jetta par terre deux de ces Chefs & blessa un troisième. Ce ne fut aussi-tôt que des cris affreux de la part des Algonkins, les flèches volerent tout d'un coup de part & d'autre. Les Iroquois ne pouvoient combattre qu'étans couverts de cuirasses de fil de coton, & de bois à l'épreu-

ve de  
tomber  
Champ  
donna  
me qu'  
s'opiniâ  
courage  
dont les  
dinaires  
rent le  
douze g  
bled d'I  
ches d'a  
dant tro  
Tel fut  
connure  
nos ami  
Ce n'  
remport  
signale  
ques. L  
aux pris  
prochere  
voient e  
actions,  
y'avoit  
mort un  
sa chanse  
car il est  
laissent b

ve de la flèche, leurs Chefs avoient pu tomber morts si subitement. Mr. de Champlain rechargea son arquebuse, & donna encore dans le corcelet du troisième qu'il jeta à la renverse. Le combat s'opiniâtra ; mais les Iroquois perdant courage de voir leurs gens tuez si vite, dont les plaies leur paroissoient si extraordinaires, prirent la fuite, & abandonnerent le champ de bataille. On se saisit de douze guerriers, on fit un grand butin de bled d'Inde, de flèches, carquois & d'haches d'armes ; on dansa & on chanta pendant trois heures la chanson de la victoire. Tel fut le premier combat où nos alliez connurent l'utilité qu'il y avoit d'être de nos amis.

Ce n'est pas, Madame, la coûtume de remporter une victoire sans qu'on ne la signale encore par des marques authentiques. Les Algonkins firent un discours aux prisonniers, par lequel ils leur reprocherent toutes les cruautez qu'ils avoient exercées contr'eux en différentes actions, & en firent chanter un pour voir s'ils auroit du courage pendant qu'on allumoit un grand feu pour le brûler. Il dit sa chanson de mort d'un ton assez triste, car il est ordinaire que ses Guerriers se laissent brûler sans jeter une larme. Cha-

cun prit son tison & le lui passoit sur le corps, avec une tranquillité aussi grande que feroit un Peintre qui couche ses couleurs sur un tableau, ils lui donnoient quelquefois du relâche pour lui laisser prendre haleine; & lui jettoient de l'eau pour le rafraichir; ils lui brûlerent le bout des doigts, ils lui enleverent la peau de la tête, lui faisant dégouter de la gomme toute chaude & lui percerent les poings, dont ils tiroient les nerfs avec des bâtons. Ce suplice eut duré plus long-tems si Mr. de Champlain n'en eut témoigné de l'indignation. Ils lui casserent la tête d'un coup d'arquebuse. Ils ne voulurent pas en demeurer là; ils l'bi ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans le lac, lui couperent la tête, les bras & les jambes, & se reserverent la chevelure, le cœur fut mis en plusieurs petits morceaux qu'ils firent manger à un de ses freres & à ses camarades. Ce suplice n'est pas extraordinaire parmi eux; ce sont les loix de la guerre, & lorsque les Iroquois nous prennent des prisonniers, ils leur font subir le même sort. Nous avons eû cependant trop d'indulgence pour les leurs, ils en ont abusé, & ils ont crû que c'étoit un effet de notre timidité. Ce qui nous a obligé dans la suite d'user de représailles en toute rigueur.

Depu  
on a éta  
de Sorel  
un lac d  
un deta  
par un  
qui tien  
des cinc  
la Nouv  
précauti  
au trave  
qu'ils fe  
gne. Cer  
truite si  
Les Iro  
de Mont  
vous parl  
qu'ils pû  
se joindre  
rer ensem  
& de la  
leur expr  
prière. C  
tous leur  
prendre si  
Nos Iroq  
l'esprit de  
trémitez,  
perte.

On fit

Depuis que la Colonie s'est augmentée on a établi à quinze lieux dans la riviere de Sorel le Fort de Chambli, qui est dans un lac du même nom, où il y a toujours un détachement de Soldats commandé par un Capitaine. C'est un poste avancé qui tient en bride les Aniers qui est une des cinq Nations Iroquoises, voisine de la Nouvelle Angleterre; mais quelque précaution que l'on prenne, ils passent au travers des bois avec autant de facilité qu'ils feroient dans la plus belle campagne. Cette Nation seroit presentement détruite si on ne l'avoit pas trop ménagée.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal, nos Concitoyens, dont vous parlerai dans la suite, firent tout ce qu'ils pûrent pour engager les Aniers de se joindre à eux, pour reconnoître & adorer ensemble le véritable Dieu du Ciel & de la terre, ou pour me conformer à leur expression, afin de faire ensemble la priere. Ceux ci firent aussi de leur côté tous leurs efforts pour les détourner de prendre si à cœur les interêts des François. Nos Iroquois ne pouvant rien gagner sur l'esprit de ceux ci, vintrent à d'autres extrémités, & jurèrent en même-tems leur perte.

On fit pour cet effet en 1693. un par-

ti de six cens hommes , composé d'habitans , de soldats , des Algonkins des Trois-Rivieres , des Hurons de Lorette , des Abenagnis du Saut de la Chaudiere & de nos Iroquois , commandé par Messieurs Mantet , Courtemanche , & la Nouë , trois Officiers subalternes.

On partit le vingt-cinq Janvier de la Prairie de la Magdeleine , nos François couperent dans les terres pour se rendre au lac Chamblé pendant que les Sauvages chasserent chemin faisant , car c'est l'usage d'en agir ainsi , lors que l'on va en guerre. Les fatigues du voyage furent grandes. Il falut passer à travers les forêts , marcher en raquettes , coucher sur la neige , chacun portant ses munitions de guerre & de bouche. On ne fait point ici la guerre autrement , à moins que le Gouverneur general ne marche à la tête de tout le pais en canots & en bateaux.

On arriva le 16. Février à la vue d'un des petits Forts des Aniés. La Noüe s'en rendit maître , & Mantet fit main basse sur un autre , & on les brûla tous deux. Courtemanche gardoit les prisonniers que l'on avoit faits dans les bois. On alla deux jours après à un troisième Fort de plus grande consequence , où l'on entendit la nuit un grand bruit. La Noüe crût qu'il

étoit d  
rante C  
sons de  
chez le  
quoise  
Les An  
dre que  
tre pris  
tout à c  
quille n  
fortiroit  
c'étoit.  
portes d  
si-tôt en  
Sauvages  
hache d  
résistance  
salut suc  
du Fort  
tout ce c  
l'on fit m

Nos S  
des peine  
pendant l  
de-vie qu  
Nos Fran  
nos Sauva  
tous ces p  
même pe  
Frontenac

étoit découvert. C'étoit un parti de quarante Guerriers qui chantoient leurs chansons de mort, pour se disposer à se rendre chez les Onneyours, autre Nation Iroquoise qui formoient aussi un autre parti. Les Aniés qui n'avoient pû encore apprendre que deux de leurs Forts venoient d'être pris, furent bien étonnez d'entendre tout à coup dans le temps le plus tranquille un bruit d'armes à feu, c'étoit à qui sortiroit de sa cabane pour sçavoir ce que c'étoit. On avoit eu le secret d'ouvrir les portes du Fort, les Aniés se mirent aussitôt en état de se battre, trente de nos Sauvages perirent au premier abord, la hache d'armes à la main; mais quelque résistance que les Aniés pussent faire il falut succomber. On mit le feu aux pieux du Fort, aux cabanes, aux vivres, à tout ce que l'on ne pouvoit emporter, & l'on fit main basse sur trois cens Guerriers.

Nos Sauvages se recompenserent bien des peines & des fatigues qu'ils avoient eu pendant le voyage, ils brûlèrent tant d'aujourd'hui qu'ils oublièrent aisément le passé. Nos François représenterent en vain à nos Sauvages qu'il falloit casser la tête à tous ces prisonniers, ils s'embarasserent même peu de ce que Mr. le Comte de Frontenac leur en avoit donné l'ordre, &

comme ils ne se laissent ordinairement gouverner que par leur caprice, & selon les mouvemens de leur intérêt, qu'ils ne connoissent pas toujours bien, il n'y eut pas moyen de les y resoudre. L'Iroquois Chrétien ne pardonne ordinairement non plus à l'Iroquois, notre ennemi, qu'un Algonxin pardonneroit à celui-ci. Chose étrange La Plaque Chef de guerre de la montagne de Montreal tombant un jour sur son Pere dans un combat, lui dit. Tu m'as donné la vie, je te la donne aujourd'hui; mais ne te retrouve plus sous ma main, car je ne t'épargnerois pas.

Il fallut donc partir avec tous ces prisonniers que l'on mit au milieu de la marche, les François les plus alertes étant à l'arrière-garde. Un Sauvage donna avis que les Anglois les poursuivoient en toute diligence, les François se trouverent embarrassés plus que jamais. On pria d'abord nos alliez de précipiter la marche, pour n'être pas obligés de se retrancher au milieu des bois où les ennemis pouvoient nous affamer. Il n'y eut pas moyen d'en être écouté. On fit à la hâte un Fort à quatre Bastions entassé d'arbres les uns sur les autres, entourés de pieux. Plusieurs Sauvages & François voulurent aller au-devant des ennemis pour les empêcher

pêcher  
jusques  
où ils av  
retraite  
du desor  
& nous  
se rendir  
citations  
samment  
donner  
malheure  
au nombre  
renfort. C  
pitude la  
pendant  
lez lente  
blessé que  
un branca  
de nos Sa  
& beauco  
la disete d  
la plupart  
des soulie  
bouillir. L  
tion des A  
des cinq M  
teint ce  
d'ombrage  
Anglois.  
Lorsque  
Tome

pêcher de se fortifier. Ils les poussèrent jusques à trois fois d'un retranchement où ils avoient fait alte ; mais l'on battit la retraite très-mal à propos, ce qui causa du desordre. Nous perdîmes huit hommes & nous eûmes quinze blesez. Nos Alliez se rendirent à la fin aux pressantes sollicitations qu'on leur fit d'avancer incessamment, pour n'être pas exposez d'abandonner tous les blesez dans les bois, si malheureusement les Anglois qui étoient au nombre de sept cens faisoient venir du renfort. On passa avec beaucoup de promptitude la riviere d'Orange sur les glaces, pendant que les Anglois poursuivoient assez lentement. Le transport de chaque blessé que vingt hommes portoient dans un brancard étoit fort difficile. Plusieurs de nos Sauvages quitterent pour chasser, & beaucoup de prisonniers deserterent ; la disete des vivres fit prendre son parti à la plupart plutôt que de manger toujours des souliers sauvages, que l'on faisoit bouillir. Depuis ce temps-là cette Nation des Aniés est devenue la plus petite des cinq Nations Iroquoises, & presentement c'est celle qui nous fait le moins d'ombrage, quoiqu'elle soit voisine des Anglois.

Lorsque l'on à passé Sorel en montant

le fleuve on trouve S. Ours qui en est à quatre lieues. Le Seigneur de cette terre est le premier Capitaine des troupes de la marine, C'est un Gentilhomme des plus qualifiez du pais, il fait des preuves de cinq cens ans de noblesse. Quoique ce pais-ci ne soit pas sujet aux Ouragans il y en eut un à S. Ours en 1695. Il s'éleva tout à-coup un vent du côté du Nord du milieu des bois, qui passant à travers le fleuve fit un ravage d'arbres de l'autre bord de la largeur de cinq à six arpens, qui a penetré plus de cent lieues de long dans les terres, c'est un si grand abatis que les arbres se trouvent pêle-mêle, les racines en haut. Les melons sont excellens à Saint Ours.

Toute cette côte est habitée Nord & Sud jusques à Montreal, la situation en est belle; mais il n'y a pas grande sureté dans tous ces quartiers quand nous avons la Guerre avec les Iroquois.

Vercheres qui est à quatre lieues au dessus en a ressenti de cruels effets. Je ne scaurois passer sous silence l'action heroïque de Mademoiselle de Vercheres. Vous verrez, Madame, que la Nouvelle France ne laisse pas de produire des Heroïnes.

Tout le Canada étoit dans des allarmes continuelles à cause des irruptions si

quentes  
le Gouverneur  
un parti  
tiers qu  
res en  
dans de  
n'eurent  
ré, qu'il  
vingt-de  
campagn  
qu'a deu  
fleuve sai  
Iroquois  
qui la m  
qui la p  
Fort où il  
choir de  
Elle con  
pour fern  
qui n'osa  
bruit qu  
mes qui v  
espoir qu  
des cris p  
de ce qu'i  
par ces B  
eut que  
Mademoi  
d'ailleurs  
pourroien

quêtes que les Iroquois faisoient dans le Gouvernement de Montreal. Il y eût un parti de quarante à cinquante Guerriers qui entourerent le Fort de Vercheres en l'année 1692. Ils étoient cachez dans de petits buissons aux environs, ils n'eurent pas plutôt fait leurs cris de guerre, qu'ils donnerent précipitamment sur vingt-deux habitans qui travailloient à la campagne. Cette Demoiselle qui n'étoit qu'à deux cens pas du Fort, sur le bord du fleuve saint Laurent voulut s'enfuir. Deux Iroquois tirerent en même temps sur elle qui la manquerent. Il y en eut un autre qui la poursuivit jusques à l'entrée du Fort où il crût l'avoir arrêtée par son mouchoir de col qui lui resta dans les mains. Elle conserva assez de presence d'esprit pour fermer la porte du Fort sur l'Iroquois qui n'osa risquer d'y entrer à cause du bruit qu'il y entendoit. Toutes les femmes qui voyoient enlever leurs maris sans espoir que l'on pût les sauver, faisoient des cris pitoyables, penetrées de douleur de ce qu'ils seroient infailliblement brûlez par ces Barbares; il est vrai qu'il n'y en eut que deux d'exempts de ce supplice. Mademoiselle de Vercheres prévoyant d'ailleurs que toutes ces lamentations pourroient faire connoître aux Iroquois

qu'il n'y auroit personne à garder le Fort ( car il n'y avoit pour lors qu'un Soldat ) renferma toutes ces femmes. Elle monta aussi-tôt sur un Bastion où étoit le Soldat , elle ôta ses coëfures & mit un chapeau sur sa tête , & un fusil sur l'épaule , faisant plusieurs mouvemens militaires à la vûe des Iroquois , leur donnant à connoître par là que l'on étoit sur la défensive , & faisant même feu sur eux. Comme ils persistoient à entourer le Fort , rangeant la nuit les palissades , elle chargea elle même un canon de huit livres de balle , s'étant servie d'une serviette pour tapon qu'elle tira sur eux. Ce coup les épouvanta de fraieur , il rompit toutes leurs mesures & en même temps fit un signal à tous les Forts Nord & Sud du fleuve depuis S. Ours jusques à Montreal , dont le circuit est de plus de vingt lieues , de se tenir sur leurs gardes. Chaque Fort se répondant donc de l'un à l'autre au premier signal de celui de Vercheres , jusques à Montreal , on détacha cent hommes pour lui donner du secours , qui arriva peu de temps après que les Iroquois se furent éclipez dans les bois.

Je ne peux aussi passer sous silence l'action que fit Madame sa mere deux ans auparavant. Les Iroquois causant pour lors

beaucoup  
du Gouverneur  
Vercheres  
voir in  
une Re  
cinquante  
perance  
par un  
dre de t  
que deu  
fusil , d  
à la red  
vert. E  
battit a  
aguerri  
dura de  
Mr. le  
cours ,  
quois q

Je m  
Madame  
te de Po  
des Can  
me la C  
laj suplie  
Cette ad  
lors que  
trop ex  
qu'elle p  
de Sa M

beaucoup de desordres à la côte du Sud du Gouvernement de Montréal, vinrent à Vercheres. Cette Dame s'ennuyant de se voir investie dans son Fort, se jeta dans une Redoute qui en est séparée de plus de cinquante pas. La mort d'un nommé l'Espérance qui y fut tué d'un coup de fusil par un Iroquois, l'obligea de ne pas perdre de temps, parce qu'il ne restoit plus que deux ou trois personnes. Elle prit son fusil, de la poudre & des bales, se rendit à la redoute à la faveur d'un chemin couvert. Elle n'y fut pas plutôt qu'elle se battit avec toute l'intrepidité que le plus aguerri soldat auroit pû faire. Le choc dura deux fois vingt-quatre heures, & Mr. le Marquis de Crisafi vint à son secours, qui manqua d'un moment les Iroquois qui avoient quitté prise.

Je mandai il y a deux ans l'action de Mademoiselle la Fille à Monsieur le Comte de Pontchartrain, qui est le Protecteur des Canadiens. Elle écrivit aussi à Madame la Comtesse de Pontchartrain, pour lui supplier de l'être aussi des Canadiennes. Cette action d'une fille qui n'avoit pour lors que quatorze ans, parut trop belle & trop extraordinaire pour ne pas esperer qu'elle pourroit lui meriter quelque grace de Sa Majesté : Pour ne pas entrer dans

un détail de toutes les circonstances qu'il fallut encore donner à la Cour pour confirmer une chose que l'on avoit cachée jusques alors, je vous dirai, Madame, que Madame la Comtesse de Pontchartrain a pris les interêts de cette Demoiselle avec tant de generosité, qu'elle lui a procuré pour toute sa vie une pension.

Je ne vous parlerai point de toutes les autres terres où il s'est fait plusieurs coups de main avec les Iroquois, parce que cela me meneroit insensiblement à un trop grand détail.

Boucherville qui est un fief des plus considerables de ce Gouvernement, même de tout le Canada, est assez recommandable. Il y a dans cette Paroisse un bon Fort, & près de cinq cens habitans.

Longueville qui est à deux lieues au dessus, est la plus belle maison de campagne de la Nouvelle France. Il se trouve beaucoup d'Isles entre ces deux terres.

Le Fort de la prairie de la Magdeleine qui est tout vis-à-vis Villemarie, ( c'est la ville de Montreal ) me donne lieu de vous donner une idée d'un des plus rudes combats qui se soit donné dans le Canada.

Monsieur de Callieres qui étoit pour lors Gouverneur de Montreal, ayant reçu des avis que les Iroquois n'attendoient

l'  
que le  
toutes p  
Chambli  
leurs Esp  
où qu'il  
pour ton  
leine. Il  
Mr. de V  
trois aut  
miskamin  
de Lorett  
& de la  
meux A  
dans la su

Nos tr  
Fort de la  
du Fleuve  
de deux I  
stez à la d  
taouïaks q  
chilimakin  
vis-à-vis  
arriverent  
long de la  
che, & d  
quelle ils v  
les habitans  
tuèrent plu  
Cirque qui  
Mr. de Cal

que le moment de faire des courses de toutes parts, jugea qu'ils attaqueroient Chamblé, où ils avoient déjà eu cinq de leurs Espions tuez par de nos Algonkins, où qu'ils couperoient à travers les bois pour tomber sur la Prairie de la Magdeleine. Il détacha pour le premier endroit Mr. de Vallerenne ancien Capitaine, & trois autres avec *Routine* Chef des Themiskamingues, des Habitans, des Hurons de Lorette, & quelques Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal. Le fameux Auriouae dont je vous parlerai dans la suite étoit aussi de la partie.

Nos troupes camperent à l'entour du Fort de la Magdeleine qui est à trente pas du Fleuve, sur un lieu escarpé, au milieu de deux Prairies, les habitans furent postez à la droite d'un moulin avec des Outaouïaks qui étoient venus en traite de Michilimakinax, & les Officiers étoient tout vis-à-vis sur une hauteur. Les ennemis arriverent à ce Fort, ils se glisserent le long de la petite riviere nommée la Fourche, & d'une ravine, à la faveur de laquelle ils vinrent fondre tout-à coup sur les habitans qu'ils mirent en desordre, & tuèrent plusieurs Outaouïaks. Mr. de S. Cirque qui commandoit en l'absence de Mr. de Callieres ne pouvant comprendre

que le grand nombre de personnes qu'il apercevoit au Camp des habitans fussent les ennemis, ne fut point averti de cette surprise, quoiqu'une sentinelle avancée eut tiré un coup de fusil. Le grand bruit qu'il entendit au camp, l'obligea de marcher droit à eux le long du bord du fleuve. Les Anglois & les Iroquois qui étoient cachez firent une décharge de mousqueterie sur lui, dont il reçut un coup à la cuisse. Mr. Des Cairac fut blessé à mort, & Mr. d'Hosta fut tué. Ce fut un grand desordre. Les Soldats donnant tête baissée sur les ennemis, les poussèrent un peu trop loin, parce que les plus alertes tomberent dans une embuscade proche de la ravine, où Mr. Domergue Lieutenant fut tué.

Les Anglois firent ce qu'ils purent pour emporter le Fort d'emblée; mais Mr. de S. Cirque les attaqua si vivement, quoi qu'il eut la veine cave coupée; qu'il leur fit quitter prise, après leur avoir tué beaucoup de monde.

Monsieur de Vallerene qui avoit été jusques alors dans l'inaction, voulut aussi donner aux Sauvages des preuves de son experience. Il poursuivit les ennemis à la piste, à la tête de cent quatre-vingt hommes. Aussi tôt qu'il les eût joint, il leur livra combat. Il fit un retranchement à la

l  
 faveur d  
 terre, i  
 ordre.  
 point d'  
 les intim  
 qu'ils vi  
 Trente  
 sur eux.  
 rent par  
 leurs alli  
 beaucoup  
 ger, il fu  
 venir au  
 ennemis  
 sur nous  
 qui n'éto  
 furent él  
 Monsieur  
 toit beau  
 tra une co  
 Sauvages  
 telle intre  
 pendant  
 ils leur fir  
 taille, s'e  
 du Bagage  
 pais maré  
 renversez  
 eux-mème  
 Vallerene.

faveur de deux gros arbres renverlez par terre, il fit ranger tout son monde en ordre. Les ennemis qui n'observoient point d'ordre dans leur marche, crurent les intimider beaucoup par les hurlemens qu'ils vinrent faire à la portée du pistolet. Trente de nos gens tomberent aussi-tôt sur eux. Les Amiens & les Anglois revinrent par trois fois à la charge. Les Loups leurs alliez plierent. Routine fit paroître beaucoup d'ardeur, & voulant les entourer, il fut lui-même repoussé. Il falut en venir aux mains de part & d'autre. Les ennemis eurent d'abord tout l'avantage sur nous, parce que nos jeunes Habitans qui n'étoient pas encore bien aguerris, furent ébranlez.

Monfieur de Vallerene voyant qu'il étoit beaucoup inférieur en nombre, montra une contenance si fiere, que nos Chefs Sauvages ranimerent leurs gens avec une telle intrepidité, qu'après s'être acharnez pendant deux heures contre les ennemis, ils leur firent abandonner le champ de bataille, s'emparerent de leurs Drapeaux & du Bagage, & les poursuivirent dans des pais marécageux, entrecoupez d'arbres renverlez, jusques à ce que se trouvant eux-mêmes accablez de fatigues, Mr. de Vallerene fut contraint de faire faire alte

& de se retrancher par un grand abbatiss d'arbres. La déroute des ennemis fut donc générale, & l'on ne rencontra dans les bois que des traces de sang.

Les Aniés eurent du malheur plus que les autres, car il n'en réchapa que vingt de cent qu'ils étoient. Les Loups qui avoient plié d'abord ne perdirent pas tant de monde. Les Anglois perdirent deux cens hommes, outre quantité de blesez. Nous perdîmes dans cette attaque & à la Prairie quarante hommes, & autant y furent blesez.

Je dois vous parler ici du fameux Aurioüaé, grand Chef de guerre, le fidelle ami de feu Mr. le Comte de Frontenac. Il se signala beaucoup dans cette occasion, & eut la meilleure part à cette Victoire avec Mr. de Vallerene.

Aurioüaé, qui étoit le Chef des Onis-youts, fut arrêté au Fort Frontenac en 1687. avec quarante Guerriers, dans un Festin qu'on leur fit exprés. On avoit sujet de se plaindre des Tsonnontouïans, qui malgré la Paix pilloient indifferemment tous les François qui alloient en traite chez nos Alliez. On les fit passer en France, où ils furent mis aux galeres. Monsieur de Frontenac revenant pour la seconde fois en Canada, representa à la

Et  
Cet que  
arrivé p  
sur sa M  
meroit b  
fort irri

Aurioü  
qu'il insp  
voyer au  
les avert  
tour: il l  
saluer les  
puis si lo  
même t  
pour eux  
vage. Le  
yent e  
presenta  
tenac; d  
côté de  
même. L  
que c'est

Nous  
Porcelain  
de long,  
ge, arra  
font div  
pour train  
bassades,  
apaïser le  
reprise,

On dit que si on lui rendoit Auriouaé, son arrivée pourroit faire quelque impression sur la Nation, & que sa présence calmeroit beaucoup les esprits qui étoient fort irritez de cet enlèvement.

Auriouaé ne fut pas plutôt à Quebec, qu'il inspira au Comte de Frontenac d'envoyer aux Iroquois quatre Députez, pour les avertir qu'ils étoient tous deux de retour : il les exhortoit d'envoyer quelqu'un saluer leur Pere qu'ils avoient perdu depuis si long temps, & de le remercier en même temps des bontez qu'il avoit eü pour eux, en les faisant délivrer de l'esclavage. Les cinq Nations Iroquoises envoyèrent en Ambassade Gagniégon, qui presenta cinq Colliers au Comte de Frontenac ; & Auriouaé les chargea de son côté de huit Colliers qu'il prononça lui-même. Il faut vous dire auparavant ce que c'est qu'un Collier.

Nous apellons Colliers des grains de Porcelaine enfilez, d'environ deux pieds de long, sur trois à quatre pouces de large, arrangez d'une telle maniere qu'ils font diverses figures. C'est leur écriture pour traiter de la Paix, pour faire des Ambassades, pour déclarer leurs pensées, pour apaiser les Procez, pour faire quelque entreprise, pour juger, condamner ou ab-

soudre ; ils servent d'ornemens aux jeunes Guerriers lors qu'ils vont à la guerre, ils en font des bracelets & des ceintures qu'ils mettent sur leurs chemises blanches. Ces Porcelaines viennent de la côte de Manathe, en la Nouvelle York. Ce sont des Bourgos ou Colimaçons, qui sont blancs & violés, tirant sur le noir, qu'ils scient avec une pierre à fusil, dont ils font des grains un peu longs & qu'ils perçent ; cela aussi tient lieu de monnoye.

Le Député qui porta la parole d'Auriouïac, parla aux Iroquois en ces termes.

*Le premier Collier.*

Est pour essuyer les pleurs des cinq Cabanes ( ce sont les cinq Nations Iroquoises ) & leur faire sortir de la gorge ce qui pourroit y être resté de mauvais sur les méchantes affaires qui se sont passées, & pour essuyer le sang dont ils sont couverts.

*Le second Collier doit être divisé en deux.*

La premiere moitié est pour leur témoigner la joye qu'Auriouïac a eü d'apprendre que les Outaüaks ont promis de ramener aux Tsonnontouïans les prisonniers qu'ils avoient ; l'autre moitié pour leur dire qu'il est bien aise qu'ils l'ayent averti de dire à Onontio qu'ils avoient recommandé à  
leurs



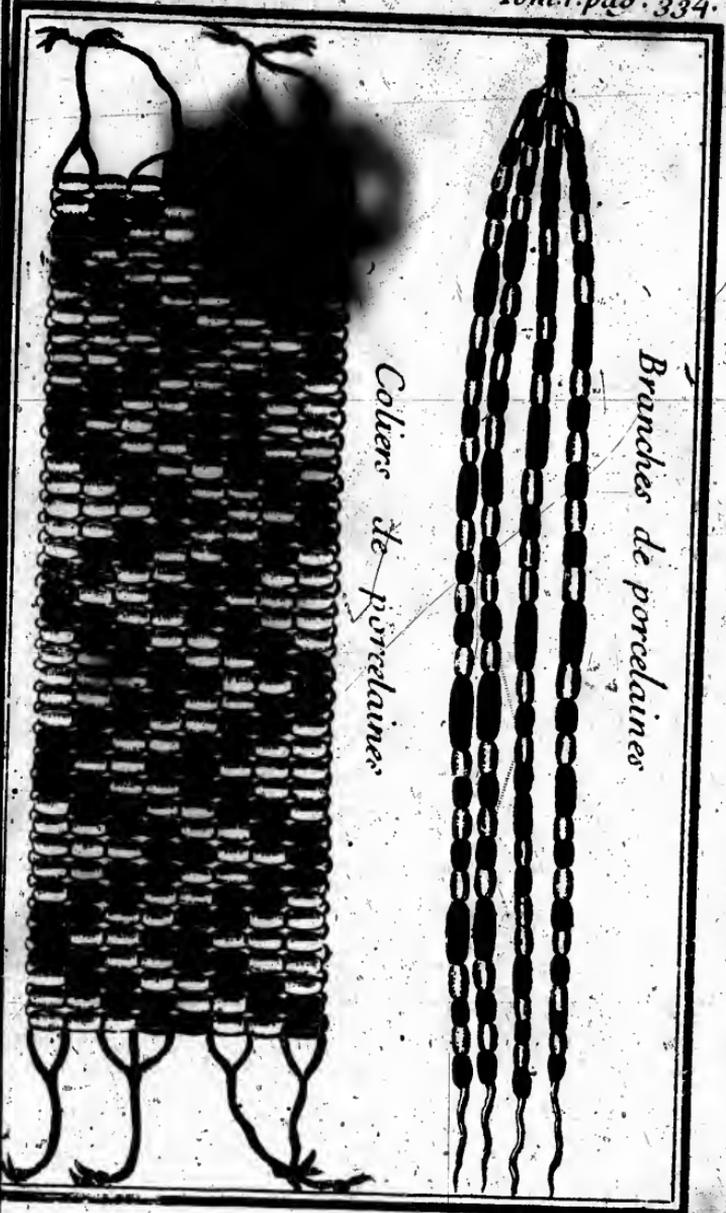
aux jou-  
guerre,  
eintures  
es blan-  
e la côte  
ork. Ce  
qui font  
r, qu'ils  
ils font  
berçent :

e d'Au-  
termes.

vingt Ca-  
Iroquoi-  
e ce qui  
sur les  
llées, &  
ouverts.

en deux.

ur témoi-  
prendre  
ramener  
rs qu'ils  
lire qu'il  
de dire  
mandé à  
leurs



*Coliers de porcelaines*

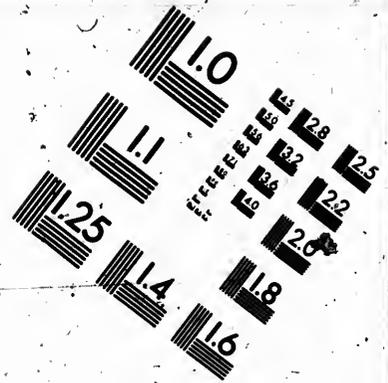
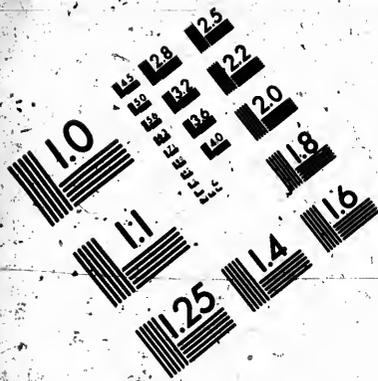
*Branches de porcelaines*



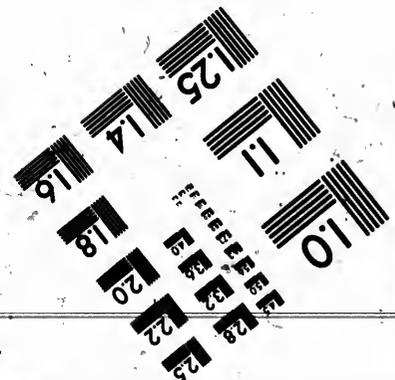
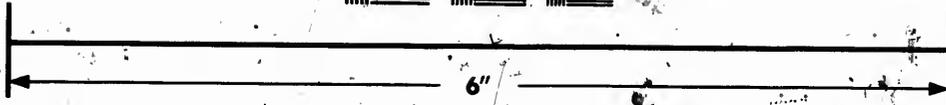
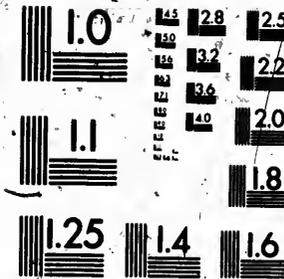








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

13 128  
14 132  
15 122  
16 125  
17 120  
18

19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

P  
deurs ge  
ne pour  
vie aux  
sur les  
mis de  
Soient q  
roient d  
ponse d  
Nations

Rem  
voyé pr  
ses. Nevg  
mettre t  
tre les m  
si les affa  
sent rend

Est pou  
l'ont oub  
pere Ono  
voyé de l  
& pour p  
auroient  
ment un.

Est pou  
Tome

Leurs gens qui étoient partis des l'Automne pour aller en guerre, de conserver la vie aux prisonniers qu'ils pourroient faire sur les François, & qu'*Onontio* lui a promis de son côté que si les François en faisoient quelques-uns des leurs, ils en useroient de même jusques à ce qu'il eut réponse des gens qu'il envoyoit aux cinq Nations.

*Le troisième Collier.*

Remercie les cinq Nations d'avoir envoyé prier *Onontio* de le renvoyer avec ses Neveux sur les glaces, & les prie de mettre tous les prisonniers François entre les mains des Onnontaguez, afin que si les affaires s'accommodent ils les puissent rendre.

*Le quatrième Collier.*

Est pour leur dire qu'il void bien qu'ils l'ont oublié, aussi-bien que leur ancien pere *Onontio*, puisqu'ils n'ont point envoyé de leurs Notables pour le chercher & pour parler à leur Pere, & qu'ils lui auroient fait plaisir d'en envoyer seulement un.

*Le cinquième Collier.*

Est pour dire à toutes les Nations qu'il

desire voir des Notables à Montreal, qu'il est comme un homme ivre, & qu'il a perdu l'esprit de voir qu'ils n'envoyent personne pour le chercher, & qu'il souhaiteroit que ceux qui avoient accoutumé de faire les affaires avec lui, vissent afin qu'ils puissent connoître la bonne volonté qu'*Onontio* a pour toute la Nation, & les bons traitemens que lui & ses Neveux en ont reçu depuis qu'ils lui ont été remis entre les mains.

*Le sixième Collier.*

Est pour lier les bras des cinq Nations, afin de les attirer à Montreal, & qu'après cela ils le ramènent avec eux.

*Le septième Collier.*

Pour leur dire que c'est à sa priere *Onontio* a envoyé pour accompagner les gens le Chevalier d'O, un des plus considérables Officiers qu'il eut, qui même est fort connu d'eux, que ce Collier est aussi pour les exhorter à ne point écouter les Anglois qui leur ont renversé l'esprit, & à ne se point mêler dans leurs affaires, n'y être en peine de ce qu'*Onontio* a commencé à les châtier, parce que ce sont des Rebelles à leur Roi legitime, que le *Grand Onontio* de France protege, (ils

apellen  
les reg  
connoit  
en enle  
cun ma  
ont ren  
tenir de

*Le*

Est po  
de tous  
ment de  
d'eux pe  
depuis le  
font tous  
ne voulan  
qu'ils ne  
soit en p  
pare en c  
tié pour l  
toute assu  
bres que  
son pere  
Qu'ils pro  
à Montrea  
*tio*, qui c  
Nation &  
il leur a c  
dix an rée  
. Les Iro

appelent ainsi le Roi ) que cette guerre ne les regardent point , qu'ils peuvent bien connoître par ce que les François ont fait en enlevant Corlard , où ils n'ont fait aucun mal aux gens de leur Nation , qu'ils ont renvoyez , sans même en vouloir retenir de prisonniers.

*Le huitième & dernier Collier.*

Est pour dire que lui Aurioüaé est frere de tous les François , mais particulièrement de Colin, qui a eü un très grand soin d'eux pendant leur voyage de France , & depuis leur retour en ce pais , qu'ils ne font tous deux qu'un même corps , & que ne voulant point les aller trouver, à moins qu'ils ne le viennent querir , quoi qu'il soit en pleine liberté de le faire, il le separe en deux, & leur en envoie une moitié pour les engager de le venir trouver en toute assurance, puisque ils seront aussi libres que lui ; qu'il ne veut point quitter son pere auquel il veut être toujours uni. Qu'ils prennent donc courage & viennent à Montreal où ils le trouveront avec *Onon-tio* , qui conserve toujours pour toute la Nation & pour lui la même amitié dont il leur a donné tant de marques pendant dix années.

Les Iroquois laisserent Aurioüaé à sa

liberté ; ayant fait tous leurs efforts pour l'engager de venir dans sa patrie ; mais son attachement aux François étoit si grand , qu'il ne voulut jamais s'en separer. Il déclara même la guerre aux Iroquois lors qu'ils prirent les armes contre nous , à la sollicitation des Anglois, il a porté lui seul le fer & le feu dans le centre de son propre païs, il étoit quelquefois quatre à cinq mois sans revenir à Quebec. On tiroit souvent d'assez mauvais préjugez de ces sortes d'absences. On le voyoit cependant revenir victorieux avec quantité de chevelures d'Iroquois , qui sont les marques les plus éclatantes de la valeur d'un homme : il mourut en 1697. après avoir donné dans toutes les occasions les plus grandes épreuves de sa fidelité. Mais lors qu'étant à l'article de la mort on lui dit que JESUS-CHRIST étoit mort pour le salut des hommes , après avoir été crucifié par les Juifs. Que n'étois-je là , repartit Aurioüaé , j'aurois vangé sa mort , & je leur aurois enlevé la chevelure.

Il est temps, Madame , de vous parler de l'Isle de *Montreal* , qui est au 45. degré latitude Nord. Elle a environ quatorze lieues de long , sur quatre dans sa plus grande largeur. Une Montagne fort élevée lui donne son nom : la Ville s'appelle

qui à  
est tré  
l'on eü  
France  
on y co  
sieurs e  
ris en  
sion les  
Haute  
1701. ju  
elle a  
belle e  
sulte de

Cette  
de gran  
de haut  
rasse ,  
d'un bo  
quois s  
rendoie  
roient p  
tre pris  
est mor  
au trave  
Il n'y a  
dre : ma  
ne se fo  
vant le  
pions , o  
prises.

*Villemarie* ; elle est sur le bord du fleuve qui à une lieue de largeur. Sa situation est très belle ; & il eût été à souhaiter que l'on eût établi la Capitale de la Nouvelle France dans un endroit aussi avantageux ; on y compte près de deux cens feux, Messieurs du Seminaire de saint Sulpice à Paris en sont les Seigneurs. Cette Concession leur fut accordée en 1644. Ils ont Haute, Moyenne & Basse Justice. Depuis 1701. jusques en 1714. que j'en suis sorti, elle a augmenté de la moitié, avec une belle enceinte qui l'a met à l'abri de l'insulte des Iroquois.

Cette Ville est un quarré long, entouré de grands pieux de dix huit à vingt pieds de haut. Il y a un petit Fort revêtu de terrasse, dont les batteries enfilent les rues d'un bout à l'autre. De sorte que si les Iroquois soutenus même des Anglois, s'en rendoient jamais les maîtres, ils ne pourroient pas y tenir. Elle ne craint point d'être prise par la force du canon, puis qu'il est moralement impossible d'y en amener au travers de plus de cent lieues de Forêts. Il n'y a donc qu'un coup de main à craindre : mais comme les grands mouvement ne se font point ici que l'on n'ait auparavant le temps d'en être averti par des Espions, on est à l'abri de ces sortes de surprises.

Messieurs de saint Sulpice qui sont les Curez primitifs, ont une grande Eglise de pierre de taille. Messieurs d'Urfé & de Quelas (familles Illustres) ont jetté les premiers fondemens de l'établissement de cette Communauté, qui a été gouvernée dans la suite par des personnes de qualité. Le revenu qu'ils tirent de cette Isle est assez considerable, il le seroit encore davantage si le quartier de la Chine, qui en fait la plus belle côte, n'avoit pas été ruiiné tout-à coup par douze à quinze cens Iroquois qui vinrent y faire une irruption en 1689. dans le temps que l'on croyoit qu'ils venoient demander la paix. Rien ne fut plus touchant, ils brûlerent cinq lieues de país, ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent, nous perdimmes plus de mille hommes, ils ouvrirent le ventre des femmes enceintes dont ils mangerent les enfans, & en firent crever d'autres avec de la poudre.

Nous y avons un Convent de Recolets, une Communauté d'Hôpitalieres dont l'établissement a été fait en 1669. Elles sont d'un grand secours aux habitans; principalement à nos Soldats.

Les Filles de la Congregation qui sont au nombre de cinquante-quatre, rendent aussi de grands services par l'instruction

& l'édu  
que tré  
Montre  
sons pa  
ses du

Je n  
de vert  
Demoi  
Comm  
unique  
nada,  
reirée  
que Di  
receuil  
il y a  
gregati  
où elle  
yant co  
qui do  
porte à  
qui est  
le est go  
siastique  
qu'elle  
speculat  
elle y en  
jour; el  
à des O  
Commu  
Elle e

& l'éducation des Filles qui n'en sortent que très bien élevées, elles s'établirent à Montreal en 1671, & elles ont des maisons particulieres dans les grandes Paroisses du païs.

Je ne peux passer sous silence un trait de vertu tout-à fait extraordinaire d'une Demoiselle qui fait son séjour dans cette Communauté. Mademoiselle le Bert fille unique du plus riche commerçant du Canada, ayant mené une vie extrêmement retirée dans la maison de son pere, crût que Dieu demandoit d'elle un plus grand recueillement, elle se retira pour cet effet il y a sept à huit ans aux filles de la Congregation. Elle a un petit appartement où elle est renfermée de murailles; n'ayant communication que par une fenêtré qui donne dans la Chapelle. On lui apporte à manger par une petite ouverture qui est à la porte de sa chambre. Cette fille est gouvernée par Mr. Seguenau Ecclesiastique de saint Sulpice. Le genre de vie qu'elle mène ne consiste point dans ces speculations abstraites d'Oraison mentale, elle y employe cependant deux heures par jour; elle s'occupe tout le reste du temps à des Ouvrages dont elle fait present aux Communautés.

Elle couche sur la dure, elle ne voit

que son Directeur & son pere , une fois ou deux l'année, elle a cependant l'esprit fort aisé & fort docile , elle s'est fait un nouveau temperament dans cette solitude , de sorte qu'elle auroit de la peine à vivre d'une autre maniere.

La maison des freres Hôpitaliers , que l'on pourroit apeller en Canada un Palais , si elle étoit finie , est le plus beau bâtiment que l'on y voye. Mr. Charon ayant gagné beaucoup de bien dans le temps que le Castor étoit fort cher , l'a fit bâtir il y a quelques années pour se retirer du commerce de la vie , il établit pour lors une petite Societé de Freres , pour avoir soin des vieillards infirmes , ou incurables , qu'il a retiré dans cette maison.

Il y a dans le Gouvernement de Montreal depuis Sorel , Nord & Sud du fleuve , jusques au bout de l'Isle , plus de trente Seigneuries. Le climat est un peu plus doux qu'à Quebec. On remarque que le Printemps y commence quinze jours ou trois semaines plutôt , l'on y fait des semences de meilleure heure , & l'Hiver y vient aussi plus tard. Les melons y sont excellens , & ont de la peine à venir en maturité à Quebec , on y a des prunes , des pêches , de la renete blanche & grise en quantité ; les pommes de calvile y sont

en abo  
des deu  
nous n'  
vec bie  
que so  
& Sud

La m  
de la m  
né , qu  
le est u  
Il est d  
Il a dé  
former  
quitté l  
Il en est  
est un  
il a un  
long su  
railles  
quel il  
d'Urne  
Pieds-d  
vené d  
qui son  
Fort , &  
de Belle  
leur lan  
fait un  
qu'ils o  
un. Ils

en abondance. Tel aura dans son jardin des deux à trois cens arbres fruitiers, & nous n'en scaurions avoir à Quebec qu'avec bien de la peine; cependant il n'y a que soixante lieuës de difference Nord & Sud.

La maison de Mr. l'Abbé de Bellemont de la maison de saint André en Dauphiné, qui est à un quart de lieuë de la Ville est un des plus beaux endroits du pais. Il est de la Communauté de saint Sulpice. Il a dépensé plus de cent mille francs à former une Mission d'Iroquois, qui ont quitté leur pais pour adorer le *ver* Dieu. Il en est le pere & le soutien; sa maison est un Fort de pierre à quatre Bastions, il a une Chapelle de cinquante pieds de long sur vingt-cinq de large, dont les murailles sont revêtues d'un lambris, sur lequel il y a plusieurs Ornemens, comme d'Urnes, de Niches, de Pilastres & de Pieds-d'Estaux, en façon de marbre rouge vené de blanc. Les cabanes des Iroquois qui sont plus de cent vingt, joignent ce Fort, & sont entourez de palissades. Mr. de Bellemont qui sçait parfaitement bien leur langue, les instruit lui-même; il leur fait un catechisme les jours ouvriers après qu'ils ont entendu la Messe de grand matin. Ils se rendent le soir à la Chapelle;

où ils font la priere en commun, ils chantent les jours de Fête la grande Messe & les Vêpres en leur langue, il emploie tout son bien à l'entretien de cette Mission, qu'il a partagé en deux. L'autre moitié qui est de cent soixante personnes, est à quatre lieues de la Ville du côté du Nord. Les Chefs s'apercevant que le libertinage commençoit à corrompre les mœurs des jeunes Guerriers, par la proximité de la Ville, où ils s'amusoient à boire à l'excès, engagèrent il y a un an Mr. de Bellemont de faire une seconde Mission au Saut au Recolet, où les plus libertins demeurent, dont un Ecclesiastique prend le soin.

Quelque policée que puisse être une petite Ville comme celle ci, il est bien difficile d'y empêcher quantité d'abus qui se commettent, par une Nation qui est l'appui & le soutien de toute la Nouvelle France, que nous ne pouvons même trop ménager.

Le penchant qu'ils ont à aimer l'eau-de-vie, les fait tomber dans de si grands excès, qu'ils ne sont plus maîtres de leur passion. J'en ai vû de cruels exemples, entr'autres un fils qui étoit ivre, donner des coups de couteaux à son pere: un mari s'en retourner ivre à sa cabane, & toute sa famille fuir à droit & à gauche pour

Eviter  
d'un p  
de s'en  
femme  
de vie  
nemi il  
là du r  
en disa  
que je

Il y a  
ces gen  
qui se  
du corp  
de part  
auroien  
gonkin  
sur lui a  
couteau  
l'autre l  
ce pauv  
corps de  
avoient  
ce. La S  
lui-mêm  
accouru  
l'Algonk

Nous  
trois lieu  
que l'on  
Ce Sa

Eviter d'être poignardez. L'Iroquois boit d'un propos délibéré pour avoir le plaisir de s'enivrer, & vendroit s'il pouvoit sa femme & ses enfans pour boire de l'eau-de-vie: quand il veut se vanger de son ennemi il s'enivre, & il est à couvert par-là du reproche que l'on pourroit lui faire en disant, j'étois ivre, je ne sçavois ce que je faisois.

Il y a deux ans que je vis une bande de ces gens ivres courir après un Algonkin, qui se trouva fort heureux d'être auprès du corps de garde. Ils s'étoient reprochez de part & d'autre quelques veritez qu'ils auroient rû dans un autre temps. Cet Algonkin étoit fort railleur, ils se jetterent sur lui au nombre de vingt, sans armes ni couteaux; mais l'un lui mangea l'oreille, l'autre le nez, & c'étoit qui se ruëroit sur ce pauvre misérable qui avoit tout son corps déchiré des coups de dents, qu'ils lui avoient donné pour avoir chacun sa pièce. La Sentinelle vint au secours qui fût lui-même battu & defarmé; la garde y accourut qui eut assez de peine à délivrer l'Algonkin.

Nous avons un autre Fort d'Iroquois à trois lieues de la Ville, du côté du Sud, que l'on appelle Iroquois du Saut.

Ce Saut est une chute de cascades dans

le fleuve, large d'une demie lieuë, sur trois quarts de longueur. Ce passage est très-dangereux, & à moins que les Canoëteurs ne soient fort adroits il leur est très-difficile de s'en tirer. Cependant on le franchit, & tous les Sauvages qui viennent de quatre à cinq cens lieuës faire la traite à Montreal sont obligez d'y passer. Les Jesuites gouvernent la Mission du Saut.

Les Iroquois du Saut & de la montagne de Montreal sont pour ainsi dire une sixième Nation, que la Religion & le commerce avec les François ont réunis depuis trente ans. Les mœurs de ces gens si fiers & si cruels ont été adoucis sans doute par le Baptême, avant & après la guerre déclarée contre les Iroquois non Chrétiens. Ils ont donné des marques d'humanité, & quand ils ont vû que ceux-ci en abusoient, ils ont fait connoître que le Christianisme n'inspiroit aucune lâcheté.

Les Iroquois convertis qui sont restez chez eux pendant la Guerre, ont toujours eu soin que leurs enfans n'entendissent point parler de superstitions & des coutumes de leur païs, en leur faisant sucer la Foi avec le lait, ils font en sorte que leurs enfans devenant grands ne demeurent plus au païs, de crainte qu'ils ne se perdent. Nous avons eü parmi ces nouveaux Chré-

tiens

riens  
tion,  
youts  
la pri  
fait d  
qui m

Le  
voir d  
prit de  
chasse  
Foi da  
Ancien  
que l'o

Il en  
dont un  
fonda  
fait pl  
Tsonne  
de tout  
leur. I  
& d'Ab

par un  
les uns  
te du jo  
affligea  
ne laisse  
Abenag  
Les Ch  
leur ren  
cet effe

*L'Amérique Septentrionale.*

347

tiens le *Grand Anier*, Chef de cette Nation, la *Centre-chaude*, Chef des Onne-youts, *Paul* Capitaine aussi, & Chef de la priere, & le *Borgne*. Ces gens ont fait des actions en Paix & en Guerre, qui meritent que je vous en parle.

Le grand Anier se fit Chrétien après avoir dompté la Nation des Loups. Il apprit de lui-même à prier Dieu, étant à la chasse d'Hiver dans les bois. Il prêcha la Foi dans son pays, & il l'emporta sur les Anciens de sa Nation, qui ne vouloient pas que l'on vint demeurer à Montreal.

Il emmena lui seul cinquante de ses gens dont une partie vit encore & sert de pierre fondamentale à l'Eglise du Saut. Il avoit fait plusieurs belles actions contre les Tsonhontoüans. Il s'attiroit l'affection de tout le monde par sa pieté & par sa valeur. Il fut tué par un parti d'Algonkins & d'Abenaguis de nos amis, commandé par un Officier François, s'étant attaquez les uns les autres à l'improviste à la pointe du jour sans se connoître. Cette perte affligea sensiblement le pais. Nos Iroquois ne laisserent pas d'emmener avec eux des Abenaguis qu'ils garderent quelque tems. Les Chefs de cette Nation voulant qu'on leur rendit leurs gens, envoyerent pour cet effet un Collier de condoléance pour

consoler les Iroquois du malheur qui étoit arrivé à quelques-uns des leurs, qui avoient été tuez dans cette conjoncture, & voici de quelle maniere ils s'énoncerent.

Mon frere qui prie ( car, enfin c'est le nom dont nous l'appellons ) depuis que la priere & l'obéissance à \* *Onontio* notre Pere commun nous ont heureusement réunis. Je vais te trouver par ce Collier pour te dire que ceux que tu gardes encor comme Esclaves sont mes parens ; & pour te prier de me les rendre. Ne croi point que j'aye l'esprit *mal fait* de ce qui leur est arrivé. Voila ce que c'est que la Guerre. Les amis se tuent souvent les uns les autres avant de se reconnoître. Ce sont des malheurs qui accompagnent la Guerre, & que l'on ne peut éviter; mais tu aurois l'esprit mal fait, si après avoir pris pour ennemis tes Alliez mes parens, & les avoir menez chez toi comme Esclaves, tu t'opiniâtrois à les garder lorsque tu connois que tu as tort. Je mesure ton esprit sur le mien. Si ce qui t'est arrivé m'étoit arrivé, & que j'eusse pris pour ennemis tes parens, je ne m'aperceveroies pas plutôt de ma faute, que je leur donneroies la liberté & te les rendrois. Ne croi point, mon frere, que je te trompe, lorsque je te dis qu'ils sont

\* Mr. le Comte de Frontenas.

tres. p  
rendre  
de ceu  
compa  
nous é  
cela fo  
heur a  
que tu  
le Gran  
vement  
deux br  
te triste  
qui prie  
plus, sa  
l'esprit,  
re & l'a  
L'on eù  
& on r  
La C  
Capitain  
Onneyo  
avoit fai  
mais apr  
Foi aux  
Aniez, &  
quoises.  
convertit  
confondit  
Dimanch  
bloit la

mes parens. Les François peuvent bien rendre témoignage comme quelques uns de ceux que tu as ruez ou pris les ont accompagnés, aussi bien que nous, lors que nous étions allez contre les Anglois, & cela fort peu de jours avant que ce malheur arrivât. Je ne te dis rien de la perte que tu as faite d'un de tes braves, c'est le Grand Anié, quoique je la ressente vivement. Je suis occupé à le pleurer avec deux braves que j'ai aussi perdus dans cette triste rencontre. Mon frere l'Iroquois *qui prie.* Pleurons les braves qui ne sont plus, sans que leur mort nous renverse l'esprit, & separe nos cœurs que la priere & l'amitié unissent depuis si long-tems. L'on eût égard, Madame, à leur priere, & on rendit leurs prisonniers.

La *Cendre Chaude* étoit un des deux Capitaines qui gouvernoit la Nation des Onneyouts. Avant qu'il fut Chrétien il avoit fait brûler le pere Brebeuf Jesuite; mais après son Baptême il fut prêcher la Foi aux Iroquois, il commença par les Aniez, & parcourut les cinq Nations Iroquoises. Son exemple & son autorité en convertit quelques uns, son éloquence confondit les Anciens, il prêchoit les Dimanches dans la cabane où il assembloit la jeunesse. Quand la Guerre fut

déclarée ; il alla avec Mr. le Marquis de Denonville, qui étoit pour lors Gouverneur general , aux Tsonnontoüans où il fut tué combattant genereusement contre les ennemis.

*PAUL* étoit un Huron qui avoit beaucoup d'ardeur pour la Guerre, & qui soutenoit bien la Foi. Dieu l'a récompensé en lui donnant une fille qui a vécu comme une Religieuse. Elle avoit à l'âge de treize ans avec l'innocence d'un enfant la sagesse d'une personne de trente ans ; elle est morte vierge. Sa mere la voyant belle & bien faite , craignit que ce don de la nature ne fut peut être un jour la cause de sa perte , elle engagea son mari de prier unanimement le Seigneur de permettre qu'il lui arrivât quelque maladie qui pût lui ôter sa beauté. Peu de tems après il se forma une taie sur son œil , & étant devenue éthyque, elle mourut en exhortant sa mere à être toujours constante dans la Foi. Après qu'elle eut donné une couverture de tafetas à l'Eglise, avec ses colliers, bracelets & ornemens , elle entra dans l'Eglise le jour de Noël, où elle dit à Notre-Seigneur au pied du Crucifix , qu'elle lui avoit donné tout ce qu'elle possédoit , & que n'ayant plus que son corps & son ame, elle les lui offroit, afin qu'il l'entraînât de ce monde.

quis de  
ouver.  
où il  
t con-  
beau-  
ui soû-  
mpensé  
u com-  
'age de  
nfant la  
s; elle  
nt belle  
n de la  
a cause  
de prier  
rmettre  
qui pût  
rés il se  
nt deve-  
ortant sa  
s la Foi.  
nverture  
ers, bra-  
s l'Egli-  
à Notre-  
elle lui  
doit, &  
s & fon  
t l'encle.





*Catherine tekakoviita Iroquoise du Saut  
S. Louis de Montreal en Canada morte  
en odeur de Sainteté.*

L  
a été  
qu'il  
pren  
Il re  
ne lu  
tirisé  
des e  
soit,  
me a  
meur  
glois  
marie  
aima  
perdre

La  
ta Iro  
ce nou  
ce mo  
moire  
que qu  
des eff  
ce qu  
occasio  
ans qu  
fille de  
meille  
Iroquo  
d'une

En

Le Borgne, ou en Iroquois *Sogaresse*, a été mis en prison chez les Anglois, parce qu'il étoit trop ami des François, & qu'il prenoit trop les intérêts de notre Religion. Il regretoit en mourant de ce que Dieu ne lui avoit pas fait la grace d'être martyrisé par les Anglois, il prenoit le soin des enfans dans la Mission, il les catechisoit, il leur faisoit faire les prieres. Sa femme a été aussi fervente que lui, & elle a demeuré près d'un an en prison chez les Anglois avec sa mere. Si elle eut voulu se démarier on l'en auroit fait sortir; mais elle aimoit mieux demeurer en prison que de perdre la Foi & de se separer de son mari.

La réputation de Catherine Tekakouïta Iroquoise, est trop recommandable dans ce nouveau monde pour passer sous silence ce modèle de vertu & de sainteté. Sa memoire est en grande veneration, on remarque que beaucoup de personnes ont ressenti des effets admirables de la pieuse confiance qu'elles ont eu en elle en différentes occasions. Quoiqu'il en soit. \* Il y a vingt ans que l'on vît parmi les Iroquois une fille de vingt-cinq ans, dans laquelle les meilleures qualitez des Algonxins & des Iroquois s'étoient réunies; elle étoit née d'une Algonxine & d'un Iroquois. Sa me

F f 3

re avoit été prise aux Trois-Rivieres. Il y a quarante ans, dans la grande déroute de cette Nation. Elle fut conduite aux Iroquois qui lui donnerent la vie & la marièrent, elle avoit été Baptisée aux Trois-Rivieres par les Pères Jesuites, elle n'oublia jamais au milieu d'une Nation infidèle les devoirs du Christianisme. Tekakouïta qu'elle eut dans la suite a été sans doute la récompense de la vie Chrétienne qu'elle avoit toujours menée. Cette fille a vécu parmi les Iroquois dans une innocence qui ne se peut expliquer, jusques à l'âge de vingt-deux ans, elle eut la petite verole dans sa tendre jeunesse qui la disgracia beaucoup. Elle conserva toujours avant son Baptême une pudeur naturelle qui lui donnoit de l'averfion pour les plaisirs des sens, & même pour le mariage, car elle ne voulut jamais se marier. Ce n'étoit pas pour être plus libre dans ses actions; mais pour se conduire uniquement par la Providence, & pour vâquer plus librement aux exercices de pieté.

On ne remarquoit point en elle les vices auxquels sont sujettes les filles Sauvages qui n'aiment que le libertinage, elle ne donnoit point dans toutes leurs visions, & les songes qui occupent si fort leur imagination, & dont ils font une divinité.

Son  
qu'on  
qu'elle  
ou pou  
loient  
pressoie  
choit  
où elle

Un  
gea de  
tribua  
Jesuite  
Aniez,  
par has  
la Foi  
obeit.  
son Ba  
Chapel  
Il s'en t  
d'être B  
que auc  
ainsi c'é  
soutenir  
xemples  
qu'elle  
les tenta  
faisoit, p  
ples des  
jour elle  
Les

Son plus grand défaut étoit de souffrir qu'on l'habillât trop proprement, ce qu'elle ne faisoit que pour passer le temps ou pour complaire à ses parens, qui vouloient l'obliger à se marier. Quand ils la pressoient de se déterminer, elle se cachoit derrière une caisse de bled d'Inde, où elle s'enfuyoit dans les champs.

Un mal qu'elle eût au pied qui l'obligea de demeurer dans la Cabane, ne contribua pas peu à sa conversion. Le Pere Jesuite qui étoit alors dans le village des Aniez, qu'on appelle Gandaoüaqué, entra par hasard dans la Cabane. Il lui parla de la Foi & l'exhorta de venir prier : elle obeit. Sa devotion fervente fit avancer son Baptême qui fut solennel dans la Chapelle de son Village le jour de Pâques. Il s'en trouve plusieurs qui se contentent d'être Baptisez seulement, & ne font presque aucune fonction du Christianisme : ainsi c'étoit beaucoup à cette fille de se soutenir au milieu de tant de mauvais exemples. Mais ce qui étoit admirable est qu'elle résistoit courageusement à toutes les tentations & à tous les efforts que l'on faisoit, pour l'empêcher de suivre les exemples des Chrétiens les plus fervens. Un jour elle fut touchée de celui-ci.

Les ivrognes vouloient obliger une

femme Chrétienne à boire de l'eau-de-vie: ils l'attirerent adroitement dans la cabane & firent ce qu'ils pûrent pour lui en couler dans la bouche: elle la leur cracha au nez par trois fois, & en fit autant toutes les fois qu'ils la presserent d'en boire. L'exemple de cette bonne Chrétienne confirma Tekakouïta dans ses bonnes résolutions. On remarqua en elle pendant deux ans une persévérance admirable au milieu de cette Babilone. Le Pere Jesuite qui l'instruisoit des mystères de notre Religion, lui dit qu'elle ne vivroit jamais en repos dans son pais, & qu'elle y seroit toujours en danger de se perdre: elle conçût qu'il avoit raison. Il y avoit déjà du tems qu'elle étoit resoluë de venir demeurer à Montreal: elle cherchoit quelque occasion favorable pour y descendre sans que l'on en eût le moindre soupçon. C'étoit la coutume de ce tems-là parmi les Iroquois de se visiter au retour de la chasse: les uns venoient à Montreal en passant, & les autres alloient aux Anglois, & passaient à Anié pour voir leurs parens, & pour tâcher d'inspirer à quelqu'un de devenir Chrétiens. Cette visite annuelle réussissoit assez & plusieurs quittoient Anié pour venir demeurer avec leurs parens au Saur, proche Montreal.

Un  
Baptis  
tre les  
prés e  
Foi. I  
voir p  
son ex  
cura à  
rendre  
vée au  
vre en  
lu cho  
idée c  
Cet ét  
à des S  
pourqu  
riage,  
Elle e  
positio  
lieu; n  
marier  
dant à  
plus ag  
qu'elle  
eut ser  
l'état d  
fée dep  
roit co  
sujet d  
lui arr

Un Capitaine d'Onneyons nouvellement Baptisé, qui fut tué depuis à la Guerre contre les Tsonnontouïans, fit un Voyage exprès en son pais pour y aller prêcher la Foi. Il passa d'abord à Anié où après avoir prêché en pleine assemblée plus par son exemple que par ses paroles, il procura à Tekakoüita une occasion pour se rendre à Montreal. Quand elle fut arrivée au Saut, elle prit la résolution d'y vivre en parfaite Chrétienne. Elle eut voulu choisir un état dont elle n'avoit qu'une idée confuse qui étoit celui des Vierges. Cet état est trop relevé pour être proposé à des Sauvages qui sont si charnels; c'est pourquoi on ne lui parloit que du mariage, afin de l'engager à rester au Saut. Elle embrassa d'abord l'une de ces propositions, qui étoit de se fixer dans ce lieu; mais elle ne pouvoit se résoudre à se marier. Elle demeura dans cet état demandant à Dieu de lui inspirer qui lui seroit le plus agreable. On dit que l'union étroite qu'elle avoit avec une femme Onneyonte eut servi beaucoup à lui faire embrasser l'état de perfection. Celle-ci étoit Baptisée depuis long-tems; mais elle ne s'étoit convertie que depuis deux ans. Le sujet de sa conversion fut un accident qui lui arriva à la chasse. D'une bande de

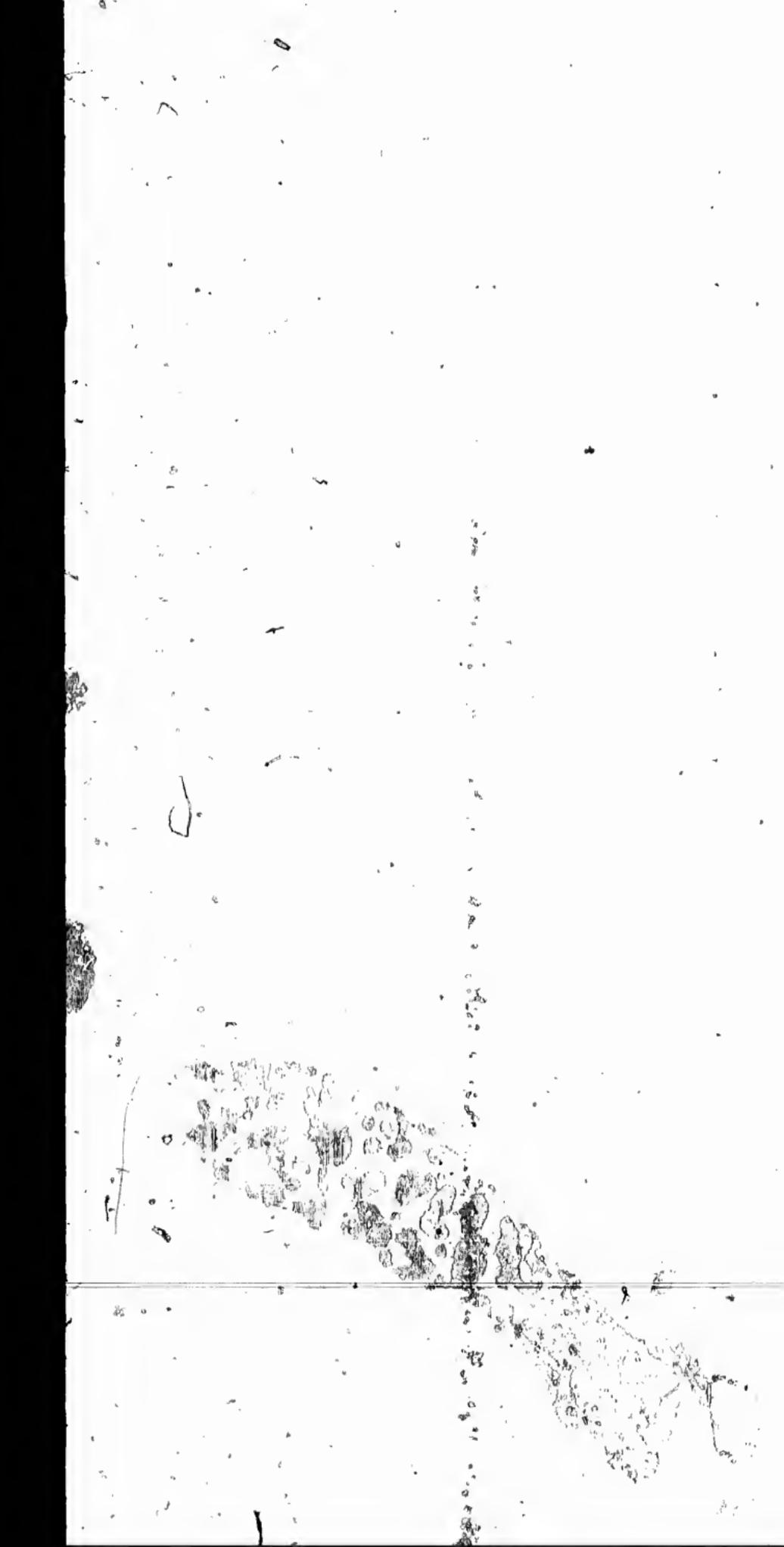
douze chasseurs parmi lesquels étoit son mari, il n'en revint que deux, les dix autres moururent de faim & furent mangés par ceux qui restèrent en vie. C'est ce qui arrive souvent aux Algonkins & aux autres Nations, & ce qui n'est pas ordinaire parmi les Iroquois, parce que outre la chasse, ils ont encore le bled d'Inde, & viennent chercher des vivres quand la viande leur manque. Ceux dont je parle n'eurent pas cette précaution : Ils crurent qu'en montant le long du Saut dans la riviere des Outaouïaks ils y trouveroient des bêtes. Le contraire leur arriva. Ils avoient avec eux un vieillard mourant qu'il falloit porter. Il demanda lui même qu'on le tuât. On ne voulut pas le faire sans prendre conseil. On demanda à l'Onneyoute qui étoit Baptisée, ce que disoit la Loi Chrétienne là-dessus. Celle-ci apprehendant qu'on ne la tuât aussi à son tour n'osa répondre ; la crainte de la mort, ses ivrogneries, & la vie déreglée qu'elle avoit menée pendant sept ans depuis son Baptême lui causerent de tranges peines d'esprit : elle fit ces des reflexions assez fortes pour comprendre qu'elle avoit manqué de fidelité aux lumieres & aux graces de Dieu : elle pro-  
 voqua de mener une vie toute opposée, si

elle p  
 jonct  
 mour  
 Un er  
 qui le  
 sieurs  
 rivez  
 donne  
 etc. C  
 femme  
 dans l  
 perse  
 mouru  
 de mis  
 Cette  
 deux a  
 nitence  
 nada. I  
 voyant  
 décou  
 té, & l  
 maître  
 nous de  
 lui-ci av  
 veule j  
 vingt jo  
 l'ont im  
 sordres  
 se parmi  
 Penda

elle pouvoit se retirer de la cruelle conjoncture où elle se trouvoit. Le vieillard mourut sur ces entrefaites, & fut mangé. Un enfant mourut quelque temps après qui le fut encore, & successivement plusieurs autres, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à un Village d'Algonkins qui leur donnerent des vivres pour se rendre chez eux. Ce desastre toucha vivement cette femme qui changea de vie : elle a vécu dans la suite en bonne Chrétienne, & a persévéré pendant vingt ans. Son mari mourut au retour de cette chasse, accablé de misere.

Cette veuve & Tekakoüita vécurent deux ans ensemble dans des excès de penitence qui sont connus de tout le Canada. Le Pere Jesuite qui les conduisoit, voyant qu'il étoit temps de parler, leur découvrit l'excellence de l'état de virginité, & leur dit que Dieu nous avoit fait maître de ces deux états, que c'étoit à nous de choisir. Tekakoüita embrassa celui-ci avec une telle ferveur qu'elle en fit vœu le jour de l'Annonciation, & mourut vingt jours après. Plusieurs filles sauvages l'ont imitée dans la suite, malgré les disorders que ces dernieres guerres ont causé parmi ces nouveaux Chrétiens.

Pendant que j'étois en Canada, plu



lieurs personnes, malades des fièvres, avoient une grande confiance à Catherine Tekakouïta; mais depuis deux ans que j'en suis sorti, j'ai appris que plusieurs malades avoient été guéris par son intercession, & l'on a connu manifestement qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans les grâces que l'on obtenoit du Ciel en s'adressant à elle. Ce n'est pas, Madame, autrement mon fait de faite des Vers; mais j'ai crû ne pouvoir me dispenser de faire ceux-ci à sa gloire.

*De ta grace Seigneur, la lumiere éternelle  
Eclaire, quand tu veux, change, choisit,  
appelle*

*Les plus sauvages cœurs & les attache à toi.*

*Ainsi l'on voit passer par elle.*

*Celui d'une Iroquoise animé plein de zèle*

*De la nuit de l'erreur au grand jour de la foi.*

Quoique nos Iroquois ayent quitté toutes leurs superstitions, ils ont cependant conservé plusieurs de leurs coutumes qui regardent le civil. En effet, un Iroquois qui a sa famille à part, ne laisse pas d'avoir une Cabane chez sa mere, où il a droit d'être nourri. Il est assuré d'y trouver son plat de viande. Lorsque sa mere vient à mourir, ses Tantes maternelles qu'il appelle dans cette rencontre du même nom de Meres, ne peuvent aussi lui refuser

lop

son p  
mour  
leur p  
préter  
On à  
sa por  
chose  
dinairo  
partie  
& les  
Femme  
son pla  
faire p  
née vir  
sec que  
destiné  
on n'a p  
L'affe  
Mere &  
qu'il cor  
de sorte  
sa femme  
solation  
fans. C'  
l'attacher  
drement  
teter jusq  
qu'ils son  
bas âge;  
du tems

Tom

son plat. Si celles-ci viennent encore à mourir, toutes les propres Sœurs viennent leur place. S'il n'en à point, il a les mêmes prétentions chez les parens de sa Mere. On à soin de lui garder dans cette Cabane sa portion, sur tout quand il y à quelque chose de bon, son penchant le portant ordinairement à y demeurer la plus grande partie de la journée, parce que sa Mere & ses Sœurs lui sont plus cheres que sa Femme. Celle-ci lui porte dans sa cabane son plat de viande. Elle doit y porter ou faire porter dans certaines saisons de l'année vingt ou trente charges de petit bois sec que l'on coupe proprement, & qui est destiné à faire bouillir la chaudiere quand on n'a pas le tems d'allumer de gros bois.

L'affection qu'il à pour la cabane de sa Mere & de ses Sœurs se rallentit, lorsqu'il commence à avoir plusieurs Enfans; de sorte qu'il n'en fait plus qu'une avec sa femme, qui n'a pas de plus grande consolation que celle d'avoir beaucoup d'enfans. C'est le moyen le plus efficace pour l'attacher auprès d'elle. Elle aime si tendrement ses enfans, qu'elle leur donne à teter jusqu'à trois à quatre ans. Il est vrai qu'ils sont extrêmement délicats dans ce bas âge; mais ils deviennent dans la suite du tems fort robustes.

L'Iroquois à une troisième cabane qui est celle où son pere est né, où l'on ne manque pas de lui presenter son plat quand il vient. Cette cabane est son *Atoni*, comme qui diroit le lieu d'où il est né. Il y en a une quatrième qui est celle de son camarade où il va souvent, car chacun à le sien. Ils se regalent souvent les uns les autres. On fait toujours honneur à l'ami de ce qu'il y a de meilleur lors qu'il vient, & même sans être invité,

Le *Saut* est composé des cinq Nations Iroquoises, des Aniez, des Onneyouts, des Onnontaguez, des Goypgouïns, & des Tonnontouïans. Ils ont une même langue, avec quelque difference de mots & de finales: ils ont eü connoissance du Deluge & faisoient descendre du Ciel le premier Homme, où plutôt la premiere Femme, dont les descendans ne durerent que jusques à la troisième generation. Le Deluge étant venu les bêtes se changerent en Hommes: ils ont retenu les Noms de ces animaux par chaque Famille, & nous en voyons encor aujourd'hui trois parmi les Aniez, celle de la Tortuë, celle de l'Ours, & celle du Loup.

On compte plus de mille Iroquois à la Mission du Saut, qui a une grande vüe au milieu du Fort, car le Village est un espee

de For  
de ha  
de ce  
de ce  
ste. Il  
côté q  
grande  
ruë, u  
joint a  
les ca  
Cha  
qu'ils  
Ils son  
ni Gor  
crire d  
Cha  
jeunes  
Ils von  
les Iro  
s'occup  
des écu  
res, soi  
la Guer  
abbater  
gne &  
Les  
jeunes f  
duité q  
certaine  
reproch

de Fort, entouré de pieux de dix huit pieds de haut. La Famille la plus nombreuse de ces trois tient ordinairement un côté de ce Village, & les deux autres ont le reste. Il doit y avoir autant de cabanes d'un côté que de l'autre. Si la Famille la plus grande ne peut occuper tout le rang de la rue, une partie d'une autre Famille se joint au bout, & le reste se met vis-à-vis les cabanes de cette Famille.

Chacun est maître dans sa cabane, qu'ils appellent communement leur feu. Ils sont tous égaux, de sorte qu'il n'y a ni Gouverneur ni Chef qui puisse prescrire des Loix à qui que ce soit.

Chaque état à ses occupations; les jeunes gens ont soin de faire les cabanes. Ils vont à la chasse ou à la Guerre contre les Iroquois non Chrétiens. Les vieillards s'occupent à la pêche, à faire des plats, des écuelles, à traiter ou regler les affaires, soit pour l'ordre du Village, soit pour la Guerre, & pour la Paix, les femmes abbatent le bois, travaillent à la campagne & font le ménage.

Les vieilles se rendent venerables aux jeunes filles par leur travail & par l'assiduité qu'elles ont à veiller, se donnant certaine autorité par une vie exacte de reproches.

Chaque Famille à ordinairement un Ancien, où plusieurs qui prennent le soin des affaires domestiques ; comme il s'est acquis de l'expérience & de l'estime, on lui confie tout ce qui regarde l'intérêt commun.

Ces Anciens s'assemblent souvent, soit pour entretenir l'union, soit pour les affaires qui surviennent. Quand elles sont d'importance & qu'elles regardent le bien public, ils font des cris autour du Fort, pour avertir que tout le monde ait à s'assembler dans une cabane. Les femmes y écoutent seulement, & les hommes délibèrent. Un Ancien expose pour lors le fait dont il s'agit, & dit son sentiment sans être interrompu ; celui d'une autre Famille dit le sien jusques à un troisième. Si quelqu'un veut dire après son avis, on l'écoute. L'assemblée finie, chacun se retire ou s'entretient familièrement dans les cabanes de ce qui a été proposé. Ils tombent souvent dans le même sentiment ; & mettant toujours les choses au pis, ils ne se voyent point trompez dans leurs desseins & entreprises. Si le succès a été selon leurs desirs, ils ont pris en cela leur sûreté contre ce qu'ils craignoient, s'il n'a pas été tel ils ne laissent pas d'être contents.

qu'  
cer  
lier  
Ils  
Gou  
Mor  
faire  
les  
dons  
çoise  
parti  
cruel  
que  
n'épa  
tomb  
La  
mi no  
les go  
union  
plus  
ces ne  
sembl  
pratiq  
unissen  
disent  
kine, p  
naître  
mes se  
femme

Les Anciens donnent avis de tout ce qu'il y a à faire, soit pour quelque festin, ceremonies ou autres coûtumes particulieres, & personne ne les contredit jamais. Ils se laissent conduire entierement par le Gouverneur general qui les fait venir à Montreal lorsqu'il s'agit de quelque affaire qui regarde le pais, & ils executent les ordres avec docilité. Nous les regardons comme le soutien de la Nation Françoise, ils se joignent avec nous dans les partis de Guerre, ils sont pour lors plus cruels ennemis des Iroquois non Chrétiens que nous ne le serions nous-mêmes, n'épargnant point leurs parens quand ils tombent sous leurs mains.

La Foi seule les engage de rester parmi nous. La sage conduite des Jesuites qui les gouvernent, les entretient dans une union si grande, que rien au monde n'est plus touchant que de voir la ferveur de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne font ensemble qu'un même esprit par toutes les pratiques de vertu & de pieté qui les unissent. Ils chantent la grande Messe & disent leurs prietes en la langue Algonkine, pour éviter une jalousie qui auroit pu naître entre les cinq Nations. Les hommes se tiennent d'un côté de l'Eglise & les femmes de l'autre. Il y a un Chef de la

prière qui est comme le grand Chantre ; qui est au milieu, tout de bout. Chacun se répond alternativement, & l'on y entend souvent des Chœurs de musique.

Le grand commerce de toute la Nouvelle France se fait dans la ville de Montreal, où abordent des Nations de cinq à six cens lieues, que nous apellons nos Alliez. Ils commencent à venir au mois de Juin en grandes bandes. Les Chefs de chaque Nation vont d'abord saluer le Gouverneur, à qui ils font present de quelques Pellereries, & le prient en même tems de ne pas souffrir qu'on leur vende trop cher les marchandises, quoiqu'il n'en soit pas le maître, puis qu'un chacun dispose du sien comme il le juge à propos. Ils tiennent une Foire sur le bord du fleuve, le long des palissades de la Ville. Des sentinelles empêchent que l'on n'entre dans leurs cabanes, pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire, & pour leur donner la liberté d'aller & venir dans la Ville, où toutes les boutiques leur sont ouvertes. C'est à qui fera valoir son talent. Les plus fortes amitez ne laissent pas de se refroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne pour lors, & l'envie que l'on a de faire son profit, dissipe cette ouverture de cœur, & à

pein  
re.

qu'i  
tire  
peu  
Can  
arter

Co  
repr  
loups  
mar  
renar  
de C  
verte  
toure

On  
des c  
cham  
donne  
du ve  
mites  
de qu

La  
fêt, p  
qui se  
yant  
D'aill  
les qu  
nent e  
encore

peine le fils reconnoit quelquefois son pere. L'un attend au passage un Sauvage qu'il voit chargé de Castors, l'autre l'attire chez lui & compose du mieux qu'il peut. Celui-ci qui est aussi raffiné que le Canadien sur le fait de la traite, examine attentivement ce qu'on lui montre.

Ce commerce dure trois mois à plusieurs reprises : On y voit des peaux d'ours, de loups cerviers, chats sauvages, pecans, martes, pichioux, loutres, loups de bois, renards argentez, peaux de chevreuils, de Cerfs, de Squenontous & d'Orignaux vertes & passées, sur tout du Castor de toutes les especes,

On leur vend de la poudre, des balles, des capottes, des habits à la Françoisé, chamarez de dentelles d'or faux, qui leur donnent une figure tout-à-fait crotisque, du vermillon, des chaudières, des marmites de fer & de cuivre, & toute sorte de quincaillerie.

La Ville ressemble pour lors à un enfer, par l'air affreux de tous les Sauvages qui se matachent plus que jamais, croyant par là se mettre sur leur propre. D'ailleurs les hurlemens, le tintamarre, les querelles & les dissensions qui surviennent entr'eux & nos Iroquois augmentent encore l'horreur de ces Spectacles ; car

quelque précaution que l'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie, il y a quantité de Sauvages qui sont ivres morts.

Quoique les Canadiennes soient en quelque façon d'un Nouveau Monde, leurs manieres ne sont pas si bizarres ni si sauvages qu'on se l'imagineroit. Au contraire ce sexe y est aussi poli qu'en aucun lieu du Royaume. La Marchande tient de la femme de qualité, & celle d'Officier imite en tout le bon goût que l'on trouve en France. Il est difficile de trouver une plus grande union que celle qui est entre les femmes d'Officiers.

Les Dames de Québec n'aiment pas tout à fait les manieres des Montrealistes : les premieres sont beaucoup sur la reserve, principalement les Conseilleres. Ces états qui sont differens, forment differens caracteres d'esprit : les Montrealistes ont à la verité des dehors plus libres, mais comme elles ont plus de franchises, elles ont plus de bonne foi, & sont très-sages & très-judicieuses.

Le Canadien a d'assez bonnes qualitez, il aime la guerre plus que tout autre chose, il est brave de sa personne, il a de la disposition pour les Arts, & pour peu qu'il soit instruit il apprend aisement ce qu'on

lui  
sôm  
affe  
des  
que  
ceux  
gag  
cou  
me  
bien  
Can  
selon  
Cast  
vivr  
Sa  
tie d  
par d  
tre ce  
ans,  
cour  
souti  
point  
quand  
sont c  
posée  
miere  
du Re  
vingt  
on en  
ans, &

lui enseigne ; mais il est un peu vau & pré-  
somp tueux ; il aime le bien, il le dépense  
assez mal à propos. Ceux que l'on appelle  
des Coueurs de bois, qui alloient il y a  
quelques années en traite aux Outaouïaks ;  
ceux-ci dépensent fort vite ce qu'ils ont  
gagné en peu de temps, & rien ne leur  
coute quand ils ont de quoi. Quand je blâ-  
me le Canadien d'avoir trop d'attache au  
bien il est un peu excusable, car le pais de  
Canada n'est pas riche, chacun en cherche  
selon son industrie, & sans le commerce du  
Castor la plus grande partie ne pourroit  
vivre du revenu de ses terres.

Sa Majesté fait subsister une bonne par-  
tie du pais, soit Convens, soit particaliers,  
par des pensions & des gratifications. Qua-  
tre cens mille francs qu'il envoie tous les  
ans, ne laissent pas d'être d'un grand se-  
cours. Les Officiers qui sont mariez ne  
soutiennent leurs familles que de leurs a-  
pointemens ; leurs femmes sont à plaindre  
quand ils viennent à mourir : les Troupes  
sont d'un détachement de la Marine, com-  
posées de vingt-huit Compagnies. Les pre-  
mieres qui arriverent en Canada étoient  
du Regiment de Carignan-Salieres, & de  
vingt-quatre Compagnies qui y étoient,  
on en fit repasser en France au bout de trois  
ans, & les quatre qui demurerent furent

composées de 75. hommes chacune: Il y eut plus de trois cens personnes de ce Regiment qui s'établirent dans le pais. Ces quatre Compagnies furent encor reformées quelques années après, dont la plupart des reformez firent des habitations. Celles-ci furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Les Officiers qui ne voulurent point passer en France eurent des concessions de terre, & quelques liberalités que Sa Majesté leur fit.

Le Canada fut long-temps sans Troubles, jouissant d'une profonde Paix, qui dura vingt ans. Je ne suis pas surpris, Madame, si les Canadiens ont tant de valeur, puisque la plupart viennent d'Officiers & de ces Soldats qui sortoient d'un des plus beaux Regimens de France. Le pais s'est beaucoup augmenté depuis ce temps-là.

On y compte presentement quinze mille habitans. \* L'étendue de la Colonie est depuis le haut de l'Isle de Montreal jusques à l'Isle Percée, à l'embouchure du fleuve saint Laurent. De l'un à l'autre il y a environ 180 lieues. Ce fleuve est sans pareil, non seulement par son étendue, mais par tous les lacs qu'il forme. Sa source est bien loin au Nord-Oüest, dans des Savannes & des Marais, où se forment

\* En mil sept cens

plus  
lac  
de  
rou  
dan  
ter  
de t  
fam  
un c  
dans  
apel  
ron  
cuit,  
déch  
sous  
la m  
deux  
a tre  
prés  
tion y  
escar  
venar  
bourb  
& ris  
lieués  
bouca  
Saut d  
les de  
pens d  
l'on cr

plusieurs rivières, qui se réunissant font le lac des *Astiniboels*, duquel sort une grande rivière, qui après avoir par un grand détour passé dans le lac des *Christinaux*, puis dans celui d' *Alemipigon*, vient enfin se jeter dans le lac *Superieur*, qui a 450. lieues de tour, sur 79. de largeur. Ce grand & fameux lac tombe dans le lac *Huron*, par un canal de quatorze lieues de longueur, dans lequel il y a une chute d'eau que l'on appelle le *Saut Sainte Marie*. Le lac *Huron* qui a trois à quatre cens lieues de circuit, sur plus de cinquante de largeur, se décharge dans le lac des *Illinois*, connu sous le nom du *Méchéygan*, qui à presque la même étendue. Le dégorgement de ces deux lacs tombe dans le lac *Herier*, qui a trente à quarante pieds de largeur, sur près de trois cens de circuit. La Navigation y est très dangereuse par tous ses bords escarpez, qui sont de terre glaise; les Flots venant à se briser contre rendent l'eau si bourbeuse, que les Voyageurs souffrent & risquent beaucoup. Un détroit de vingt lieues de long, large d'une portée de fusil boucanier dans le plus resserré, forme le *Saut de Niagara*, qui est une des merveilles de la nature. Sa nape d'eau à dix arpens de face, & sa chute fait un bruit que l'on entend à quinze lieues loin. Le lac

Ontario, ou Frontenac, qui est le plus petit de tous, est le dernier de ce fleuve, il n'a qu'environ deux cens cinquante lieues de tour, sur trente à trente cinq, dans sa plus grande largeur, sa sortie forme un très-beau rapide, suivi de plusieurs autres jusques à Montréal. Nous avons dans ce lac le Fort de Frontenac, qui porte le nom d'un Gouverneur-General de la Nouvelle France, il le fit bâtir pour tenir en bride les Iroquois pendant la Guerre dans leurs partis de Chasse; & pour les engager en temps de Paix d'entretenir un commerce d'amitié avec les François. Je suis avec beaucoup de respect,

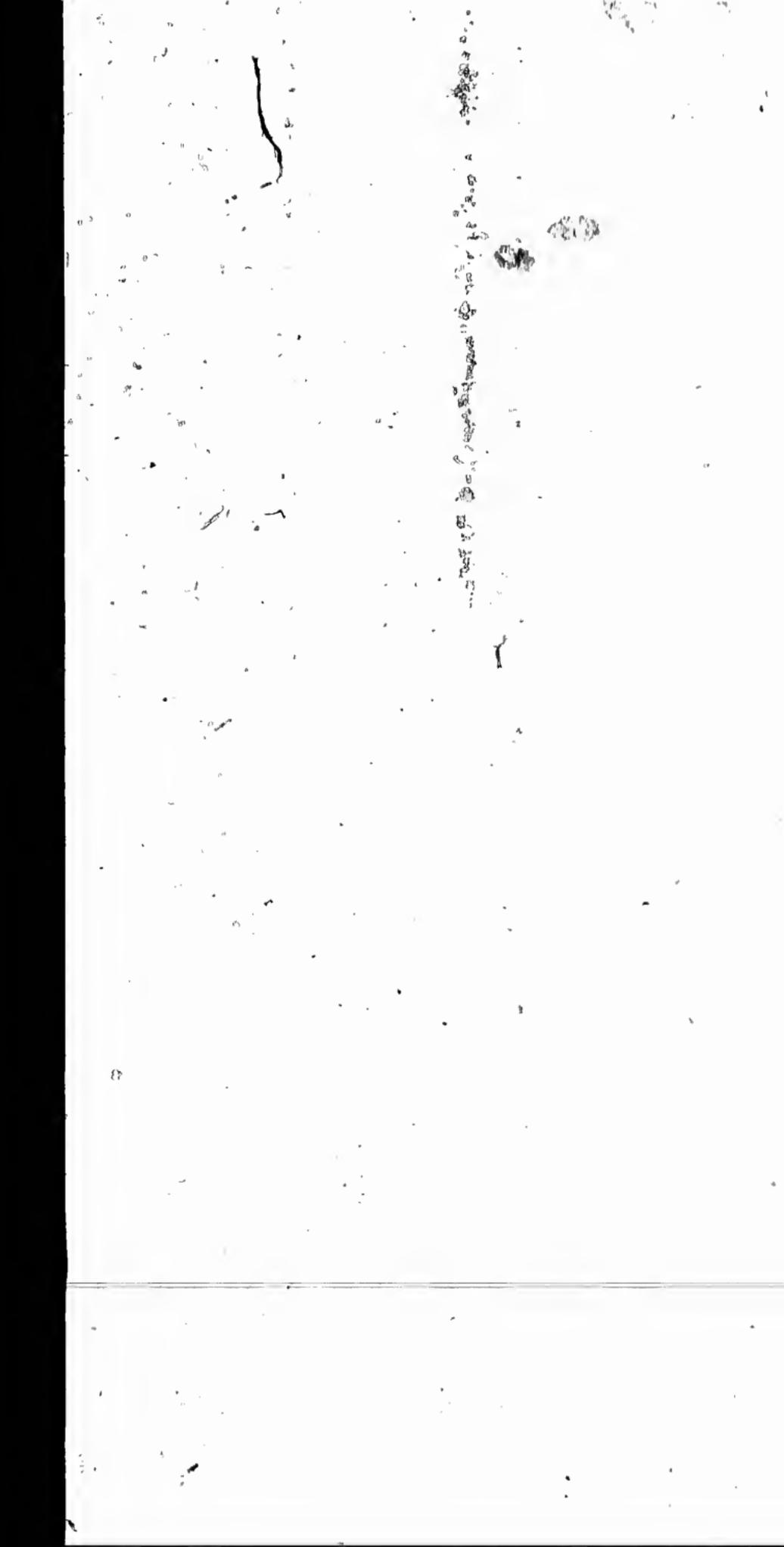
MADAME,

Votre très-humble, &c.

*Fin du premier Tome.*

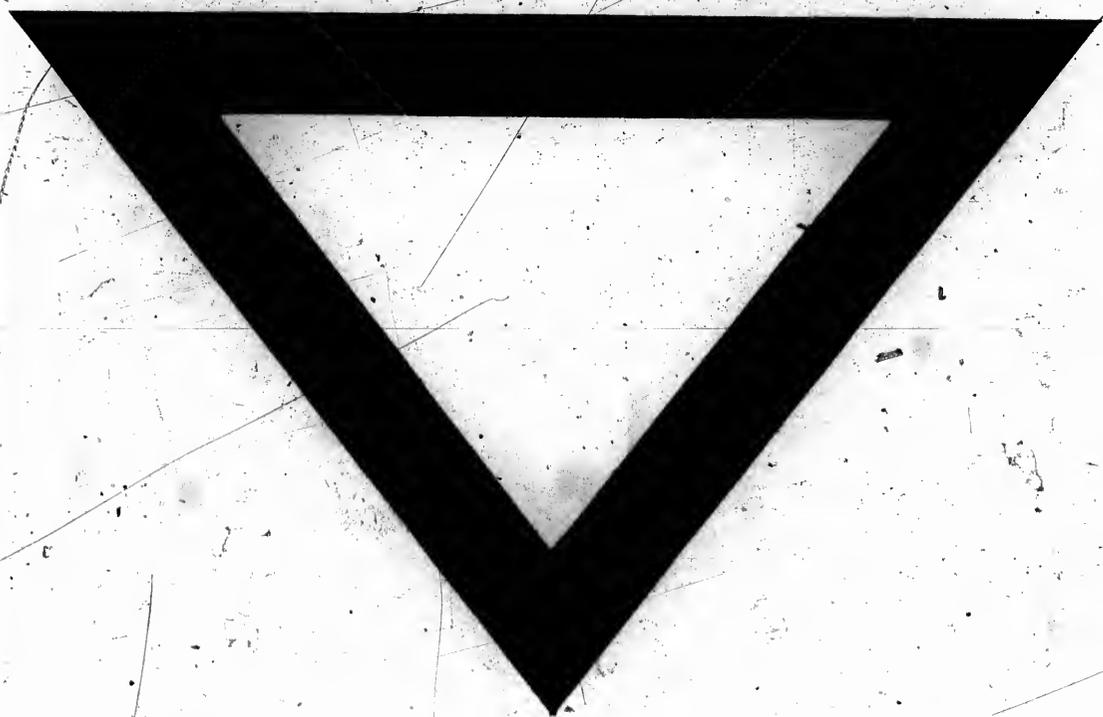
septens.  
t le plus  
e fleuve,  
inquante  
te cinq,  
ortie for-  
plusieurs  
us avonç  
qui por-  
éral de la  
our tenir  
a Guerre  
pour les  
etenir un  
nçois. Je

ble, &c.













9.19  
18

R